PAYSANNE

PARVENUE

OU LES

MÉMOIRES

DE MADAME

LA MARQUISE DE L***

TOME II. PARTIE III.

LA PAYSANNE PARVENUE,

OU LES

MÉMOIRES

DE MADAME

LA MARQUISE DE L. V.,

Par M. le Chevalier DE MOUHY.

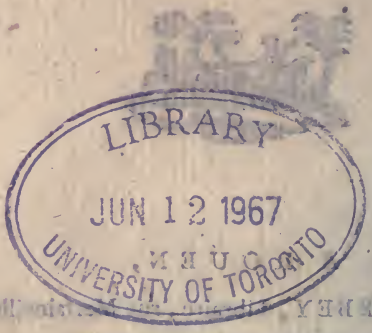
TOME II. PARTIE VII.

A ROUEN,

Chez LABBEY, Libraire, rue Martainville.

M. DCC. LXXXVIII.

PQ
2013
M65P3
t.2 ptie 7



LA PAYSANNE PARVENUE.

SEPTIÈME PARTIE.

Je trouvai un cabinet vitré, qui étoit à côté de ma chambre : il étoit meublé comme l'appartement, d'un damas cramoisi, avec un liséré d'or à petite frange. Une douzaine de tableaux, placés avec symmétrie entre plusieurs glaces, représentant des jeux d'enfants avec les plus jolis payſages, rendoient ce lieu très-agréable ; mais ce qui me prévint le plus, fut une bibliothèque placée dans le fond, remplie de tous les livres de muſique les plus modernes.

Ma toilette étoit placée dans la garde-robe dont j'ai parlé : elle étoit relevée de toutes les choſes qui ſervent à l'ajuſtement d'une femme ; les quarrés étoient remplis de bracelets, de gants, & de toutes les prétintailles modernes, le tout d'un goût & d'un choix délicat. Quelque deſir que j'euſſe de faire un plus long examen, je ne vis qu'en paſſant toutes ces jolies choſes ; je crai-

gnois trop d'être interrompue, & de n'avoir pas tout le temps qu'il me falloit pour achever ma revue.

Je ne fus pas peu surprise lorsque j'ouvris les armoires, de la quantité de linge & d'effets qui s'offroit à ma vue; ce qui étoit à mon usage, me parut d'une beauté & d'une finesse extrême. Dans un endroit séparé, je trouvai une quantité raisonnable de vaisselle d'argent, dont j'avouerai que la vue me fit un plaisir extrême.

La seconde armoire servoit d'une espèce de buffet, & renfermoit une vaisselle de faïance si fine, que je la crus d'abord du Japon; les séparations contenoient toutes les choses nécessaires à la table.

Après avoir parcouru toutes ces choses, je repassai dans ma chambre; je fus curieuse de savoir ce que renfermoit une grande commode revêtue de marbre, qui n'étoit pas un des moindres ornements de mon appartement; plusieurs pièces d'étoffes destinées à faire des robes de toutes saisons, rempliſſoient le premier tiroir: l'on avoit tout prévu, & l'on étoit descendu jusques dans le détail des moindres choses. Cet examen paroîtra sans doute ennuyeux, mais il est nécessaire pour faire connoître à fond le caractère de mon nouvel amant; l'amour-propre y trouve peut-être son compte: c'est ce que je passe légèrement; de pareils soins sont bien flatteurs & bien séduisants pour une jeune personne. Je manquerois de sincérité, si je ne convenois pas que j'y fus extrêmement sensible; ce qui augmenta dans les suites, lorsque l'expérience me fit connoître que ces présents ne m'avoient pas été faits dans aucune vue suspecte ni dangereuse.

Cependant le peu de repos que j'avois pris les nuits précédentes, m'avoit fatiguée à un point que, quelqu'envie que j'eusse de continuer mon examen, je ne pus aller plus loin. Le sommeil

commençoit à s'emparer de mes yeux, & m'accabloit si fort, que je fus obligée d'aller me jetter dans mon lit ; là mon ame satisfaite, & sans inquiétude des événements, n'offrit à mon esprit, que des images gracieuses, & me laissa goûter un repos si tranquille, que je ne me réveillai que bien avant dans le jour.

Le soleil étoit prêt à se coucher, lorsque le bruit des carrosses me fit enfin sortir de mon lit ; je me souvins alors que je m'étois enfermée en dedans, & je fus ouvrir mes verroux. A peine eus-je touché à la porte, que ma Femme-de-chambre parut. Vous êtes bien peureuse, Madame, me dit-elle, en me regardant d'un air patelin, vous vous barricadez en plein jour ? je me suis déjà présentée plusieurs fois pour savoir si vous n'aviez pas besoin de moi ; la crainte de troubler votre repos m'a fait attendre jusqu'à présent. Je répondis assez froidement à ce discours. La physionomie de cette fille ne me revenoit pas : l'on n'est pas la maîtresse des mouvements de l'antipathie ; & je me souviens que, n'étant encore qu'un enfant, j'étois agitée de pareilles préventions, & elles sont cependant souvent bien injustes. L'on doit s'arrêter à ces manies le moins que l'on peut ; bien des gens sont assez malheureux pour n'avoir point cet air qui annonce & qui flatte, dont le caractère & le fond valent souvent beaucoup mieux que le commerce de ceux qu'un faux coup-d'œil a formé ; l'on éprouve tous les jours la solidité de cette réflexion, sans se corriger cependant de ce défaut.

La Brochan ayant ouvert mes fenêtres, je fus y prendre l'air : il faisoit le plus beau temps du monde, chacun alloit à la promenade ; je n'étois pas accoutumée à voir un si grand monde. La diversité de tout ce qui se passoit devant mes yeux, me dissipoit agréablement ; j'étois enchan-

tée de la propreté & du goût dont les femmes étoient mises; je les examinois avec l'attention la plus exacte, & celles qui me plaisoient, étoient suivies de mes yeux, jusqu'à ce qu'une distance éloignée les eût dérobées à la foiblesse de mes regards. Cette occupation m'attachoit tellement, que nulle autre pensée n'agitoit mon esprit.

Il faut que les femmes conviennent avec moi, que le penchant le plus fort que nous ayions, c'est celui de nous examiner; cela ne se fait guère sans que la jalousie ou l'envie n'y entrent pour quelque chose. Nous nous rendons justice difficilement: cette mauvaise habitude semble être attachée à notre espèce. Quelque revenue que je sois aujourd'hui de la bagatelle, j'avoue avec ingénuité que je me sens encore quelquefois susceptible de ces basses impressions. Je commence cependant un peu à m'en corriger; mais dans bien des occasions, le préjugé de l'habitude est plus fort que celui de la raison.

Pendant que j'étois occupée, avec une attention surprenante, à examiner les allants & les venants, je me sentis embrasser vivement, sans pouvoir démêler qui prenoit cette liberté; le rouge me monta au visage, & je me retournai précipitamment en faisant un effort pour me débarrasser de deux mains qui m'avoient saisie sans que je m'y attendisse. Il ne seroit pas aisé de vous surprendre, me dit en riant Madame de Geneval, vous êtes trop sur vos gardes, & forte comme vous me paroissez, l'on n'auroit pas beau jeu avec vous. Je lui demandai pardon en souriant, de la manière brusque dont je m'étois défait d'elle; je reçois votre excuse pour cette fois, reprit-elle, en badinant, je ne serai pas si indulgente une autre fois; encore ne vous fais-je grace qu'à condition que vous nous ferez l'honneur de souper ce soir avec nous. Cette prière fut faite avec tant de grace, que j'acceptai l'offre, & ensuite

nous nous plaçâmes à la fenêtre, & nous nous mîmes à contrôler les passants.

Madame de Geneval avoit un talent particulier pour ce dangereux plaisir : ajustement, figure, physionomie, rien ne lui échappoit ; les femmes trouvoient rarement grace devant elle; pour celles qui étoient aimables, elles essuyoient les traits les plus mordicants. On étoit un peu plus indulgent pour les hommes, c'est-à-dire, envers ceux qui sortoient du médiocre; car, pour les autres, ils n'étoient nullement ménagés.

Que dites-vous, me dit Madame de Geneval, de cette femme qui vient à nous avec cette démarche pimpante & ce faux air de beauté, qui prétendent séduire ? Ne vous y trompez pas ; cette blancheur, dont elle semble parée, prend son origine dans les secrets de sa toilette, & cette manière de marcher dans une perpétuelle étude de son miroir ; malgré ces airs affectés, il n'est rien de plus commun, & vous en conviendriez si vous la voyiez de près. Je parie, continua la contrôleuse, que vous ne vous défiez pas qu'une tête si bien maronnée ne soit pas naturelle ; cette femme est chauve cependant, & est obligée de recourir à l'artifice pour suppléer à la stérilité de ses cheveux; avouez encore qu'à la manière dont elle est mise, & dont elle se fait suivre, vous la prendriez tout au moins pour la femme d'un Commis: point du tout, son mari est Cuisinier de M. le Prince de ***. Quoique fille de Fruitière, sa vanité lui avoit fait tenter de plaire à son Intendant ; mais elle a été trop heureuse encore de se contenter du chef de cuisine, qui doit ferrer la mule, sans doute, à toute outrance, pour soutenir l'état dont elle se pare. Cependant pour prix des bontés d'un mari trop indulgent, elle le fait enrager ; il se meurt, dit-on, de chagrin de la sottise qu'il a faite ; mais, regrets inutiles, elle va toujours son train: on assure qu'il

eſt.... Mais examinez, je vous prie, cette autre femme qui ſort de cette grande porte cochère; de la manière dont elle ſe tient, & de l'air dont elle ſe met, lui donneriez-vous plus de vingt-cinq ans? elle en a cependant cinquante bien comptés. Pour ôter cette idée à ceux qui ne la connoiſſent pas, elle leur dira, avec une naïveté affectée: que le brun qu'elle porte ordinairement, eſt la couleur favorite, & qu'il eſt de tout âge. Le plaiſant de l'affaire, c'eſt qu'elle ne peut ſe réſoudre de répondre à la paſſion d'un homme qui la recherche depuis long-temps, parce qu'elle craint, dit-elle, de mourir en couche. En prononçant ces mots, Madame de Geneval ſe mit à éclater de rire, & le fit de ſi bon cœur, que, ſans en comprendre le ſujet, je ne pus m'empêcher d'en faire autant.

Il y avoit près d'une heure que nous nous amuſions de cette manière, lorſqu'un bruit éclatant & général du tambour, qui ſe fit, auſſi-bien qu'un certain mouvement dans la rue, m'en fit demander la cauſe. C'eſt le Roi qui revient ſans doute de la chaſſe, me dit Madame de Geneval, nous allons le voir paſſer devant nous. Je me ſentis émue juſqu'au fond de l'ame à cette nouvelle; mon idée ſe frappa dans cet inſtant, de celui qui avoit offert ce Prince à mes yeux, & des ſuites que ſa préſence m'avoit occaſionnées. Quoique je fuſſe alors dans un âge plus raiſonnable, & que la curioſité que j'avois eue de voir ce Monarque, eût été ſatisfaite, ce même deſir, ce même empreſſement s'empara de mon ame: je diſſimulai ces mouvements; & la vanité, qui nous fait toujours imaginer que notre diſcernement croît avec l'âge, me perſuada que je n'avois beſoin alors d'aucun ſecours pour démêler le Roi d'avec ſa Cour. Dans cette confiance, mes yeux ſe fixèrent du côté que ſon retour m'avoit été annoncé; & toute entière à ce deſſein, je ne

fis plus que très-peu d'attention à la critique de Madame de Geneval, qui continuoit à s'exercer avec la même charité sur les passants.

Mon impatience ne tarda pas long-temps à être satisfaite ; la chasse venoit, & la Cour marchoit doucement, contre son ordinaire ; il faisoit encore jour. Je me flattois que l'occasion étoit la plus favorable pour discerner le Roi avec toute l'attention dont j'avois été préoccupée : cependant j'étois la dupe de la fausse honte que j'avois de ne point me faire montrer ce Prince. Confondu comme il étoit avec les Seigneurs de sa Cour, sans un heureux hazard, qui fit que Sa Majesté laissa tomber quelque chose de sa main, il seroit passé sans que je le connusse ; mais il se fit un mouvement si vif pour ramasser son gant, que je lui vis rendre, que j'eus enfin toute la satisfaction que je m'étois proposée.

J'étois si remplie de l'admiration que me causoit la vue de ce charmant Prince, que je faisois remarquer à Madame de Geneval toutes ses qualités ; mais à peine répondit-elle à ce que je lui disois à ce sujet ; ses regards étoient fixés sur un Seigneur dont elle paroissoit charmée, & étoit aussi ardente à me faire remarquer la manière dont il étoit fait, que je l'étois à lui parler du Monarque. Nos discours se croisoient ; mais ce qui étoit de plaisant, c'est que nous applaudissions mutuellement à ce que nous disions, dans la confiance où nous étions l'une & l'autre, que la conversation rouloit sur l'idée qui y avoit donné lieu.

Sur ces entrefaites, la Cour se trouva près de nos fenêtres ; j'avois un tel plaisir à la contempler, que j'oubliai que j'étois en petite cornette de nuit, & dans un déshabillé léger & fort uni. Madame de Geneval étoit parée, & soit malice ou manque d'attention, elle n'eut pas la charité de m'en avertir, ce qui fut cause que je ne me retirai point à la vue de tous ces hommes curieux, car

ma petite vanité ne se seroit point accommodée de la négligence de mon ajustement. J'ai dit ailleurs que j'étois susceptible sur cet article ; j'avouerai de bonne foi que je ne m'en suis pas corrigée.

Mon Dieu, me dit Madame de Geneval, d'un air mystérieux, mais contente de sa petite personne, que tous ces hommes sont fous ! Quoi ! ne peut-on pas se mettre à une fenêtre sans qu'ils ne vous passent en revue ? Voyez, Madame, je vous prie, comme ils nous regardent ! En effet, il n'y en avoit pas un seul qui ne levât, en passant, la tête de notre côté. Vraiment, repris-je, vous me faites observer une chose qui ne me surprendroit pas tant, si nous étions les seules ; mais il me semble que la Cour n'a des yeux que pour nous. Oh ! répliqua Madame de Geneval, ce n'est pas ce que vous me dites qui m'étonne ; je suis si connue, ma belle Dame, que vous ne devez point être surprise de l'attention qu'on remarque ici ? Savez-vous bien que le Roi me fait l'honneur de me regarder tous les jours ? ne croyez pas cependant, continua la propriétaire, en prenant un air modeste, que je donne à cette faveur, des causes trop flatteuses ; mon mari est toujours à la Cour, il n'y est pas mal, & il n'est pas extraordinaire qu'on m'y veuille aussi un peu de bien. Ne vous l'ai-je pas dit, ajouta Madame de Geneval, en se levant ? ne voilà-t-il pas le Roi qui porte ici les yeux ? Il me remet sûrement..... Mon Dieu, Madame, retirons-nous, ajouta-t-elle, je ne puis soutenir ses regards.

Un Seigneur, qui se trouva tout près de la fenêtre, me montra du chapeau à ceux qui étoient à côté de lui ; avouez, Messieurs, leur dit-il, que cette jeune Dame est charmante, & que le négligé où vous la voyez est préférable à toutes les parures. Ces mots ne furent pas plus tôt proférés que tous ceux qui les entendirent me fixèrent avec une nouvelle attention, & nous saluoient à mesure qu'ils

paſſoient. Le Roi, qui ſe trouva dans ce moment vis-à-vis de nous, leva une ſeconde fois les yeux, & nous ôta ſon chapeau. Le rouge me monta au viſage; mais croyant que je devois répondre à l'honneur qu'il nous faiſoit, je lui fis une révérence. Eh! mon Dieu, que faites-vous, Madame, s'écria la Geneval, aſſez haut pour qu'elle fût entendue? l'on ne ſalue point le Roi; vous allez nous faire prendre pour des provinciales. Le Roi & toute ſa Cour ſe mirent à rire: je ne ſais ſi ce fût la manière dont ces paroles furent prononcées, ou mon ingénuité qui en fut cauſe; ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que je fus ſi troublée du reproche de la propriétaire, que j'en reſtai toute interdite. Je ſerois demeurée plus long-temps dans cet état, ſans Madame de Geneval, qui, pour me donner bonne opinion d'elle, & me prouver la connoiſſance qu'elle avoit de la Cour, me dit l'hiſtoire & les noms d'une partie de ceux qui ſuivoient le Roi; remarques auxquelles je ne fis qu'une légère attention, un peu piquée de la petite mortification que j'imaginois qu'elle venoit de me faire eſſuyer.

La propriétaire, qui s'imagina que mon ſilence étoit un effet de l'attention & du plaiſir que je goûtois dans ſon entretien, le continua pendant quelque temps, & renouvella ſa critique ſur les paſſants; puis s'interrompant tout-d'un-coup, elle me propoſa de deſcendre chez elle; l'heure s'approchant, diſoit-elle, de ſouper. Je repris qu'il falloit du moins qu'elle me permît de me coëffer, puiſqu'elle ne vouloit point que je m'habillaſſe. Oh! pour cela non, continua-t-elle, vous êtes jolie comme un cœur dans vos petites coëffures, vous avez entendu que je ne ſuis pas la ſeule de mon ſentiment; nous aurons aſſez le temps de vous voir ajuſtée, pour aujourd'hui que nous vous poſſédions, s'il vous plaît, dans vos graces naturelles. Je répondis à ce compliment avec politeſſe, & je lui

dis à ce sujet quelque chose de flatteur sur sa beauté. Cela lui fut extrêmement sensible ; c'étoit la prendre par son foible. On a bien raison de dire, s'écria-t-elle, en me demandant la permission de m'embrasser, que les femmes de qualité se distinguent & se connoissent par leurs belles façons ; aussi j'ai toujours aimé à les voir, l'on ne peut que gagner beaucoup dans leur commerce.

Que le préjugé est admirable ! Tant que cette personne me crut la Comtesse des Roches, elle parla sur ce ton ; mais dès qu'elle sut le contraire, elle dit à une personne, qui me l'a rapporté depuis, qu'elle s'étoit toujours doutée de la supposition ; que j'avois eu beau faire, que malgré mon adresse, elle avoit souvent remarqué des choses qui ne donnoient pas lieu de douter de mon origine. Voilà l'effet ordinaire de la prévention.

Quelque instance qui me fût faite pour descendre dans mon déshabillé, je n'aurois jamais pu me résoudre à y consentir, sans Monsieur de Geneval, qui survint au moment que je m'en défendois ; il se présenta assez cavalièrement, & me fit son compliment de bonne grace. Je lui trouvai l'air petit-maître, le ton badin, mais un peu trop familier : il étoit chef d'office de Monsieur le Prince de ***, & il se persuadoit que cette qualité devoit le faire marcher de pair avec tout le monde. Sa figure étoit jolie. Il étoit grand & bien fait, se mettoit à quatre épingles, & paroissoit très-content de sa personne. Son esprit étoit *usagé*, & orné de saillies si heureuses, qu'il étoit impossible de s'ennuyer dans sa compagnie ; ce qui faisoit qu'il étoit desiré par-tout. Les mauvais endroits se communiquent plutôt que les bons ; sa femme avoit attrapé dans le commerce de son mari les qualités critiques ; le coup de langue étoit ordinaire à Monsieur de Geneval ; mais il avoit cela de propre, qu'il le donnoit si adroitement, qu'il brodoit une personne en face sans qu'elle

s'en apperçût, & ajoutoit à cet art celui de le faire connoître si finement à ceux qui étoient présents, qu'on ne pouvoit s'y méprendre. Qu'on juge avec un tel talent s'il réussissoit dans ce siècle, où le sel satyrique est si fort en vogue, qu'on passe pour être du vieux temps, lorsqu'on se pique de charité pour son prochain.

L'on servit un soupé très-propre, & fort bien entendu. Monsieur de Geneval réussit on ne peut pas mieux à en faire les honneurs. Nous étions cinq à table, sans compter un enfant de sept ans de la propriétaire, élevé avec si peu de soin, qu'il se saisissoit de tout ce qui paroissoit dans les plats avec ses mains, gâtoit la nappe & saliſſoit les habits de ceux qui avoient le malheur de se trouver ses voisins, sans qu'il fût permis au père, de le trouver mauvais. Comme il étoit fort joli, & que pour flatter la mère on lui disoit qu'il lui ressembloit, ce dont elle étoit aisément persuadée, elle lui souffroit, en cette faveur, tous ses défauts, & le gâtoit à un point que, lorsqu'on le menaçoit, il étoit toujours tout prêt à jetter à la tête ce qui se trouvoit sous ses mains.

Une parente de Monsieur de Geneval, âgée d'environ cinquante ans, étoit la troisième des femmes. Son humeur paroissoit gaie & enjouée : elle nous amusa d'un nombre de très-jolis mots, débités avec tant d'esprit, qu'on oublioit en cette faveur son âge. Tous les côtés ne se ressemblent pas; sa marotte étoit de prétendre que dans sa jeunesse elle avoit brillé d'une beauté sans égale : elle vous contoit à ce sujet que des Princes & des Seigneurs avoient fait mille folies pour lui plaire; lorsqu'elle entroit dans ce détail, elle ne finissoit point; & si par ma malice, comme cela arrivoit quelquefois, on étoit assez hardi de la contrarier, la scène changeoit dans l'instant; de prévenante & de polie qu'elle étoit, elle s'abaissoit aux grossièretés les plus basses.

Un Officier de chez le Roi, âgé de trente ans, faisoit l'opposé de la parente dont je viens de parler. Sa physonomie étoit taciturne, sombre & dédaigneuse. Il n'avoit jamais rien approuvé dans sa vie, & l'on étoit assuré, avant que l'on parlât, qu'il étoit d'un sentiment contraire à ce qui se diroit. Le *mais* étoit sa transition favorite, & le *non* son mot chéri & familier.

Nonobstant ces différences de caractères, je ne fus pas long-temps sans m'appercevoir qu'ils s'étoient tous réunis pour me faire parler, afin de tirer, sans doute, des conjectures sur ce qui me regardoit: mais Monsieur de Saint-Fal, qui étoit prévoyant, m'avoit donné ma leçon par écrit; mon histoire étoit conçue, dirigée & apprise par cœur. Je me tirai très-bien de toutes les tentatives que l'on fit à ce sujet: mais encore mieux par ma façon concise de répondre. Le grand talent pour mettre la curiosité en défaut, est de peu parler: on ne risque jamais rien en tenant cette conduite prudente, au-lieu que la volubilité de langue entraîne après elle le défaut de mémoire, & l'inconvénient de se couper: situation délicate dans laquelle on ne doit jamais se mettre, lorsqu'on a des raisons pour ne pas se faire connoître.

Il y avoit peu de temps que l'on étoit au dessert, lorsqu'un laquais vint parler à l'oreille de Madame de Geneval; cette Dame se tourna vers moi, & me dit en se penchant de mon côté, qu'un Seigneur étoit à la porte qui me demandoit. Dans la confiance où je fus que c'étoit le Comte de Saint-Fal qui venoit m'apprendre des nouvelles, j'ordonnai au laquais de le faire monter dans mon appartement, & je me mis en devoir de le prévenir. Le laquais, qui m'entendit nommer ce Seigneur, me dit que celui qui étoit à la porte, n'étoit pas Monsieur de Saint-Fal, mais qu'il jugeoit à la livrée qui le suivoit, que c'étoit le Duc de ***. Je parus embarrassée à ce nom; Monsieur de Ge-

neval qui s'en apperçut, me demanda si j'avois des raisons pour ne pas recevoir sa visite; qu'en ce cas il étoit facile de m'en dispenser, en faisant dire que je ne soupois pas chez moi. Je n'en ai pas d'autres, repris-je, sinon que je n'ai pas l'honneur de le connoître, & que je ne puis imaginer ce qu'il me veut. Madame de Geneval à ce discours se leva, me dit que je n'avois qu'à me tranquilliser, & m'assura qu'elle alloit parler elle-même au Duc, ajoutant qu'elle soupçonnoit à-peu-près le sujet de sa visite. En proférant ces mots, elle descendit en me donnant un coup-d'œil mystérieux, auquel je ne pus rien comprendre.

Je m'attendois à tous moments de voir rentrer cette Dame; je ne pouvois imaginer ce qui pouvoit la retenir si long-temps: la frayeur que j'avois eue du père du Marquis, me le représentoit dans toutes occasions d'inquiétude.

Monsieur de Geneval, qui s'apperçut que je rêvois, chercha à me distraire, en voulant me mettre de part dans la gaieté de la compagnie: je fus obligée, par complaisance, de feindre que je m'en amusois. Il est bien difficile de se prêter au plaisir lorsque l'ame est agitée, & qu'elle n'est pas dans une assiette tranquille.

Madame de Geneval rentra au bout d'une demi-heure, en continuant de rire de tout son cœur: Ne vous l'avois-je pas dit tantôt, s'écria-t-elle, en m'adressant la parole, que nous avions été examinées de près à nos fenêtres? Nos charmes, sans vanité, font du bruit dans le monde. Qui en doute, reprit le mari de cette femme? Je parie que toute la Cour envie le bonheur que j'ai de posséder une aussi jolie poulette que Madame de Geneval. Tu n'as que faire de badiner, continua-t-elle, prête à se fâcher du ton dont ces mots avoient été prononcés. Je pourrois donner des preuves qui existent, de ce que tu viens de me dire, mais il n'en est pas question pour le présent: ce

qui eſt de poſitif, c'eſt qu'un fort aimable cavalier vient de me dire mille douceurs ; il eſt vrai que je n'en ai pas été tout-à-fait la dupe, & Madame la Comteſſe, continua la Geneval, en me montrant malignement, pourroit, à bien plus juſte titre, ſe prévaloir de toutes les galanteries dont on m'a régalée. Moi ! Madame, interrompis-je avec un grand ſérieux ! Pourquoi feroit-il queſtion de moi ? J'arrive du fond d'une province ; l'on ne me connoît pas.... Ah ! ce n'eſt pas là une raiſon, reprit vivement Geneval, il y en a mille pour qu'on vous adore : je ne pus m'empêcher de ſourire de la manière dont ce diſcours me fut adreſſé. La Geneval, qui le trouva peut-être trop fort, & qui, comme bien d'autres femmes, ſe formaliſa de ce qu'on en louoit une autre devant elle, ou peut-être dont le fond de l'humeur étoit jaloux, corrigea le tranſport de ſon mari, en diſant que quand même je ne ſerois pas auſſi aimable, la nouveauté étoit d'un prix ineſtimable dans le pays que nous habitions : qu'il étoit vrai cependant qu'elle avoit beſoin d'être ſoutenue par un fond de caractère plus durable que la beauté ; que l'on couroit pour un temps après la mode, mais que dès qu'elle étoit paſſée, on la rejetoit auſſi aiſément qu'on avoit eu de vivacité à la ſuivre. L'Officier de chez le Roi contraria ce principe, & prétendit que ce qui étoit aimable, l'étoit toujours. Madame de Geneval, qui avoit ſes raiſons pour ſoutenir ce qu'elle avançoit, appuya ſon opinion d'un exemple récent. Vous avez tous vu, continua-t-elle, en adreſſant la parole à la parente de ſon mari, cette Lyonnoiſe, qui a tant fait de bruit il y a deux ans à Paris ; elle étoit d'une blancheur éblouiſſante, avoit de beaux traits, la taille & le port aſſez noble : cependant avec tout cela, je ne lui trouvai rien d'extraordinaire ; à peine parut-elle en public, que tout le monde la courut.

Je me trouvai aux Tuileries un jour que cette

Lyonnoise s'y promenoit ; la quantité de gens qui fourmilloient dans la grande allée, m'en fit demander la cause à quelqu'un qui en revenoit : Eh ! mon Dieu, me dit-on, avec un air de surprise, de quel pays venez-vous donc, Madame, pour ignorer que la belle Lyonnoise est à Paris, & qu'elle se promène aux Tuileries ? Je haussai les épaules de la sottise de cette réponse, & je voulus voir par mes yeux sur quoi elle étoit fondée ; je perçai la foule, & je vis enfin cette personne tant vantée : soit prévention, soit qu'elle ne fût pas aussi admirable qu'on la disoit, elle ne me revint point. Je plaignois en moi-même l'aveuglement public, qui nous accorde si souvent ses suffrages à des choses qui, examinées de près, à peine sont supportables ; il est vrai qu'il revient tôt ou tard, & c'est ce qui ne manqua pas d'arriver au sujet de la Lyonnoise.

Je fus quelques semaines après aux Tuileries, j'y rencontrai cette femme ; mais à peine la remarquoit-on, le goût étoit passé : elle étoit cependant toujours la même, & malgré l'inconstance de la vogue, je la trouvai beaucoup mieux ce jour, que la première fois.

La Lyonnoise, piquée sans doute de l'injustice qu'on lui faisoit à Paris, vint se montrer à la Cour ; ses charmes y ont eu la vogue, mais y ont essuyé le même sort : elle disparut tout-d'un-coup ; l'on m'a assuré depuis qu'elle étoit allée en Angleterre, pour chercher de nouveaux admirateurs.

Il ne me fut pas difficile de comprendre que l'histoire de Madame de Geneval n'étoit pas contée sans malice, & sans une intention secrète d'en indiquer l'application ; je conclus en ce moment dans mon petit moi-même, que son caractère & le mien ne sympathiseroient pas longtemps.

Nous remîmes sur le tapis la visite du Duc,

que les réflexions de Madame de Geneval avoient interrompue : elle nous dit que tout ce qu'elle avoit pu concevoir par le discours de ce Seigneur, c'est que la vue d'une jeune personne qui s'étoit offerte à ses yeux, lorsqu'il revenoit de la chasse, l'avoit si fort touché, qu'il venoit s'informer qui elle étoit, & lui offrir ses services, en cas qu'elle vînt solliciter des graces à la Cour ; Madame de Geneval ajouta que toutes ces choses lui avoient été dites avec tant de politesse, que, quoiqu'elle se fût préparée à répondre cavalièrement au début du Seigneur, qui ne pouvoit désigner que moi, elle n'avoit pu s'empêcher de le faire avec égard, & de lui apprendre qui j'étois ; qu'à mon nom le Duc lui avoit assuré qu'il connoissoit beaucoup ma famille, qu'il la considéroit, auroit l'honneur de se faire présenter, & qu'une autrefois il choisiroit mieux son temps.

J'ai jugé par l'embarras avec lequel le courtisan s'est retiré, continua la propriétaire, qu'il s'étoit imaginé, sans doute, que Madame étoit une aventurière, & qu'il n'étoit question que d'arriver pour être parfaitement reçu : sotte prévention de la plupart des hommes, qui croient honorer beaucoup une femme lorsqu'ils lui font la grace de la venir voir ; vanité le plus souvent fondée, ou sur leur figure ou sur la confiance qu'ils ont de notre foiblesse ; pour moi, qui suis faite au petit manége de ces Messieurs, poursuivit la Geneval, d'un ton décisif, je les reçois cavalièrement, je badine de leurs airs importants, je m'en amuse, j'en ris, & je crois que c'est la bonne façon. Pas si bonne que vous la pensez, reprit malignement le mari ; sous ce prétexte d'indifférence, on voit toujours ces cavaliers à bon compte, on les écoute : leurs sottises m'amusent, me dites-vous ? Eh ! vraiment oui, voilà ce qu'on demande ! avoir l'entrée de certaines maisons, est le seul avantage auquel

on a droit d'aſpirer : occuper agréablement votre temps, vous amuſer, Meſdames, en eſt un ſecond, & parvenir au point de vous faire rire, oh ! c'eſt ce qui ravit ! Mon Dieu, interrompit Madame de Geneval, j'aurois été bien ſurpriſe ſi vous n'euſſiez pas relevé ce que je viens de dire ; cela eſt bien d'un mari qui croit par honneur devoir contrarier ſa femme. Point du tout, reprit l'Officier de chez le Roi, vous vous piquez, parce que vous ne l'entendez pas ; il s'en faut bien que Monſieur ſoit d'un ſentiment oppoſé au vôtre. Ne vous le prouve-t-il pas tous les jours ? Croyez-vous que s'il penſoit bien à ce qu'il vient de dire, il vous laiſsât une liberté auſſi entière, que celle dont vous jouiſſez ? Il auroit autant valu, Monſieur, reprit Madame de Geneval, que vous euſſiez continué à garder le ſilence, que de le rompre pour vous mêler ſi mal-à-propos de la converſation. L'Officier, fort peu complaiſant, releva ce diſcours avec peu d'indulgence ; & reſſemblant à bien des gens qui, lorſqu'ils ſe voient inſtallés dans une maiſon, s'imaginent qu'ils ſont en droit de décider, ſe fit un malin plaiſir de ne point céder à la propriétaire. Cette femme extrêmement haute, & qui craignoit, ſans doute, de ſe compromettre dans cette diſpute, irritée du peu de complaiſance qu'on avoit pour elle, & de ce que ſon mari n'en impoſoit point, ſe tourna vers lui, & lui reprocha que, malgré ſes prières, il n'avoit aucune conſidération pour elle ; que dorénavant elle prendroit ſon parti, & que dès qu'on lui amèneroit certains viſages..... Comme je conçus que la converſation alloit s'échauffer, par la vivacité avec laquelle l'Officier reprit ces paroles, je crus que le plus prudent étoit de me retirer. La maîtreſſe du logis étoit ſi occupée à rembarrer cet homme, auſſi-bien que ſon mari, qu'elle ne s'apperçut point que je diſparoiſſois : Monſieur

de Geneval plus attentif, laissa à l'Officier le soin de soutenir, ou d'étouffer la querelle, & vint me donner la main, en me demandant pardon de la scène qui venoit de se passer devant moi. C'est une folle, me dit-il, en me parlant de sa femme, la moindre chose la pique & lui fait ombrage; je lui passe tout, à cause de sa grossesse : dès qu'elle se trouve dans cet état, elle est insupportable ; il faut bien en cette considération, avoir un peu de complaisance. Je louai Geneval de sa modération, en le blâmant cependant de ce qu'il souffroit que l'Officier de chez le Roi, son ami, s'amusât à impatienter Madame sa femme. Il me dit à ce sujet que c'étoit un de ses anciens amis, & que son caractère étoit tel, qu'il n'avoit jamais cédé à personne, qu'il étoit connu sur ce pied, & qu'on ne s'en formalisoit pas : il me rapporta à ce sujet un trait assez plaisant. Cet Officier étoit devenu éperdument amoureux d'une jeune personne, qui lui convenoit par toutes sortes de raisons : il étoit prêt à l'épouser ; malheureusement pour lui il donna à souper à son beau-père prétendu, le jour de la signature du contrat : sur la fin du repas la conversation roula sur les coutumes observées aux mariages des anciens. Le père & le gendre qui avoient de l'esprit & de l'éducation, ornèrent l'entretien de plusieurs traits intéressants & de citations curieuses ; mais le génie contrariant de l'ami de Geneval, plus fort que l'amour qu'il ressentoit, ne fut pas long-temps sans désespérer le beau-père ; il céda pendant quelque temps, dans la confiance que sa mémoire lui manquoit. L'Officier de chez le Roi avoit plus d'érudition que lui, & le discours étant tombé sur un fait de Théologie, dont il se rappella parfaitement les points, il le soutint avec vigueur. L'Officier nia : le beau-père, entier dans son sentiment, recourut à sa bibliothèque, apporta le passage, & crut

confondre son adversaire ; mais celui-ci récusa l'auteur & l'édition. Cette contrariété obstinée aigrit à un tel point le père de la Demoiselle, qu'il se retira brusquement de chez l'Officier ; les amis communs s'entremêlèrent pour apporter la paix ; le beau-père futur, plus raisonnable, entendit à l'accommodement, à condition que son gendre prétendu conviendroit qu'il s'étoit trompé : l'ami de Geneval aima mieux tout rompre, que de condescendre à ce qu'on exigeoit de lui.

La singularité de ce trait m'amusa d'autant plus, que je venois de connoître, par expérience, que celui qui y avoit donné lieu, étoit très-capable d'en fournir de semblables. Après quelques réflexions sur ce sujet, Geneval me quitta ; je le fis éclairer, & je rentrai dans mon appartement avec une bonne résolution de me dispenser le plus que je pourrois, de me trouver dans une compagnie si remplie d'humeur.

J'allois me coucher lorsque j'entendis frapper à la porte de la maison ; je mis la tête à la fenêtre, curieuse de savoir quelle affaire importante pouvoit occasionner des visites à une heure après minuit. J'avois fait éloigner les bougies afin de ne pas être vue ; je remarquai un laquais qui tenoit un flambeau, à la lueur mourante duquel j'entrevis un grand homme qui attendoit à la porte qu'on lui ouvrît. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'il demandoit à une servante qui parut, s'il ne logeoit pas dans la maison une jeune personne qui devoit être arrivée ce même jour ; la fille lui ayant répondu qu'il ne se trompoit pas, il demanda si la Demoiselle étoit couchée, & s'il n'étoit pas possible de lui parler. La servante qui avoit été présente à ce qu'avoit dit sa maîtresse à souper, lorsque le Duc de *** étoit venu pour me voir, dit assez grossièrement à l'inconnu, qu'on ne voyoit pas celle qu'il deman-

doit, & encore moins pendant la nuit. En achevant ces mots, elle lui ferma la porte au nez.

Je crus devoir me retirer, dans la crainte que j'eus qu'étant entrevue à ma fenêtre, cet homme ne s'obstinât à vouloir me parler.

Je me mis au lit, sans faire aucune réflexion à ce qui venoit d'arriver. Tout ce que j'imaginai, fut que cet événement étoit une suite de la visite qu'on avoit voulu me faire pendant le souper.

J'avouerai avec confusion que je dormis jusques à dix heures du matin, avec autant de tranquillité que si je n'eusse eu aucun sujet d'inquiétude. Telle est la jeunesse, elle n'a qu'un moment de réflexion. Ma Femme-de-chambre vint m'avertir qu'une couturière & d'autres personnes prépostées pour travailler pour moi, attendoient que je fusse levée pour entrer. Je demandai assez imprudemment à cette fille, si c'étoit elle qui les avoit fait avertir ; elle me répondit avec un air de surprise, qu'elle n'avoit point reçu d'ordres à ce sujet, & que ces gens lui avoient dit qu'ils y venoient par les miens. Je n'eus pas de peine à démêler que Monsieur de Saint-Fal, prévoyant à son ordinaire, étoit encore l'auteur de cette galanterie ; je me levai, on me prit mesure tant pour les corps que pour les robes, sans entrer dans aucun détail, imaginant assez que cela ne serviroit à rien, & qu'on n'en penseroit ni plus ni moins.

Il étoit une heure sonnée, j'allois me mettre à table (car mon ménage se régla dès ce jour, comme s'il y eût eu dix ans que j'y fusse installée) lorsque Monsieur de Saint-Fal se fit annoncer ; il étoit mis magnifiquement ; je ne l'avois point encore envisagé jusques alors ; malgré le penchant dont mon cœur étoit prévenu, je ne pus m'empêcher de lui rendre la justice qui lui étoit dûe, & de le trouver un fort aimable cavalier. Il m'aborda avec encore plus de ménagement & de reſ-

pect qu'à son ordinaire ; façon délicate pour ne point rappeller les obligations ; & tant que ma Femme-de-chambre fut présente, il me traita de Madame, & ne m'entretint que de choses ordinaires: je l'invitai à se mettre à table. Dès que nous eûmes dîné, que nous fûmes seuls, il débuta par me marquer combien il étoit transporté du plaisir de me voir, & me marqua la crainte qu'il avoit eue que je ne m'ennuyasse dans un endroit où tout m'étoit étranger. Je fis part au Comte à ce sujet, de ce qui m'étoit arrivé depuis que je ne l'avois vu ; je lui fis le détail du souper ; je lui appris la visite du Duc, sans oublier le démêlé qui étoit survenu à cette occasion ; je ne pus m'empêcher de lui avouer mes inquiétudes au sujet du mauvais caractère dont je soupçonnois Madame de Geneval: il me dit à cela que la précipitation avec laquelle il avoit été obligé de me loger, étoit cause que je n'avois pas eu une maison seule, mais qu'il étoit encore temps, qu'en attendant qu'il eût pris des mesures convenables, il me conseilloit de voir le moins souvent que je pourrois la propriétaire.

J'eus toutes les peines du monde à interrompre le Comte sur cet article ; il avoit à cœur la visite du Duc; il s'inquiétoit de celle de cet inconnu qui s'étoit informé de moi pendant la nuit. Je le rassurai en lui promettant que je ne verrois personne, & que j'éviterois à l'avenir toutes les occasions qui se présenteroient, & même que pour n'en fournir aucune, je ne me mettrois plus dorénavant à la fenêtre. Saint-Fal parut aussi transporté à cette dernière assurance, que si je lui eusse annoncé la meilleure nouvelle ; il m'avoua qu'il n'avoit osé me demander cette grace, dans la crainte que je ne le soupçonnasse de vouloir gêner ma liberté.

Plus tranquille alors, il vint enfin au point qui m'intéressoit le plus : je lui avois déjà demandé

plusieurs fois s'il avoit vu le père de mon amant, sans qu'il eût satisfait à cette question ; enfin il m'apprit le résultat d'un entretien très-vif. à mon sujet. Croiriez-vous, me dit Monsieur de Saint-Fal, que le vieux Marquis a eu toutes les peines du monde à croire que vous me soyez échappée ? il a voulu savoir le temps, le lieu & les circonstances de cette action : pour tâcher de me faire couper & à me déconcerter, il a fait appeller mon Valet-de-chambre, qu'il a interrogé en particulier dans son cabinet, voulant examiner sans doute si nos rapports étoient conformes ; enfin je ne l'ai jamais vu dans une si furieuse colère. Toutes ses précautions ne m'ont point inquiété, les miennes étoient prises ; j'avois instruit mon homme, & j'étois bien sûr qu'il ne me trahiroit point.

Cependant mon oncle qui devoit, à ce qu'il disoit, se transporter lui-même sur les lieux, n'a effectué jusques ici aucun de ses desseins ; sa colère est passée ; il me croit à mon rapport, ou du moins il en fait le semblant. Il m'a beaucoup interrogé sur votre beauté, sur votre caractère & enfin sur tout ce qui vous regarde. Vous pouvez vous imaginer, poursuivit Saint-Fal, que je ne vous ai pas rendu justice à demi ; peut-on être modeste sur cet article ? Les questions sur votre figure se sont répétées plusieurs fois, ce qui m'a fait penser qu'il s'est rappellé la rencontre qu'il a faite de vous ; dans l'embarras où je me suis trouvé à son premier abord, j'ai oublié imprudemment ce que vous m'aviez dit à ce sujet, & lui ai fait naturellement votre portrait. Cette conformité l'a fait rêver. Si ce que je pense est vrai, s'est-il écrié, je ne suis pas surpris de la passion que mon fils a pour cette créature. J'ai feint de m'étonner à cette réflexion ; le vieux Marquis, soit qu'il se défie de moi, ou qu'il n'ait pas voulu me faire part de ses sentiments secrets, a changé de con-

verſation, & je me ſuis retiré bien ſatisfait d'être ſorti ſi heureuſement d'un entretien auſſi ſcabreux & auſſi délicat.

Je fus un peu plus tranquille des aſſurances que me donna Monſieur de Saint-Fal, que la colère de ſon oncle paroiſſoit appaiſée. Quelque raiſon cependant que j'aie d'en être perſuadé, continua le couſin de mon amant, je me tiendrai toujours ſur mes gardes; nous avons affaire au courtiſan le plus délié & le plus politique; dans la crainte que j'ai qu'il ne ſe contrefaſſe, je prendrai toutes les précautions imaginables pour ne lui point donner lieu de ſoupçonner la foi dont je me pare dans ce deſſein. Je ne l'ai point quitté depuis hier: il doit aller demain à Paris, je profiterai de ſon abſence pour paſſer, belle Jeannette, ce jour avec vous, & pour arranger toutes vos petites affaires.

A ce mot d'arrangement, je me ſouvins de tout ce que cet homme généreux avoit déjà fait pour moi. Mon Dieu, Monſieur, repris-je, que direz-vous de moi? Vous me voyez dans une confuſion extrême d'avoir attendu juſqu'ici à vous remercier de vos bontés; j'y ſuis ſenſible au-delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Ah! vous les payez trop, Mademoiſelle, interrompit Saint-Fal, en voulant bien vous en ſouvenir; ne parlons point, s'il vous plaît, de ces bagatelles..... Je les regarde avec d'autres yeux, repris-je; mais des réflexions cruelles trahiſſent ma reconnoiſſance, & m'alarment au dernier point; je vous l'ai déjà dit, Monſieur, continuai-je, je ne voudrois pas pour toutes les richeſſes du monde m'écarter de certaines voies que je me ſuis preſcrites, & ſi vous aviez des vues.... Non, pour la dernière fois, interrompit Saint-Fal avec le ton le plus ſincère, recevez-en ma parole d'honneur, perſuadez-vous bien que je ſuis incapable d'y manquer, regardez-moi comme le dernier des hommes s'il arrivoit aucune action qui démentît ce que

j'ai l'honneur de vous dire. Sur ce pied, répliquai-je extrêmement rassurée, je serai charmée de vous voir; & sans les sentiments que vous m'avez déclarés, opposés aux secrets de mon cœur, je me serois fait un plaisir de n'avoir rien de caché pour vous. Ah! que cela ne vous retienne pas, interrompit le Comte, avec vivacité; au contraire, belle Jeannette, je trouverai de la consolation & de la douceur dans votre confiance; & que je serois flatté si je la possédois! Chacun a sa façon d'aimer, la mienne est sans doute différente de celle des autres hommes; j'ai toujours conçu qu'aimer pour l'amour de soi-même, n'est pas un sentiment qui doit inspirer de la reconnoissance; c'est soi qu'on aime lorsque le but de l'amour n'envisage que sa propre félicité; c'est son propre intérêt qu'on cherche, & non celui de l'objet pour lequel on soupire. La preuve d'un véritable amour est de servir une maîtresse jusques dans les choses mêmes qui sont contraires à nos propres desirs, lorsqu'ils tendent au bonheur de la personne chérie. Voilà, trop aimable enfant, de quelle espèce est la passion que je ressens pour vous; c'est votre satisfaction, c'est votre bonheur que je desire. Oui, poursuivit le Comte en me serrant les mains, vous me verrez contribuer avec autant d'ardeur à vous unir à celui que vous aimez, que si dans cet hymen étranger je trouvois ma propre félicité. En vous perdant je perdrai tout ce que j'ai de plus cher dans la vie; mais j'aurai du moins la consolation de penser qu'il n'y avoit que moi seul qui pût vous aimer avec autant de désintéressement.

Ces sentiments étoient si délicats, si épurés & si nouveaux pour moi, que mon silence seul put exprimer mon admiration. Ah! douteriez-vous de ma sincérité, continua le Comte? Vous ne me répondez pas? Voudriez-vous me priver de cette confiance dont vous m'avez parlé, & l'un des biens, hélas! auquel je n'ai plus droit que d'aspirer? La théorie

théorie des sentiments que je viens de vous exprimer, vous paroît sans doute impossible dans la pratique; la conduite que j'ai tenue jusqu'ici avec vous, mes dernières protestations, tout annonce des vues secrètes. Oui, j'en ai, trop charmante personne: faut-il vous le dire, ajouta Saint-Fal, en se levant? N'est-il question pour vous persuader, que de vous faire part de mes pensées les plus cachées? Eh bien! Monsieur, repris-je, alarmée de ce que j'allois entendre, qu'espéreriez-vous? Vous devez me connoître, & ne point vous flatter que jamais je puisse..... Ah! Mademoiselle, interrompit Saint-Fal, achevez de m'entendre; ne soupçonnez pas que, sous le voile d'une probité apparente, je vous cache le mal-honnête homme: je vous aime, je vous adore; vos vertus plus que vos beautés m'ont séduit; je sacrifierois mille fois les dignités, le rang, les richesses, pour vous mériter; mais je voudrois vous devoir à votre goût, & non aux égards dont je viens de parler. Je suis persuadé que, si je n'avois pas été prévenu par l'inclination que vous avez pour mon cousin, je serois parvenu un jour au bonheur de vous plaire; mais cette probité dont je me pique, cette façon de penser non commune, ont mis frein à ma passion, mais ne m'ont pas ôté l'espoir: c'est sur lui qu'est fondée ma conduite présente, & celle que je tiendrai jusqu'à ce que le sort m'ait entièrement ravi l'espoir de vous posséder. Je ne souhaite pas assurément que le Marquis change, & encore moins que la mort vous l'enlève; mais les événements de la vie sont si incertains, & sujets à tant d'inconstance, que cela peut arriver: dans l'un ou dans l'autre de ces cas malheureux, n'aurois-je pas lieu d'espérer que vous vous souviendriez un jour, de la pureté de mes sentiments, & des services rendus, ou que j'aurois tâché de vous rendre, & que vous offrant alors une main que j'oserois dire qui ne vous auroit point déplu sans un

goût décidé pour un autre, vous couronneriez un amour qui n'étoit pas inspiré pour être malheureux.

Le Comte me dit ces derniers mots avec un ton si attendri, que j'en fus extrêmement touchée. Ah! vous avez raison, repris-je avec émotion, en abandonnant une de mes mains, que Saint-Fal mouilloit de ses larmes; vous avez raison de compter sur ma reconnoissance: je vous dirai même plus, que, si mon cœur étoit libre, il n'y auroit jamais que vous qui posséderiez mon inclination. . . . . Ah! je suis le plus heureux des hommes, s'écria le Comte, en se jettant à mes pieds; ce témoignage me console, me transporte. . . Quoi! belle Jeannette, je serois assez heureux! . . . . Qu'ai-je entendu, grand Dieu! interrompit une voix qui venoit de la porte entre-ouverte; je suis trahi!

Le son de cette voix, l'expression des paroles, la vivacité avec laquelle se retira celui qui les avoit proférées, la situation où s'étoit trouvé le Comte, lorsque j'avois été surprise, toutes ces choses me firent lever brusquement, & voler à la porte. Ah! je suis perdue, m'écriai-je, reconnoissant le Marquis qui fuyoit! Je fus si saisie de cette apparition imprévue, que mes jambes plièrent sous moi: un sopha voisin suppléa à ma foiblesse. Saint-Fal, aussi surpris que moi, accourut pour me remettre. Ah! Monsieur, m'écriai-je, laissez-moi; courez après Monsieur votre cousin, il me croit coupable, je lui suis en horreur.

Saint-Fal n'en attendit pas davantage; il descendit avec précipitation, & ne fut pas longtemps sans joindre le Marquis. Je voulus en vain me lever pour aller au-devant d'un démêlé, que la chaleur avec laquelle j'entendois parler de ma chambre, me faisoit prévoir; mais le saisissement me retint. Ma femme-de-chambre survint toute

éperdue; elle acheva de mettre le comble à ma douleur, en me rapportant que Saint-Fal, & un Officier (c'eſt ainſi qu'elle nommoit mon amant) étoient ſortis en ſe diſputant, & que la fureur qui avoit paru dans les yeux du Marquis, ne laiſſoit pas douter que ces cavaliers ne fuſſent ſe battre. A cette cruelle nouvelle, je fis un effort, je courus à la fenêtre pour les faire revenir; mais, hélas! ils étoient déjà au bout de la rue, & je les aurois appellés en vain. Ah! Ciel! m'écriai-je, ſans faire attention que je me trahiſſois devant un domeſtique dont je devois me défier, que deviendrai-je, grand Dieu! ſi je perds ce que j'ai de plus cher dans le monde! Allez, Mademoiſelle, dis-je à ma femme-de-chambre, ne perdez pas un moment de temps, courez après ces deux hommes, & faites vos efforts pour me les ramener. Dieu m'en préſerve, reprit Brochan d'un air ſévère: il convient bien vraiment que des filles courent après des Cavaliers; ſi j'avois ſu, continua cette fille, que l'on m'eût miſe ici pour être mêlée dans de pareilles aventures, je me ſerois bien donné de garde d'y entrer. Après ce diſcours conſolant, ma femme-de-chambre ſortit en murmurant aſſez haut pour me laiſſer entendre les choſes les plus déſagréables.

Qu'on juge de l'état où je me trouvai; je ne ſavois quel parti prendre: Si je ſors, me diſois-je, que ferai-je? Quand je ſuppoſerois que j'arrivaſſe avant la fin du combat, que je ne prévois que trop, ne dois-je pas craindre que ma vue ne rallume la fureur du Marquis, & ne précipite ſes coups? Il me croit une perfide; de quelle valeur ſeroient mes prières près de lui? D'un autre côté, de quel œil vais-je être regardée dans cette maiſon? Quand même la curieuſe Madame de Geneval ne ſe ſeroit pas trouvée chez elle à la ſortie du Marquis & de Saint-Fal, réfléchiſſois-je, n'avois-je pas lieu de penſer que la ſévère

Brochan étoit allée lui rendre compte de ce qui venoit d'arriver ? Quelles conséquences n'en pouvoit-on pas tirer ? Les femmes, sur-tout celles du caractère de la Propriétaire, ne sont pas indulgentes dans de pareilles occasions. Je ne savois enfin que décider ; quelquefois je comptois sur la prudence & sur le sincère attachement de Saint-Fal ; mais je perdois encore toute espérance de ce côté, lorsque je me représentois, qu'attaqué vivement, comme je n'en devois pas douter, il seroit obligé de se défendre. Je me promenois avec agitation, en rêvant à toutes ces choses, lorsque, pour surcroît de mortification, la Geneval, ci-devant si polie, entra sans aucune cérémonie, dans ma chambre, & me demanda avec un ton fort brusque, ce que signifioit ce qu'on venoit de lui dire ; que pour tout l'or du monde elle seroit au désespoir s'il arrivoit quelqu'affaire où elle fût compromise; que sa maison n'étoit point faite pour les aventures ; & qu'elle savoit très-mauvais gré à Monsieur de Saint-Fal, de l'avoir mise dans le cas d'être exposée à de pareilles choses.

A tous ces discours je ne répondis rien ; j'étois si interdite, que mon esprit ne trouvoit aucun biais qui pût me donner une face favorable à ses reproches. La Dame prévenue que mon silence étoit un aveu tacite de ce qu'elle pensoit sur mon compte, confirmée peut-être par les réflexions de ma dévote femme-de-chambre, prit avec moi un ton si haut, continua à me parler avec tant d'aigreur, & se servit d'expressions qui me parurent si déplacées, que n'ayant pas d'elle une opinion qui m'imposât, je pris le parti de relever ses impertinences, en lui disant, avec un sérieux à glacer : qu'elle sortît de ma chambre, & qu'au retour de Monsieur de Saint-Fal que j'attendois, je lui apprendrois les bontés qu'on avoit pour moi dans un appartement qu'il m'avoit choisi, & où je

m'étois crue à l'abri de l'insulte. Ces mots furent prononcés avec tant de fermeté, que la Geneval n'osa y répliquer. Son mari qui étoit survenu, & qui en entendit une partie, me demanda avec empressement si quelqu'un de chez lui m'avoit manqué de respect. Je le remerciai froidement de son attention, & voyant que la propriétaire ouvroit la bouche pour me parler, je me retirai dans mon cabinet, dont je fermai la porte sur moi, où je me plongeai dans un labyrinthe de réflexions plus cruelles les unes que les autres.

Lorsque je fus livrée à moi-même, je regardai ce qui m'arrivoit, comme une juste punition de la foiblesse que j'avois eue de souffrir que Saint-Fal prît soin de moi: il auroit bien mieux valu, me disois-je, que je me fusse laissé conduire dans un Couvent, je satisfaisois par-là à tout à-la-fois; l'amour & la raison auroient été d'intelligence; le vieux Marquis se seroit peut-être lassé de me persécuter; l'aversion que j'ai pour le cloître m'auroit fait souffrir, il est vrai; mais ma vertu tranquille se seroit consolée, en me faisant penser que j'eusse été plainte & estimée d'un amant qui m'est cher, & que j'ai tant d'intérêt de conserver. Je me perds aujourd'hui, continuai-je, en versant un torrent de larmes: que ne pense-t-il pas de moi? Que n'a-t-il pas lieu de penser? Il me trouve en la puissance d'un autre; quelqu'innocente que je sois, il le surprend à mes pieds: les apparences sont contre moi, il n'en reviendra jamais.

Je passai trois heures dans l'état le plus accablant; aucune nouvelle ne me venoit: je tremblois qu'il ne fût arrivé quelque malheur; la délicatesse de Saint-Fal m'étoit trop connue pour n'avoir pas lieu d'en craindre la certitude: il me vint même dans l'esprit qu'il falloit qu'il eût succombé dans le combat, puisqu'il me laissoit ainsi en proie à mes inquiétudes. Cette idée se fortifiant de plus-en-plus, m'éclaira sur les suites d'une affaire aussi

cruelle ; il étoit naturel que je craignisse qu'on ne m'arrêtât, & que cause, quoiqu'innocente, de ce que mon esprit agité me supposoit, l'on ne m'en rendît responsable, & que je ne fusse traitée à la dernière rigueur. Ces justes alarmes me firent naître la résolution de m'enfuir; j'avois de l'argent, (car j'ai oublié de dire que j'avois trouvé une bourse pleine d'or dans ma commode); mais je le répète une seconde fois, je n'étois plus cette Jeannette autrefois si résolue dans les événements ; le luxe, la molleſſe, les attentions délicates m'avoient donné les frayeurs & les foiblesses d'une fille de qualité. Je craignois alors de me trouver seule : j'aimois mes aises ; la crainte de manquer, m'agitoit ; j'avois une répugnance invincible à servir : cependant je ne voyois que ce parti, ou celui de travailler : que faire? je ne savois rien, & à peine me pouvois-je servir moi-même. J'avois beau me consulter ; mille obstacles s'opposoient aux voies que ma vertu me dictoit; elle ne se démentoit point : elle étoit bien toujours la même; mais plus offusquée que les ombres qui l'environnent, elle ne jetoit plus cet éclat vif dont elle brille lorsqu'elle est dégagée de toutes les puérilités du siècle. Je connoissois mon état ; j'en pleurois, mais c'étoit tout.

Il étoit près de dix heures du soir, que je ne m'étois encore décidée sur rien ; l'accablement où j'étois, m'ôtoit jusqu'à l'idée de manger. Ma cuisinière qui m'avoit prise en affection dès le premier jour, & dont le cœur mieux placé que celui de ma femme-de-chambre, étoit attentif & prévoyant, vint me trouver dans mon cabinet. Je ne crains point d'entrer dans le détail d'une conversation que les suites rendent intéressante. *Notre-Dame*, me dit cette fille avec un ton naïf, est-ce qu'on ne mange point ici? il y a plus de deux heures que votre souper vous attend : *Jesus-Maria*, s'écria-t-elle, en me portant une lumière qu'elle te-

noit, au visage, vous pleurez ! grand Dieu ! à votre âge, vous avez des chagrins ! Miséricorde éternelle ! que doivent faire les autres, puisqu'étant si gentille & si pouponne, vous vous aviſez de prendre les choſes à cœur. Juſtice divine ! me voilà bien, je ſuis tombée de fièvre en chaux-mal ; la maîtreſſe que je viens de quitter, grouloit, grondoit, rognonnoit toujours ; celle-ci pleure : patience, chacun a ſon tempérament. . . . Mais en bonne-foi, de quoi pleurez-vous ? Que vous manque-t-il ? n'êtes-vous pas bien logée, bien meublée ? n'avez-vous pas de belles & bonnes rentes ? Pour de la jeuneſſe & de la beauté, Dieu merci, vous n'avez pas beſoin d'en aller chercher ailleurs : vous êtes donc bien à plaindre ? Eh ! jernonce, ſi vous étiez à ma place, pauvre femme que je ſuis, que feriez-vous donc ? Sauveur de mon ame, pourſuivit cette bonne fille, en s'attendriſſant, vous verrez que c'eſt la perte de ſon défunt mari. Eh bien ! il eſt mort, qu'y faire ? Eſt-ce pour un *ad patres*, on en trouve par mille ? Là, là, nous n'en chommerons guère ; nous ſommes, Dieu merci, dans un pays où ils ſont communs comme la misère des cuiſinières.

Je ne pus m'empêcher de ſourire des comparaiſons & de la manière dont ma ſervante me conſoloit. Je lui dis cependant qu'elle me laiſsât, & que je ne voulois pas manger. Il faut donc, continua-t-elle, que je jeûne auſſi ; car il ne ſeroit pas juſte que je me régalaſſe pendant que ma bonne maîtreſſe eſt dans l'affliction : allons, allons, nous ne mourrons pas pour cela ; ſi je me paſſe aujourd'hui de ſouper, je le ferai deux fois un autre jour. Barbe (c'eſt ainſi que ſe nommoit cette bonne fille) ſortit, en me diſant ces mots. Son affection me toucha ; je la rappellai, & je lui ordonnai de ſouper. Ah çà ! compoſons, me dit-elle, prenez-moi ſeulement un petit bouillon, & je vous jure par notre patron, que je mangerai

comme quatre ; sans quoi je jeûnerai plus hardiment que le Curé de notre Village, le plus grand pénitencier de notre pays, & le plus honnête homme, s'il n'aimoit pas un tant soit peu l'argent ; sans cela l'on dit qu'il y a long-temps qu'il seroit Saint : mais il ressemble à bien d'autres, il en fait son idole, & au bout du compte, il n'a pas si grand tort.

Je voulus une seconde fois renvoyer Barbe, dont le babil commençoit à m'impatienter : lorsqu'on a du chagrin, tout nous est incommode ; mais il étoit dit que ce jour devoit être destiné à m'intriguer. Sortez donc, dis-je à cette fille, avec un ton d'impatience. Allons, Madame, reprit-elle, partons, en restant toujours : je vois bien que le tournebroche se monte, & qu'il faut vous obéir. Voyez comme on se trompe dans la vie, j'aurois juré qu'avec cet air de douceur, vous n'étiez pas capable de déchanter ; mais, comme l'on dit, il ne faut pas s'en rapporter à la mine ; & si vous vous y mettiez, vous gronderiez aussi ferme que votre camarade. Dieu soit loué, nous autres filles de condition (ce fut le terme dont elle se servit) sommes faites pour tout endurer ; j'ai servi une certaine Mademoiselle Delbieu, qui comme vous..... Mademoiselle Delbieu ! interrompis-je émue à ce nom, d'où étoit-elle ? est-ce que vous la connoissez, reprit Barbe ? Non, repris-je en dissimulant ; mais j'étois fort amie d'une des siennes. Tant mieux que vous ne la connoissiez pas, continua Barbe, c'est une maligne Demoiselle ou Dame, comme il vous plaira l'appeller, puisqu'elle est mariée ; notre Hameau est bien-aise d'en être délivré, car elle nous faisoit mille maux lorsqu'elle y venoit passer l'été, & cela arrivoit tous les ans. Quel est le nom de votre Village, continuai-je, extrêmement surprise du rapport que tout cela avoit avec le pays de ma naissance ? Si vous croyiez que je l'aie oublié, Madame, reprit

Barbe, vous vous mécompteriez ; il n'y a pas assez long-temps que j'en suis sortie pour en avoir perdu la mémoire : il se nomme D****, & quoiqu'il soit le moindre de ceux qui sont situés dans la forêt de Fontainebleau, il n'en est pas moins recommandable ; c'est un vrai petit paradis terrestre, je meurs d'envie d'y finir mes jours : mais patience, cela viendra, si Dieu me prête vie ; chaque chose a son temps, il faut bien amasser un peu pour ne pas mourir de faim. Nous sommes pauvres, mais d'honnêtes gens, & notre famille, Dieu merci, n'a rien à se reprocher ; à moins que je n'excepte une petite nièce qui a déja bien fait parler d'elle, & qu'on dit qui fera fortune, mais il n'y en pas un de nous qui voulût être à sa place, car notre proverbe dans notre Hameau, est plus d'honneur & moins de bien ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Barbe sortit en prononçant ces mots : qu'on juge de la surprise extrême dont je fus saisie de rencontrer dans ma Cuisinière une de mes tantes : en effet, selon son rapport, elle étoit la propre sœur de mon père. Ce sont de ces événements auxquels on ne s'attend pas, & dont on a toutes les peines du monde à revenir. J'aurois bien souhaité entrer dans un plus grand détail avec cette bonne & simple parente ; mais je crus devoir attendre à un autre temps pour satisfaire à bien des questions que je me proposois ; mais j'avois la tête si étourdie, que je n'étois pas capable de prendre les précautions que la prudence devoit me dicter pour sortir de cette conversation, sans donner lieu de me soupçonner.

La bonne Barbe, ou pour mieux dire, ma tante, m'apporta un moment après un bouillon ; je le reçus avec complaisance, & je lui fis beaucoup d'amitié ; elle sortit en me jurant que je lui avois fait plus de plaisir que si je lui eusse donné un *Agnus* ; c'étoit beaucoup dire pour elle, car elle

avoit une très-grande foi à tous les reliquaires ; mais sa dévotion étoit fort bien entendue, & ne ressembloit pas à la dureté de Mademoiselle Brochan, ma très-digne & très-peu affectionnée femme-de-chambre.

Dès que je fus seule, je me replongeai de nouveau dans les inquiétudes & dans les réflexions : plusieurs projets s'offroient à mon esprit agité ; tantôt je voulois m'ouvrir naturellement à ma tante, & m'en retourner avec elle au Hameau ; un instant après, je prenois le parti de me retirer dans un Couvent, & de m'y cacher si bien, qu'on n'entendît plus parler de moi : dans la minute suivante, je voulois écrire à Madame de G***, ou aller la trouver, & la supplier de me prendre près d'elle, & de l'engager de me traiter comme une fille faite pour la servir ; enfin vingt desseins différents se conçurent dans ma tête, dont aucun ne prit racine.

Ma dernière résolution, après bien des combats, fut d'aller à Paris m'enfermer dans une chambre, où je devois m'accoutumer à travailler, jusqu'à ce que mon esprit plus libre, me laissât la liberté de me déterminer entièrement. Ce parti pris, j'essuyai mes pleurs, & je me mis à écrire au Marquis ; la lettre lui justifioit sans bassesse ma conduite, & je la finissois, en l'assurant que, puisqu'il avoit pu la soupçonner, il ne me verroit jamais.

Dans le même paquet, j'en adressois une à Monsieur de Saint-Fal, par laquelle je le remerciois de toutes ses bontés, en l'assurant que, quelque chose qui m'arrivât, elles ne sortiroient jamais de ma mémoire ; que c'étoit à regret que je me mettois dans le cas de perdre un ami aussi généreux & aussi délicat ; que je lui rendois assez de justice pour me flatter que, quelque discours qu'on lui tînt de moi, il ne me condamneroit pas sur des apparences, comme avoit fait Monsieur son cou-

sin : j'avois si fort à cœur cette offense, qu'elle étoit répétée en plusieurs endroits de mes lettres.

J'allois les cacheter; mon intention étoit de les laisser sur ma toilette, de feindre le lendemain de m'aller promener, de faire un petit paquet de mon pur nécessaire, & de partir ensuite, lorsque ma tante vint avec empressement, me dire que j'essuyasse mes pleurs; qu'elle en savoit enfin la cause par la servante de Madame de Geneval; que je n'avois qu'à me réjouir, puisque le malheur que je craignois, n'étoit point arrivé. Je demandai avec précipitation à Barbe, qui avoit pu lui rendre compte de ce qu'elle me disoit. Tenez, dit-elle, (en me montrant Saint-Fal & le Marquis qui parurent tout-à-coup) voilà la preuve de ce que je vous avance! Dieu soit loué, vous voilà contente: la maudite Brochan en crèvera de dépit.

Je ne fis pas attention à ce discours; le Marquis étoit à mes genoux; il m'avoit saisi les mains, vouloit me parler, n'en avoit pas la force, & moi encore moins celle de me défendre de ses empressements: mes larmes seules s'expliquoient, & ce n'est pas un mauvais interprète.

Saint-Fal n'avoit encore rien dit; appuyé sur le dos d'un fauteuil dont je n'avois pu me lever, il sembloit attendre les effets du premier mouvement. Je vous ramène, me dit-il, un amant tendre & fidèle; les apparences ne l'ont séduit qu'un moment: je n'ai pas eu de peine à lui persuader combien vous êtes digne de lui; il a rougi vingt fois de vous avoir soupçonnée, & nous serions ici depuis plus de quatre heures, sans la rencontre que nous avons faite de mon oncle. J'ai bien prévu quelles devoient être vos inquiétudes; nous vous aurions bien fait avertir de l'impuissance où nous étions de vous aller trouver, sans la crainte de donner des soupçons au vieux Marquis; mais cette commission nous a paru trop délicate pour en charger d'autres que nous.

Remettez-vous donc, Mademoiselle, essuyez vos pleurs, & goûtez sans inquiétude le charme de revoir un amant qui vous mérite autant par la pureté de ses vues, que par la grandeur de son amour. Après ces mots, Saint-Fal sortit, en me promettant de revenir le lendemain, voulant, disoit-il, rejoindre son oncle, afin d'assurer au Marquis, la liberté de m'entretenir. J'avois le cœur si serré & ému de la présence d'un amant trop cher à mon cœur, que je ne pus que faire un signe obligeant à ce généreux ami.

Dans tout autre temps, je n'aurois pas voulu me trouver seule avec le Marquis ; mais alors je pensai différemment : je ressentis une joie secrète de me voir justifiée dans son esprit : je voulois l'apprendre de sa bouche. Ce n'étoient plus des larmes de désespoir, ma douleur avoit quelque chose de doux, & donnoit de la satisfaction à mon ame. Que le plaisir est sensible lorsqu'il prévient les maux auxquels on a droit de s'attendre ! Ce moment de ma vie est l'un de ceux qui se retrace à mon esprit avec le plus de satisfaction.

Dans l'instant où j'écris cet endroit intéressant de mes aventures, cet amant chéri, ce mari que je possède aujourd'hui, me surprend dans mon cabinet ; il sourit à l'embarras où il me voit de rendre avec une vérité vive, une époque si essentielle ; il veut, dit-il, m'aider à m'en ressouvenir : il prend la plume, il écrit ; je veux en vain l'en empêcher : quand je ne l'aimerois pas autant que je le fais, n'est-il pas le maître ? Ainsi, Lecteur indulgent ou critique, ne soyez pas surpris si le style, dans le cours de ces Parties, ne se trouve pas toujours conforme & égal : le Marquis de L. V. a souvent la complaisance de m'aider dans cet Ouvrage. Je sens bien que l'interruption que je viens de faire, aussi bien que l'aveu précédent, n'est pas trop selon les règles ; mais y en a-t-il lorsque le cœur le dit ? j'aime mieux y manquer,

que d'échapper une occasion de parler du plus aimable des maris. Revenons.

J'étois, comme je l'ai dit, si charmée dans le fond de mon cœur, de revoir un amant que je croyois perdu pour jamais, que je n'avois pas encore songé à le relever. Je fis mes efforts pour le faire sortir d'une situation si incommode; mais me serrant tendrement les mains : Non, belle Jeannette, me dit-il, je mourrai à vos pieds, à moins que vous ne me pardonniez l'offense la plus cruelle : je m'avoue le plus coupable des hommes; je vous ai cru infidelle; je me suis persuadé que mon cousin possédoit le seul trésor que j'envie, & pour lequel je soupire depuis si long-temps. Hélas! que n'ai-je pas pensé? qu'il est difficile d'être juste lorsque l'on est amoureux! Je conviens que de pareils soupçons sont des crimes, je le répète; je devois vous connoître, cela seul devoit me suffire pour ne pas me laisser séduire par une jalousie que les apparences avoient mise à l'excès.

Que de mouvements agitèrent mon cœur pendant le temps que le Marquis se justifioit : qu'il avoit de grace à le faire! il auroit fallu être insensible pour ne pas être touchée de tout ce qu'il me dit à ce sujet. Qu'une fille est heureuse, quand la vertu & la retenue sont nées avec elle, ou qu'une éducation sévère a suppléé au défaut de ces heureux préjugés! sans l'un de ces freins, j'avoue avec confusion, que je me serois laissé aller au penchant qui m'entraînoit. Le rouge occasionné par de trop tendres réflexions, fut pris par le Marquis pour un reste de ressentiment. Il me demanda une seconde fois si je lui faisois grace. Oui, Monsieur, repris-je, en me couvrant de la main le visage, je vous pardonne; je vous prie en même temps d'oublier les chagrins dont ma déférence aux conseils de Monsieur votre cousin est peut-être la cause; je sais que je devois être la première à l'engager à remplir les vues de

Monsieur votre père : mais c'est cette même inclination, ce penchant plus fort que moi, qui m'a fait voir toute l'horreur d'un cloître où je ne devois plus entendre parler de vous. C'est cet amour que vous avez fait naître en mon cœur, & qui ne s'y est que trop conservé, qui a pensé me mettre dans le cas de perdre votre estime, en m'ôtant à de certaines bienséances. . . . . Non, adorable Jeannette, interrompit le Marquis, en s'asseyant à mon côté, vous n'avez péché en rien : vous étiez perdue, & je serois mort de désespoir, si vous fussiez tombée entre les mains de mon père : son dessein étoit de vous faire Religieuse; ses mesures étoient prises avec tant de précaution, & ses ordres auroient été si bien exécutés, que vous m'eussiez été ravie pour jamais. Je ne suis informé de ces choses, que depuis peu de jours. Un domestique de mon père, qui a sa confiance, persuadé que ce coup m'eût arraché la vie, m'a dévoilé tout le mystère ; j'ai pris la poste sur-le-champ, je ne vous ai manquée que de vingt-quatre heures : jugez de mon désespoir, en arrivant chez Madame de G***, de ne vous y plus trouver ; elle en a eu pitié, & c'est d'elle que j'ai appris la commission dont mon cousin étoit chargé : sans la parole d'honneur qu'elle a exigée avant que de me faire confidence, Saint-Fal m'auroit ôté la vie, ou j'aurois su de lui ce qu'il avoit fait de vous. J'ai dissimulé, je l'ai fait suivre ; j'ai su enfin toutes ses allures : c'est moi qui suis venu la nuit passée vous demander. J'avoue que toutes ces menées, l'omission, ou pour mieux dire, le mépris des ordres de mon père, ce séjour à Versailles, ce logement, tout cela, dis-je, m'a fait tourner la tête. Ah ! me disois-je dans ces moments, je suis trahi ! Saint-Fal a profité de l'autorité qui lui a été confiée ; Jeannette en a tremblé ; mon cousin est aimable, Jeannette m'est peut-être infidelle. : Cette idée me mettant au

déſeſpoir, m'a fait guetter toute la nuit Saint-Fal : à ſon arrivée à Verſailles, je l'ai épié ; mais ne pouvant tirer aucunes conjectures de ſes démarches, (vous n'étiez point encore ici) j'ai commencé à condamner mes ſoupçons : je vous ai crue dans un Couvent : & dans cette confiance, j'étois prêt à prendre les dernières réſolutions, & à manquer à ma parole pour obliger mon couſin à me révéler le lieu de votre exil. Dans ce deſſein, j'allois le trouver : mais ayant appris qu'il étoit parti de la veille, & ne pouvant me flatter de le joindre, je réſolus d'attendre ſon retour pour me venger des maux qu'il me cauſoit. Le Ciel qui en a eu pitié, a permis que les choſes ſe ſoient paſſées différemment ; en ſortant du parc, où j'étois allé rêver, j'ai entrevu Saint-Fal qui marchoit avec action ; je l'ai ſuivi, je l'ai vu qu'il entroit ici, & c'eſt par ce moyen que j'ai appris votre demeure.

Voilà, charmante Jeannette, une partie des inquiétudes que vous m'avez fait reſſentir ; mais jugez de mon déſeſpoir, lorſqu'en abordant une vieille fille qui vous ſert, à laquelle je m'adreſſois pour me faire annoncer, j'ai appris d'elle que ce ſeroit en vain, que vous ne voyiez perſonne ; qu'on avoit renvoyé la veille un Seigneur, & que vous ne receviez que Monſieur de Saint-Fal ; je voulus me nommer, & l'engager à m'ouvrir : mais cette fille m'a dit que mon couſin étoit renfermé avec vous, qu'elle n'avoit garde de troubler votre entretien. La manière myſtérieuſe dont ces mots ont été proférés, m'a donné de l'inquiétude ; dix louis offerts & reçus, ont applani les difficultés. La vieille à la vue de mon argent, bien loin d'être rebelle, a été la première à me propoſer de me cacher, en me faiſant promettre que je ne parlerois jamais ni de ce qu'elle faiſoit, ni de ce qu'elle alloit me dire : plus elle a affecté de myſtère, plus elle a fait naître de

soupçons. Permettez que je passe les impertinences qu'elle m'a dites à votre sujet. J'interrompis le Marquis, & je voulus savoir ce qu'une fille, qui n'étoit que depuis deux jours à moi, avoit pu dire. Le Marquis me satisfit avec peine : il m'avoua que Brochan lui avoit insinué que Monsieur de Saint-Fal me consoloit de la perte d'un mari ; & que c'étoit en cette considération que je ne voulois voir personne. Pardonnez encore une fois, me dit le Marquis, me trouvant émue de ce rapport, je sais que je ne devois pas y ajouter foi ; mais il me semble que tout a conspiré à me rendre criminel. Je surprends Saint-Fal à vos genoux, vous lui parliez avec douceur ; il vous baise la main, vous ne vous en offensez point. Peut-on avec autant d'amour que j'en ai pour vous, voir d'un œil tranquille une scène si intéressante? Mais, que dis-je ? devois-je être surpris que mon cousin vous ait rendu les armes, & ne devois-je pas penser que j'aurai autant de rivaux qu'il y aura d'hommes qui vous verront ?

La fin de ce discours se termina par les tendres témoignages de la plus vive passion ; le Marquis s'exprimoit avec tant d'ardeur, que je n'avois pas la force de l'interrompre ; je pris cependant sur moi de remettre au lendemain la suite d'une conversation qui m'intéressoit si fort, en lui faisant observer qu'il étoit plus de minuit, & que la bienséance exigeoit qu'il me quittât ; toujours complaisant & docile, il obéit en me baisant la main ; je lus dans ses yeux, & à la façon dont il se présenta, qu'il desiroit autre chose, je ne crus pas devoir lui refuser un baiser ; je lui présentai la joue avec une rougeur & une émotion qui ne lui laissa pas lieu de douter que cette complaisance étoit la première que j'avois eue de ma vie, & qu'il en étoit redevable à la sincérité de mon attachement.

J'avois été agitée de trop d'événements différents pour passer une nuit aussi tranquille que devoient

me la procurer les sujets de consolation que j'avois reçus du Marquis ; je ne connoissois point encore un mal assez commun chez les femmes, nommé vapeurs ; j'en fus tourmentée toute la nuit, & ce ne fut qu'au point du jour que je commençai à prendre du repos.

L'affectionnée Barbe me vint réveiller à deux heures, elle étoit dans l'inquiétude de ce que mon sommeil duroit si long-temps. Elle m'apprit que Monsieur de Saint-Fal étoit passé dans la matinée : j'admirai sa retenue ; ma trop simple tante m'avoua qu'il n'avoit pas tenu à elle qu'il n'entrât dans ma chambre; mais qu'il s'en étoit défendu dans la crainte de troubler mon repos. L'on voit peu d'hommes aussi sages, & le Marquis m'a avoué dans les suites, qu'il n'auroit pas été si retenu.

Je pris cette occasion pour représenter doucement à ma tante qu'il n'étoit pas séant qu'elle laissât jamais entrer personne lorsque j'étois couchée : comme elle n'y entendoit point de finesse, je ne lui en dis pas davantage ; elle me promit qu'une autre fois cela ne lui arriveroit plus.

J'allois me mettre à table lorsque le Marquis se présenta ; jamais il n'avoit paru si aimable à mes yeux ; sa parure étoit du dernier goût, & l'air de satisfaction qui régnoit sur son visage, lui donnoit un air triomphant, qui ajoutoit des graces dont il étoit bien difficile de se défendre. Sa conversation fut vive, polie & intéressante ; je lui fis l'aveu, autant de fois qu'il voulut, du retour qu'il trouvoit en moi. Que les moments qu'on passe avec ce qu'on aime, sont courts & précieux ! Il étoit plus de quatre heures que nous avions encore mille choses à nous dire, & le cœur entroit si pleinement dans notre entretien, que, sans Barbe qui me fit souvenir que je n'avois pas dîné, j'aurois passé le reste du jour sans faire cette attention. Le Marquis me demanda mille pardons d'en être la cause innocente : je lui demandai en souriant, s'il vouloit

hazarder ma soupe telle qu'elle étoit ; il fut transporté & me fit autant de remerciements que si je lui eusse accordé la plus grande faveur. Barbe, que je ne rougis pas d'appeller ma tante, reçut l'ordre de nous servir avec empressement. Nous nous mîmes à table ; l'on peut imaginer si l'amour nous servit de tiers. Après le repas, nous nous rendîmes un compte mutuel de tout ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation ; faits & réflexions, rien ne fut oublié: il n'y eut pas jusqu'à l'histoire de Sainte-Agnès que je rapportai au Marquis, & l'intérêt que je prenois à ce qui regarde cette chère amie. Mon amant me promit qu'en cette considération il emploieroit tout son crédit pour la faire relever de ses vœux, & regretta beaucoup de ce que je n'avois pas les lettres qui m'avoient été confiées, en m'assurant qu'il auroit envoyé exprès Dubois à M... pour les remettre en main propre à leur adresse, & s'informer de ce qu'étoit devenu Mélicourt. J'appris au Marquis à qui je les avois remises, & lui rapportai à ce sujet l'histoire de l'infortunée Lindamine qui s'en étoit chargée ; il en avoit déjà entendu parler, & m'en dit beaucoup de bien.

La conversation tomba insensiblement sur le sujet de Saint-Fal ; si l'on doit juger de l'amour par la jalousie, je n'eus aucun lieu de me plaindre de la vivacité de sa passion ; il me fit mille questions au sujet de son cousin ; je le satisfis avec sincérité. Je démêlai que ce détail le peinoit ; mais je remarquai cependant avec plaisir, qu'il rendoit justice à Saint-Fal, jusqu'au point de me dire que son cousin étoit d'une si grande probité, que, quoiqu'il le connût pour être son rival, & que son penchant fût d'être un peu jaloux, il n'hésiteroit jamais à me remettre entre ses mains, si le bien de mes affaires l'exigeoit. Je lui répondis en badinant, que ma façon de penser étoit une gouvernante solide ; il reprit sur le même ton qu'il n'en doutoit pas; mais qu'il faisoit encore plus de fond sur l'amour

qu'il se flattoit que j'avois pour lui. Je me ressouviens que je le regardai si tendrement alors, que mon air lui donna lieu de penser que la modestie de mon sexe lui cachoit une partie de ce qui se passoit dans mon cœur.

Le trouble que je vis alors dans ses yeux, me faisant craindre que les miens ne m'eussent trahi & qu'il ne se ressouvînt que j'étois seule avec lui, j'imaginai de distraire son imagination, en lui demandant s'il lui seroit aussi aisé de me rendre compte de sa conduite que moi de la mienne. Que pourrois-je vous rapporter, me dit le Marquis? Beaucoup d'impatience & de mauvaises humeurs, bien des copies de lettres écrites à ma belle Jeannette, qui par prudence n'ont jamais été rendues. Prenez garde, repris-je, en le regardant fixement, à ce que vous m'allez dire : il m'est cependant revenu qu'une belle de Pont-à-Mousson ne vous étoit pas indifférente; que vous vous y amusiez beaucoup, & qu'une autre Dame.... Eh! mon Dieu, interrompit en riant le Marquis, qui peut vous avoir fait de pareils contes? il n'y a que Dubois qui soit capable de telles étourderies; il vous aura sans doute rompu la tête de quelques aventures arrivées dans ce pays; & comme elles y sont assez fréquentes, il se sera diverti à m'y faire entrer pour quelque chose, curieux peut-être de démêler si vous m'estimiez assez pour que cela vous fit impression.... C'est donner un tour charmant à la chose, m'écriai-je en riant, & la manière dont vous me préparez à ce qu'il vous plaira de me dire, me fait prévoir..... Ah! belle Jeannette, reprit vivement le Marquis, ne badinez pas sur cet article; pouvez-vous imaginer que, lorsque vous occupez le cœur d'un homme aussi délicat que moi, d'autres objets s'y puissent placer? Je vous crois, Monsieur, répliquai-je, mais je ne vous dispense point de me faire le détail de votre séjour en Lorraine; je le pressai très-fort sur cet article. Quel-

qu'amour-propre qu'on ait naturellement, je me défiois de mes charmes, ou peut-être étois-je bien-aise de recevoir une nouvelle confirmation de sentiments qui m'étoient si chers. Quoi qu'il en soit, mon amant me voyant obstinée à savoir ce récit, crut devoir me satisfaire, en commençant en ces termes.

Le détail de mes aventures, belle Jeannette, ne sera pas long: une profonde mélancolie s'est emparée de moi dès que j'ai été en Lorraine; à peine sortois-je de ma chambre pour aller à la Messe. Dubois, me voyant fondre à vue d'œil, crut devoir m'engager à prendre l'air & à voir compagnie: me trouvant peu disposé à suivre ses avis, & remarquant que j'empirois de jour en jour, il eut recours à un Médecin très-connu dans la Ville où nous étions, & le pria de venir chez moi. Il me prépara à sa visite, en me disant que j'étois le maître de m'enterrer si je voulois; mais que je ne pouvois empêcher qu'on me tînt compagnie, & qu'on viendroit chez moi, quoique, selon l'usage établi, je dusse prévenir ceux qui me feroient cette grace.

La crainte que j'eus que mon valet-de-chambre ne m'eût fait manquer de politesse en allant peut-être inviter quelqu'un de ma part à me rendre visite, fit que je le grondai très-fort. La noblesse de ce pays est très-bonne, mais elle a de la hauteur; j'aurois été bien fâché de lui manquer par toutes sortes de raisons. Dubois me tranquillisa, en m'assurant qu'il n'avoit pas cru pécher en priant un Médecin de passer chez moi. Dans le même instant on m'annonça celui dont il étoit question: il entra cavalièrement: mais je ne m'attendois pas à en trouver un aussi gaillard: on le nommoit Monsieur le Lorrain, nom très-convenable pour ne lui pas laisser oublier le pays de sa naissance. Au lieu de me parler de médecine, cet homme charmant commença par me dire qu'il étoit question de se

réjouir, que je n'étois pas fait pour garder la chambre ; que le beau temps engageoit à prendre l'air, & que sa première ordonnance étoit d'aller me promener le même jour à une maisonnette qu'il avoit à un quart de lieue, qu'il s'y trouvoit ordinairement bonne compagnie, & que le bon vin, les jolies femmes étoient des remèdes puissants pour la mélancolie. A chaque phrase un sourire amusant & une langue passée sur les lèvres servoient de points & de virgules ; enfin belle Jeannette, je n'ai vu de ma vie un Médecin de si bonne humeur. Je le goûtai si fort, & son air de franchise me plut tant, que je le retins à dîner; il ne cessa pendant le repas de, me dire les plus jolies choses du monde ; sur la fin du jour nous fûmes à sa campagne, nous y rencontrâmes bonne compagnie, & je ne trouvai point aux Dames de ce pays, cet air provincial dont on les accuse : elles se mettent avec beaucoup de goût, ne parlent pas aussi purement qu'à Paris ; mais en vérité je ne puis m'empêcher de convenir qu'elles ont toutes autant l'usage du monde & de politesse que nos Parisiennes.

Mon Médecin vint me voir le lendemain à mon dîner ; sans sortir de son caractère badin, il m'ordonna des remèdes, & pour la première fois de ma vie j'eus la complaisance de les prendre. Je m'en trouvai à merveille, & je ne me suis jamais si bien porté. Il seroit à souhaiter que tous nos Docteurs ressemblassent à celui-ci ; outre qu'il est très-habile, il donne de la confiance, & ce n'est pas la plus mauvaise façon de débuter auprès d'un malade.

Il n'y a que le premier pas qui coûte dans toutes les choses de la vie : quoique je conservasse un fond de mélancolie, occasionnée par votre absence, belle Jeannette, je ne laissai pas de prendre un certain goût à voir compagnie. Mais ce qui acheva de m'attirer dans une maison de

ce pays, avec beaucoup d'assiduité, ce fut sur votre ressemblance que je trouvai dans l'aînée des filles de Madame la Comtesse de Charée : au caractère & à la grandeur près, je croyois vous voir toutes les fois que j'avois l'honneur d'être auprès d'elle. Les sœurs cette Demoiselle ont un mérite infini ; Mademoiselle de Charée la cadette est remplie de graces ; Monsieur son frère, un des plus aimables Cavaliers que je connoisse ; la mère de cette aimable famille ajoute à une grande décence, un caractère adorable pour les façons. Jugez si je me plaisois dans une aussi gracieuse maison. J'y allois aussi fort souvent ; il y venoit un monde choisi : j'y voyois avec plaisir, Monsieur le Comte de la Mesan ; Mademoiselle de Salé, sa nièce, y augmentoit le nombre des jolies personnes, & se distinguoit autant par son esprit, que par ses graces.

Mes amis les plus familiers ont été jusqu'au jour de mon départ, Messieurs de Combervault, d'Atel & Deslandes : j'étois fort intime d'un nommé de Saint-Val, qui a de très-bonnes qualités ; mais notre liaison s'est refroidie pour des soupçons mal-fondés, & s'est rompue depuis pour des applications faites aussi mal-à-propos que mal entendues. Le quinze étoit notre jeu favori ; le lansquenet succédoit souvent. J'y jouois assez malheureusement, aussibien que le Baron d'Atel ; mais je m'en consolois par le plaisir de perdre en si bonne compagnie.

Voilà, belle Jeannette, continua le Marquis, quelle est la vie que j'ai menée à Pont-à-Mousson pendant le séjour que j'y ai fait ; la lecture & la chasse rempliſſoient les vuides que le hazard faisoit trouver : mais quels qu'aient été mes amusements, je n'ai jamais perdu votre idée de vue.

Mon amant me fit ce petit détail avec tant de franchise, que le soupçon ne m'agita plus sur

sa fidélité. Nous entrâmes ensuite dans ce qui regardoit mes affaires ; je ne pus m'empêcher de lui faire connoître combien je souffrois d'être à charge à M. de Saint-Fal, ajoutant que je ne pouvois me résoudre à vivre à ses dépens, ni à ceux de personne ; que mon parti étoit pris sur cet article, & que, quelque dégoût que j'eusse pour le Cloître, je voulois absolument m'y réfugier, comme dans un asyle assuré contre les occasions ; que je me défiois de moi-même ; que le monde ne me plaisoit pas, & que c'en étoit trop pour oser risquer d'y vivre sur le pied que je m'y trouvois.

Le Marquis m'écouta jusqu'au bout, sans m'interrompre ; il se mit à rêver : je continuai à lui faire des vives représentations sur les dangers auxquels j'étois exposée ; & pour lui prouver que mes plaintes étoient légitimes, je lui contai confidemment la visite que ce Duc avoit voulu me faire, le discours de Madame de Geneval, & le mauvais compliment que j'en avois reçu le même jour. Mon amant parut sensible à toutes ces choses, & encore plus aux risques que je lui dépeignois si naturellement ; il me répondit qu'il me rendroit le lendemain réponse sur ces réflexions, & qu'il espéroit trouver un milieu qui seroit de mon goût, en me protestant qu'il avoit trop d'intérêt lui-même à conserver ma réputation pour ne pas entrer dans mes vues légitimes. Après avoir conféré sur ce sujet encore quelque temps, il se retira en m'assurant qu'il alloit me donner de la tranquillité, jusqu'à ce qu'il fût assez heureux pour me prouver que rien dans le monde ne lui étoit plus cher que moi.

Je me trouvai bien consolée de ces derniers témoignages de la tendresse de mon amant ; ma confiance étoit extrême, & malgré bien des obstacles, dont le premier étoit que je ne devois pas me flatter d'être la femme d'un mari si il-

lustre, je ne pouvois m'empêcher de me repaître de cette agréable chimère. Tout ce qu'on desire paroît possible ; en faisant plusieurs réflexions à ce sujet, je me souvins des lettres que j'avois écrites au Marquis & à Saint-Fal : je voulus les relire, mais je ne les trouvai plus ; j'en fus inquiète un moment, je les cherchai par-tout vainement ; personne n'étoit entré dans mon appartement que ceux à qui elles étoient adressées ; je ne pus douter qu'ils ne m'eussent fait ce larcin, & tout considéré je ne m'en affligeai point.

Ces lettres, sur-tout celle que j'écrivois au Marquis, dépeignoient naturellement mon aversion pour ma situation présente, & mon éloignement pour tout ce qui s'appelle secours étrangers ; j'imaginois que cela ne contribueroit pas peu à disposer le Marquis à prendre soin de moi sans que j'y donnasse lieu : mille petites idées secrètes me faisoient desirer que ce fût de lui dont je dépendisse ; il me sembloit que j'étois par-là à couvert de ma propre délicatesse. Il m'avoit assuré que je serois sa femme ; je croyois que cela devoit me suffire pour me justifier ; c'étoit beaucoup pour moi, qui souffrois beaucoup des murmures intérieurs d'une conscience que la moindre chose effrayoit.

Le lendemain le Marquis m'écrivit qu'il ne me verroit de deux jours, qu'il étoit obligé de suivre son père qui alloit à Paris pour des affaires qui ne pouvoient se remettre ; qu'il en avoit lui-même de particulières qu'il n'étoit point fâché de terminer avant que de me revoir ; qu'il me demandoit en grace de ne point m'impatienter, & qu'il espéroit qu'à son retour je n'aurois point lieu de me repentir de la confiance que je lui avois marquée.

Fin de la septième Partie.

LA

LA PAYSANNE PARVENUE.

HUITIÈME PARTIE.

JE resolus de m'enfermer pendant l'absence de ce cher amant, & de ne voir personne ; mais Madame de Geneval, à qui sans doute son mari avoit fait comprendre l'injustice de son procédé, vint me voir & me demander beaucoup d'excuses sur ce qui s'étoit passé, en attribuant à ma femme-de-chambre, qui étoit, disoit-elle, une mauvaise langue, la cause des mauvais propos qu'elle m'avoit tenus. Quelque piquée que je fusse contre cette femme, je lui trouvai l'air si humilié & si naturel, que je ne pus m'empêcher de recevoir poliment tout ce qu'elle me dit à cette occasion : je ne suis pas méchante, & je pardonne aisément ; d'ailleurs je comptois que j'avois si peu de temps à rester chez elle, qu'il me paroissoit inutile de l'éviter.

La Geneval passa d'une extrémité à l'autre ; elle ne se crut pas plus tôt en grace, qu'elle s'invita à souper avec moi, pour mieux fonder sa paix, disoit-elle. Je n'avois point encore acquis cet usage qui nous apprend à nous défaire poliment des gens qui nous incommodent, je n'osai la refuser : son mari qui survint, fut de la partie, & comme Monsieur de Saint-Fal arriva dans le temps que nous allions nous mettre à table, je l'obligeai à s'y mettre. Monsieur de Geneval nous entretint à son ordinaire, de mille contes, débita beaucoup d'aventures qui n'étoient point nouvelles, mais qu'il rendit amusantes par la manière neuve dont il les détailla. Sa femme me proposa d'aller au Parc le lendemain, m'assurant que le Roi s'y promèneroit, & qu'il devoit pêcher dans le canal. Quelque peu disposée que je fusse à me prêter à ce desir, je ne pus refuser cette partie, par un agrément qui s'y trouvoit. Un des amis de Geneval, qui avoit une charge dans les bâtiments, lui avoit promis une gondole pour sa femme, & je ne pouvois trouver une plus belle occasion pour me promener agréablement.

Le plaisir que je pris le lendemain à cette partie, me dissipa, & ne me fit pas regretter d'y avoir consenti. Saint-Fal fut de la promenade, & me fit voir la Ménagerie, Marly & Meudon. Je trouvai ces palais admirables, & ils m'inspirèrent de plus-en-plus le desir de voir celui de Versailles, à la première occasion qui s'offriroit.

Après avoir parcouru encore quelques endroits du Parc, en attendant le Roi, qui vint assez tard, nous nous amusâmes à le voir pêcher : Madame de Geneval me fit remarquer un Seigneur fort bien fait, qui avoit toujours les yeux sur nous, & qu'elle me dit être ce même Duc qui avoit demandé à me voir le jour de mon arrivée. La crainte que j'eus qu'il ne fît une tentative pour me parler, m'obligea à regagner la maison, où nous nous mîmes à table en arrivant.

Le temps que nous passâmes, fut très-bien employé ; le grand air avoit irrité mon appétit, & l'on n'a jamais mangé de meilleure grace. L'entretien roula sur les endroits où nous avions été, ce qui occasionnoit de temps-en-temps des anecdotes intéressantes, & auxquelles je me plaisois beaucoup : tout ce qui avoit rapport à la Cour me flattoit, sans en deviner la raison, & il me sembloit que je pressentois le sort qui devoit un jour m'y attacher.

Cependant la nuit étoit avancée, Geneval & sa femme se retirèrent. Le Comte auroit bien voulu, à ce qu'il me parut, me parler ; mais il crut devoir prendre un autre temps ; il connoissoit ma délicatesse sur les bienséances, & il faut lui rendre cette justice, que jamais amant n'a été si attentif & si prévenant. Je lui souhaitai le bon soir de la meilleure humeur du monde ; il m'en parut si satisfait, que je suis sûre qu'il passa une bonne nuit : les amants sont fous, & si la moindre chose les abat, un rien les remet.

Le lendemain, jour marqué pour les grands événements, je me levai extrêmement gaie, & avec un goût de dissipation qui ne m'étoit pas ordinaire : l'on s'habitue aisément au plaisir ; je ressemblois à bien des femmes, mon miroir ne contribuoit pas peu à ma bonne humeur, & dans ces temps il m'étoit bien favorable : une coëffeuse qui avoit été mandée, me mit de ce goût & de cet air qu'on n'attrape qu'à Paris ou à la Cour. J'avois dessein de me parer ce jour-là, je ne sais pourquoi, car je ne voulois plaire à personne ; un corps qu'on m'avoit apporté la veille, me rendoit la taille aisée & si noble, que j'en fus enchantée : l'on m'habilla, rien ne manqua à mon ajustement.

Lorsque toutes les cérémonies de ma toilette furent consommées, je passai dans ma salle : j'avoue ma foiblesse, je me trouvai bien, & je me

dis dans mon petit moi-même, que le Marquis ne seroit pas malheureux d'avoir une femme de mon air ; je me trouvai belle enfin, & j'en ai peu vu qui fussent mieux que moi. Qu'on me pardonne cette vanité, elle est en vérité à sa place, j'en ai encore de beaux restes.

Monsieur & Madame de Geneval entrèrent dans mon appartement comme j'achevois de me parer ; le mari se récria beaucoup sur tous mes charmes, compliments ordinaires ; pour sa femme, elle contrôla ma robe, apostropha la coëffeuse, trouva à redire à ma chaussure : c'est être femme, & je lui pardonnai en faveur de la proposition qu'elle me fit de me mener à la Messe du Roi : je l'acceptai d'autant plus aisément, que je savois que le Marquis père & fils étoient à Paris, & que je ne craignois pas d'en être rencontrée.

Geneval nous ayant dit qu'il étoit temps de partir, nous gagnâmes le Château : comme nous n'avions qu'un pas à faire pour y arriver, nous nous dispensâmes de prendre des chaises ; nous passâmes par la sur-Intendance, & nous enfilâmes les petits corridors qui aboutissent au Château. Nous rencontrâmes peu de monde, j'en étois un peu fâchée ; une femme est toujours femme, & pour peu qu'elle soit jolie, elle aime à être vue & à être admirée : je crois que le dernier terme est le vrai.

Je communiquai ma surprise à Monsieur de Geneval : oh ! nous ne sommes point ici à la Cour, me dit-il en souriant, ce ne sont que des passages de maisons qui y aboutissent ; en effet, dès que nous eûmes attrapé la galerie des Princes & que nous commençâmes à entrer dans les appartements, je me trouvai si surprise, sur-tout lorsque je fus dans la grande Galerie, que je m'oubliai moi-même ; je m'arrêtois fort souvent : à chaque pas, nouveau sujet d'admiration. Sans Monsieur de Geneval, qui me guidoit, & qui contenoit mes

distractions, je me ſerois jetée à tout moment au milieu de tous les empreſſés, dont les appartements fourmillent ordinairement.

Cependant à chaque pas que je faiſois, j'avois une foule de gens qui s'arrêtoient, & qui ſe parloient à l'oreille : je commençois à être un peu revenue de mes enthouſiaſmes, & à conſidérer les allants & les venants : je ne pus m'empêcher de devenir rouge, de la manière dont j'étois regardée. En effet, il n'y a point de pays, je crois dans le monde, où l'on examine les femmes de ſi près : à tout moment je faiſois des pas de côté, dans la crainte où j'étois toujours, qu'on ne voulût me parler, pour ne pas dire autre choſe ; car on m'approchoit de ſi près, qu'il m'étoit pardonnable d'avoir cette idée. Madame de Geneval qui s'apperçut & de mon embarras & de ce qui l'occaſionnoit, ſe mit à rire de toutes ſes forces, & ſans ſon mari, qui lui dit qu'elle n'étoit pas chez elle, je crois qu'elle auroit continué une converſation aſſez plaiſante, & prononcée aſſez haut pour nous faire ſuivre de tous les jeunes-gens dont la galerie étoit remplie : mais j'eus bientôt mon tour, & ſi j'avois été méchante, je me ſerois divertie avec juſtice à ſes dépens.

Pendant que nous nous promenions, ce que Madame de Geneval faiſoit avec un air familier, & comme une perſonne qui eſt connue, la porte du Cabinet s'ouvrit tout-à-coup, le Roi alloit à la Meſſe, tout le monde le ſuivoit, & dans un inſtant cette foule diſparut. Monſieur de Geneval dit à ſa femme qu'elle avoit mal fait de ne pas aller prendre des places, & que nous avions bien l'air de ne pas entrer dans la Chapelle. Sa femme le badina ſur ſon inquiétude, & lui dit qu'elle étoit bien ſûre qu'on lui ouvriroit dès qu'elle paroîtroit ; le mari branla la tête à cette réponſe orgueilleuſe, il prévoyoit une partie de ce qui arriva.

Madame de Geneval, comme très-connue à la Cour, & sachant les usages, gratta à la porte de la Chapelle : un Garde l'entre-ouvrit ; l'on ne peut entrer, Madame, lui dit-il, tout est plein. Elle se nomma, & voulut s'expliquer sur les prérogatives ; mais le Garde du Roi referma la porte sans lui répondre, & comme un homme qui ne fait pas grand cas de quelqu'un ; & elle me dit, émue de colère, que c'étoit un Garde de recrue, qui ne savoit pas son métier, mais qu'elle le lui feroit apprendre ; pour moi je n'avois pu m'empêcher de sourire ; elle s'en étoit apperçue, & sa vanité lui ayant fait penser, sans doute, que ce ris procédoit de ce qu'elle étoit si mal accréditée, elle retourna à la charge, & regratta à la porte ; le Garde du Roi lui dit : eh ! Madame, il est inutile, je vous ai déjà dit que vous ne pouviez entrer : en prononçant ces mots, il alloit refermer la porte lorsque je m'avançai ; je ne dirai pas que ma physionomie lui plut, je penserai avec plus de modestie, que je ressemblois peut-être à quelque femme de qualité, ou que la manière dont j'étois mise en imposa ; quoi qu'il en soit, il ouvrit la porte, avança le bras, me présenta la main, & dit à la Geneval : eh ! mon Dieu, Madame, laissez passer ; je m'avançai, il me fit entrer : cette femme favorable fut obligée, pour me suivre, de dire qu'elle étoit avec moi. Il sembloit que ce jour étoit fait pour la mortifier, il n'y avoit qu'une place sur une forme qui me fut donnée, & Madame de Geneval fut obligée de se tenir droite ; j'en eus pitié ; je lui offris ma place, mais elle me refusa, en me disant avec un dépit dont elle ne fut pas la maîtresse, qu'on ne faisoit point de cérémonie chez le Roi.

J'étois trop occupée du coup-d'œil charmant qui me surprit, pour faire attention à ces dernières paroles. Si une provinciale est étonnée la première fois qu'elle se voit à la Cour, qu'on

imagine à quel point le doit être une personne de ma sorte, qui n'a jamais eu lieu de s'en faire aucune idée, qui tout au plus en a entendu parler, & qui est incertaine sur cet article.

De tous les objets brillants qui frappèrent ma vue, je n'arrêtai mes yeux, pendant une partie de la Messe, que sur la tribune; le Roi s'y distinguoit autant par sa piété que par la grandeur qui l'accompagnoit; je n'oubliai rien pour confirmer le préjugé auquel j'étois attachée avec un si grand zèle; je fus parfaitement remarquer que le Monarque étoit seul, & que cette solitude étoit un attribut de son élévation. Le nombre des Seigneurs confondus derrière lui, formoit un aspect qui m'imprima, mais que je n'envisageois que comme une ombre qui me mettoit au grand jour l'aimable Prince auquel j'étois attachée depuis le moment fortuné que le hazard l'avoit offert à mes yeux.

Après avoir examiné pendant long-temps un point-de-vue si cher, je promenai les yeux sur les travées; cet envisagement me fit revenir de ce que j'avois entendu dire au sujet du peu de piété qui règne parmi les gens du grand monde; je fus au contraire édifiée de la décence avec laquelle le Courtisan assistoit aux mystères: chacun paroissoit recueilli en soi-même; nuls entretiens, nulles minauderies, tous les dehors prêchoient la modestie & le respect; il me sembla que j'étois seule distraite, & j'en rougis: j'ai connu depuis par expérience, que ce que j'envisageois alors comme une piété solide, n'étoit qu'une imitation de celle du Maître. Tout est copié à la Cour; lorsque le modèle est bon, ce qui l'environne, paroît lui ressembler.

La Messe finit enfin: j'étois si occupée de tant d'objets intéressants, que je serois restée la dernière à sortir, tant ils m'attachoient: mais une main dont je me sentis touchée, que je crus être celle de Madame de Geneval, qui m'avertissoit

qu'il étoit temps de partir, me rendit à moi-même ; je répondis sur ce préjugé sans me retourner : j'avois les yeux attachés sur une Dame dont la physionomie m'avoit prévenue au point que je ne pouvois me résoudre à la quitter ; elle étoit grande, faite à peindre, avoit de grands yeux noirs, un singulier dans le visage qui me touchoit ; je la parcourois de tous mes yeux, lorsque Madame de Geneval interrompit mon examen, en me disant d'un ton qui ressentoit encore sa première humeur : répondez donc, Madame, à Monsieur le Marquis : à ce nom, je me tournai brusquement : je crus que c'étoit mon amant, car j'imaginois qu'il n'y avoit que lui qui dût être appellé ainsi ; mais que devins-je ! s'attend-on à l'incident qui va suivre ? Un frémissement général me saisit : c'étoit le Marquis de L. V. père de celui qui étoit sans cesse présent à mon imagination ; il n'étoit point parti comme il l'avoit dit à son fils, c'étoit une ruse : on verra dans la suite à quelle occasion il avoit usé de cet artifice. Mais revenons.

Pardonnez, Madame, me dit ce vieux Seigneur, si je profite de l'heureux hazard qui vous offre à mes yeux : on n'oublie pas aisément des traits comme les vôtres ; trouvez bon que je vous marque la joie que j'ai de vous avoir retrouvée. L'état où je vous ai laissée, m'avoit donné des inquiétudes mortelles ; & sans le devoir qui m'appelloit ici, je ne serois assurément point parti que je ne vous eusse vu entièrement rétablie : mais si l'on a été fidèle à mes ordres, l'on aura pu vous dire que j'en avois donné pour qu'on eût de vous tous les soins possibles.... Mais que vois-je, Madame, continua ce Seigneur, s'appercevant à ma pâleur que je souffrois ? Quoi ! ma présence portera-t-elle toujours avec elle le trouble & l'embarras ? Seroit-il possible que je fusse assez malheureux pour que cela fût ? Auriez-vous des raisons secrètes ?..... Madame n'en peut avoir aucune,

Monsieur, interrompit la Geneval, qui ne pouvoit rester plus long-temps sans parler, & il n'y a personne qui ne se tienne honoré des politesses d'un Seigneur comme Monsieur le Marquis. Je vous suis bien obligé, Madame, reprit le père de mon amant, en la regardant fixement, & comme quelqu'un qui cherche à se rappeller sa mémoire; mais je voudrois bien que Madame pensât de même. Un homme d'un certain âge, & qui me parut distingué, vint heureusement parler au Marquis, ce qui me donna le temps de me remettre. J'eus honte de me trouver avoir si peu d'esprit, & cette réflexion me causa un tel dépit, que je crois que je me serois tirée mal d'un entretien si délicat, si l'on étoit revenu à la charge; mais sans doute que le Courtisan qui avoit interrompu si à propos une conversation trop gênante pour moi, étoit de cette volée qui oblige les plus qualifiés mêmes à se contraindre lorsqu'ils paroissent. Je ne me trompai pas; Madame de Geneval m'apprit en sortant de la Chapelle, que celui dont il est question, étoit en place, & qu'il n'y avoit personne qui n'eût ses raisons pour le ménager.

La surprise affoiblit un accident qu'on craint, mais la réflexion en grossit le danger. Je ne fus pas plus tôt éloignée du père de mon amant, que je frissonnois du péril que je venois de courir; cent choses se retracèrent à mon esprit, qui m'agitèrent au point que je ne voyois ni n'entendois personne; au lieu de l'escalier par où je devois descendre pour retourner chez moi, ma distraction m'avoit fait rentrer dans les appartements. La Geneval, qui ignoroit mon dessein, me suivoit, & voyant que je ne répondois à aucune des choses qu'elle me disoit, elle crut devoir la réparer en contraignant son caractère altier: ce même orgueil m'étoit avantageux, en ce que l'expérience lui faisant connoître de temps à autre, que les personnes de la première qualité me rendoient des devoirs, elle se persuadoit que je

devois être bien au-dessus des femmes ordinaires. Quoi qu'il en soit, elle me joignit, & m'arrêtant avec beaucoup de politesse, elle me demanda si j'étois fâchée contr'elle, & si sa compagnie me gênoit ; ajoutant qu'elle avoit lieu de le croire, par la vivacité avec laquelle je m'éloignois d'elle, qui étoit remarquée, & qu'il y avoit apparence qu'elle m'étoit incommode. Ces paroles me tirèrent de ma distraction, je l'assurai que ma façon de penser étoit bien éloignée de ce discours, qu'elle ne me rendoit pas justice ; mais que j'avois des raisons pour sortir du château, & pour regagner le logis. Elle me dit que je n'en prenois pas le chemin, & qu'il s'en falloit beaucoup ; je la priai de m'y remener, & je la suivis, bien surprise de tous les pas que j'eus à faire pour me retrouver dans les cours. Des chaises bleues qui sont toujours au pied d'un escalier me furent offertes pour me reporter chez moi ; j'allois me jetter dans la première, sans aucune autre attention, dans la crainte où j'étois toujours que je fusse suivie, lorsque j'entendis une voix qui s'écrioit : allez la prier d'attendre un instant. Madame de Geneval, qui entendit comme moi ces paroles, au lieu d'entrer dans sa chaise, fit arrêter la mienne, en disant que le même Seigneur qui m'avoit abordée à la Chapelle, descendoit le grand escalier, accompagné d'un de ses Pages, & qu'il demandoit à me parler. Ma frayeur redoubla : ô Ciel ! m'écriai-je intérieurement, inspirez-moi ! quel parti dois-je prendre dans cette périlleuse occasion ? & que signifie que je trouve par-tout le père, & que le fils ne se rencontre jamais ? sa présence me seroit ici bien nécessaire pour me tirer de ce fatal embarras. Le vieux Marquis me surprit en faisant cette réflexion ; j'étois restée dans ma chaise, mon trouble étoit au point que je dûs paroître à ce Seigneur d'une impolitesse extrême. Je ne souffrirai pas, Madame, me dit-il, sans faire attention à mon air

interdit, que vous vous ſerviez de cette chaiſe, voici la mienne qui vous reconduira à votre demeure, vous ſerez plus convenablement: trouvez bon qu'à l'iſſue de votre dîner, j'aille vous rendre mes devoirs; je n'ai pas oublié, dans la converſation que j'eus avec vous à la campagne, que vous me parûtes indulgente pour les gens de mon âge, & je m'en reſſouviens avec plaiſir. En me diſant ces choſes, il me préſenta la main pour me faire entrer dans ſa chaiſe; il ſembloit que ce Seigneur avoit un aſcendant ſur moi, auquel je ne pouvois réſiſter: je répondis cependant à ſon compliment, que j'étois ſenſible à ſes politeſſes, & que je me tiendrois fort honorée de ſa viſite.

La chaiſe partit après ces mots: en tournant vers la grille, j'entrevis le vieux Marquis qui parloit à Madame de Geneval, ce qui ne me donna pas peu d'inquiétude; je ſavois que cette femme aimoit à parler: il me ſembla auſſi en ſortant des cours, que tous ceux devant leſquels je paſſois, s'arrêtoient & m'examinoient. Je ne doutois pas que ce fût à cauſe de la chaiſe où j'étois, dont les armes étoient connues; j'avouerai que, malgré les divers ſoins dont j'étois agitée, mon amour-propre ſe repaiſſoit de ces chimères, & que je n'étois point fâchée de me voir dans un état ſi pompeux & ſi brillant.

Barbe, ma cuiſinière, (je ne l'appellerai plus de ce nom que cette fois) me remit en entrant une lettre, que j'ouvris avec précipitation, parce que je reconnus le caractère. Malgré le nouvel incident qui me troubloit, je fus ſenſible à la part dont elle me venoit; elle étoit de Sainte-Agnès, cette infortunée & tendre amie dont j'ai parlé dans la quatrième Partie. Elle étoit conçue en ces termes:

LETTRE.

Je n'ai jamais douté, ma chère Jeannette, de

votre façon de penser ; l'aimable Lindamine m'en a donné des preuves dès les premiers jours de son arrivée ici, en m'apprenant le zèle avec lequel vous l'aviez engagée à me servir, & les moyens qui avoient été déjà employés pour me procurer du repos. Je n'osois me flatter qu'ils eussent un heureux succès ; je me croyois oubliée de toute la terre. A quel transport n'ai-je pas été livrée, lorsque des preuves convaincantes m'ont fait connoître que l'amie & l'amant m'étoient fidèles ! Oui, chère Jeannette, vos soins, votre amitié triomphent, j'ai réponse du constant Mélicourt ; il doit arriver dans peu, & m'assurer lui-même de toute sa tendresse. Je vous aurois déjà écrit si j'avois su où vous prendre ; mais votre lettre que je viens de recevoir, me fait profiter avec précipitation de l'adresse que vous me donnez, pour vous apprendre ce qui m'arrive de consolant. Je fais que vous partagez mes inquiétudes & mes plaisirs, je ne manquerai pas de vous écrire beaucoup plus au long, dès que Mélicourt sera arrivé ; pour peu qu'il soit maître de lui-même, il ne manquera pas, sur ce que je lui dirai, d'aller vous apprendre ce que je dois craindre ou espérer. Pensez, ma chère amie, à quel point je dois être agitée en attendant la décision de mon sort : hélas ! je rougis de vous l'avouer ; mais si je suis assez malheureuse d'être obligée de finir mes jours dans le Cloître, ils ne seront pas long-temps sans être terminés. Adieu, chère amie, abrégez par vos précieuses lettres, un temps cruel, passé dans l'ennui & dans l'impatience ; vous savez trop par expérience, combien l'incertitude est horrible, pour ne pas diminuer les tourments qu'elle me fait souffrir. Lindamine, qui sait à présent votre histoire, & qui vous aime tendrement, vous demande la même grace ; elle est remplie de sentiments & d'esprit : tout le monde l'aime ici & respecte sa vertu ; elle en a donné des preuves convaincantes, en résistant aux marques de désespoir que son amant avoit exprimé publiquement. Quelque cher que lui soit Bélizai, elle n'a jamais

voulu le voir. Vous savez son histoire, elle me l'a appriſe ; mais vous ignorez que ce téméraire amant avoit découvert la retraite de Lindamine, & qu'un moment après qu'elle fut entrée à la clôture, il y parut & y fit des extravagances ſans nombre, pour obliger ſa maîtreſſe d'en ſortir. On a pardonné à ſon déſeſpoir, & il a enfin pris le parti de ſe retirer : la charmante Pélerine en a ſouffert ; mais par ſa vocation admirable, elle s'eſt miſe au-deſſus des foibleſſes du cœur : qu'elle eſt heureuſe ! que ne lui reſſemblai-je ! Adieu encore une fois, belle amie, j'attends de vos nouvelles avec autant d'impatience que j'ai d'inclination pour vous : c'eſt beaucoup dire, car elle eſt au-deſſus de tout ce que je puis vous exprimer.

Sainte Agnès.

J'achevois à peine de lire cette lettre, que la Geneval rentra : vous ne m'aviez pas dit, Madame, me dit-elle avec un air fin, que vous connoiſſiez Monſieur le Marquis de L. V. Je ne vous cacherai point qu'il n'a pas tenu à lui que je ne devinſſe de ſes amies avant que d'être engagée ſous les loix de l'hymen ; quoiqu'il fût dans le temps, d'un certain âge, il étoit encore dangereux, & ma mère m'éloignoit de lui avec autant de précaution que s'il eût été un jeune homme ; il vient dans l'inſtant de me rappeller ces choſes, & il a paru ſe reſſouvenir de ces bagatelles avec plaiſir ; mais quelque choſe qu'il m'ait pu dire, je n'en ai point été la dupe ; & la permiſſion qu'il m'a demandée de renouveller connoiſſance, m'a bien plutôt la mine d'être un prétexte pour entretenir la vôtre. Vous badinez, ſans doute, Madame, repris-je, avec un embarras extrême, je ne connois point le Seigneur

dont vous me parlez..... Vous ne le connoissez pas, interrompit Madame de Geneval en me regardant fixement; à quoi tend ce mystère? ne vous êtes-vous pas rencontrés, vous & lui, dans un village où il passoit? Cela est vrai, continuai-je, concevant assez par ce discours que le père de mon amant lui avoit appris cette particularité; mais il a pu vous dire, continuai-je, que je n'eus l'honneur de le voir qu'un moment. Oui, poursuivit cette femme, je sais que vous tombâtes en foiblesse, & qu'il partit sans être informé qui vous étiez, malgré toutes ses perquisitons, & c'est cette même curiosité, qui n'a pas été satisfaite, qui a donné lieu à l'entretien que nous venons d'avoir ensemble; mais comme je n'ai pu répondre que vaguement à toutes ses questions, je les ai terminées en l'assurant que dès qu'il vous marqueroit ses desirs à ce sujet, il auroit lieu d'être entièrement satisfait.

La soupe qu'on servit alors, interrompit une conversation qui me gênoit beaucoup. La Geneval qui avoit du monde à dîner, m'engagea à l'aider à en faire les honneurs, mais je m'en défendis, sous prétexte d'un mal d'estomac, & je ne mentois point: j'étois si accablée de la rencontre que j'avois faite, & elle occasionnoit des réflexions si désagréables & si importantes, que je fus plus d'une heure à rêver à table, avant que de songer à manger. Ma bonne tante qui étoit restée derrière ma chaise, & qui me pressoit depuis que j'y étois, d'employer ce temps comme il devoit l'être, étonnée de l'accablement que je marquois, me demanda avec tout le respect dont elle pouvoit être capable, si je passois ma vie à jeûner; pour me délivrer de ses instances, & pour me fournir l'occasion d'être seule, je m'y rendis, & je me fis violence; après quoi je me retirai dans mon cabinet, où rappellant la fatale rencontre du vieux Marquis, & toutes les suites

qu'elle pouvoit avoir, je m'abandonnai à ma douleur & je me mis à pleurer ; mais ayant fait un effort sur moi-même, & pensant que le père du Marquis ne tarderoit pas à venir, & que s'il me surprenoit dans cet état, il auroit lieu de penser bien des choses : craignant d'ailleurs que son fils ne fût pas parti, & qu'il ne survînt pendant que son père étoit chez moi, ce qui auroit tout découvert, je crus qu'il étoit de ma prudence de prévenir tous ces incidents. Pour cet effet je crus devoir écrire à mon amant, & dans ma lettre je l'avertissois de tout ce qui m'étoit arrivé, en le priant, au nom de tout ce qui lui étoit le plus cher, de me faire partir, & de ne pas me mettre dans le cas de le perdre peut-être pour jamais.

Dès que ma lettre fut finie, je tombai dans un autre embarras pour la lui faire rendre : en qui me confier ? Je ne pouvois disposer que de ma simple tante ; je devois compter sur sa fidélité ; son caractère étoit de ceux dont le fond se découvre d'abord : elle avoit de l'esprit à sa manière, mais son ingénuité me donnoit de la défiance. Ces sortes de gens en ne voulant rien dire, disent tout ; on pouvoit la questionner, la faire jaser : lui recommander d'être discrète, étoit peut-être une raison pour lui donner envie de parler ; après avoir bien pesé & examiné ce dessein, je crus ne pouvoir mieux faire que d'entreprendre mon message moi-même.

Ce parti pris, je fis venir une chaise, je me mettois par-là à l'abri de plusieurs embarras : je ne savois point le logement de mon amant, mais il étoit connu, & je ne doutois pas que mes porteurs ne le sussent ; je prétendois me servir de l'un deux pour lui faire rendre ma lettre, & me tenir pendant ce temps close dans ma chaise. Une autre raison m'engageoit à sortir de chez moi, je voulois éviter la visite du vieux Marquis, & gagner du temps jusqu'à ce que j'eusse averti son fils ; dans l'espérance que, touché du danger que je courois, il me mettroit peut-être à l'abri de ce

que je craignois avec bien de la raison.

Je suis persuadée qu'il n'y a personne qui n'entre dans ce moment dans toutes ces choses, & qui ne pense que dans ce quart-d'heure je ne devois pas être à mon aise. Allons plus loin.

Mes porteurs savoient, comme je l'avois prévu, où demeuroit le Marquis ; dès que je fus à la porte, je fis arrêter, & j'ordonnai à celui qui me parut le plus entendu, de s'informer s'il y étoit ; j'étois si émue, que j'oubliai sans doute la précaution la plus importante. Cet homme reparut bientôt, & me dit que celui dont je m'informois, étoit à table, qu'on étoit allé l'avertir, & que dans un moment j'aurois de ses nouvelles : je n'avois pas intention de lui parler dans un endroit aussi suspect, & où nous pouvions être examinés ; une nombreuse livrée, qui alloit & venoit, pouvoit tirer des conjectures de cette visite, je crus qu'il suffisoit de rendre ma lettre, & j'étois prête à la donner au porteur, avec ordre de la mettre en main propre à mon amant, lorsque Dubois, ce valet-de-chambre dont j'ai parlé autre part, parut. La manière dont j'étois mise, fut cause sans doute qu'il ne me reconnut pas ; il s'approcha & me dit que Monsieur le Marquis, qui savoit qu'une Dame vouloit lui parler, me prioit de passer dans son cabinet, & qu'il s'y rendroit dans un instant. Je ne puis, repris-je, charmée de cette rencontre qui me parut heureuse : mais, mon cher Dubois, continuai-je, remettez-lui cette lettre, & dites-lui..... Ah ! Mademoiselle Jeannette, interrompit ce domestique qui me reconnut, quel est votre dessein ? A quoi vous exposez-vous ? Voulez-vous vous perdre ? Mon Maître est à Paris, & si c'est à lui que vous en voulez, comme je n'en doute pas, on a confondu ; son père est ici, tout est découvert si vous paroissez. Juste Ciel ! m'écriai-je, que me dites-vous ! ce n'est pas à lui assurément à qui j'avois dessein de remettre ma lettre. Eloignez-

vous donc, poursuivit Dubois, notre vieux Maître ne tardera pas à paroître, il aime trop les femmes pour les faire attendre : on lui a rapporté que vous étiez aimable, & je tremble qu'il ne survienne avant que l'on ait trouvé le porteur qui vous manque.

Qu'on juge de l'étonnement & de la crainte où ces paroles me jettèrent ; j'ordonnai au porteur qui restoit, de m'ouvrir, aimant mieux retourner à pied que de risquer une pareille entrevue.

Mais l'entêtement de cet homme à vouloir retrouver son camarade, fut cause que lorsqu'il revint, il n'étoit plus temps, je ne fus plus maîtresse de m'éloigner.

Un Page, qui de l'antichanbre m'avoit lorgnée, qui m'avoit vu parler à Dubois, & qui fut témoin de la lettre que je venois de lui rendre, fut régaler son Maître de toutes ces choses ; on lui faisoit alors la guerre sur ses bonnes fortunes. La bêtise de mon commissionnaire, qui avoit cru bien faire d'ajouter que j'arrivois pour lui faire ma cour ; ce maudit Page, dis-je, (qu'il me pardonne l'épithète,) vint malicieusement avertir le vieux Marquis, que lassée de l'attendre, j'étois prête à m'en retourner, & que, sans un des porteurs qui s'étoit éloigné, je serois déjà partie. L'un des Seigneurs qui étoit à table, s'écria : ah ! c'est être assurément trop cruel, & après ces mots il sortit, & fut suivi par sept ou huit autres jeunes-gens qui arrivèrent dans le temps qu'on m'enlevoit pour m'éloigner : l'un d'eux que je reconnus pour le Duc de *** que la Geneval m'avoit fait remarquer à la pêche, fit arrêter, & paroissant à ma chaise, me dit que j'allois avoir audience du vieux Marquis, & qu'il me faisoit mille excuses de m'avoir fait attendre. Troublée jusqu'au fond du cœur de ce qui m'arrivoit, je faisois signe à mes gens de partir, & je ne répondois point, mais j'ordonnai vainement. Le respect que ces gens avoient pour

les Seigneurs qui m'environnoient, leur avoit fait poser leur chaise à bas, celui de devant avoit ouvert la portière. Ce jeune Seigneur, qui venoit de me parler, me présenta la main, mais il ne m'eut pas plus tôt envisagée, qu'il se tournavers les autres : le Marquis n'est point malheureux, s'écria-t-il, cette belle Dame est la même que nous avons tous admirée à ses fenêtres au retour de la chasse. Tout le monde à ces mots s'approcha & m'examina avec un murmure flatteur pour mes charmes, mais qui redoubla mon inquiétude : pour surcroît d'embarras, le vieux Marquis arriva & me reconnoissant, il recula de deux pas avec un air de joie. Ah ! c'est vous, Madame, s'écria-t-il ! mon Dieu, pourquoi me faire l'honneur de me prévenir ? Je me fais bien mauvais gré de n'avoir pas pressé la visite que je devois vous rendre : en proférant ces mots il me fit sortir poliment de ma chaise, & je le suivis avec le trouble qu'on peut imaginer.

Je fus accompagnée de tous ceux qui étoient avec le Marquis, & j'entendis que l'un d'eux disoit au Seigneur qui m'avoit parlé le premier ; c'est donc là celle dont tu m'as tant entretenu, & chez laquelle on n'a point voulu te recevoir ? tu n'avois pas tort de me vanter sa beauté. Ce discours me confirma celui que la Geneval m'avoit tenu la veille, & m'apprit en même-temps le fonds qu'on doit faire sur la discrétion des jeunes-gens.

En traversant l'antichambre, j'entrevis Dubois qui se trouva sur mon passage, & qui mit adroitement le doigt sur sa bouche, comme voulant me dire d'être prudente, & de ne rien avouer ; je conçus, on ne peut pas mieux, ce qu'il vouloit dire, & il sembla qu'il m'inspira de la prudence. Dès que je fus assise, j'adressai la parole au vieux Marquis, en affectant le plus de sincérité qu'il fut possible : si j'avois appris plus tôt, Monsieur, lui dis-je, qui vous étiez, je n'aurois pas manqué à venir vous remercier des atten-

tions que vous avez eues pour moi dans le village où le hazard nous a fait rencontrer ; Madame de Geneval m'a informé ce matin de ces choses, & que vous aviez poussé vos bontés au point de vouloir envoyer un Médecin pour me soulager. Il est vrai, Madame, reprit le Marquis, mais en peut-on trop faire pour une personne aussi accomplie ? Je vous en fais juges, Messieurs, poursuivit-il, en adressant la parole à la compagnie ; regrette-t-on des soins aussi bien employés ? Tous les Seigneurs me dirent à cette occasion les choses les plus polies, & il me sembla que je n'y répondis point mal. Le Duc de *** me demanda avec beaucoup d'ardeur, si l'on pouvoit être assez heureux pour m'être utile à la Cour. Je fondai ma réponse sur l'histoire fabriquée par Saint-Fal, & je répondis que je ne doutois pas que je n'eusse besoin de protecteurs dans l'affaire qui m'y amenoit ; que feu mon mari avoit bien servi, qu'il avoit mangé son bien au service, & que je demandois en cette considération, une pension que je pusse manger dans un Couvent, où je m'étois résolue de finir mes jours. A ces mots de Couvent, le vieux Marquis & la compagnie se récrièrent ; ils me dirent tous, qu'ils m'offroient de bon cœur leur crédit pour faire réussir mon affaire, mais que ce n'étoit qu'à condition que ce dernier article ne paroîtroit dans mon mémoire que pour la forme ; & ils ajoutèrent tout ce que de jeunes-gens peuvent dire dans une semblable occasion à une femme qui ne fait point peur. Je me tirai assez adroitement de cette conversation ; je fus assez heureuse pour ne point être questionnée sur le régiment où avoit été mon prétendu mari : j'aurois été fort embarrassée, si cela étoit arrivé, comme cela paroissoit assez naturel ; Saint-Fal ne m'avoit point fait ma leçon là-dessus ; il étoit bien excusable, & nous n'avions garde de prévoir ni l'un ni l'autre, que je me trouverois dans un embarras aussi délicat.

Je m'étois levée pour prendre congé du vieux Marquis, qui n'avoit point cessé pendant tout le temps de ma visite, de me regarder ; mais il vint à moi, me pria de rester encore un moment : peut-on vous proposer, Madame, me dit-il, une petite dissipation ? Il y a comédie aujourd'hui, vous n'avez point vu peut-être une pièce fort à la mode, intitulée Iphigénie : elle vous amusera sûrement ; le caractère en est tendre & bien soutenu ; elle a fait plaisir à tout le monde, je ne doute pas qu'elle ne vous en fasse. Je crus trouver une légitime excuse sur les bienséances de mon état de veuve ; mais on n'est pas crédule sur cet article dans le grand monde. Oh ! pour celui-là, Madame, interrompit le jeune Duc, l'excuse n'est point recevable ; outre que le temps destiné à l'usage du deuil est plus que passé, il est à présupposer que vous n'êtes point connue, & quand cela seroit, nous sommes dans une Cour où l'on a de l'indulgence, & où l'on ne s'arrête pas aux minuties. J'ose dire plus, que dans l'intention où vous êtes de demander des graces à la Cour, il n'est point mal-à-propos qu'on vous voie, & qu'on connoisse que vous les méritez. Cette raison est fort convenable, reprit un jeune cavalier qui n'avoit point encore parlé, & je me charge moi, d'apprendre à tout le monde qu'une veuve de cette distinction est faite pour obtenir des graces ; je me déclare dès ce moment pour le solliciteur de sa pension. Vous voyez, Madame, poursuivit le Marquis en riant, qu'à cela il n'y a rien à répliquer. Je ne doute pas même que le Duc, de l'humeur dont je le connois, ne tienne parole. Vous ne devez pas hésiter à la charge de votre affaire, il est admirable pour faire réussir tout ce qu'il entreprend.

Le Duc de *** flatté de ce discours, pour achever de me donner une opinion entière de son crédit, s'écria que, si dans trois jours ma pension

n'étoit pas accordée, si je voulois m'en rapporter à lui, il vouloit y perdre la condition qu'on voudroit imposer, & ne jamais paroître à mes yeux: peine, ajouta-t-il, pour lui au-dessus de tous les supplices.

Le ton affirmatif avec lequel ce Seigneur proféra ces mots, fit rire toute la compagnie; pour moi, qui craignois qu'une plus longue scène n'éclairât trop sur ce que j'étois, je voulus une seconde fois me lever & sortir, en représentant pour second prétexte, qu'il seroit indécent que je parusse seule au spectacle, ou conduite par un homme. J'avois prévu cette objection, reprit le vieux Marquis en me remettant respectueusement sur ma chaise; vous m'avez vu donner un ordre, j'ai envoyé prier votre Hôtesse de se rendre ici, je lui ai envoyé ma chaise, & je ne doute pas qu'elle n'arrive bientôt: je la connois, & je sais qu'elle acceptera avec joie l'honneur de vous accompagner..... Supposé cependant qu'elle nous manquât, je vous donnerai une aimable compagne; ainsi, Madame, continua le Marquis, vous voyez que toutes les difficultés sont levées, & tout conspire pour que vous voyiez Iphigénie.

Que répondre à des sollicitations si pressantes & si polies? qu'il est difficile de se défaire des gens de Cour! qu'ils sont attrayants! ils semblent être faits pour les femmes: je me vouai dans mon intérieur à Dieu, & je me recommandai à sa divine protection. Je n'avois pas d'autre parti à prendre; c'est ordinairement notre dernier recours, & ce devroit être le premier, comme le plus solide & le plus assuré.

La partie ainsi résolue, le Marquis s'écria: il est à présent question de savoir qui introduira ces Dames à la comédie; car pour moi, continua-t-il, outre que je suis trop vieux, & que je me tirerois mal de cet emploi, mon devoir y met obstacle. Tous ceux qui étoient présents, s'offrirent

alors ; mais le Duc de *** fut le privilégié, à cause de sa qualité sans doute ; le Marquis ajouta qu'il se chargeoit de nous faire placer, & qu'il alloit envoyer de sa part à l'Exempt du jour ; il ajouta en souriant, qu'il se serviroit de Dubois, comme un digne agent de son fils, comme très-entendu pour le service des Dames. Si le Marquis eût jeté alors les yeux sur moi, il auroit jugé que ce qu'il venoit de dire, m'intéressoit ; heureusement qu'il ne m'examina point alors. Pour les Seigneurs qui m'environnoient, il attribuèrent sans doute à ma pudeur, le dérangement qui parut sur mon visage ; ils me disoient assez de choses flatteuses pour se le persuader, & le petit embarras dont ils imaginoient qu'ils étoient la cause, ne faisoit point contre moi. J'ai su depuis qu'on ne haïssoit pas dans ce pays les beautés neuves. En voilà assez sur ce sujet, on pardonne à une femme de savoir bien des choses ; mais on ne tolère point qu'elle les débite : le masque est tellement en mode, que l'on se scandalise lorsqu'on cesse un instant d'en faire usage.

Dubois, qui avoit été appellé, parut avec un air qui dénotoit sa surprise ; il avoit sans doute craint d'abord qu'une mercuriale ne fût la cause de ce qu'on le mandoit ; mais il se rassura à l'ordre qu'il reçut : il écoutoit le Marquis avec de grands yeux étonnés, il se fit deux fois répéter la même chose, tant il étoit distrait. Quelqu'agitée que je fusse, je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement de son embarras : l'arrivée de Madame de Geneval, dont je lus dans la physionomie la joie secrète, me servit de contenance ; car, quoiqu'on m'assûrat flatteusement que j'étois faite pour le monde, je ne m'y trouvois pas à ma place : la consolation que j'eus de mon peu d'usage, fut que mon Hôtesse y étoit plus empruntée que moi : pour une femme qui s'étoit tant piquée de connoître la Cour, je ne trouvai pas qu'elle y

jouât un grand rôle. Cette volubilité de parler que je lui avois vue, me fit d'abord penſer qu'elle alloit ſeule défrayer le cercle ; mais je connus par expérience, que bien de ceux qui paroiſſoient avoir le plus d'eſprit parmi les gens de leur ſphère, ſont les plus embarraſſés lorſqu'ils en ſont ſortis. Madame de Geneval ne put jamais proférer un diſcours de ſuite, elle *monſeigneuriſa* tous ceux qui lui firent l'honneur de lui adreſſer la parole. Elle étoit ſur un fauteuil qu'on lui avoit avancé, comme une balle de paume ſur une raquette, à peine s'y repoſoit-elle ; à chaque mot adreſſé, elle en ſortoit, la révérence s'enſuivoit ; je ne pus m'empêcher de ſourire pluſieurs fois intérieurement de cet uſage ſurprenant de politeſſe ; mais je penſai éclater lorſqu'un de ceux qui étoient préſents lui dit quelque galanterie au ſujet de ſa beauté ; ſes yeux s'adoucirent à ce flatteur propos, avec un ſouris préparé, doucereux, qui cherchoit à perſuader qu'on étoit ſenſible à cette bonté ; & ſon corps reſſemblant à un reſſort, dans le même inſtant, par un mouvement de rapport avec la tête & les épaules, donnoit la queſtion à ſa gorge pour la faire remonter.

Voilà une idée de ce que peut l'amour-propre, & une image en même-temps de notre charité. Entre nous autres femmes nous ne nous faiſons aucune grace ; & pour finir cet article par un trait de ſincérité, j'avouerai que je n'ai rien décrit dans ces Mémoires, qui m'ait fait autant de plaiſir que ce petit trait de ſatyre. Que veut-on ? je ne puis m'empêcher d'en convenir ; je ſouhaite que mes ſemblables ne m'imitent pas en ceci. La réflexion m'a miſe à la veille de ſupprimer ce que je viens de dire, mais il y auroit peut-être eu une ſorte d'orgueil à le faire ; ainſi, tout conſidéré, je laiſſe ces choſes dans l'état qu'elles ſont.

Cependant l'attention avec laquelle le vieux Marquis m'examinoit, me replongea dans mes

premières frayeurs, & me fit juger qu'il pensoit bien des choses à mon sujet. Cela me rappella ce qu'il avoit dit en sortant de ma chambre, dans le temps que je feignois de continuer dans l'évanouissement que j'ai rapporté dans la sixième partie, qu'il avoit des moyens pour apprendre qui j'étois; mais ce qui me donna le plus à penser, fut qu'il ne me parla d'aucune de ces choses; & lorsque je comparois ses politesses & son silence, après s'être donné tant de soins pour me connoître, je ne pouvois m'empêcher de conclure, à sa tranquillité apparente, qu'il en agissoit avec politique, & qu'il avoit des raisons secrètes pour en user avec ménagement.

Prévenue par ces réflexions, je me repentis de la facilité avec laquelle je m'étois prêtée à la partie de plaisir qui m'avoit été proposée; n'étoit-il pas possible qu'il arrivât cent inconvenients? je les soupçonnois: mon amant pouvoit survenir; que seroit-il arrivé alors? son embarras & le mien ne m'auroient-ils pas désignée ou donné lieu à rappeller les premiers soupçons? Une foule de semblables idées s'empara dans ce moment de mon esprit, j'en pâlis, & le Duc de*** qui étoit près de moi, qui n'échappoit aucune occasion de me dire des douceurs, ne fut pas le dernier à s'en appercevoir; vous changez de couleur, Madame, me dit-il, vous trouveriez-vous mal? vous semblez oppressée? Je m'excusai du mieux que je pus, & je rejetai sur un corps neuf qui me serroit trop, les impressions qu'on remarquoit en moi. Le vieux Marquis qui entendit ma réponse, assez naturelle pour être crue, s'approcha de moi, & de l'air le plus empressé, me pria d'en user avec la même liberté que si j'étois chez moi, & ordonna sur cela qu'on m'apportât d'une liqueur qu'il m'assura exquise pour rendre au cœur, disoit-il, les mouvements naturels.

La Geneval, qui crut devoir être de moitié de ces

ces attentions, s'offrit aussi pour me délacer. A ce mot tous les jeunes-gens applaudirent & s'approchèrent de moi avec des yeux qui sembloient avoir leur raison pour presser cet office ; je m'en défendis avec une rougeur qui servit à faire connoître que j'étois mieux, quoique ce ne fût effectivement que l'effet d'une modestie ordinaire : mais mon ton en imposa, & l'on n'en parla plus, tant il est vrai que les hommes ne sont entreprenants, qu'autant qu'on y donne lieu.

La liqueur étant arrivée, le vieux Marquis m'en présenta lui-même ; je crus en devoir prendre par politique. En effet, elle rassura mes sens, & je me trouvai un moment après dans mon état naturel ; mais tous les élixirs du monde sont-ils capables de guérir des inquiétudes ?

Dubois, qui avoit été demander des places de la part du Marquis de L. V., revint & rendit compte de sa commission. Il rapporta que l'Exempt en avoit marqué deux qu'il nous faisoit garder ; mais qu'il prioit en même-temps qu'on arrivât de bonne heure, à cause de la quantité de monde qu'il avoit à placer. Le Marquis, sur cela, me présenta la main, & me conduisit jusques à sa chaise. Le Duc de *** marchoit à côté de moi ; & Madame de Geneval, à qui le Comte donnoit le bras, suivoit. Nous allions fort doucement. Le vieux Marquis me dit, en se penchant vers mon oreille : vous ferez bien des conquêtes, Madame, j'en suis assuré ; mais quelque flatteuses qu'elles soient, vous triomphez d'un cœur qui donne bien du relief à vos charmes. Je me suis attendue, Monsieur, repris-je, à ces discours flatteurs, moins parce que je crois les mériter, que parce qu'ils sont des attributs de ce que vous êtes ; c'est dans cet esprit que je les écoute, & ils n'enfleront point ma vanité. Plût à Dieu, poursuivit le Marquis, avec des yeux qui n'étoient point de son âge, que tous les vœux qui vous seront adressés ne vous fassent pas plus d'impression !

mais avec tant de charmes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayiez le cœur compatiſſant ; c'eſt une queſtion que je vous demande la permiſſion d'agiter au ſortir du ſpectacle ; j'ai des choſes à vous dire ſur ce ſujet, & je vous avoue de bonne foi que vous me donnez des inquiétudes de plus d'une façon.

L'entretien en reſta là ; il ne m'inquiéta pas peu. Nous étions à la porte de ſon appartement, cela le fit finir. J'entrai dans la chaiſe qui m'étoit deſtinée ; c'étoit celle du jeune Marquis, comme je l'appris un moment après ; comme elle étoit plus brillante, on l'avoit préférée. Madame de Geneval entra dans celle du père, qui ſe reſſentoit de la différence des âges ; je ſuis perſuadée que cette femme ne fit pas ces diſtinctions : elle paroiſſoit ſi tranſportée des honneurs qu'elle recevoit, qu'elle prétendoit ſans doute devoir à ſon mérite, qu'elle ne voyoit ni n'entendoit : elle n'avoit du diſcernement que pour ſon amour-propre ; lorſque nous ſommes dans ſes bras, nous ne faiſons guère attention au reſte.

A peine fûmes-nous hors de la vue de l'appartement, que Dubois s'approcha de ma chaiſe : au nom de Dieu, lui dis-je, dès que je le vis, apprenez-moi où eſt votre maître, & enſeignez-moi de quelle manière je me tirerai de tous les embarras que je prévois. Ma foi, Mademoiſelle, reprit-il, je ne ſais que vous en dire ; je ſuis ſi étonné de tout ceci, que je n'imagine pas comment ces choſes ont pu arriver, & comment il ſe peut que vous veniez vous jetter vous-même dans les embuſcades de notre ruſé maître. J'interrompis Dubois alors, & je lui appris par quelle raiſon j'y avois donné lieu. Il m'écouta juſqu'au bout, & convint qu'après la rencontre du vieux Marquis à la Meſſe, ma démarche étoit toute naturelle, & que nous ne pouvions rien les uns & les autres contre le hazard : il me dit à ce ſujet que mon amant & Saint-Fal étoient à Paris ; qu'il n'avoit pas été poſſible au premier, de m'a-

vertir que son père n'y venoit pas, ne l'ayant déclaré qu'un moment avant le départ, & que Forçan, son Ecuyer, homme qui étoit entièrement attaché au père, l'accompagnoit dans ce voyage; & qu'il n'avoit eu garde de tenter ni de m'écrire, ni de faire aucune démarche, dans la crainte qu'il ne fût examiné, ce qui seroit immanquablement arrivé.

Nous conclûmes, Dubois & moi, de toutes ces précautions, que le vieux Marquis me connoissoit mieux que je ne pensois, ou du moins qu'il me soupçonnoit, & que le voyage étoit une ruse pour éclaircir le mystère: mais, mon Dieu, m'écriai-je, effrayée de tout ce qui pouvoit en arriver, quel parti dois-je donc prendre, mon cher Dubois? ne seroit-il pas possible, qu'au sortir de la Comédie, vous me fissiez trouver une chaise de poste, & que je me sauvasse? Il faut s'en donner bien de garde, repartit cet homme affidé, vous devez bien penser que, si nos conjectures sont fondées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il y a des gens qui nous veillent; Dieu nous préserve d'aucune tentative de ce côté. J'imagine un moyen qui fera bien mieux son effet..... Dans le temps qu'il alloit me l'apprendre, nous nous trouvâmes à la porte de la Comédie. Plusieurs chaises & une grande foule interrompirent la conversation. Dubois me quitta, en me disant: tranquillisez-vous, soyez circonspecte sur vos paroles avec le vieux Marquis; dissimulez, & ne vous inquiétez pas du reste, je vais à Paris. Il ajouta encore quelques mots en se retirant; mais le Duc de ***, qui étoit entré à la Comédie par le théatre, & qui parut alors pour me recevoir, m'empêcha de les entendre. J'en fus au désespoir, car il étoit question de mon amant, & cet article est ordinairement bien intéressant.

Je n'eus pas lieu de douter, quelques moments après que je fus placée, que le jeune Duc ne fût le même qui, dès la première vue, avoit eu la

bonté de se laisser éblouir de mes jeunes charmes : il me l'apprit, aussi-bien que la visite qu'il m'avoit faite, & renouvella connoissance avec Madame de Geneval, à laquelle il faisoit beaucoup de politesse, dans l'intention secrète, sans doute, de se la rendre favorable, pour avoir ses entrées chez moi, ou pour me plaire, la croyant sans doute mieux dans mon esprit qu'il n'étoit vrai.

Pendant qu'il faisoit sa cour, je promenois les yeux sur tous les objets qui m'environnoient; le coup-d'œil m'avoit enchantée, & mon impression en avoit été si grande, qu'elle avoit jeté dans mon cœur une dissipation qui lui faisoit oublier tous les sujets qu'il avoit de trembler. Telle est notre façon de penser, nous autres femmes : les envisagements nouveaux nous saisissent, nous attachent & nous font varier ; la plus solide & la plus fidelle d'entre nous, c'est celle qui revient le plus souvent à l'objet favori.

Cet examen humilia ma vanité : je me croyois, avant ce temps, mieux mise & plus jolie que personne ; je ne pouvois m'empêcher de me flatter, que j'avois bien peu d'égales : mais je revins en soupirant de ces deux égarements. La première chose qui me frappa, en jettant les yeux dans les loges, fut la magnificence & le goût avec lequel on y brilloit. Je jetai alors les yeux sur moi, comme pour faire un parallèle de ces femmes à moi. Quelle différence ! outre mes graces, je m'étois cru un air si naturel, & je me trouvai gênée ; si l'art suppléoit à la beauté, l'air aisé des façons donnoit à cet air, des charmes que je ne me connoissois point. En désapprouvant le rouge, dont les visages étoient émérillonnés, je convenois intérieurement qu'il donne de grands avantages, & je me ressouvenois dans ce moment, de certain jour où j'en avois fait l'essai, & de l'étonnement où j'avois été lorsque je m'étois trouvé si différente de moi-même : je jugeai delà qu'on n'étoit point si coupable de se satisfaire par

des endroits si innocents, & que si l'on attache le bonheur au contentement intérieur à celui de soi-même, il n'est point surprenant qu'on donne dans les moyens qui peuvent les procurer.

Le Duc de ***, qui avoit cessé son entretien politique avec la Geneval, revint à moi & interrompit mes réflexions par des douceurs; mais, me voyant extrêmement attentive à considérer une très-jolie femme, il me demanda ce que je pensois. Je la trouve charmante, lui dis-je, & son air enjoué me prévient on ne peut davantage. Je fais un cas infini, reprit-il, de cette décision franche & naturelle; il est peu de femmes qui rendent justice au mérite de leurs semblables, surtout quand la beauté décide en leur faveur. Celle dont il est question, vous ressemble en ce point; elle a le caractère excellent: son histoire est singulière. Si je croyois que le Roi me laissât le temps de vous la rapporter, je le ferois, & je suis persuadé que vous m'en sauriez gré. Tout ce qui a le caractère d'anecdote a toujours été ma passion favorite; je lui dis qu'il me feroit un vrai plaisir. Il se préparoit à la commencer; mais dans le même instant tout le monde s'étant levé, nous annonça le Roi. Le Duc fut obligé d'en faire autant, & me dit que, si je le jugeois digne qu'il vînt faire ce récit chez moi, il auroit cet honneur le lendemain.

A peine entendis-je ces paroles, la présence du Prince m'occupa toute entière, & j'en étois si remplie, que j'étois restée debout, quoique tout le monde se fût rassis, ce qui me fit remarquer avec quelques sourires; le nom de provinciale frappa même mes oreilles, & je me remis en place avec une rougeur qui me punit de plus d'un côté, du petit chagrin que ma vanité m'avoit donné; car l'on a beau se trouver neuve, l'on n'aime point à le faire paroître.

Je n'avois jamais été au spectacle, ainsi l'on doit s'imaginer toute l'attention que j'y prêtai; je

m'attendris jusques aux larmes, & j'étois plus Iphigénie qu'Iphigénie même. Tout ce qui a rapport aux sentiments de notre cœur le touche, l'émeut, & lui rappelle l'objet de ses affections ; je me sentis tendre, rêveuse, inquiète ; l'idée du Marquis se retraça vivement aux endroits où l'amant se plaignoit des rigueurs de sa destinée : il me sembloit qu'il méritoit un sort plus doux ; en un mot, j'étois saisie, à peine pouvois-je respirer. Le Duc plus aguerri, ou moins attentif, ne put s'empêcher de sourire de la bonne foi de ma douleur. Que cet amant est heureux ! me dit-il, dans un entr'acte, des précieuses larmes qu'il vous fait verser ; mais mille fois encore plus fortuné celui qui vous plaira par des endroits plus réels ! Mon Dieu, Monsieur, repris-je, honteuse de ces pleurs que je dévorois vainement, vous êtes bien cruel de badiner ainsi mon attendrissement ; il faut avoir un grand point de fermeté, pour savoir si bien résister aux mouvements de l'ame, & vous prouvez assez par-là l'insensibilité qui règne dans la vôtre. Ah ! que me dites-vous, Madame, reprit-il, & sur quoi fondez-vous ce soupçon ? Cela n'est-il pas visible, ajoutai-je, fâchée d'avoir donné lieu à ce discours ? je ne suis pas seule assurément qui paroît touchée de la belle scène qui vient d'être jouée, ainsi mes pleurs sont excusables : mais vous, Monsieur, qui, bien loin d'en être ému, semblez braver la pitié, ne faites-vous pas imaginer que ce n'est pas votre vertu favorite, & que vous n'êtes pas né compatissant ? Plus que vous ne le pouvez croire, repartit le Duc, j'en prends à témoin vos beaux yeux, ils en sont de sûrs garants. Je passerois aisément condamnation sur ce que vous venez de me reprocher, parce que tout ce qui n'est pas vous à présent, m'est indifférent : oui, belle Dame, Iphigénie auroit cent fois plus de charmes & d'amour, elle ne sauroit jamais faire aucune impression sur mes

sentiments ; vous seule régnez où vous êtes, & je ne connois plus rien d'aimable que vous.

La déclaration me parut si vive & si peu équivoque, que je crus n'y devoir répondre que par le silence ; je profitai de la continuation du spectacle pour garder cette conduite ; il étoit si attrayant pour moi, que je perdis bientôt ces idées ; je m'intéressai de plus-en-plus aux malheurs de l'héroïne de la pièce, & elle étoit achevée, que j'attendois encore un acte suivant, tant elle avoit jeté dans mon cœur d'intérêt & d'attendrissement.

Le Duc de ***, qui paroissoit fort épris de mes foibles charmes, voulut renouer l'entretien dont je viens de parler. Je commençois à être embarrassée de la manière dont je devois répondre, & je ne savois trop sur quel ton il falloit monter mes discours : lorsqu'on s'est donné pour quelque chose dans le monde, & que le fond de notre cœur est assez heureux pour dédaigner un orgueilleux emprunt, on n'a pas ce front d'airain dont celui d'un imposteur se pare aisément. Si j'avois été véritablement la Comtesse des Roches, j'aurois fort bien su badiner le Duc, de ses fréquentes douceurs ; mais quand je faisois réflexion à ce que j'étois, en prenant une certaine hauteur, je hazardois à me faire reprocher un jour le ridicule de mes affectations : je me trouvois dans une incertitude qui m'ôtoit jusques au choix des termes dont je devois me servir.

Heureusement que la présence du Roi contenoit, & que les discours, dont on me flattoit, étoient proférés si bas, qu'ils ne pouvoient être entendus de personne : cependant j'aurois été obligée, par politesse ou par vanité, d'y répondre ; mais un empêchement occasionné par un endroit auquel je ne m'attendois guère, me tira heureusement d'intrigue. Un Exempt (que je reconnus tel à son bâton) s'avança vers le Duc, & lui dit que le Roi lui ordonnoit de monter à sa loge : il se leva sur-le-

champ, & me parut fâché de ce contre-temps ; au moins ce regard me sembla signifier cette chose. Je levai les yeux vers le Prince, il sembloit me considérer, & cet envisagement me rejeta dans un nouveau trouble.

Que nous autres femmes sommes folles ! & que l'on a raison de nous taxer d'amour-propre ! combien de conjectures ne tirai-je pas de ce regard ! Si je m'étois bien examinée, je crois en vérité que j'aurois cru que ce Monarque me trouvoit belle, & que ce message me regardoit ; mais cette vanité fut bientôt punie, le Duc ne tarda pas à revenir : il est vrai qu'il me fit un compliment flatteur sur les enquêtes que le Prince venoit de faire de moi ; mais dans le certain, je démêlai que je n'étois que la seconde cause du desir que le Roi avoit eu de me connoître ; il avoit vu le Duc me parler avec action, j'étois bien faite & bien mise, je lui étois inconnue, & il avoit été bien-aise de savoir qui j'étois ; voilà le fait. Lorsque je conciliai toutes ces choses, je trouvai qu'il ne se trouvoit rien qui eût rapport avec mes premières idées. Cependant je fus contente de moi dans les revers de mon amour-propre : je ne fus point fâchée de m'être trompée.

La grande pièce étoit finie, & l'on alloit commencer la petite, lorsque le vieux Marquis parut à la loge voisine de l'endroit où j'étois placée : il se baissa, & me demanda si je m'étois amusée ; quoique je répondisse à cette question assez naturellement, une partie de l'assemblée jeta les yeux sur moi, soit à cause de mon accent ou de ma figure ; je soutins cependant assez bien ce moment, aussi-bien que toutes les choses polies que le jeune Duc continuoit à me dire. Je ne prétends point en imposer, je l'ai déjà dit ; & pour le prouver, j'avouerai naturellement que si cet entretien ne causoit aucune émotion à mon cœur, du moins étoit-il écouté avec plaisir : la plus sage d'entre

nous n'eſt pas inſenſible à la flatterie, lorſqu'elle eſt faite avec délicateſſe & avec goût.

J'étois alors dans un de ces états qu'on ne ſent point, & qu'on définit encore moins : mes yeux s'arrêtoient malgré moi ſur le jeune Duc qui me parloit, lorſqu'en les détournant, je reconnus le Marquis fils, penché de notre côté, qui ſembloit nous avoir écoutés. Il ſe releva dès que je le vis, & détourna ſes regards ; je fus ſi frappée de ſa préſence inattendue, & ſi ſenſible au mépris que je crus voir alors dans ſon attitude, que je changeai de couleur, & fus prête à me trouver mal. Mon nouvel amant, qui s'en apperçut, me demanda avec empreſſement ce que j'avois : je ſuis ſujète, repris-je, à des étourdiſſements, il vient de m'en prendre un, & ſi je reſte plus long-temps ici, je tomberai en foibleſſe : choſe que je lui diſois pour ſortir, ne ſachant plus quelle contenance tenir.

Le Duc de *** me parut embarraſſé à ce diſcours. Il n'eſt pas d'uſage dans les endroits où eſt le Roi, de ſe retirer avant lui, quand cela occaſionne un mouvement : cependant ce Seigneur me trouva effectivement ſi changée, qu'il crut devoir hazarder quelque choſe. Il fit ſigne à l'Exempt qui m'avoit placée ; & lorſqu'il fut à portée d'en être entendu, il lui dit à demi-voix que je me trouvois mal ; & pour donner plus de poids au deſir qu'il avoit de me ſatisfaire, il ajouta qu'il y avoit de bonnes raiſons pour que cela fût. Je rougis à ce diſcours, & j'en entendis tenir à côté de moi qui augmentèrent ma confuſion. Quoi qu'il en ſoit, l'Exempt me préſenta la main, & je ſortis ſuivie de la Geneval, qui murmura beaucoup de mes fréquentes indiſpoſitions, & qui étoit bien piquée de ne point reſter à la petite pièce ; car malgré ſon orgueil & le bien dont elle ſe piquoit d'être à la Cour, c'étoit la première fois qu'elle avoit été au ſpectacle, comme ſon mari

me l'apprit imprudemment ; & peut-être que sans l'occasion dont je fus la cause, elle n'auroit pas eu sitôt cet honneur. Mais venons à des endroits plus intéressants.

Dès que je fus en chaise, je me sus un gré infini d'être sortie du spectacle, infailliblement j'aurois donné lieu à une scène qui seroit peut-être devenue publique, & qui auroit précipité ce qui devoit arriver. Qu'on se figure mon embarras & ma confusion, sensible & tendre comme je l'étois. Que d'innocence de ma part, & combien de raisons au Marquis pour me soupçonner ! Il me trouve au spectacle : je parois en liaison avec un des plus aimables cavaliers : je parois attentive à ses discours ; à peine m'apperçois-je de sa présence, que je parois déconcertée : je fais plus, je sors, & par-là je semble l'éviter. Toutes ces choses réunies à l'inquiétude où il devoit être, de ce que Dubois lui avoit sans doute appris, ne devoient pas le mettre à son aise, sur-tout après les preuves qu'il m'avoit déjà données de sa jalousie.

Je comptois, en rentrant chez moi, me renfermer & écrire ; mais de combien d'inquiétudes mon trouble fut-il augmenté, lorsque le Duc de *** se trouva à la sortie de ma chaise ! il m'avoit suivie dans la sienne, m'offrit la main avec un air touché de l'état d'indisposition que mon visage exprimoit le plus heureusement du monde. Je me servis de ce prétexte pour me défaire de lui, en lui disant que je me trouvois si accablée, que j'allois me jetter dans mon lit. Il approuva ma résolution, & m'offrit de m'envoyer le Médecin le plus habile pour me donner du soulagement. Je le remerciai de ses offres obligeantes, & lorsque je fus dans mon appartement, il se retira, en m'assurant qu'il auroit l'honneur de me voir le lendemain, & qu'en attendant il s'informeroit exactement des nouvelles de ma santé.

Je crus que j'allois respirer ; mais j'eus encore

à soutenir les soins de Madame de Geneval: la distinction & l'honneur que je lui avois procurés, la rendit polie, dans l'espoir politique qu'en restant de mes amies, elle jouiroit à l'avenir des mêmes prérogatives: je fus obligée par politesse, d'attendre qu'il lui plût de me laisser seule; ce qu'elle fit dès que je fus dans mon lit.

Je donnai ordre à ma tante, devant elle, que mes portes fussent fermées, & que qui que ce fût, qui vînt pour me voir, on dît que j'étois au lit, afin de ne point être distraite dans les réflexions que je voulois faire sur tout ce qui m'étoit arrivé pendant la journée.

Elles s'ouvrirent par des pleurs qui me soulagèrent. En effet, étoit-il un sort plus cruel que le mien, & pouvois-je compter sur un moment de tranquillité? A peine m'étois-je connue, que les événements s'étoient succédés les uns aux autres; je n'avois joui jusques-là d'aucun moment de repos: que devois-je espérer de l'avenir? que d'incidents sembloient se préparer pour me donner de nouveaux soins! les inquiétudes du vieux Marquis à mon sujet, l'amour & la jalousie de son fils, les sentiments du Duc de *** qui les avoit aussi-tôt déclarés que conçus; tout cela ne devoit-il pas avoir des suites? En devois-je attendre autre chose?

Je commençois seulement à entrer dans le détail de tant d'objets embarrassants, & j'allois résoudre du parti que j'avois à prendre pour les prévenir, lorsque ma tante entra dans ma chambre: Madame, me dit-elle, un Seigneur demande, avec les meilleurs façons du monde, à vous voir..... Ne vous ai-je pas dit, interrompis-je en contenant une vivacité dont je fus à peine la maîtresse, que je ne voulois voir personne. Je m'en souviens bien, reprit cette bonne fille; mais celui dont je vous parle, dit qu'il est nécessaire qu'il vous entretienne, & qu'il a des choses de conséquence à

vous communiquer. Faites ce que je vous ai dit, continuai-je, avec un ton qui vouloit être obéi, dans la confiance que c'étoit le Duc ou le vieux Marquis; gardez-vous d'y manquer.

Après que ma tante fut sortie, je me relevai, &, pour éviter toute surprise, après la connoissance que j'avois de sa simplicité, je fermai mes verroux, & j'écrivis ensuite au Marquis une lettre, par laquelle je lui rendis compte ingénument de toutes les choses qui s'étoient passées; je prévoyois les inquiétudes qu'il devoit avoir au sujet de la conversation que j'avois eue avec le Duc: je lui marquois mes frayeurs à l'occasion de Monsieur son père, & je le priois, pour obvier à tout ce qui pouvoit arriver, de me changer de demeure, & même de Ville, si cela se pouvoit.

Je fus plus tranquille après m'être soulagée du fardeau qui me pesoit extrêmement; il étoit plus de minuit lorsque ma lettre fut cachetée, & il n'y avoit pas d'apparence de la faire rendre le même jour: elle étoit d'une si grande conséquence, que je résolus de n'en charger que Saint-Fal ou Dubois: ce dernier m'avoit promis qu'il passeroit chez moi le lendemain, & je me déterminai de ce côté. L'on ne s'est pas plus tôt soulagé d'une façon, que l'on cherche à l'être de l'autre; une inquiétude extrême me prit de savoir qui étoit venu me voir, lorsque Barbe m'avoit avertie de la visite que j'avois renvoyée. L'esprit plus libre alors, je fis quelques réflexions sur ce sujet, & je trouvai que je m'étois imaginée à tort que le Duc de *** fût revenu: il y avoit si peu de temps qu'il m'avoit quittée, lorsque ma tante m'avoit annoncé qu'on me demandoit, qu'il n'étoit pas naturel que ce fût lui, sur-tout après lui avoir dit que je devois me coucher; il avoit trop paru me considérer pour commettre une telle indécence: je tournai mes conjectures d'un autre côté, & comme je ne pouvois les arrêter que sur le vieux Marquis, je les

trouvai aussi mal fondées par beaucoup d'égards inutiles à déduire. Mais il n'en étoit pas de même de son fils ; il m'aimoit, il avoit bien des raisons pour desirer de me parler : quand sa jalousie n'en auroit pas été une, il étoit tout simple que, m'ayant vu sortir, à cause que je m'étois trouvée mal, son inquiétude le fît voler chez moi, pour apprendre ce qui y avoit donné lieu, aussi-bien que beaucoup de choses qui devoient l'intéresser. Je ne me fus pas plus tôt mis ce soupçon dans la tête que je voulus sur-le-champ m'en éclaircir ; je sonnai, & selon le portrait que me fit ma Tante du Cavalier qu'elle avoit renvoyé, je ne doutai pas de la vérité de mes soupçons.

Si j'avois prévu que mon inclination à ne point écouter ma Tante, eût eu les suites cruelles qu'elle m'occasionna, j'aurois regresté dans ce moment d'y avoir donné lieu : mais peut-on tout prévoir lorsqu'on a l'esprit embarrassé ? Bien loin même de m'en repentir, je crus que mon amant porteroit un jugement favorable de l'obstacle qu'il avoit trouvé à me voir, & qu'il ne feroit point contre moi dans son cœur ; mais les hommes sont-ils faits pour être équitables?..... Pardonnez, ô le plus cher des maris! à l'injustice de cette apostrophe ; je me rétracte, mon amour vous a excepté depuis long-temps du nombre dont il est question.

Je passai la nuit avec beaucoup d'inquiétude, & je me réveillai de bonne heure, dans l'espérance que Dubois arriveroit, & qu'il rendroit ma lettre au Marquis. A peine étois-je levée que ma Tante m'annonça une visite, & me demanda si elle devoit la renvoyer comme la veille ; je lui dis de faire entrer, dans la confiance que c'étoit l'homme dont j'avois affaire ; mais au lieu de Dubois, un Cavalier de très-bonne mine parut, qui s'annonça d'abord pour Mélicourt, l'amant de cette chère amie : (il arrivoit du Couvent où Madame de C*** m'avoit réfugiée.) Quelque

inquiétude que j'eusse dans l'esprit, je reçus, en considération de mon amie, ce gentilhomme avec beaucoup de politesse, & je lui demandai avec empressement, des nouvelles de sa maîtresse: il me remit une lettre de sa part, en me disant qu'après que j'en aurois fait la lecture, il satisferoit pleinement ma curiosité. Je l'ouvris, & j'y lus ce qui suit:

LETTRE.

Je vous fais part, ma chère amie, des heureuses nouvelles que je viens de recevoir par Monsieur de Mélicourt, qui aura l'honneur de vous rendre ma lettre. Je les nomme heureuses, parce qu'elles me procureront peut-être bientôt le charmant plaisir de vous embrasser, & de vous renouveller ma tendre amitié. Je tiens un grand compte à mon ami, de s'être prêté avec empressement au désir que j'avois que vous fussiez instruite par lui-même des évènements favorables qui ont suivi vos bons offices. Il ne s'agit plus que d'un surcroît de faveur pour terminer nos affaires; je ne doute pas que vous n'employiez le crédit de Monsieur le Marquis de L. V., pour presser ma sortie du Cloître. Je vous avoue qu'elle me sera d'autant plus de plaisir, qu'elle me rapprochera de vous; bonheur que j'ambitionne au-delà de ce que je puis vous exprimer.

Notre amie commune, la sage Lindamine, m'a chargée de vous dire qu'elle ne vous oubliera jamais; croyez vous que je lui cède en rien sur la vivacité de ses sentiments?

SAINTE AGNÈS.

Je fus charmée de cette lettre, & de l'idée qu'elle me donnoit de la fin des affaires de mon amie; je me tournai vers son amant, & je le priai d'achever ma joie en apprenant où elles en étoient,

& les raisons pour lesquelles on avoit été si long-temps sans avoir de ses nouvelles. Hélas ! Madame, reprit-il, en faisant un soupir, l'aimable Minette n'auroit jamais entendu parler de moi, sans les lettres que j'ai reçues, qui m'ont appris enfin où elle étoit. C'est à elles, c'est à vous, que je dois le bonheur de l'avoir retrouvée ; je la croyois perdue pour toujours, & j'étois bien éloigné de me persuader la vérité d'un sort que je croyois si différent : vous en allez juger par ce qui m'est arrivé depuis le jour cruel où l'artifice & le crédit de son injuste père trouvèrent le moyen de nous séparer.

Vous savez, Mademoiselle, poursuivit Mélicourt, de quelle manière funeste je fus arraché des bras d'une épouse si chérie. Si ma force avoit été égale à mon désespoir, je me serois délivré des mains des cruels qui s'opposoient aux secours que je voulois lui donner ; mais je fus obligé de succomber sous le nombre, & ce ne fut pas sans mille efforts qu'ils parvinrent à se saisir de moi. Cependant malgré les peines que ma résistance leur donna, & mes transports furieux, ils me conservèrent du respect ; ils avoient sans doute des ordres pour me ménager : l'Officier qui commandoit l'escorte, connoissant la profonde douleur dont j'étois pénétré, parut la partager, & tâcha de la calmer par les assurances qu'il me réitéroit que ma détention ne seroit pas longue, qu'il savoit qu'elle ne regardoit en rien l'Etat, & que n'étant occasionnée que par une famille, il y avoit apparence que ces différends ne seroient ni longs, ni ne mèneroient à aucune conséquence. Au lieu de répondre à ces choses, je me taisois, ma douleur étoit muette, & je fus toujours de même pendant quatre jours que dura ma route : je ne pouvois entendre aucune raison.

Lorsque je fus arrivé à V***, l'on me descendit dans la prison de la Ville ; le lendemain le Gou-

verneur vint me voir & m'assura que, si je prenois le bon parti, je ne resterois pas huit jours enfermé. Je lui demandai de quoi il s'agissoit: de prêter les mains, me dit-il, à la cassation de votre mariage; vous pensez bien que, malgré tous les efforts que vous pourriez faire pour l'empêcher il n'en seroit ni plus ni moins; il en faudra toujours venir là. Votre hymen est fait de manière qu'il ne peut pas subsister: voulez-vous que je vous annonce ce que votre résistance occasionnera? Un délai long & ruineux pour vos familles. Ne vaut-il pas bien mieux prendre le parti prudent de consentir à ce que vous ne pouvez empêcher, que de mettre dans le cas votre adverse partie de vous chagriner, & de vous tenir aussi long-temps qu'elle voudra? Il est de la prudence de plier aux événements, & c'est être véritablement sage, que de savoir se prêter aux caprices de la destinée.

Le Gouverneur me tint à-peu-près de pareils discours toutes les fois qu'il vint me voir; mais ils ne me firent aucune impression; je l'assurai de ma constance & de ma fermeté, & je lui protestai que je mettois au pis Monsieur de *** dans l'espérance où j'étois que la justice du Roi me protégeroit, & décideroit en ma faveur; qu'en attendant j'opposerois ma patience aux persécutions auxquelles on me préparoit.

Le Gouverneur, qui étoit sans doute des intimes amis de Monsieur de *** & qui avoit été choisi pour m'intimider, parut fort mécontent de ma fermeté: il en usa cependant en honnête homme, & à ma liberté près, je fus traité avec beaucoup de douceur; mais il avoit ses vues: elles sont venues depuis à ma connoissance.

Il venoit me voir tous les huit jours, & il s'abstint au bout de quelque temps, de me parler de mes affaires afin de ne point m'aigrir: la crainte que j'avois qu'il ne me remît sur le chapitre de la cassation de mon mariage, retenoit ma curiosité.

& m'empêchoit de lui faire aucune question sur ce qui me regardoit.

Cependant l'inquiétude où j'étois sur le compte de ma belle Minette, me tourmentoit nuit & jour au dernier point : il n'y avoit pas de moment que je ne m'affligeasse de son absence, & que je ne cherchasse des moyens pour me procurer ma liberté ; mais j'étois tellement resserré, que je ne voyois aucun lieu d'y parvenir.

Après avoir perdu ce doux espoir, je me restreignis à faire mes efforts pour apprendre à mon père le lieu de ma détention, afin qu'il travaillât de tout son pouvoir à la faire cesser ; ce moyen me parut moins difficile que celui de m'évader. Le Guichetier qui me servoit, & que je ménageois depuis long-temps par de petites gratifications, & par des paroles formelles que je prendrois soin de sa fortune lors de mon élargissement, s'il se prêtoit un peu à mes chagrins, me parut propre à remplir mon projet : j'en'en flattois d'autant plus, qu'il sembloit compatissant, & qu'il se plaignoit quelquefois lui-même naturellement de la rigueur du sort qui l'attachoit à un emploi pour lequel il sentoit, disoit-il, un répugnance & une antipathie affreuses. Cette confiance me paroissoit de bon augure ; & lorsque je crus l'avoir amené au point d'amitié où je le desirois, je m'ouvris un jour à lui, & je lui proposai, sous promesse d'une bonne récompense, de rendre une lettre que j'avois écrite à mon père : il parut troublé à cette proposition, & il me fit sentir son éloignement pour cette affaire, en me représentant les punitions qui étoient assurées à ceux qui trahissoient leur fidélité dans un semblable cas. Pour mieux se faire valoir, il me cita plusieurs exemples dont le récit effectivement touchoit, & qu'il faisoit si pathétiquement à sa manière, qu'il en paroissoit lui-même épouvanté. Je le trouvai si hors de lui cette première fois, que je ne le pressai pas davantage ; je crus

devoir attendre à un autre jour pour lui en parler & l'y préparer : de sorte qu'il s'accoutuma insensiblement à mes propositions.

Ce que j'avois prévu, arriva ; le Guichetier se rendit enfin à mes desirs, il se chargea de mon paquet, & me promit qu'il seroit donné en main propre, & que j'en aurois réponse. Ce doux espoir mit quelque trève à mes maux, & j'attendis impatiemment quelle en seroit l'issue ; le temps me paroissoit d'une longueur insupportable : il y avoit déjà plus de quinze jours entiers d'écoulés, sans que j'eusse entendu parler de rien ; l'on m'exhortoit à prendre patience, en m'assurant que je ne pouvois pas tarder à être satisfait. Pour me prouver que je ne devois point m'affliger, le Guichetier m'apprit de quelle manière il en avoit usé pour être certain que mon paquet fût rendu sans qu'il courût aucun risque : il avoit envoyé son frère, assuroit-il, qui devoit remettre ma lettre en main propre, & lui en rapporter la réponse : tout cela sembloit si naturel, que je me flattai, & que je crus aisément tout ce qu'il me dit à ce sujet.

J'avois écrit à ma chère Minette, je l'assurois d'une constance éternelle : comme j'ignorois ce qu'elle étoit devenue, je priois mon père de lui faire tenir ma lettre dans quelque endroit qu'elle fût, & de m'envoyer la réponse : j'avois tout prévu, & je ne doutois pas qu'avec tous mes soins je ne fusse servi à souhait : un prisonnier a le temps de penser à tout.

Un soir que j'étois plus impatient que jamais, & que je m'affligeois amèrement de n'avoir point de nouvelles, j'entendis un bruit de verroux qui n'étoit pas ordinaire, & qui m'intéressa : j'étois seul dans ma tour, ce qui ne pouvoit être que pour moi que l'on vînt, & hors quelque chose de bien pressé ; il n'étoit pas heure qu'on me rendît visite ; enfin c'étoit mon Guichetier. Sa physionomie parée d'un ton satisfait, m'annonçoit

de la joie, & en fit passer sur-le-champ à mon cœur. Il n'y avoit que des nouvelles de mes lettres ou de ma liberté qui pussent occasionner sa visite & son air. Je lui demandai avec vivacité, ce que j'avois à en penser. Voyez, me dit-il, en me rendant un paquet de lettres, à quoi je me suis exposé : je ne vous en dis pas davantage; mais adieu : je tremble qu'on ne soupçonne ma fidélité; mon frère vient seulement d'arriver. Malgré le danger que je cours en m'exposant à venir à cette heure, je n'ai pu me refuser le plaisir de vous tirer d'inquiétude, & de vous faire passer une bonne nuit. Je trouvai cette attention si prévenante, que, pour donner à ce garçon, des prémices de ma reconnoissance, je tirai un petit diamant de mon doigt, & je lui en fis présent, en lui protestant que je n'en resterois pas là. Le Guichetier se retira bien content, mais je l'étois assurément dans ce moment plus que lui.

Dès que je fus seul, j'ouvris avec précipitation mon paquet : il contenoit deux lettres; la première étoit de mon père, l'autre étoit de ma femme. Je trouvai l'écriture de mon père un peu différente de celle que je connoissois, mais je n'y fis qu'une legère attention; pour la seconde, signée Minette, je ne fus occupé que du charmant plaisir que je recevois. C'étoit la première fois que j'avois eu de ses lettres, & je ne m'arrêtai que pour baiser mille fois les témoignages que je m'attendois à recevoir de son amour. Quelque envie que j'eusse de savoir les raisons qui m'avoient fait arrêter, l'amour l'emporta sur la curiosité. Voici la lettre de Minette :

LETTRE DE SAINTE AGNÈS A MÉLICOURT.

Je n'ai pas cru devoir, Monsieur, refuser une réponse à votre lettre. Je suis fâchée de ce que

vous souffrez à mon occasion ; je vous conseille de donner les mains à votre élargissement, en vous prêtant à ce qu'on exige de vous ; pour moi j'ai cru devoir obéir à un père ; & si je reste seule cause de vos embarras, je lève cet obstacle en vous rendant les paroles qui vous engagent à moi. Il m'étoit resté quelque scrupule à ce sujet ; mais l'on m'a fait connoître que le premier devoir d'une fille est d'obéir à son père, & que tous les engagements sont nuls lorsqu'ils n'ont pas été pris de l'aveu de ceux qui nous ont donné le jour. J'espère que vous aurez assez de fermeté & de raison pour vous rendre à une excuse si légitime, & que vous m'estimerez assez pour ne pas vous opposer à ma tranquillité.

Je trouvai cette lettre si cruelle, & elle m'accabla d'une douleur si violente, que je pensai tomber à la renverse ; le désespoir seul empêcha que je ne perdisse mes sens. Perfide, m'écriai-je, en jettant avec dépit la lettre ! devois-je m'attendre à un retour si barbare ! & tant d'amour & de constance méritoit-il un changement si odieux. Je fus deux heures dans un état aussi douloureux à passer qu'à décrire : je proférai mille imprécations contre l'ingrate, & ce ne fut qu'à vingt reprises que j'achevai de lire la lettre de mon père : il m'écrivoit avec bonté, m'excitoit à la patience, & me promettoit que dans peu je serois élargi, pourvu que je me désistasse de mon mariage ; il m'avouoit que le crédit du père de Minette l'emportoit sur le sien, & que je périrois en prison si je ne pliois pas comme lui à la faveur. Il me faisoit un détail de la perfidie de ma maîtresse, qui n'avoit résisté que peu de jours, & qui pour avoir sa grace, acceptoit un mari de la main de sa famille, qui devoit l'épouser dans la huitaine. Il me convioit à imiter son changement, en m'assurant que ma liberté me seroit rendue dès que je me serois dé-

claré dans cet esprit. Je n'eus pas le courage d'achever la lettre, je n'en avois que trop appris : je passai la nuit à me promener dans ma chambre, & à me plaindre de ma perfide maîtresse.

Je fus trois jours & trois nuits sans vouloir rien prendre, & ce ne fut qu'au quatrième que, honteux de mes foiblesses, je pris la résolution d'annoncer que je ne songeois plus à l'infidelle Minette ; & que puisqu'elle avoit été capable de me manquer, je ne voulois plus en entendre parler. Je ne me fus pas plus tôt expliqué à ce sujet, & je n'eus pas plus tôt donné les mains à la cassation de mon mariage, qu'on me vint avertir que je sortois libre, en exigeant pour condition, que je retournerois chez mon père, & que je ne chercherois jamais à revoir mon ingrate. Mon dépit étoit trop grand, & je croyois avoir trop de sujet de la mépriser pour faire aucune difficulté là-dessus. Mon aigreur, naturellement exprimée, avança ma liberté, & arriva trois jours après.

Dès que je fus libre, je fus joindre mon père ; il me confirma la perfidie de Minette, il me montra une lettre qui en détailloit les circonstances : il m'apprit tous les pas qu'il avoit faits pour me procurer ma liberté, mais qu'ils étoient devenus inutiles par le puissant crédit que le père de Minette y avoit opposé ; il me dit cependant que, malgré toutes ses protections, ce Seigneur auroit eu à la fin du dessous dans cette affaire, parce que n'agissant qu'*incognito*, il seroit, sans sa partie, parvenu à la mettre en cause, à cause du refus qu'il faisoit de reconnoître sa fille, sans le consentement que j'avois donné à la rupture de mon mariage, qui avoit occasionné une lettre de Cour, par laquelle on lui faisoit entendre que s'il poussoit les choses plus loin, il ne me reverroit jamais ; menace qui l'avoit arrêté tout court, par la tendresse qu'il avoit pour moi.

Ce ne fut que plus de six mois après, que,

raisonnant avec ma famille, de ma détention, & apprenant de quels moyens je m'étois servi pour écrire à mon père, j'appris de lui qu'il n'avoit point reçu ma lettre : cet incident me surprit, & j'étonnai à mon tour beaucoup mon père, lorsque je fus lui chercher la prétendue lettre que je croyois qu'il m'avoit écrite ; il pensa lui-même se tromper à la vue du caractère ; à quelque chose de près, il étoit égal au sien : il m'assura qu'il ne m'avoit jamais écrit, & quelque soin qu'il se donnât pour tâcher de démêler comment il s'étoit pu faire qu'on eût contrefait son écriture, il ne put parvenir à éclaircir le mystère, & ce n'a été que depuis peu que ce chaos s'est débrouillé.

Cependant cet indice de fausseté me donna des soupçons ; je les communiquai à mon père ; mais il fut la cause innocente que je n'examinai pas les choses avec l'attention que j'aurois dû : la confiance qu'il avoit de l'infidélité de Minette, qui lui avoit été confirmée par différents endroits, passa jusqu'à moi, & je me croyois si fort en droit de l'oublier, que j'y serois à la fin, avec le temps, parvenu.

Les premiers mois je fus d'une mélancolie affreuse ; j'avois beau faire, je ne pouvois oublier l'ingrate Mademoiselle de ***; je travaillois vainement à me dissiper, son image charmante avoit pris de trop profondes racines dans mon cœur pour en être sitôt arrachée ; quelquefois le dépit aidoit à ma tranquillité, mais elle étoit de bien peu de durée, & je me retrouvois, après bien des projets d'oubli & de changement, le plus infortuné & le plus amoureux de tous les hommes. Cependant ma mère, qui souffroit on ne le peut davantage de me voir miner peu-à-peu, craignant à la fin de me perdre, pensa que, si elle pouvoit parvenir à me donner du goût pour une autre personne, je reviendrois peu-à-peu, & que j'oublierois la perfide Minette. Pour cet effet elle

attira chez elle bonne compagnie, & me mit dans l'obligation, par l'usage du monde, de lui aider à faire les honneurs de l'assemblée qu'elle tenoit régulièrement chez elle. Tout ce qu'il y avoit de plus aimable en Demoiselles, s'y trouvoit. Une jeune brune de quatorze ans, d'un caractère enjoué & aimable, s'y distinguoit, & se faisoit admirer de tout le monde; elle étoit toujours badine & nouvelle: l'on ne pouvoit la connoître sans avoir envie de l'aimer. Je m'en tins les premiers jours à la considérer, à trouver qu'on lui rendoit justice; mais l'habitude de la voir, fit bientôt plus, je souhaitai d'être de ses amis. Je ne pouvois être dissipé plus agréablement, elle ne me sembloit point éloignée de ce desir, & me prévenoit le plus gracieusement du monde. Plus j'allois en avant & plus son commerce m'enchantoit. Ma mère s'en apperçut, & voulant profiter d'une occasion qu'elle attendoit avec empressement; elle parla à la mère de la demoiselle, la lui demanda pour moi & avança les affaires avec tant de diligence, que trois jours après, elle me dit que si j'aimois Mademoiselle de *** comme elle n'en doutoit point, je serois son mari avant qu'il fût huit jours.

Tout autre que moi auroit été transporté d'un pareil espoir; la personne dont il étoit question, étoit adorable, mille qualités apprécioient ses charmes: j'en étois séduit en apparence; mais ce n'étoit que l'admiration qui m'entraînoit vers elle, & non l'amour: je le reconnus à la proposition de ma mère; bien loin de ressentir la joie à laquelle elle s'étoit attendue, elle ne vit que du trouble & de l'embarras.

Cette situation inattendue la surprit: elle me demanda ce qui pouvoit l'occasionner, & s'il étoit possible, après le goût que j'avois marqué pour Mademoiselle de ***, que j'hésitasse à la remercier des soins qu'elle s'étoit donnés pour me faire

préférer à beaucoup d'autres qui soupiroient après sa possession. J'aimois trop ma mère pour finasser avec elle, je lui fis de bonne foi l'aveu de mon intérieur ; j'étois sensible aux attraits de la femme qui m'étoit proposée, mais j'aimois toujours la perfide Minette ; son image s'étoit tracée avec plus d'empire que jamais dans mon cœur, lorsqu'elle s'étoit vu prête à en être chassée. Je soupirai de ma foiblesse, j'en demandai mille pardons à la meilleure mère du monde, mais je ne pus prendre sur moi de lui promettre que j'accomplirois les paroles qu'elle avoit données pour moi : elle eut beau me remontrer le tort que je me faisois à moi-même, la sottise d'une constance si peu méritée, & le ressentiment de Mademoiselle de *** & de sa famille, si je persistois dans mon injuste dessein ; je convins de la justesse de ses réflexions, mais en même-temps je l'assurai que si on m'obligeoit à consommer cet hymen, tout flatteur qu'il paroissoit, on me rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

Ma mère, pénétrée de tout ce que je lui dis à ce sujet, me promit qu'elle arrangeroit les choses de manière que mon refus ne paroîtroit point, & que pour le prévenir, elle prétexteroit des raisons pour différer, afin de préparer le dénouement de cette intrigue. Cette bonté, cette condescendance me flatta si fort, & me parut si douce, que ma reconnoissance s'exprima dans les termes les plus respectueux & les plus vifs : il me sembloit que j'étois rendu à moi-même, & que je prévoyois ce qui devoit m'arriver.

Cependant mon père, qui n'étoit pas aussi complaisant que celle qui s'étoit prêtée à ma façon de penser, traita d'imprudence les bontés de ma mère, & ne voulut pas en être de moitié : il me signifia qu'il ne donnoit pas dans mes visions, & me dit avec fermeté qu'il prétendoit que j'achevasse un mariage qui n'avoit été résolu que

pour

pour me faire plaisir ; j'eus beau vouloir tenter la tendresse paternelle, il ne vouloit écouter aucune de mes raisons. Mon père me rappella tous les chagrins que je lui avois déjà occasionnés par ses molles complaisances & m'assura que, si je me mettois dans le cas de lui en donner de nouveaux, il me feroit connoître qu'il étoit le maître, & qu'il étoit fait pour être obéi.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'un étranger arriva & demanda à me parler : il étoit temps ; j'étois à la veille d'être lié pour jamais, & après bien des combats, j'allois plier sous les ordres d'un père ; mais les lettres qui me furent rendues, changèrent la face de mes affaires, & me donnèrent le droit légitime de m'opposer à l'hymen proposé. Je fus transporté de joie à la connoissance que j'eus que ma charmante & chère Minette m'étoit fidelle, & je rougis d'avoir été capable de la soupçonner de perfidie ; je pleurai à la connoissance de son sort, & mon père ne put s'empêcher de détester avec moi la barbarie de sa famille, qui l'avoit sacrifiée inhumainement à de vils intérets. Nous consultâmes la violence dont on avoit usé envers cette adorable personne, & nous fîmes parler les Loix & les plus habiles Jurisconsultes ; ils furent de l'opinion que Minette protesteroit contre ses vœux, & qu'on recommenceroit l'instance du procès qui avoit été intenté pour la faire reconnoître fille de Monsieur de ***, mon père ne voulant pas que je parusse dans cette affaire, & il se conduisit, pour ce qui le regardoit, comme il avoit fait avec Monsieur de ***. Il mania avec une telle habileté ce grand Procès, que trois mois après il fut à la veille d'être jugé.

Monsieur de *** qui ne s'attendoit pas à voir renouveller une affaire qui lui tenoit tant au cœur, crut qu'il confondroit ses ennemis secrets avec la même facilité que la première fois : mais il trouva

les choſes bien changées, ſon protecteur étoit mort, & celui qui lui avoit ſuccédé, penſoit différemment en ſa faveur : il fut obligé pour cette fois, de comparoître & de répondre aux vives attaques qui lui étoient portées. Comme les preuves étoient claires comme le jour, il fut condamné à reconnoître enfin Minette pour ſa fille ; & à cauſe des incidents d'aigreurs & de violence dont il avoit uſé envers elle, il lui fut défendu de la voir, juſqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Les Procès-verbaux de cette affaire ayant été envoyés à la Cour de Rome, le Saint-Père nomma des Commiſſaires pour l'examiner, & après une mûre délibération, il a été décidé que le Nonce la termineroit. Voilà, Mademoiſelle, continua Mélicourt, où nous en ſommes à cet égard, & c'eſt pour ce ſujet que votre belle amie vous prie de faire agir. Elle n'a pour elle que ſon bon droit. Mon père n'a pas l'honneur de connoître notre juge, & nous craignons avec quelque raiſon qu'il ne nous ſoit pas favorable, non-ſeulement à cauſe du crédit qui peut être reſté à Monſieur de*** qu'il fera ſans doute agir dans cette occaſion, mais même par la conſéquence des ſuites d'une pareille condeſcendance, qui pourroit ſervir de planche à beaucoup d'autres perſonnes engagées dans cet état.

Pour ce qui eſt de Monſieur de ***, ajouta Mélicourt, il eſt abſolument outré contre ſa fille : il a déclaré que ſi elle étoit relevée de ſes vœux, il ne la verroit jamais : ſa femme eſt de moitié de ſes ſentiments, & ſans un miracle, il n'y a pas lieu de croire qu'il revienne jamais de cette injuſte prévention.

Le parti que mon père nous a formé, le plus puiſſant dans la Province, s'eſt annoncé pour nous, & promet que, ſi le Nonce rend à Minette ſa liberté injuſtement opprimée, nous ſerons mariés après les ſommations reſpectueuſes faites :

c'eſt le ſentiment général. Je ſuis venu moi-même apprendre ces choſes à Sainte-Agnès ; elle a été de moitié de ma joie, & elle m'a marqué un ſi vif empreſſement de la partager avec vous, Mademoiſelle, me dit ce fidèle amant, que je ſuis venu avec zèle vous faire part de ces événements : je vous ſupplie de lui continuer, comme à moi, une amitié dont nous faiſons l'un & l'autre le cas le plus précieux.

Mélicourt finit ainſi ſon Hiſtoire. Je remarquai, pendant ſon diſcours, qu'il étoit digne de la tendreſſe de ma charmante amie ; je le remerciai de bon cœur, de ſa complaiſance, & je lui promis qu'il ne tiendroit pas à moi que ſon affaire ne fût bientôt terminée ; que je mourois d'envie de faire parler en ſa faveur, & d'employer mon crédit pour avoir part dans une affaire qui m'intéreſſoit ſi vivement. Cet amant parut ſatisfait de ces aſſurances, & pour ne lui laiſſer aucun lieu de douter de mon empreſſement, je lui dis que j'allois écrire dans le moment à la perſonne que Sainte-Agnès m'avoit indiquée, & que j'eſpérois que je ſaurois le même jour, ſi nous pouvions compter ſur celles que je cherchois à employer. Je pris une plume, & j'inſérai dans ma lettre au Marquis cette prière, que j'ornai de tout ce qui étoit de plus engageant pour la rendre efficace.

Cependant Dubois que j'attendois avec une impatience extrême, n'arrivoit point : je ne ſavois qu'imaginer pour excuſer ce retardement ; il étoit plus d'une heure après-midi. Mes inquiétudes devinrent ſi viſibles, que Mélicourt s'en étant apperçu, m'en demanda la cauſe : je ne pus refuſer l'empreſſement qu'il me marqua de les faire ceſſer ; il ſembloit que je trouvois en lui une ſeconde Sainte-Agnès : d'ailleurs je me croyois dans un péril ſi grand, juſqu'à ce que j'euſſe inſtruit le Marquis, que je crus devoir hazarder ma confiance, afin de faire tenir à mon amant une let-

tre à laquelle il sembloit que mon salut étoit attaché. Je pouvois compter sur Mélicourt pour me faire cette commission, il l'accepta avec joie, & me promit qu'avant une demi-heure, il m'apporteroit une réponse. Je fus comblée de cet espoir : je l'instruisis, après quoi il partit. Devois-je m'attendre à ce qu'il me rapporta ? O Ciel ! je tremble encore de la réponse cruelle que je reçus : je la réserve avec les événements qui suivent, à la neuvième partie. Si l'on a partagé dans les précédentes, les traverses dont j'ai été agitée, qu'on me continue cette pitié généreuse ; l'on verra bientôt si je la mérite, & si la paix & le bonheur dont je jouis actuellement, n'ont pas été achetés par tout ce qui est de plus sensible à une femme dont le cœur a toujours été aussi tendre & aussi fidèle que le mien.

Fin de la huitième Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE.

NEUVIÈME PARTIE.

Il étoit près de trois heures après-midi que Mélicourt n'étoit pas encore revenu. Qu'on juge de mes inquiétudes cruelles; il n'y avoit sortes de choses que je ne me misse dans l'esprit, à l'occasion de ce retard : pour comble de cruauté, Madame de Geneval entra dans ma chambre, en m'annonçant le vieux Marquis qui la suivoit. Qu'il est cruel de paroître tranquille lorsque l'intérieur est dévoré de soins; & qu'il m'en a coûté pour m'accoutumer à cet usage politique du monde, qui vous oblige à vous contrefaire perpétuellement ! J'étois trop neuve dans cet art pour donner à ma physionomie ce ton qui fait mettre en défaut la curiosité. Le père du Marquis s'apperçut de ma contrainte, & me demanda (avec cette politesse qui fait si bien distinguer les gens d'une certaine qualité) s'il n'étoit point venu dans un temps incommode. Je ne pus

m'empêcher de rougir de ce qu'on sembloit si bien me pénétrer : je répondis cependant assez heureusement, & je rejetai sur une suite d'indisposition, cet embarras que je n'étois point la maîtresse de cacher, afin de me donner une contenance, & d'éviter une conversation dont je craignois les suites : je demandai la permission à ce Seigneur, de me remettre à mon métier ; cela me donnoit lieu de baisser la vue, & je craignois au dernier point celle du vieux Marquis : il avoit, quoiqu'âgé, un certain regard fixe, & qui sembloit lire en vous-même. Soit préjugé, soit crainte, toutes les fois qu'il m'envisageoit, je m'imaginois que ses yeux me disoient : ah ! Jeannette, Jeannette, vous avez beau vous cacher, je vous reconnois. Qu'on juge si j'étois à mon aise avec une telle imagination.

Toute autre que moi, dans la circonstance où je me trouvois, auroit prévu que Mélicourt devoit revenir, qu'il avoit une lettre à me rendre, & sous quelque prétexte, se seroit absentée un moment pour donner des ordres à un domestique. On dit communément que la fille la plus simple est toujours très-habile lorsqu'il s'agit des affaires qui intéressent son cœur : j'avoue naturellement que je ne suis pas de ce nombre ; il me sembloit que la moindre de mes démarches étoit suspecte ; & dans la crainte de me trahir, je donnois au hazard. Belle politique ! Je n'en savois pas davantage.

Le vieux Marquis s'approcha de moi, & me débitoit le plus spirituellement du monde, des douceurs, devant Madame de Geneval, qui pour faire sa cour, y applaudissoit, peut-être, en enrageant. J'étois si distraite, qu'à peine y répondois-je ; un sourire forcé étoit le plus souvent ma réplique. Avouez, Madame, disoit le Marquis à la Geneval, en badinant avec un peloton de soie, que l'on n'a jamais vu un teint comparable à celui de Madame la Comtesse : faites-vous attention à la délicatesse de ses traits, & à ces petits trous qui se forment

lorſque cette belle bouche veut dire le moindre petit mot? Quelque inquiète que je fuſſe, je ne pouvois m'empêcher de ſourire de temps-en-temps de ces diſcours; il n'y eut pas un de mes traits qui n'eût ſon apologie, & après n'en avoir échappé aucun, l'imagination de ce Seigneur, plus vive que l'on ne devoit l'attendre de ſon âge, parut tranſportée en me parlant de toutes les graces dont il me flattoit; il me tint à ce ſujet les diſcours les plus vifs: ils ne ſe reſſentoient en aucune façon, de ſon âge, & la façon dont il les énonçoit, auroit certainement fait impreſſion à toute autre perſonne qu'à moi.

Le nom de père d'un amant que j'adorois, donnoit au vieux Marquis un tel crédit dans mon eſprit, & m'étoit devenu ſi reſpectable par la crainte & par ce que je reſſentois pour Monſieur ſon fils, que je n'avois pas la force de contredire à bien des expreſſions que j'aurois bien ſu interrompre. Je ne ſais ce que le Marquis en penſoit, mais il me paroiſſoit que ma condeſcendance ne le faiſoit pas cependant ſortir d'une certaine bienſéance; j'en ſavois gré à ſa politeſſe, & elle me raſſuroit. La Geneval étoit bien différente, un rien la familiariſoit, & ſi je n'avois pas conſervé un certain ton avec elle, ſes petites badineries, & les libertés qu'elle vouloit prendre, auroient occaſionné aſſurément au Marquis, de ſortir quelquefois des bornes preſcrites à la ſageſſe dont je me piquois; mais je n'avois pas eu la même complaiſance pour elle. En badinant ſur mon métier, elle avoit malignement dérangé mon mouchoir; je l'avois regardée avec une ſéchereſſe qui lui avoit fait comprendre que je n'entendois pas raillerie ſur de certaines choſes & que je n'étois pas d'humeur à ſouffrir de pareilles manières. Le ton que j'avois pris, avoit fait rentrer le Marquis dans les égards qu'il croyoit me devoir; & depuis ce temps-là, toutes les fois que j'ai eu occaſion de le voir, il n'en eſt jamais

forti : tant il est vrai qu'une fille vertueuse sait en imposer quand elle veut, & que, lorsqu'on lui manque, elle ne doit s'en prendre qu'à son peu de réserve. Les hommes cherchent à nous faire rire, & sous ce prétexte, hazardent quelquefois trop. Malheur à une fille qui se défend en riant, elle y perd toujours ! Le sérieux est le bouclier de la vertu : heureuses celles qui savent s'en servir à propos !

Une autre chose contre laquelle les jeunes personnes doivent être fort en garde, c'est contre leurs semblables, & sur-tout de ne jamais lier amitié avec aucune femme, à moins qu'elles ne soient bien sûres de leur façon de penser. Le commerce d'une personne trop familière est souvent plus dangereux que celui d'un homme ; le grand secret pour ne jamais en être la dupe, c'est de rompre commerce avec celles qui, sous prétexte d'amitié, font de certaines confidences, ou qui entrent habilement dans de pernicieux détails. Bien loin qu'une Demoiselle profite des lumières d'une personne de son sexe, pour satisfaire une avide curiosité, à laquelle on est malheureusement inclinée dès qu'on commence à se connoître, l'on se doit garder de tout ce qui peut donner de certaines lumières. La curiosité est l'écueil de la vertu. Je ne saurois trop le répéter, toute fille qui veut savoir, ne tarde pas à vouloir pratiquer.

Je commençois à me trouver très-embarrassée des empressements du vieux Marquis & des sots discours de la Geneval, qui pour lui plaire, flattoit sa manie, lorsque Mélicourt qui me croyoit seule, & qui savoit que je l'attendois avec impatience, entra sans se faire annoncer, avec une lettre à la main. Je restai pâle, interdite, & à peine pus-je me lever pour le recevoir. Le vieux Marquis, qui m'observoit, s'apperçut aisément de mon trouble ; mais sans en rien faire paroître, il se leva,

& donna le salut à l'amant de Sainte-Agnès, qui, jugeant aux marques de distinction que portoit le Marquis, de sa qualité, fut très-respectueux. Madame de Geneval, qui n'avoit point encore vu Mélicourt chez moi, & qui vit le peu de cérémonie avec laquelle j'en usois avec lui, (n'ayant point distingué qu'elle ne procédoit que de mon embarras) me demanda à l'oreille, si ce Monsieur étoit de mes parents, ou de mon pays: je lui répondis avec beaucoup de distraction, que oui: sur ce pied, continua-t-elle avec une demi-voix, & qui sembloit être proférée pour être entendue, il faut l'arrêter à souper. Je ne répondis à cette sottise (on pardonnera le terme) que par le silence. On s'étoit rassis; le vieux Marquis & Mélicourt étoient entrés en conversation. Comme ce jeune provincial avoit beaucoup d'esprit, il s'en tira fort bien, & fut applaudi. Mélicourt qui avoit autant ses affaires à cœur que les miennes, de fil en aiguille, conta l'histoire de sa maîtresse, & cela dans la vue sans doute d'intéresser le Marquis en sa faveur. Celui-ci, qui ne cherchoit que les occasions de me connoître, & peut-être celle de me plaire, se tourna de mon côté, & me demanda si je m'intéressois beaucoup au sort de la belle Religieuse. J'étois trop son amie pour hésiter à l'en assurer. Eh bien! Madame, s'écria le Marquis, je vous promets de bons offices; je suis fort ami de Monsieur de ***, qui peut tout dans de pareilles affaires. Monsieur, continua-t-il en adressant la parole à Mélicourt, n'a qu'à se donner la peine de m'envoyer un mémoire bien détaillé & je vous en rendrai, Madame, bon compte.

Je remerciai le vieux Marquis avec un air d'empressement qui lui fit connoître que je m'intéressois vivement au sort de mon amie. Les gens de Cour vous louent de tout, je reçus à ce sujet un compliment sur mon bon cœur. Mélicourt joignit le sien, & comme l'entretien ne roula plus que sur

ce sujet, je fus moins embarrassée qu'auparavant.

Cependant la visite du vieux Marquis commençoit à me devenir à charge, je ne savois de quel artifice me servir pour m'en défaire. J'avois une impatience extrême de savoir des nouvelles de son fils: Mélicourt avoit sans doute àm'en apprendre. Que la crainte est désagréable en pareil cas! Je souffrois, on ne le peut davantage; mais je devois prendre patience, je n'étois pas encore à la fin de mes embarras.

Ma bonne & très-simple tante, qui, par un bonheur extrême se trouva dans mon antichambre, & à laquelle j'avois ordonné de ne laisser entrer personne sans m'en avertir, chose à laquelle elle avoit cependant manqué à l'égard de Mélicourt, s'en souvint alors, & vint me dire qu'il y avoit un Monsieur qui avoit dîné avec moi, qui venoit me voir: je ne pus m'empêcher de rougir de la réminiscence, dans la crainte de quelque contretemps cruel; je me levai & je sortis en faisant une excuse à la compagnie. C'étoit Saint-Fal; un moment plus tard il entroit. Ah! Ciel! m'écriai-je, qu'alliez-vous faire? Fuyez, le vieux Marquis est ici. Juste Dieu! qui l'auroit cru, reprit le Comte? Et qu'il se trouve chez vous bien mal-à-propos! j'ai mille choses à vous dire, je décampe, tâchez d'abréger cette visite, je reviendrai dès que mon oncle sera sorti. Quelle nouvelle du Marquis, lui dis-je en le conduisant jusqu'à la porte? Il est fou, poursuivit Saint-Fal. ...Dans le temps que le Comte achevoit ces mots, & qu'il alloit ouvrir la porte pour se retirer, l'on frappa; je fus plus morte que vive. Ne seroit-ce point votre cousin, m'écriai-je? Car qui pourroit venir me voir que lui? Si cela est, ajoutai-je, qu'il se retire. Ne le craignez pas, continua Saint-Fal, ce n'est pas lui sûrement. Plût au Ciel que cela fût! nous trouverions bien le moyen de le dérober à son père. Eh! pourquoi me dites-vous cela, repris-je

émue? Qu'eſt-il donc arrivé? Saint-Fal n'eut pas le temps de me répondre, on refrappa, je crus devoir le faire paſſer dans ma cuiſine en attendant qu'on eût ouvert la porte, & il y entra. Pour moi qui ai toujours été peureuſe, & qui étois d'ailleurs agitée de ce que venoit de me dire Saint-Fal, je rentrai dans mon appartement en ordonnant à Barbe d'aller ouvrir la porte. J'étois plus morte que vive, je me remis à mon métier avec un trouble dont il n'étoit pas difficile de s'appercevoir.

Le vieux Marquis n'y faiſant que trop d'attention, s'approcha de mon oreille avec un air de confiance, & me demanda ſi quelqu'un m'avoit donné du chagrin, ou ſi quelque raiſon ſecrète occaſionnoit mon trouble, en m'offrant ſes ſervices au cas qu'il fût aſſez heureux pour que j'en euſſe beſoin. J'allois répondre à ce diſcours, lorſque Barbe annonça le Duc de ***. Que je ſuis malheureuſe, me diſois-je en moi-même & en me levant pour le recevoir! eſt-il poſſible que les contre-temps naiſſent ſous mes pas? Je reçus cependant ſon compliment ſans faire paroître de contrainte. L'on ſe raſſit & l'entretien commençoit à rouler ſur la guerre que le jeune Seigneur faiſoit au Marquis, à cauſe de ſon goût & de ſes attentions pour les jolies femmes, lorſque Barbe entra toute effrayée dans ma chambre en criant au voleur. Nous nous levâmes tous; je n'avois garde d'imaginer ce qui pouvoit donner lieu à ſon effroi. Je lui demandai avec crainte de quel voleur elle vouloit parler. Au nom de Dieu, Madame, s'écria-t-elle, que ces Meſſieurs aient la charité de paſſer dans la cuiſine, peut-être que celui qui vient de ſortir n'étoit pas ſeul, car il eſt deſcendu auſſi fièrement que s'il n'avoit rien à craindre. Quelque troublée que je dûſſe être en reconnoiſſant que la ſortie de Saint-Fal de la cuiſine où je l'avois prié d'attendre, & dont Barbe n'étoit pas inſtruite, occa-

sionnoit ses clameurs: quelqu'inquiète, dis-je, que je dûsse être, je ne pus m'empêcher de rire intérieurement de la mépriſe. Il fallut cependant par honneur, affecter de la frayeur, pour ne rien donner à ſoupçonner. Comme je ne jouois pas mal mon rôle, le jeune Duc ne voulut pas ſouffrir, auſſi-bien que le Marquis, que je ſortiſſe de ma chambre, & ils furent avec Mélicourt & Barbe faire la viſite de l'appartement & de la cuiſine : il n'y eut ni coin ni recoin que ma trop crédule tante ne furetât. Dans cette recherche on trouva un gant de caſtor à frange d'or ; le jeune Duc s'en ſaiſit & revint comme en triomphant vers moi: ma foi, Madame, s'écria-t-il en riant, le voleur eſt un petit-maître, & mérite aſſurément qu'on lui faſſe grace en faveur de ſon gant. Je tremblai qu'il ne fût reconnu : c'étoit celui de Saint-Fal qu'il avoit oublié ; heureuſement qu'on n'y fit point d'attention. Le jeune Duc, plaiſantant & voulant me divertir, dit cent choſes agréables au ſujet du voleur & du gant ; il fit la guerre à Barbe, & feignit de croire qu'elle avoit eu d'autres raiſons pour crier ; il aſſûra enſuite avec un grand ſérieux, qui fit éclater de rire tout le monde, que l'homme qui s'étoit ſauvé, étoit aſſûrément un amant, & que ſi ma femme-de-chambre, ajoutoit-il, (terme plus poli que celui de ſervante) en vouloit convenir, on connoîtroit qu'il ne ſe trompoit pas.

Le ton avec lequel cette badinerie fut prononcée, & la figure de ma pauvre tante qui faiſoit un contraſte charmant à la ſuppoſition, égaya l'entretien au point que j'enrageois d'être obligée de rire, malgré le peu d'envie que j'en devois avoir. J'en fus bientôt punie ; l'on vint avertir le vieux Marquis que le temps qu'il devoit ſe rendre au Château, étoit arrivé. Je lus dans les yeux du jeune Duc qu'il auroit bien ſouhaité reſter encore quelque temps avec moi ; mais comme je

n'avois pas les mêmes raisons de le ménager que le vieux Marquis, je fus assez ferme pour annoncer que j'allois écrire & profiter d'une occasion que m'offroit Monsieur de Mélicourt, pour rendre des lettres dont il vouloit bien se charger. Ce moyen réussit; le Duc & le Marquis prirent congé de moi, en m'assurant qu'il y avoit un long temps qu'ils n'avoient passé une journée si agréable. Je feignis de leur être obligée de leur politesse; mais dans le fond de moi-même, j'aurois desiré que c'eût été la dernière qu'ils m'eussent fait l'un & l'autre.

Lorsque je fus seule avec Mélicourt, je lui demandai avec empressement la lettre du Marquis. Je crains bien que vous n'en soyez pas contente, me dit-il en me la remettant & je me trouve bien malheureux de vous avoir si mal servi pour la première fois. Ce début me fit trembler & ouvrir avec précipitation le papier. Il contenoit ce qui suit :

LETTRE

DU MARQUIS A JEANNETTE.

*Je suis surpris, Mademoiselle, que vous preniez la peine de me rendre des comptes que vous ne me devez point. Je vous ai été trop attaché pour désapprouver les complaisances qui me semblent dûes à la qualité & au mérite de Monsieur le Duc de***. S'il pense comme j'ai pensé pour vous, j'aurai du moins la consolation d'avoir été le premier artisan de votre félicité; je n'ai garde de consulter sur ce sujet mes intérêts, & encore moins de me plaindre. Le sacrifice ne seroit pas dans son entier; les reproches seroient encore moins de saisons, à cause de la délicatesse dont je me pique. Vous avez reçu le Duc chez vous, vous avez été au Spectacle avec lui, parce que vous avez cru le pouvoir faire; le goût doit décider. Je vous souhaite, Mademoi-*

selle, plus de satisfaction qu'à moi : vous le méritez & je me donnerai bien de garde de chercher à troubler votre nouvelle inclination par une présence qui vous seroit aussi à charge qu'elle seroit inutile. Je n'en ai pas davantage à vous dire. Adieu pour jamais.

LE MARQUIS DE L. V.

Juste Ciel ! m'écriai-je, en versant des pleurs après la lecture de cette lettre ! se peut-il que l'on soit si injuste, & que tant d'amour soit payé de tant d'ingratitude ? Cruel ! m'écriai-je, en jettant un triste regard sur cette lettre fatale, que vous ai-je fait, pour me rendre si malheureuse ? Saint-Fal entra comme je prononçois ces mots, il fut attendri de ma situation. Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, en jettant des regards étonnés sur Mélicourt, qu'il ne connoissoit pas, mettez un frein à votre douleur, elle ne sera que passagère ; pardonnez à celui qui vous la cause, il ne vous offense, que parce qu'il vous aime avec trop d'excès. Non, Monsieur, interrompis-je, il ne m'aime pas, & il ne m'a jamais aimée : il devoit me connoître ; mais puisqu'il doute de ma foi, je saurai la lui prouver. Au nom de ce qui vous est de plus cher ; aidez-moi à fuir un climat que je déteste. Hélas ! j'avois bien raison de le redouter. Que j'étois folle, ma chère Sainte-Agnès, poursuivis-je, en levant les yeux au Ciel, lorsque je vous ai quittée ! Que ne suivois-je la sage Lindamine ? Que ne m'échappois-je ? Mon cœur seroit en paix à présent ; j'aurois appris peu-à-peu à me détacher du monde, & s'il eût été dit que je dûsse essuyer des injustices, & cesser d'être aimée, du moins me serois-je accoutumée à chercher dans les pratiques du salut, ma consolation. Voilà le fruit, ou pour mieux dire, continuai-je, la punition des égarements d'une jeunesse trop étourdie. Ah ! Marquis ! cruel Marquis ! réserviez-vous ce coup à la trop vive

tendreſſe que j'ai pour vous ? Je vous perds, vous me fuyez, je ne vous ſuis plus rien ! Pardonnez, cher amant, aux chagrins que je vous ai cauſés, & au malheur que j'ai eu de vous déplaire ; vous en ſerez aſſez vengé, j'en mourrai de regret.

Saint-Fal, toujours tendre & délicat, ſe montra toujours généreux. Au lieu de profiter de l'occaſion qui ſembloit favorable à ſon amour, il fit tous ſes efforts pour diſculper ſon couſin, & pour lui conſerver les ſentiments d'amour dont ma douleur extrême ne donnoit, hélas ! que trop de preuves. Pendant deux jours encore que durèrent mes tranſports, il fut aſſidu & fidèle à cet honneur déſintéreſſé dont il ſe piquoit. Mélicourt qui avoit ſes affaires particulières, aidoit à me rendre plus tranquille dans le temps où il pouvoit me voir ; mais l'on travailloit inutilement à mon repos, je n'en pouvois plus eſpérer que la mort. Le Marquis ne reparoiſſoit plus, l'on m'avoit enfin avoué qu'il étoit allé rejoindre le régiment qui devoit ſervir en Allemagne, où la guerre ſe faiſoit pour lors. Que ne devins-je point, à ces affreuſes nouvelles ! je ne voulois voir perſonne. Saint-Fal, le complaiſant Saint-Fal, épuiſoit enfin la bonté de ſon caractère : à peine le pouvois-je ſupporter ; il n'y avoit que le vieux Marquis que je n'oſois congédier, à cauſe de cet empire dont j'ai parlé ; mais j'étois ſi triſte, que, ſans qu'il en pénétrât la cauſe, il n'étoit pas poſſible qu'il ne s'apperçût de mon changement ; cependant il avoit la complaiſance de ſe conformer à mon humeur. Pour le jeune Duc, il ne ſavoit ſur quel pied danſer ; je l'avois ſi mal reçu le lendemain du jour qu'il étoit venu chez moi, quoiqu'il m'eût apporté une forte gratification qu'il m'avoit fait obtenir, & qui donna lieu à une terrible équivoque dont je parlerai autre part. Je m'étois expliquée au ſujet de ſes viſites avec tant de fermeté, qu'il n'oſoit

me revoir que très-rarement, malgré cet air aisé qui lui étoit si naturel; ce qui prouve à quel point est le pouvoir d'une femme lorsqu'elle vous enchaîne par les liens de l'amour; sa tyrannie est extrême, & l'on s'y soumet d'autant plus servilement, que la crainte de déplaire est le fondement de cet empire. Le jeune Duc, le vieux Marquis, & le tendre Saint-Fal, étoient dans ce cas, & d'autant plus à plaindre, que leur ardeur n'étoit flattée d'aucun espoir.

Huit jours s'étoient déjà passés sans que j'eusse pu me résoudre à prendre encore aucun parti; tantôt je voulois aller me renfermer dans un Couvent, un moment après rejoindre ma famille, me jetter aux pieds de mon père, & pour me punir de ce que j'appellois alors égarement, reprendre l'état servile dans lequel j'étois née: vingt fois j'avois été à la veille d'avouer à ma tante que j'étois sa nièce; la vanité seule avoit empêché cet aveu. Enfin, le neuvième j'écrivis à Saint-Fal, pour le prier de se rendre chez moi de bonne heure. Mon parti étoit pris. Combien de larmes ne m'en avoit-il pas coûté! mais ma vertu avoit triomphé, j'étois résolue de me jetter dans un Cloître, & de profiter des offres réitérées de Saint-Fal, pour m'assurer un état de Religieuse que je voulois embrasser. Qu'une fille à mon âge se connoît peu, & qu'elle doit être sur ses gardes lorsqu'elle a des raisons pour brusquer un établissement! Nous avons la foiblesse de donner souvent dans l'extrême; un dépit amoureux, l'inconstance d'un amant, ou d'autres raisons semblables, égarent l'esprit, ou pour mieux dire le jugement. Dans cette ivresse une jeune personne se détermine, elle épouse un rival sans inclination, ou elle se cloître sans goût. Qu'en arrive-t-il? la léthargie cesse, on se reconnoît, on voit avec horreur le pas qu'on a fait, l'état dans lequel on s'est engagé; le seul remède est la douleur, les larmes: on appelle la mort à

son secours ; on est jeune, elle est longue à venir : l'on meurt mille fois avant que de mourir. Qu'on me pardonne ces réflexions, j'écris pour mon sexe, je l'ai annoncé, je ne saurois trop lui prouver que le seul bien qu'il doit envisager, c'est la sagesse ; lorsqu'on la conserve, on ne court aucun des dangers dont je viens de parler ; elle empêche qu'on ne s'y précipite, parce qu'elle ne vous y expose jamais.

Saint-Fal m'étoit trop attaché pour ne pas voler à mes ordres. Dès que je l'apperçus : venez, Monsieur, venez, lui dis-je, mettez le comble à vos bontés ; je ne compte dans le monde que sur vous. Dois-je me flatter que ce n'est pas vainement ? En devez-vous douter, reprit-il, avec un air qui prouvoit sa sincérité ? Parlez, belle Jeannette, il n'y a rien qui me paroisse impossible pour vous donner des marques de mon zèle ? Faut-il aller joindre le Marquis, lui reprocher son injustice, l'obliger.....? Non, continuai-je, avec plus de tranquillité qu'il n'en devoit attendre. Monsieur votre cousin a les yeux dessillés ; l'amour l'aveugloit, il a senti la distance qu'il y a de lui à moi ; il a rougi de ses foiblesses, il les répare en m'abandonnant. Je l'aime encore trop pour condamner un procédé qui pouvoit être plus doux ; mais je respecte jusqu'à ses rigueurs : n'en parlons plus, cher Comte, ajoutai-je, en ne pouvant m'empêcher de verser des pleurs : il faut oublier ces heureux moments où je me repaissois d'une trop flatteuse illusion, & réparer par une vie plus convenable, tous les égarements dans lesquels une folle passion m'avoit plongée. Mon dessein est de me jetter dans un Couvent, sous le nom le plus commun, & d'humilier une vanité à laquelle j'ai trop laissé prendre d'empire ; le Ciel qui aura pitié de ma jeunesse, & j'ose dire, de mon innocence, me prêtera des forces pour éviter les liens cruels dont je suis obsédée ; je le prierai sans cesse d'ar-

racher de mon cœur une image trop profondément gravée ; mes larmes répandues continuellement à ses Autels, le toucheront, & l'engageront peut-être à me donner une paix dont je suis, hélas ! actuellement bien éloignée.

Ces mots furent prononcés avec tant de larmes, que le compatissant Saint-Fal en fut attendri jusqu'à donner des marques de la même foiblesse. Après m'avoir renouvellé combien il étoit sensible à ma douleur, il me remontra avec toute la vivacité possible, combien le parti que je voulois prendre, étoit peu convenable, & le risque que je courois de me rendre malheureuse le reste de mes jours. Il me fit observer avec adresse, que cet état étoit incompatible à mon humeur, & que je n'aurois pas plus tôt fait des vœux que j'en serois au désespoir. Il me fit un portrait sensible d'une Religieuse sans vocation, me représenta avec énergie les tourments perpétuels que son antipathie lui causoit à tous les instants, détailla sa dépendance, ses humiliations qui croissoient à chaque jour ; il fut jusqu'au point d'y intéresser le salut, & de le mettre en doute avec tant de pas faits pour s'en assurer ; enfin il parla comme un homme inspiré : s'il ne m'ébranla pas, il ne laissa pas au moins de me causer beaucoup d'émotion.

Saint-Fal avoit des raisons pour tâcher de faire évanouir mes idées de retraite ; il espéroit, cela est bien naturel. Il passa ensuite des désagréments & des dangers qu'il m'avoit représentés, à un état mitoyen qui tenoit de la retraite & du monde. A quoi sert, me dit-il, de se rendre esclave lorsqu'on peut vivre dans l'état d'indépendance ? le Cloître est un secours certain pour les ames timides ou inclinées à broncher ; elles font admirablement bien en se renfermant, de s'ôter des occasions qui pourroient peu-à-peu les engager dans le vice : mais vous, belle Jeannette, dont l'esprit est fait, que la plus austère vertu soutient, à quoi

sert que vous vous armiez contre des attaques imaginaires, & que vous contraigniez le fonds de votre humeur, qui n'eſt point fait pour languir éternellement dans un Cloître? Cette humeur vous donne aujourd'hui un dégoût affreux pour le monde : eh bien ! ſatisfaites-la ; quittez-le, mais n'y renoncez pas, afin que ſi ce goût trop hâté change, vous n'ayiez aucun ſujet de vous repentir. Qui vous empêche de vivre dans un quartier reculé, de feindre un départ, de vous y donner ſous un nom ſuppoſé, & de n'y voir perſonne ? Je ſerai le premier à me bannir de cet aſyle, qui deviendra charmant, dès que vous y ſerez. Que ſavez-vous, belle Jeannette, ſi au bout d'un certain temps, le Marquis apprenant ſon injuſtice, ne viendra pas à vos pieds vous jurer ? . . Ah ! quand il ſeroit vrai qu'il changeroit de réſolution, & qu'il reviendroit à moi, interrompis-je, jamais je ne reverrois un homme capable de m'avoir ſoupçonnée. Non, Comte, j'aurois conſervé mon amour pour cet ingrat, je l'aimerois encore plus que ma vie, qu'il voudroit vainement me revoir. Je vous le répète, je ne varierai jamais ſur cet article : mon parti eſt pris, & rien au monde n'eſt capable de me le faire changer.

Saint-Fal, au lieu de me contraindre, feignit d'entrer dans les raiſons que j'avois alléguées ; il convint que ſon couſin méritoit la fermeté que je faiſois paroître à ſon égard ; mais il perſiſta ſur la manière dont je devois me détacher de lui. Votre eſprit eſt actif, me dit-il, charmante Jeannette, & le cœur eſt de moitié de cette vivacité pour demeurer dans l'indifférence, quand je ſuppoſerois qu'elle pût ſuccéder à un amour ſi tendre ; ce cœur la vaincroit bientôt ; il eſt fait pour aimer, il aimera toujours. Plût au Ciel qu'en changeant d'objet, il ſe ſouvînt que vous avez dans le monde un amant ! . . . . Le Comte alloit ſans doute parler de lui, lorſque ma tante entra dans ma cham-

bre, éclairant quelqu'un qui la suivoit, & que je reconnus d'abord pour le jeune Duc. Au moins, Madame, s'écria-t-elle, en entrant, ne me grondez pas, j'avois refusé Monseigneur (c'est ainsi que la bonne Barbe appelloit tous ceux qui avoient de l'or sur leurs habits); mais il m'a dit qu'il avoit à vous parler de choses de conséquence qui ne souffroient aucun retardement. Je me levai pour recevoir cette visite; elle me venoit bien mal-à-propos: j'avois les yeux rouges, & il n'étoit pas difficile de voir que j'avois pleuré. Eh! mon Dieu! s'écria le jeune Duc en me faisant asseoir, auriez-vous déjà appris le sujet qui m'amène? A la tristesse qui paroît sur votre physionomie, je n'en doute pas: mais en vérité, Madame, cela ne doit pas vous inquiéter à ce point; vous avez des amis qui vous donneront des preuves de leur attachement. N'en doutez pas, Madame, & Saint-Fal qui me connoît, continua ce Seigneur, vous dira que je prends chaudement les intérêts de ceux auxquels je suis attaché.

Ce discours me surprit. Que seroit-il arrivé, me dis-je en moi-même, qui me mette dans le cas d'avoir besoin de protecteur? Je cachai autant que je le pus, mon trouble; je n'osois me défendre de ne rien savoir, dans la crainte de donner lieu au Duc de me demander la cause des pleurs dont il s'étoit apperçu. J'usai d'adresse, & je le priai de me faire part de ce qui me regardoit, comme si je n'en fusse pas informée, afin de concilier son rapport avec ceux qui m'avoient été faits, pour mieux juger du fonds que j'y devois faire. C'est une badinerie, me dit-il, qui ne doit point vous alarmer, on sait se prêter dans ce pays, & il ne s'agira que de donner un bon tour à la chose. Il est vrai qu'en examinant de près cette affaire, elle pourroit bien faire quelque peine à toute autre personne qu'à vous, Madame, mais ce n'est pas ce dont il est aucune question à présent, & l'on n'auroit pas beau

jeu à vous tracasser ; vous trouveriez dans le Marquis de L. V. Saint-Fal & moi, des gens qui ne le toléreroient pas. Je gage que le Comte est de mon sentiment.

Ce discours ne faisoit qu'irriter mon inquiétude & ma curiosité ; Saint-Fal, qui d'un coup-d'œil me pénétra, & qui étoit fort familier avec le Duc, entra dans mon idée, & lui demanda s'il avoit juré de me donner de l'inquiétude, en me faisant attendre si long-temps à me circonstancier cette histoire. A Dieu ne plaise, reprit le Duc en prenant place, je croyois avant toute chose devoir rassurer Madame : voici le fait ; on a pu le détailler d'une autre manière ; mais on peut compter sur ce que je vais rapporter, & je le tiens d'original.

Il y a deux heures, me dit le Duc, qu'une femme, à-peu-près de votre âge, mais moins belle que vous, accompagnée d'un homme, s'est fait annoncer chez moi sous votre nom, à l'issue de mon dîner.

J'étois en compagnie, & dans la confiance que c'étoit vous, Madame, je suis sorti précipitamment de table pour vous aller recevoir ; mais quelle a été ma surprise en reconnoissant mon erreur ! vous n'êtes pas seul, m'a dit cette comtesse des Roches, que mon abord a surprise, le préjugé où vous êtes pour une femme qui s'est approprié, je ne sais pourquoi, mon nom, fait trouver extraordinaire que je vienne le lui disputer, & me plaindre de ce qu'elle tue de sang froid mon mari, que j'ai l'honneur de vous présenter, & de ce qu'elle obtienne des graces en cette considération. Vous devez vous imaginer à quel point j'ai été étonné de ce début ; mais, mon Dieu, ai-je répondu à cette femme, vous m'embarrassez cruellement, & je ne sais que croire de l'assurance avec laquelle vous me parlez, sous le nom d'une personne que je considère très-fort, & que je connois de même. Le Comte des Roches a re-

pris alors la parole, & m'a dit très-poliment qu'il ne doutoit pas que celle pour qui je m'étois intéressé ne portât le même nom que lui ; qu'il savoit qu'il y avoit plusieurs Officiers dans les troupes du Roi qui en avoient un semblable ; mais que ce qui le surprenoit, étoit que malgré qu'il se fût présenté, & qu'il prouvât qu'il existoit, qu'on le voulût mort jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de son Régiment, auquel on alloit écrire, à ce qu'on lui avoit assuré, pour vérifier cette singulière contestation ; qu'en attendant, on lui avoit signifié qu'on avoit donné son emploi à un autre, & que quand même il seroit vrai que la nouvelle de sa mort fût fausse, il seroit difficile de changer les choses : le Comte a ajouté qu'il étoit d'autant plus en colère contre la personne qui lui avoit joué ce tour, qu'il étoit venu exprès à la Cour pour obtenir une gratification dont il avoit besoin pour aller aux eaux, & dont il n'osoit plus se flatter après celle qui avoit été donnée, quoique ce fût à fausses enseignes : il a fini par me supplier de trouver bon qu'il se plaignît au Bureau, n'ayant pas voulu encore le faire, sachant que je m'intéressois pour la fausse ou la vraie Comtesse des Roches, en m'offrant cependant de se taire si j'avois des raisons pour que cette aventure passât sous silence, comptant que je pourrois par mon crédit, le dédommager du tort que cette affaire lui faisoit.

Pendant que le jeune Duc détailloit cet événement, Saint-Fal se rongeoit les ongles, & sembloit rêver profondément. Pour moi je tombois des nues, & je trouvois qu'il n'y avoit que moi seule dans le monde à qui il arrivât des aventures aussi extraordinaires. Le jeune Duc poursuivit ainsi.

Vous ne devez pas douter, Madame, continua-t-il, en me regardant fixement, de l'embarras où je me suis trouvé à la prière de cet homme. Ma réponse m'a paru tellement importante, que j'ai

cru devoir la remettre au lendemain. L'Officier s'eſt retiré, en me proteſtant qu'il attendroit mes ordres, & je ſuis venu ſur-le-champ, Madame, pour ſavoir de vous comment je dois me gouverner dans cette affaire. Elle eſt ridicule, je vous l'avoue, ajouta ce Seigneur; mais encore faut-il prouver au Bureau qu'on ne lui en a pas impoſé, & que ſi l'Officier & ſa femme portent votre nom, il n'eſt pas moins effectif que vous êtes telle que je vous ai déclarée dans le Mémoire que j'ai préſenté pour vous; il ne faut autre choſe, pour vérifier cette affaire, que de déclarer où Monſieur votre mari eſt mort, afin qu'on y écrive, qu'on connoiſſe que vous êtes véritablement veuve de M. le Comte des Roches.

Saint-Fal, qui vit l'embarras terrible dans lequel ce diſcours me plongea, dont il étoit, à dire le vrai, la cauſe par ſon imprudence, répondit avec un ton ironique qui me ſurprit, que la choſe ſeroit bientôt prouvée, & que ce Comte & cette Comteſſe avoient bien l'air de fourbes, qui, par un manége adroit, vouloient ſans doute, eſcroquer quelqu'un, & qu'avant qu'il fût deux heures je donnerois des preuves de ce que j'étois; mais que pour lors j'avois à ſortir, que je n'oſois, par politeſſe, lui dire que j'avois une affaire indiſpenſable. Mon Dieu! Madame a le plus grand tort du monde de faire des façons avec moi, interrompit le Duc, elle ſait à quel point je lui ſuis attaché: je ſerois au déſeſpoir de la gêner un inſtant, je ſerois trop heureux qu'elle voulût en uſer avec moi aſſez librement pour me renvoyer quand elle a ſes raiſons pour ne me pas voir. Je conçus par le diſcours de Saint-Fal, qu'il imaginoit cette ruſe pour me parler en ſecret, & j'en fus de moitié, avec toute la politeſſe que je crus convenable, pour ne pas faire ſentir au Duc qu'il m'embarraſſoit. Il prit ſur-le-champ ſon parti, ſortit avec le Comte, qui lui en donna l'exemple, en me donnant un

coup d'œil qui signifioit qu'il me reverroit, & je me trouvai seule enfin, si on peut l'être avec cent réflexions plus chagrinantes les unes que les autres.

Tant de traverses coup sur coup, me jetoient dans un abattement si cruel, que j'en perdois jusqu'à l'usage de penser. Saint-Fal arriva comme les pleurs commençoient à s'ouvrir un passage. Il étoit temps, à peine pouvois-je respirer. Je viens à vos genoux, belle Jeannette, s'écria le Comte en rentrant, vous marquer le désespoir où je suis de l'affaire que mon imprudence vous occasionne aujourd'hui; je n'avois garde d'imaginer que l'on en feroit l'usage que le Duc m'a appris, & si j'avois pu savoir les démarches qu'il a faites pour vous faire obtenir cette malheureuse gratification, j'aurois assurément été au-devant de sa bonne volonté, & j'en aurois prévu les suites. Le mal est fait, Comte, repris-je en l'obligeant à se relever, & vous en êtes moins la cause que la destinée cruelle qui me poursuit; mais ne perdons pas en vains discours un temps précieux. Vous voyez que cent raisons pour une m'obligent à fuir, donnez-moi la dernière marque d'amitié, en ne m'abandonnant que lorsque je serai dans un Cloître. Je suis prêt à vous obéir, reprit Saint-Fal en soupirant; je conviens qu'il est de la prudence de vous retirer; mais si vous voulez vous en rapporter à moi (& vous le devriez dans le trouble où vous êtes), je vous mettrois en lieu où vous seriez à l'abri de tous les événements, & vous seriez du moins votre maîtresse. Je me récriai le plus que je pus contre cette proposition: j'assurai le Comte que je m'étois trouvée trop mal de m'être abandonnée jusques-là à moi-même, pour tenter une seconde épreuve, peut-être plus fatale.

Saint-Fal ne combattit plus que foiblement ce dessein; mais il me remontra qu'il falloit, en attendant que l'on eût cherché un Couvent, que

je

je me retiraſſe quelque part. Je trouvai la propoſition raiſonnable, d'autant plus qu'il me fit remarquer, qu'en attendant que je priſſe le voile, je ſerois penſionnaire; & que mes meubles, qui étoient à moi, & qu'il feroit tranſporter, me feroient honneur, & ſerviroient à me faire recevoir plus agréablement. Que cet aimable ami étoit adroit, & qu'il ſavoit l'art de perſuader! Il me prenoit par la vanité, & me faiſoit, pour ainſi dire, enviſager imperceptiblement les agréments qu'une fille a lorſqu'elle entre dans un Couvent bien nippée: il réuſſit. Toutes ces choſes ne firent, il eſt vrai, qu'une impreſſion légère; mais je m'y arrêtai. L'orgueil ne perd jamais rien de ſes droits; il eſt de tout âge, s'inſinue dans tous les caractères; l'expérience nous prouve que, par une ſuperbe oſtentation, nous voulons encore le faire ſuccéder après nous.

Notre conférence dura plus d'une heure, & il fut décidé que je ne partirois que le lendemain; que pour donner le change à la Geneval, dont nous avions tous les lieux du monde de nous défier, Saint-Fal lui diroit, que me trouvant trop étroitement logée, j'avois retenu une maiſon, qui, la trouvant vacante, m'engageoit à la meubler ſur-le-champ & à y loger. Nous prîmes cette précaution, afin que cette femme, qui cauſoit ſouvent avec le vieux Marquis, n'allât point faire quelque diſcours qui le fît tenir ſur ſes gardes, en cas qu'il diſſimulât avec moi. Je ne pouvois m'empêcher de l'en ſoupçonner. Il ne me regardoit jamais, que je n'entreviſſe, dans ſon coup-d'œil, un air fin qui me troubloit toutes les fois que cela arrivoit. L'on verra bientôt que malgré ma jeuneſſe, j'étois clair-voyante. Être femme & fine, eſt à-peu-près la même choſe. A vingt ans il eſt bien rare qu'il s'en trouve d'innocentes; mais finiſſons: la ſincérité n'eſt pas du goût de mes ſemblables, elles la déſapprouveroient.

Les choſes furent exécutées de point en point

comme il avoit été résolu. On démeubla le lendemain, dès le grand matin ; mais au-lieu de porter les meubles où l'on avoit supposé à la Geneval, un Valet-de-chambre du Comte les fit charger sur des voitures retenues, & conduire à Paris.

Une heure avant que de partir j'envoyai chercher Mélicourt, auquel je fis confidence de mon voyage, & des raisons qui m'y engageoient, en lui promettant que dès que je serois logée, je lui écrirois ma demeure, afin qu'il vînt me voir. Il fut sensible à cette attention, & m'assura qu'il ne manqueroit pas, à son retour, de me rendre visite. Il m'apprit que son affaire prenoit un bon train, qu'il espéroit, avant la fin du mois, que Sainte Agnès seroit relevée de ses vœux. Je l'en félicitai de tout mon cœur ; & je lui dis que dès que je serois plus tranquille, j'écrirois à cette chère amie, & qu'en attendant je le priois de lui mander qu'il n'y avoit personne au monde qui l'estimât plus que moi.

L'on ne fait guère de démarches secrètes qui ne soient troublées d'incidents désagréables. J'étois dans une chaise de poste que le Comte m'avoit prêtée pour l'aller joindre, car il avoit parti le premier, & je remerciois en secret le Ciel qui permettoit que j'eusse pris le large sans aucun obstacle, lorsqu'en tournant vers la grande allée, je passai à côté du Marquis, qui revenoit dans son carrosse, de la Ville. Je pâlis jusqu'es au fond du cœur, & je ne pus douter qu'il ne m'eût fort bien connue, car il me regarda fixement & me fit un sourire. Je ne sais ce que ma physionomie lui dit. Je le perdis alors de vue. Ma chaise alloit grand train, & je me flattai que j'en serois quitte pour la peur.

Quelque court que fut le voyage, je trouvai le temps de faire des réflexions ; je m'accoutumois plus aisément aux traverses continuelles de ma vie, qu'au changement du Marquis. Il ne m'aime plus, m'écriai-je, il m'abandonne à mon sort ! fatalu

passion ! pourquoi vous ai-je donné un si cruel empire dans mon cœur, me disois-je ? Pourquoi ne puis-je l'en arracher ; & s'il est dit que je suis faite pour aimer, que ne reconnois-je les soins du plus délicat & du plus complaisant des hommes ? En suivant cette idée, l'amour qu'on a pour soi-même me faisoit observer combien je serois heureuse, si je pouvois parvenir à rendre justice au mérite du Comte : je me le représentois avec cet air de franchise & de bonté, dont il assaisonnoit tous les services qu'il me rendoit ; je ne pouvois m'empêcher de faire attention à une figure agréable & prévenante ; j'admirois son désintéressement & ses façons nobles d'obliger ; je soupirois ensuite, il sembloit que je me donnasse des raisons pour lui rendre justice. Je le mettois en parallèle avec le Marquis ; l'un me sembloit ingrat, l'autre un amant tendre & fidèle. Voilà ce que je pensois quand il parut au bout du cours, où il m'attendoit avec un carrosse de remise ; précautions qu'il avoit prises afin de dérober à tout le monde l'asyle qu'il m'avoit préparé.

J'étois si remplie des idées que je m'étois faites sur son chapitre, que je le regardai avec des yeux & que je lui tins des discours qui ne m'étoient pas ordinaires. La manière dont il y répondit, au-lieu de me faire remarquer que j'y donnois lieu, acheva de me plonger dans une ivresse que le seul trouble de mon esprit occasionnoit. J'entrai familièrement dans le détail de l'appartement qu'il m'avoit loué, comme si je fusse accoutumée à n'avoir rien de caché avec lui ; il m'apprit qu'en attendant que je fusse meublée dans un joli appartement qu'il m'avoit retenu, j'allois descendre dans un hôtel garni, où je serois fort bien. Je le remerciai avec les termes les plus obligeants, de tant de soins & de peines. Hélas ! que j'étois cruelle ! je renouvellois la blessure que le caprice de l'amour, plutôt que mes charmes, avoit faite dans son cœur, & que

la raison auroit peut-être guéri peu-à-peu. Que l'époux que j'aime, plus que ma vie, pardonne cette pitié généreuse. Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui la refuse à un homme qui s'en est toujours montré si digne ?

Nous soupâmes, le Comte & moi, ensemble, tête à tête ; je n'étois point de mauvaise humeur, il étoit comblé du changement prodigieux qu'il remarquoit en moi. Il m'a avoué depuis, que l'idée qu'il avoit que je voulois éprouver sa sagesse & sa façon de penser, pour me décider pour le Cloître, en cas qu'il parût avoir de certains empressements, l'avoit seule retenu & empêché de se jetter vingt fois à mes pieds, pour me marquer les transports que lui causoient mes bontés. Que cette crainte étoit délicate, & qu'elle augmenta mon estime ! L'on voit bien peu d'hommes garder ces ménagements. Une femme est bien heureuse quand elle s'en attache d'aussi parfaits !

Le lendemain Saint-Fal me conduisit à mon appartement : il étoit composé de quatre pièces. Ma chambre étoit si embellie, & si différente de celle de Versailles, qu'à peine en connus-je les meubles. Je ne pus m'empêcher de gronder le Comte, de cette augmentation de dépense : il s'excusa, en me disant qu'il ne l'avoit point ordonné ; mais que ce que je voyois de plus, étoit le reste de mes meubles de Versailles, qui n'avoient pas pu tenir place dans cet endroit ; il avoit toujours des raisons si valables à me donner, qu'il me fâchoit quelquefois de ce que je n'avois rien à y répondre. Voilà à quoi sert l'esprit, & c'est en avoir beaucoup que de soustraire l'humiliante obligation de remercier ; c'est obliger doublement.

Saint-Fal passa encore une partie de la journée avec moi ; il s'occupa à me faire remarquer les titres de plusieurs livres nouveaux, dont il avoit augmenté ma bibliothèque, & qu'il me conseilloit de lire, disoit-il, pour me dissiper, afin de me

mettre en état de me décider plus librement. Après m'avoir demandé la permission de souper avec moi, ce que je ne me sentois pas la force de lui refuser, quoique je me représentasse, on ne peut pas mieux, que cela n'étoit pas dans les règles de la décence, il me demanda, pendant que ma bonne tante mettoit le couvert, s'il étoit assez malheureux pour me contraindre, ou si j'avois si peu de confiance en lui, que je n'osasse lui parler des choses qui me faisoient plaisir? J'avoue que cette question m'embarrassa, & que je ne touchai point au but. Le Comte avoit l'art de me deviner. Vous êtes adorable, me dit-il en me pressant respectueusement les mains : voilà deux jours que j'ai joui du charme de vous voir, & vous ne m'avez point parlé du Marquis? En me disant ces mots, l'adroit Saint-Fal me regardoit fixement: il vouloit sonder le gué, connoître si je l'approuvois, ou si le dépit seul contre mon amant m'empêcheroit d'en parler. Je rougis à sa demande, mon cœur me représenta mon ingrat avec tous ses charmes, & me le dépeignit avec toute sa barbarie. Que vous êtes cruel, répondis-je, avec un air d'inquiétude! pourquoi me faire ressouvenir d'un homme que vous savez que je veux oublier? Quelle satisfaction trouvez-vous à me replonger dans des réflexions qu'il me coûte tant d'éloigner? D'où vient voulez-vous que je pense au Marquis? songe-t-il encore à moi? Non, mon cher Comte, continuai-je avec un peu d'émotion; il n'y a rien qu'il n'y paroisse: il me quitte sans me voir, il part sans me donner le moindre espoir de retour; il fait plus, il me dit un adieu éternel..... Ah! je ne suis que trop convaincue que je lui suis à présent autant indifférente que je lui étois chère autrefois. Peut-être, hélas! soupire-t-il à présent auprès d'une autre femme, à laquelle il jure une ardeur éternelle!..... Cet hélas & ce soupir, interrompit Saint-Fal, qui connut que j'allois m'affliger, prouve ce que je

voulois savoir : oui, Jeannette, belle Jeannette, vous aimez plus que vous ne vous l'imaginez. Le Marquis sera toujours chéri, & son cousin toujours malheureux. Vous venez de prononcer mon arrêt, je le respecte & je vous donnerai des marques, avant qu'il soit huit jours, que je vous aime plus que vous n'aimez votre amant, & en vérité c'est caver au plus fort.

Ce que venoit de me dire le Comte, m'intéressa. Quelles marques devez-vous donc me donner si convaincantes & si brèves, repris-je? & quel rapport doivent-elles avoir avec le Marquis? Autres preuves de ce tendre amour, poursuivit Saint-Fal, en se forçant de sourire: vous ne seriez point curieuse au point où vous le paroissez, si mon discours n'avoit intéressé que moi seul. Pour vous en punir, ajouta-t-il agréablement, je ne vous dirai rien que vous ne m'ayiez promis de ne songer au Couvent, dont vous me parlez à toute heure, qu'à mon retour. Comment! m'écriai-je, vous allez partir & m'abandonner sans que vous m'ayiez remise dans un Cloître? Que cette crainte seroit obligeante, reprit Saint-Fal en soupirant, dans d'autres circonstances!..... Eh! Comte, continuai-je, quel plaisir trouvez-vous à m'humilier? pourquoi douteriez-vous de l'amitié que j'ai pour vous, que je vous dois, & dont vous êtes si digne? mais ne vous plaisez plus à m'alarmer; quel est donc ce voyage que vous devez faire, & le mystère à l'éclaircissement duquel vous mettez une condition? Au nom de Dieu ne me mettez pas plus long-temps en suspens. Eh bien! adorable Jeannette, il faut donc parler, me dit-il en levant les yeux au Ciel! mon devoir m'appelle à l'armée. J'y devrois être depuis huit jours; mais je n'ai pu me résoudre à vous laisser dans un lieu où vous couriez des inquiétudes & des dangers : le mystère est que je verrai le Marquis, & qu'avant huit jours vous aurez peut-être de ses nou-

velles: voilà l'énigme. Je connois trop le caractère de mon cousin pour révoquer en doute que, lorsqu'il vous saura éloignée du Duc, & qu'il fera réflexion sur l'injustice de ses soupçons, il n'expire de regret du procédé avec lequel il en a usé avec vous, j'en suis presque assuré. Jugez, après cette présomption, si je suis à mon aise, & si je me sépare de vous à regret.

Que l'amour & l'espoir ont de puissance sur un cœur prévenu! Le Comte ne m'eût pas plus tôt fait entrevoir que j'étois toujours aimée, & que mon amant reviendroit à moi, que j'avalai à longs traits la douceur de cette idée flatteuse. Je ne fus plus si alarmée de ce départ, que je venois de craindre: mon esprit allant plus vîte que la poste même, faisoit arriver Saint-Fal à l'armée devant vingt-quatre heures; il joignoit le Marquis, assistoit à l'entretien de ces deux amis, voyoit le repentir de mon amant, & lui pardonnoit avant qu'il eût demandé grace. Le souper qu'on servit, interrompit à propos une conversation qui alloit me gêner. Saint-Fal toujours complaisant, toujours délicat, feignit de ne point s'appercevoir de ce qu'il ne démêloit que trop; il m'entretint du plaisir qu'il se faisoit de recevoir de mes lettres, puisqu'il avoit, disoit-il, la permission de m'écrire, & l'espérance de recevoir des réponses: il s'abstenoit de me parler du Marquis: un moment auparavant je lui avois fait un procès de m'en faire ressouvenir, & si je m'étois crue, je l'aurois querellé de ce qu'il m'obéissoit si bien. Amour cruel! fatale passion! dans quel dérangement ne portes-tu pas un cœur trop foible & trop sensible à tes coups? il n'y a qu'un instant que j'étois indifférente; j'avois été deux jours sans parler de mon amant, cela ne m'avoit rien coûté, parce que je le croyois indifférent: l'espoir me ranime, je crois qu'il m'aime encore, & je veux qu'il ne soit plus question que de lui. Ne voilà-t-il pas un véritable trait d'*égarement?* l'es-

prit & le cœur ne ſont-ils pas de moitié de ces déſordres de jugement ? le trait m'eſt échappé ; je n'en dirai pas davantage.

Saint-Fal me fit enſuite ſes adieux ; quelques ſoins qu'il ſe donnât pour me cacher ſes larmes, je les vis couler : je ne pus m'empêcher d'en être attendrie ; je lui fis toutes les amitiés dont j'étois capable pour le conſoler ; il en fut ſi ſatisfait, qu'il me renouvella les aſſurances les plus préciſes de ſon déſintéreſſement, & de l'ardeur qu'il avoit de travailler ſincèrement à mon bonheur. A peine fut-il éloigné que je le fis rappeller ; j'exigeai de lui qu'il ne feroit aucune démarche en ma faveur auprès du Marquis. Malgré la tendreſſe dont j'étois prévenue pour lui, mon petit cœur étoit piqué ; il étoit haut, & ne pouvoit penſer qu'il avoit été offenſé ſans vouloir s'en reſſentir. La crainte que j'eus que le Comte, ſous prétexte de me ſervir, ne fît quelques pas qui me compromiſſent, me fit prendre une précaution aſſez ſingulière pour être ſûre de mon fait : ſi mon amant avoit à revenir, je voulois ne le devoir qu'à ſon amour. Pour cet effet, je liai Saint-Fal par la parole d'honneur ; je lui fis promettre qu'il me manderoit avec la franchiſe d'un honnête homme, tout ce qui auroit rapport à moi, ſans ſupprimer, par égard ou par aucun autre intérêt, aucune des circonſtances qui me regardoient. La réponſe qui me fut faite, me parut ſi ſincère, que je ne doutai pas que je ne fuſſe ſervie comme je le ſouhaitois. Je conſentis à mon tour à ce que Saint-Fal exigeoit de ma complaiſance : c'étoit de ne point apporter aucun changement à mon état juſqu'à ſon retour. Ce fut avec peine que je me rendis à ce deſir ; il me ſembloit que je prévoyois ce qui en devoit arriver.

Le lendemain du départ de cet aimable ami, je me trouvai dans un abattement terrible. Que la ſolitude eſt cruelle lorſqu'on eſt accoutumé à une compagnie agréable & qui nous convient ! C'étoit

en vain que j'avois recours au travail ou à la lecture, tout m'ennuyoit & rien ne pouvoit charmer mes ennuis. Je passai la moitié de la journée à rêver & à m'affliger. Je ne me consolois que dans l'espérance de recevoir des lettres de l'Armée, & j'aurois voulu, si je l'avois pu, abréger le temps, afin d'être plus tôt satisfaite. Le flatteur espoir du retour de mon amant, dont le Comte m'avoit séduit, me passoit à tout moment à l'esprit. Quoi! je le reverrois tendre & fidèle, m'écriois-je lorsque cette idée se présentoit à mon esprit! je serois assez heureuse pour espérer d'être un jour à lui! Tantôt j'espérois, un moment après je détruisois mon espoir; en un mot, je n'étois jamais d'accord avec moi-même; & lorsque je me demandois bien sérieusement de quel côté mon imagination penchoit, je ne savois que me répondre. Incertaine, inquiète, j'allois, je venois, je regardois à travers les carreaux, je passois d'un appartement à l'autre, & je me tourmentois plus que si j'eusse été occupée d'un travail pénible. Lorsque l'esprit souffre, il fatigue le corps au dernier point.

Je soupai, & je me couchai de très-bonne heure; c'est en vain que je voulus fermer l'œil, il ne me fut pas possible: deux fois mes bougies furent éteintes, & autant de fois rallumées. Enfin, ne sachant que devenir, & au désespoir de l'état où je me trouvois, je me relevai & je fus chercher dans ma bibliothèque un livre. Le premier qui me tomba sous les mains, fut une brochure que le Comte m'avoit apportée le jour de son départ, & qui étoit fort courue, à ce qu'il m'avoit dit. Je me remis dans mon lit avec ce livre; je n'en eus pas lu quatre pages, que je commençai à m'intéresser à la jeune personne qui en faisoit le sujet: je m'attendris. Je tremblai de voir la fin d'un ouvrage à qui je devois tant. Je respirai, & le fond de mes inquiétudes changea bientôt d'objets. Je m'oubliai moi-même, pour ainsi dire, en faveur

de l'aimable Marianne que je lisois, il me sembloit trouver un rapport parfait de sa vie avec la mienne. Elle trouvoit une protectrice ; le portrait qu'elle en faisoit, convenoit à Madame de G*** A chaque page je faisois des applications, je m'arrêtois. Hélas! disois- je, c'est moi ; cet amant si tendre, c'est le Marquis ; ce Climal, Monsieur de G***. Quelque différence qu'il y eût de ses aventures aux miennes, je voulois si fort y trouver du rapport, que je forçois les événements, ajustois les portraits ; je m'appropriois enfin jusqu'aux conversations.

Je passai une partie de la nuit à cet agréable amusement, & je ne quittai point la lecture que je n'eusse achevé cette première partie. J'aurois donné tout ce que j'avois pour avoir les suivantes. Que l'Auteur * de cet ouvrage est charmant, m'écriois-je, & que je serois heureuse de le connoître ! On ne peut écrire avec autant de finesse & d'esprit, sans être aimable dans la société. Delà je faisois des réflexions sur l'utilité dont étoit la lecture, & les avantages qu'elle procure. Je me trouvois toute autre depuis que mon esprit s'étoit distrait par les jolies choses dont il étoit rempli. Je me fis un plan de lire ; mes jours couleront plus vîte, me disois-je, j'attraperai un temps plus heureux. Ne suis-je pas trop fortunée de me distraire aussi agréablement ? Le sommeil vint à la fin interrompre ces réflexions, & je passai la nuit beaucoup mieux que je ne m'en étois flattée.

Je fus réveillée à dix heures du matin par la plus belle voix du monde : elle étoit de femme ; d'une flexibilité & d'une douceur si grande, que je me levai exprès pour la mieux entendre. Je n'eus pas de peine à connoître que celle qui possédoit un si riche trésor, demeuroit au-dessus de mon appartement ; les fenêtres étoient ouvertes, & dès que

* M. de Marivaux.

je fus aux miennes, j'entendis jusqu'aux paroles. Je trouvai tant de plaisir à cet amusement, que je ne songeai pas à m'habiller, dans la crainte de perdre une minute de cette aimable fête. J'ai toujours été idolâtre de la musique, & j'en ai fait jusqu'aujourd'hui ma plus flatteuse récréation.

Dès que la voix cessa, je m'habillai & je vaquai aux affaires du ménage; je n'y étois point neuve à mon âge, & j'entendois assez bien l'économie. Ma Tante étoit la meilleure personne du monde; mais elle n'avoit aucun usage de Paris: quoique je dûsse moins qu'elle assurément être au fait de ces matières, je m'en tirois assez heureusement.

Plusieurs jours se passèrent sans que rien d'intéressant m'arrivât; je m'étois jetée absolument dans le goût de la lecture, & j'y trouvois tant de consolation, que j'en occupois presque tout mon temps. Je le variois quelquefois par la musique. J'avois fait connoissance avec la Demoiselle qui chantoit si bien, & dont j'avois été charmée dès la première fois: c'étoit une fille de famille, de vingt-deux ans, qui avoit infiniment d'esprit & le caractère d'une douceur séduisante. Cette fille me plut d'abord avec tant d'excès que, sans entrer dans le détail de ce qu'elle étoit, je m'y livrai avec confiance. Elle venoit dîner tous les jours avec moi; & quand elle y manquoit, ce n'étoit que pour que je lui fisse, disoit-elle, la même grace; pour ce qui étoit du reste de la journée, ni elle, ni moi, ne nous étions point encore avisées de la passer ensemble. Je vivois si retirée & si solitaire, qu'elle n'avoit sans doute osé me proposer de sortir de chez moi: mais pour dire mieux, elle n'avoit pas cru devoir interrompre son train de vie que j'ignorois, pour s'amuser seule avec moi, pendant qu'elle avoit bonne compagnie, ce qui n'étoit pas encore venu à ma connoissance: sans une aventure qui m'arriva quelques jours après, qui m'apprit combien une jeune personne est imprudente de se faufiler avec

des gens qu'elle ne connoît pas, & sur-tout avec des femmes, je me serois peut-être laissé innocemment engager à des liaisons, & je n'aurois pas été la maîtresse de me défaire aisément de cette créature. Qu'une jeune personne court de risques lorsqu'elle est abandonnée à sa propre conduite, & qu'elle ignore tous les piéges qu'on lui peut tendre! Sans un fonds de sagesse extrême, & soutenu par des conseils solides, il est bien rare qu'elle échappe aux embûches qu'on lui dresse. Je n'en fis pas heureusement l'expérience en cette occasion; mais c'est moins à ma retenue que j'en ai l'obligation, qu'au Ciel qui m'ouvrit les yeux sur un péril que je courois.

Un soir qu'il faisoit le plus beau clair de lune du monde, je me mis à la fenêtre pour y prendre l'air. Je commençois à faire les plus cruelles réflexions sur ce que je ne recevois point de lettre de l'armée; trois semaines étoient déjà passées sans que j'eusse aucune nouvelle du Comte, malgré les promesses qu'il m'avoit faites de m'écrire dès qu'il seroit arrivé: je me tourmentois, dis-je, l'imagination pour deviner la cause de cette négligence, lorsque Mademoiselle Junie, c'étoit le nom de cette personne qui chantoit si bien, entra dans ma chambre, & me demanda si je voulois lui faire l'honneur de souper avec elle; je m'ennuie à la mort aujourd'hui, & il n'y a que vous seule, me dit-elle, qui puissiez me tirer d'une tristesse qui m'accable, sans que j'en devine la cause. Seriez-vous assez méchante pour m'y abandonner? L'humeur où je me trouvois, avoit tant de rapport avec ce qu'on me disoit, que j'acceptai avec joie la proposition. Nous tiendrons table, continua mon amie, nous chanterons, & peut-être que cela nous réveillera l'une & l'autre; car vous ne paroissez pas plus gaie que moi. Il faut bien un peu chercher quelquefois dans un petit dérangement à égayer les esprits; & il me semble, ajouta-t-elle,

qu'il n'y a pas un moyen plus sûr que la table. Je fus d'accord de tous ses principes, & je la suivis avec une espèce de plaisir d'être distraite des inquiétudes dont j'étois agitée, qui m'attira, de sa part, mille remerciements de ma complaisance.

Effectivement, le souper fut vif, quoique cela paroisse assez extraordinaire entre deux femmes. Junie avoit des saillies si plaisantes, que je ne pouvois m'empêcher de rire de tout mon cœur. Je n'approuvois pas cependant dans le fond de mon ame, de certaines expressions qui lui échappoient de temps-en-temps; & lorsque cela lui arrivoit, je reprenois mon sérieux; mais elle en badinoit, contrefaisoit ce sérieux, m'obligeoit par-là à le quitter, & m'en faisoit la guerre, comme de minauderies. Ne sommes-nous pas seules, me disoit-elle? personne ne nous entend; & n'est-il pas juste que lorsqu'on est amie & de même sexe, on se dédommage de cette contrainte cruelle dans laquelle on nous élève, & que la décence nous oblige de garder? Mademoiselle Junie étoit la plus adroite fille du monde, & l'on en va juger par un de ses tours. Combien le commerce d'une telle femme est à craindre! Ne faisons point languir.

Depuis le peu de temps qu'elle me connoissoit, il ne lui avoit pas été difficile de se persuader que j'étois sage: elle n'avoit jamais vu d'hommes chez moi: j'y vivois aisément; je parlois peu sur ce qui me regardoit, & toutes ses conjectures auroient été tout au plus que j'étois une jeune veuve à mon aise, & qui, dans la première faveur d'un mari que j'aimois, ne me souciois point de voir personne. J'avois été un jour à la Messe avec elle, & il n'étoit pas surprenant que j'eusse été regardée. Un des amis de cette Demoiselle étoit devenu amoureux de moi, & l'avoit priée, sans doute, de l'introduire & de le présenter: il y avoit quelques jours que, pour arriver à cette fin, elle m'avoit proposé de venir faire de temps-en-temps un qua-

drille chez moi. Ma condescendance auroit été un prétexte bien naturel & bien honnête ; mais je m'étois expliquée si nettement à ce sujet, & je lui avois si bien signifié que hors elle, je ne voulois voir absolument personne, qu'elle n'avoit osé revenir à la charge. L'on va voir de quelle manière elle s'y prit pour arriver à son but. Lorsque je songe encore au danger que je courus, j'en frémis. Le Ciel m'inspira, comme on va juger.

L'adroite Junie, qui vouloit me rendre de bonne humeur, me versoit souvent à boire d'un petit vin muscat, dont la douceur m'avoit enchantée. Malgré ma tempérance, je me défendois vainement de cette humeur agréable. Insensiblement elle me rendit gaie, & j'eus enfin la complaisance de chanter ; ce qui ne m'étoit point encore arrivé depuis que je la connoissois. Junie fut si frappée de la beauté de ma voix, ou en fit si bien le semblant, que je n'eus point de peine à croire que je méritois ses louanges. En vérité, dit-elle, on perd beaucoup à ne point connoître une aussi charmante personne que vous ; & c'est avec raison que vous évitez le commerce des hommes, dans l'éloignement où vous êtes pour eux ; car avec tant de beauté & un talent si merveilleux, vous les feriez vainement, ils vous suivroient partout, & vous auriez tous les jours à essuyer des persécutions de leur part.

Je répondis comme je le devois à cette galanterie, je ne fus point avare d'encens. Junie m'embrassa vivement après les politesses que je lui fis. Ah ça, dit-elle, en se frappant le front, il faut que nous nous donnions un plaisir de Reines. Savez-vous bien que je suis un peu folle, & que mon grand plaisir est de paroître ce que je ne suis pas? J'aime à faire l'homme, & je joue ce rôle on ne peut pas mieux. Demandez à ma Femme-de-chambre (elle étoit présente) ; je veux vous faire l'amour. Moi, continua-t-elle, & je parie que dès

que je me serai déguisée, vous ne me reconnoîtrez pas. Je me mis à rire de cette nouvelle saillie ; & je l'assurai que, sous quelque forme qu'elle parût à mes yeux, elle me seroit toujours agréable. C'est ce que nous allons voir, me dit-elle. Comme elle prononçoit ces mots, on frappa à la porte. Eh, bon Dieu ! s'écria-t-elle, qui est-ce qui vient nous interrompre ? Va voir qui c'est, poursuivit-elle à sa Femme-de-Chambre, & qu'il n'entre personne, à moins que ce ne soit l'amie Sainte-Claire. Pour elle je lui fais grace, elle est aussi folle que moi ; mais pour tout autre, néant.

Je me rassurai à cet ordre, je craignois compagnie ; outre que j'étois dans mon négligé, je m'étois fait une loi de ne voir personne. Ce que Junie avoit feint de prévoir, fut : c'étoit l'amie dont elle avoit parlé. Elle étoit fort aimable, & nous eûmes bientôt fait connoissance. Tu es venue fort à propos, dit-elle à cette fille. Tu auras part au divertissement que j'ai envie de nous donner ; & je t'en ferai juge, aussi-bien que la belle veuve. La Demoiselle demanda d'un air naturel, de quoi il s'agissoit ; on la satisfit, elle en marqua de la joie. Vous ne sauriez croire, me dit-elle, combien elle est plaisante en Cavalier. Non, elle est d'une folie qui ne se peut comprendre. Il y a six mois qu'elle fut à la campagne, déguisée en homme ; elle fit l'amour trois jours à une fort jolie femme, & elle débita si bien ses douceurs, qu'elle en fit la conquête : le dénouement de cette piéce fut parfait. La Campagnarde fut si affligée de la métamorphose, qu'elle en tomba malade. Elle n'avoit jamais voulu se marier, & notre folle lui en avoit si bien inspiré le goût, qu'elle a subi enfin le joug. Je ris beaucoup de cette histoire, elle me donna l'envie de juger par mes yeux si le rôle étoit aussi-bien joué qu'on vouloit me le persuader. On ne me fit pas languir, & le Cavalier parut un moment après.

Il débuta d'un air aisé, & se jetta tantôt à mes pieds & tantôt à ceux de la Demoiselle survenue. Il avoit un fort joli masque sur le visage ; je jugeai que Junie avoit usé de cette précaution pour rendre la scène plus naturelle. La confiance que j'avois du déguisement ne me faisoit point tenir sur mès gardes. D'ailleurs la Sainte-Claire me donnoit, pour ainsi dire l'exemple de la bonne foi. Quand je repoussois le masque d'un air sérieux, le Cavalier faisoit semblant de bouder & de s'en venger, en me préférant l'autre Demoiselle. Tout cela paroissoit si vraisemblable, que j'en fus pendant plus d'une heure la dupe. Mais à la fin je commençois à me défier de quelque chose, lorsque, sous prétexte de dire des douceurs à la perfide Sainte-Claire, j'entendis distinctement ces mots : elle est adorable ; mais imagine donc un moyen pour que cette comédie finisse, je suis à bout de mon rôle ; à quoi mènera-t-il ?

Ces mots m'étonnèrent, & me firent monter le rouge au visage ; je devinai le mystère, & je fus assez maîtresse de moi-même pour n'en rien faire paroître. J'usai d'artifice à mon tour, & je me levai dans l'intention de fuir adroitement ; on voulut me retenir, mais je prétextai que j'avois des raisons personnelles pour être sans témoin ; & afin de donner moins de soupçon, j'en fis l'aveu tout haut, comme si je ne me fusse défiée de rien. La Femme-de-Chambre me conduisit dans le boudoir de sa maîtresse : il avoit une sortie secrète sur l'escalier, chose que je savois, & dès que j'y fus, j'ouvris l'autre porte, & je m'enfuis de toutes mes forces chez moi, en rendant graces au Ciel, en chemin, du danger dont il venoit de me préserver, avec un bonne résolution de ne faire de ma vie, de mon chef, aucune connoissance, & de rompre tout commerce avec une amie si dangereuse.

A peine fus-je descendue qu'on vint après moi ;

Barbe à laquelle je dictai la réponse, dit que je me couchois, & que j'avois défendu qu'on ouvrît. Junie, qui étoit à la porte, fit tout ce qu'elle put pour m'engager à lui faire ouvrir ; mais je tins bon, & elle s'en retourna, je crois, bien confuse d'avoir été la dupe de son aventure.

Cependant au lieu de me coucher, je guettai au travers de la serrure de la porte, afin de confirmer le soupçon que j'avois que Junie avoit substitué à sa place un homme, pour lui donner lieu sans doute de faire ma connoissance : je ne m'étois pas trompée. Je reconnus, à la lueur d'un flambeau qu'un laquais portoit devant un homme, l'habit de celui qui avoit joué le rôle supposé de cette fille. Il me parut jeune & assez bien fait, il donnoit la main à Sainte-Claire, qui étoit sans doute du complot, car ils s'arrêtèrent à ma porte : & par le peu que j'entendis, je jugeai que ce cavalier étoit amoureux de moi. Je résolus de me tenir dans les suites, si bien sur mes gardes, qu'il ne m'arriveroit jamais de pareilles aventures. Mais je n'étois pas encore à la dernière.

Le lendemain Junie vint pour me voir, la porte lui fut fermée, & il ne lui fut pas difficile de croire que je n'avois pas été la dupe du tour qu'elle avoit voulu me jouer. Elle m'écrivit, mais sa lettre lui fut rendue sans avoir été lue. Elle parla à ma tante, & lui dit de me dire qu'elle étoit fort surprise que je me brouillasse avec elle pour des jeux d'enfant : tout cela ne servit de rien, & je fus si constante dans cette conduite, qu'elle prit son parti & me laissa en repos.

Il n'en fut pas de même du Cavalier qui avoit pris la peine de m'aimer ; plus il trouva de difficultés, & plus il devint ardent, comme c'est à-peu-près l'ordinaire.

Il m'écrivit, se présenta à ma porte sur toutes sortes de déguisements : il n'en fut pas plus avancé. J'étois sur mes gardes, je me défiois de la

simplicité de Barbe, & je veillois moi-même; il n'étoit pas aisé de m'en imposer.

Un jour que je travaillois dans ma chambre, il fut jeté par la fenêtre (sans doute de Junie) un paquet cacheté qui fit beaucoup de bruit en tombant, à cause de sa pesanteur; je le ramassai, il étoit à mon adresse, & outre une lettre que je conjecturai qu'il renfermoit, je ne pouvois douter qu'il n'y eût aussi une grosse somme en or. Je rougis, & je me trouvai très-embarrassée. Quel parti prendre? De le reporter moi-même, c'est ce qu'on demandoit; de le renvoyer par ma tante, on pourroit nier de l'avoir reçu; le reprendre pour m'embarrasser, & me le redemander au bout de quelques jours, ou prendre ce prétexte pour m'obliger à recevoir la visite dont je faisois tant d'efforts pour me parer.

Je fus plus d'une heure à rouler mille choses dans ma tête à ce sujet; enfin je me déterminai. J'envoyai Barbe à la Paroisse, avec une lettre que j'écrivis à un sage Vicaire dont la réputation de probité étoit connue: je le priois de me faire l'honneur de me venir voir sur-le-champ, pour une affaire d'une conséquence extrême. Je ne doutois pas qu'il ne répondît à mon empressement.

A peine ma tante fut-elle partie, que je fis réflexion à ce que je venois de faire. J'avois entendu dire toute ma vie que les personnes prudentes ne doivent point donner lieu aux gens d'une certaine sorte d'entrer dans nos affaires, & que cela mène quelquefois au repentir. Il étoit naturel que l'on s'informât qui j'étois: ma jeunesse & cette beauté dont on me flattoit, pouvoient occasionner des questions & des recherches. Que pouvois-je répondre? Dire vrai, je risquois des exhortations, des remontrances. M'en auroit-on cru sur ma parole, sur mes protestations de sagesse? M'avouer telle que j'étois, ne donnois-je pas lieu à des jugements désavantageux dans l'état

commode où je me montrois, & à une supériorité sur moi, qui pouvoit obliger à me remettre entre les mains de mes parents ? Cette idée m'effraya, je résolus de ne le point laisser entrer dans ce qui me regardoit, de me conduire de sorte avec l'Ecclésiastique que j'attendois, qu'il n'eût aucune prise sur moi : je comptois beaucoup sur les bons rapports qu'on feroit de moi, en cas qu'on fît des enquêtes de ma façon de vivre, étant certaine que depuis que j'étois dans cette maison, il n'avoit pas été question de moi : on m'ignoroit, & ce n'est pas peu pour la réputation d'une fille, dont le plus grand éclat est de ne pouvoir trouver matière à en parler.

L'Ecclésiastique suivit de près ma tante. Dès qu'il fut arrivé, je lui appris l'embarras où j'étois, & ce qui y avoit donné lieu. Je fus extrêmement satisfaite de la manière dont il me parla ; il se contenta de m'écouter, & me parut ne vouloir savoir que ce que j'avois envie de lui dire. Cette sage manière d'agir, me donna de la confiance, de l'estime & du respect. Il me loua beaucoup sur ma conduite, & me promit que je n'avois rien à craindre des tantatives qu'on faisoit contre moi ; il m'exhorta à ne voir que des personnes dont je fusse très-assurée, & déplora le malheur de celles qui en usoient autrement, m'assurant que la plupart des jeunes personnes se perdoient par la fréquentation de leurs semblables. Sans manquer à la charité, il m'apprit que la personne qui vivoit au-dessus de moi, étoit suspecte, & que je devois éviter absolument tout commerce avec elle.

Ce sage Ecclésiastique emporta le paquet cacheté, & me laissa fort édifiée de lui. Je ne sais de quelle manière il en usa ; mais depuis sa visite, je n'ai jamais entendu parler de Junie, ni de ses adhérents.

je me trouvai bien heureuse d'avoir eu recours à un remède si efficace, & j'en remerciai Dieu du plus grand cœur.

Le jour qui succéda à cet évènement fut l'époque de nouvelles traverses. Je reçus deux lettres, l'une de l'armée & l'autre de Versailles.

Quelqu'impatience que j'eusse d'apprendre des nouvelles de l'inconstant Marquis, ma curiosité me fit ouvrir la seconde ; il étoit effectivement bien extraordinaire que je reçusse des nouvelles de ce pays ; outre que je n'y étois en relation avec personne, l'on ne devoit pas savoir mon adresse, je ne l'avois donnée qu'au seul Mélicourt, & je connoissois trop sa discrétion. Cependant elle étoit écrite bien au long. Cet évènement me frappa, & je voulus en être éclaircie ; mais quelle fut ma surprise & ma frayeur, en reconnoissant à la signature, qu'elle étoit du vieux Marquis ! Cette lettre contenoit ces mots :

LETTRE.

Vous me fuyez en vain, belle Jeannette ; dans quelque lieu que vous vous retiriez, quelque supposition que vous fassiez, je saurai toujours où vous êtes & ce que vous faites. Je devine aisément à quel point cette lettre vous surprendra, & combien vous ferez de réflexions sur cet évènement si peu attendu ; qu'il ne vous inquiète cependant pas, je suis plus de vos amis que vous ne pensez ; & bien loin de vouloir faire un mauvais usage de ce que je sais, je veux être le premier à contribuer à votre bonheur. Souvenez-vous bien qu'un homme comme moi ne connoît point les mauvais discours, je ne sais point manquer à ma parole ; ainsi gardez-vous bien de faire aucune démarche qui ressente la crainte. Je vais demain à Paris, je vous verrai, & il ne tiendra qu'à vous que je vous donne des preuves de l'estime que je fais de votre sagesse : elle m'est connue, c'est beaucoup. Encore une expérience, & vous connoîtrez le cas que je fais de vous.

LE MARQUIS DE L. V.

La lecture de cette lettre me rendit tremblante, incertaine sur le parti que j'avois à prendre, & me saisit jusqu'au fond de mon ame. Seigneur! m'écriai-je, c'est à vous d'avoir pitié de moi, & de m'inspirer. Que signifie un si prodigieux changement? Quelles sont les vues du vieux Marquis, & comment prétend-il contribuer à mon bonheur? Ah! sans doute que son fils me trahit, & que, pour se délivrer absolument de moi, il me sacrifie à son père. Je ne me trompe pas, ce vieillard satisfait de ce côté, a perdu la haine qu'il avoit contre moi, & veut contribuer, par générosité ou par politique, à me faire un établissement qui puisse prévenir la foiblesse que le Marquis pourroit reprendre en me voyant. Mais que cette conduite est cruelle, continuois-je avec des larmes! Aurois-je jamais pu attendre tant de barbarie de la part d'un amant? Pouvoit-il prévoir que son père fît succéder les bontés aux menaces & à son aversion?

J'étois si occupée de toutes ces choses, que je ne lisois point la lettre de Saint-Fal, qui m'avoit si fort intéressée, & que j'avois attendue avec tant d'impatience. Je l'ouvris à la fin. Autre sujet d'étonnement & de larmes: la voici.

LETTRE.

J'Ai retardé de jour en jour, belle Jeannette, à vous écrire, dans l'espérance que j'aurois des choses intéressantes à vous mander. La crainte de vous chagriner par un trop long retard, est cause que je le fais, quoique je n'aie rien que d'inquiétant à vous écrire. Je vous ai promis de ne vous rien cacher: je devrois pourtant vous celer que je n'ai point trouvé le Marquis en arrivant au camp, & qu'il n'est point encore revenu de la guerre, où il a demandé à aller avec un détachement, ce qui donne ici beaucoup d'inquiétude à ceux qui s'intéressent à son sort, dans la crainte qu'il n'ait été

pris. Ses gens, que j'ai questionnés, aussi-bien que plusieurs Officiers, m'ont assuré qu'il étoit arrivé ici avec une mélancolie qu'il a cachée vainement : on conjecture qu'il a du chagrin, & que c'est pour le dissiper qu'il a voulu se faire commander. Il ne m'a pas été difficile de deviner la cause de sa tristesse. Vous devez sentir, Mademoiselle, que vous y avez grande part ; ne vous chagrinez pourtant point trop ; nous aurons peut-être des nouvelles de ce cher cousin. Je ne manquerai pas dans la minute de vous en faire part. Nous comptons que la campagne ne sera pas longue, & qu'après une bataille qu'on desire & qu'on espère, on nous renverra dans nos quartiers : je me repais quelquefois de cette douce idée, parce qu'elle me rapproche de vous, & que je n'imagine pas un plus grand bonheur que celui de vous voir, & de mériter l'honneur de votre estime.

SAINT-FAL.

*Au camp de *** ce .....*

L'on ne ressent jamais avec plus de vivacité l'attachement que l'on a pour un objet chéri, que lorsqu'on croit être à la veille de le perdre. Je ne m'étois fait encore qu'une idée imparfaite de la guerre : à peine connus-je que le Marquis étoit exposé, que je me la représentai avec toutes ses horreurs. O Ciel ! m'écriai-je, couverte de larmes, se peut-il que je sois accablée de tant de côtés à-la-fois ? comment puis-je y survivre ? que signifient tous ces chagrins coup-sur-coup ? ne présagent-ils pas le plus grand des malheurs ? Ah ! grand Dieu ! faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous conserviez mon amant, & qu'il échappe à tous les périls où son courage & son chagrin le mettent en proie. Que je suis malheureuse, continuai-je, de ne m'être point justifiée avant son départ ! peut-être que mon innocence me l'auroit ramené, & rendu jaloux d'une

vie qu'il auroit cru devoir me conserver.

Je ne rapporterai point les discours que ma douleur me fit proférer. Pourquoi vous ennuierois-je, ô Lecteur, du récit de mes larmes? jusqu'ici je n'en ai que trop versé; mais encore un peu d'indulgence, le moment viendra qu'elles seront essuyées, & qu'il sera prouvé que la félicité que procure la sagesse, est d'un si grand prix, qu'on ne regrette pas de l'avoir trop achetée.

Quoique je dûsse être préparée à la visite du vieux Marquis, je me trouvai dans un embarras horrible lorsqu'il parut. Sa présence me fit sentir toute la distance qu'il y avoit de lui à moi, parce que je savois qu'il connoissoit mon origine. Peut-on être humiliée par des endroits plus sensibles? Cependant je pris sur moi de vaincre ma rougeur & mon trouble. Je voulus parler la première de la bassesse de ma naissance, afin qu'il ne m'en dît rien; ma vanité me suggéra ce moyen. Est-il possible, Monsieur, lui dis-je, en le recevant respectueusement, & en lui présentant un fauteuil, que vous daigniez me voir après que je vous suis connue! Quel rapport y a-t-il d'une paysanne qui a eu le malheur de vous déplaire, avec un Seigneur tel que vous? D'où me vient une distinction que je n'ai méritée par aucun endroit?.... Laissons cela, belle Jeannette, me dit le Marquis, en m'obligeant à m'asseoir: je suis revenu des sujets de plainte que j'ai eus autrefois contre vous, & votre vertu dont j'ai des preuves fidelles, m'a donné toute l'estime qu'on peut ressentir pour une fille qui en est aussi digne que vous. Ne parlons point de ce que vous êtes née: je vous sais bon gré cependant d'en faire l'aveu si aisément; ce trait n'est pas des moins frappants, & j'y fais attention. Le manque de naissance est un caprice du hazard, dont on ne se doit souvenir que lorsque le vice l'enlaidit: la sagesse & les grandes actions la font oublier, la débrouillent de ce qu'elle a de

bas, & en donnent une auſſi pure que celle des Rois, quand on ne bronche pas dans les ſentiers épineux de la vertu. Je n'appuierai pas davantage ſur cet article: vous avez moins beſoin, chère enfant, d'être inſtruite qu'une autre. Votre éducation eſt admirable, & je voudrois vous enſeigner toute autre choſe: mais avant que de m'expliquer davantage, je voudrois que vous me diſſiez avec cette franchiſe qui ſied ſi bien à la probité & à la vertu, où vous en êtes avec mon fils? J'ai des raiſons pour vous faire cette queſtion, & ſi vous y répondez comme je le deſire, je vous en tiendrai compte, & vous ne regretterez ſûrement pas de m'avoir ſatisfait ſur un point qui me touche de bien plus près que vous ne le penſez. La vérité & la confiance ſont de ſi grand poids dans mon eſprit, qu'elles l'emportent ſur toutes les autres qualités.

Lorſque le vieux Marquis m'avoit écrit qu'il me viendroit voir, je m'étois bien imaginée que j'aurois à eſſuyer dans cette viſite un entretien bien embarraſſant; mais je ne m'attendois pas qu'il dût être ſi preſſant: il étoit d'autant plus terrible pour moi, que j'étois attaquée par les endroits les plus vifs & les plus délicats. Les faux-fuyants paroiſſoient inutiles; j'avois affaire à l'homme du monde le plus fin & qui vous pénétroit le mieux. En me tenant le diſcours dont je viens de parler, il avoit les yeux fixement attachés ſur moi, & il ſembloit qu'il parcourût avec moi les replis de mon cœur. Que pouvois-je contre des attaques ſi redoutables? Il n'y avoit que cette vérité dont il diſoit faire tant de cas, qui pût réuſſir avec un eſprit monté comme le ſien, & j'y eus recours. On ne bronche jamais en diſant vrai.

Je vous nierois en vain, Monſieur, répondis-je après avoir gardé un moment le ſilence, que Monſieur votre fils ne m'ait été cher; il a des qualités ſi ſéduiſantes, & qui annoncent tant de probité, que

que mon cœur n'a pu se défendre contre tout son mérite. Je manquerois à cette vérité dont vous me semblez si jaloux, si je biaisois sur ce sujet. Je pourrois me servir des termes de l'estime, pour exprimer de l'amour : mais je ne veux point vous en imposer. J'ai aimé Monsieur votre fils, avec toute la sincérité dont je suis capable : sans le dernier procédé qu'il a eu avec moi, je ressentirois peut-être encore les mêmes mouvements; je n'ose vous dire qu'ils ne subsistent plus ; je ne me connois pas encore assez bien pour décider de mes sentiments secrets; je m'étendrois en vain sur cet article, je ne pourrois en dire davantage. Vous avez plus d'usage que moi, peut-être me démêlerez-vous mieux.

Le vieux Marquis parut transporté de la manière naturelle dont je venois de m'expliquer. Vous êtes adorable, me dit-il. Mes sentiments d'estime redoublent pour vous, & je veux vous en donner des marques. Continuez à me parler naturellement. Dites-moi d'abord quelles sont vos vues, & avouez-moi ensuite avec la même bonne foi, de qui vous recevez à présent les secours qui vous sont nécessaires. Tant que mon fils a été ici & Saint-Fal, je me persuade aisément que vous n'avez pas manqué : mais supposons que vous n'entendiez plus parler de l'un & de l'autre, quels moyens imaginez-vous pour vous soutenir sur le ton que vous avez pris? Regardez-moi, belle enfant, comme votre ami; bannissez ces mouvements de crainte & d'embarras que je démêle, ils ne doivent avoir aucun lieu. Si je ne m'intéressois pas véritablement à ce qui vous regarde, je n'entrerois point dans ces petits détails. Hélas! Monsieur, repris-je en soupirant, vous me rappellez l'imprudence d'une conduite contre laquelle ma raison s'est souvent révoltée. Ce n'est pas sans résistance que Monsieur votre neveu est parvenu à me donner des marques de la bonté de son cœur généreux. Il y avoit long-temps que j'avois borné ma destinée à me renfermer dans un Cloître, & je l'ai pressé

plus d'une fois de consommer ses bienfaits par celui-là seul. Vous me parlez toujours de Saint-Fal que vous n'aimez pas, interrompit malignement le Marquis, & mon fils n'entre pour rien dans ces arrangements? Cependant il étoit bien plus naturel que ces petits frais le regardassent que mon neveu. L'avantage d'être aimé de vous.....Je vous parle vrai, Monsieur, interrompis-je à mon tour. Je ne vous dirai point positivement si Monsieur le Marquis a eu part dans ce qui a été fait pour moi; mais ce que je puis vous assurer, c'est que c'est de M. le Comte que je tiens tout jusqu'ici, & comment le croirez-vous? A titre de prêt, selon ses termes généreux, en cas que je fois assez fortunée, me disoit-il, pour être en situation de m'acquitter un jour envers lui. Vingt événements toujours accompagnés d'alarmes, ont empêché jusqu'aujourd'hui, que je ne prenne encore un parti.....Eh! mon Dieu, belle enfant, s'écria le Marquis, je ne vous demande point de justification, vous ne m'en devez aucune; votre conduite est irréprochable, il y a déjà longtemps que j'en suis convaincu; bien loin de souhaiter que vous vous enfermiez dans un Cloître, je serois le premier à m'y opposer. Pardonnez, belle Jeannette, à toutes les questions embarrassantes que je vous ai faites, je voulois achever de me décider sur votre compte & sur l'estime que j'ai conçue dès le premier instant que je vous ai connue. Cette franchise, cette vérité que je reconnois par moi-même, achèvent de me prouver que vos sentiments vous mettent à l'égal des femmes les mieux nées. Je vous demande votre amitié, & que vous me permettiez de la cultiver. J'ai de grands desseins pour vous rendre heureuse. Laissez-moi le temps de les amener à leurs périodes; en attendant, continuez à vivre comme vous avez fait jusqu'ici; je viens souvent à Paris, j'y passe quelquefois des semaines entières, je vous y verrai régulièrement: point d'inquiétudes sur l'avenir, il aura soin de vous. Je suis obligé de

vous quitter ; avant qu'il soit deux jours, vous aurez de mes nouvelles. En achevant ces mots, qui me surprirent extrêmement, le vieux Marquis se leva, me dit beaucoup de douceurs & des choses obligeantes sur ma taille & sur mes graces ; ajouta qu'il se souvenoit toujours de mon joli gosier, qu'il viendroit un jour me demander à dîner, pour jouir encore du doux plaisir de m'entendre chanter, & après beaucoup de choses semblables, il me quitta & me laissa bien étonnée de toutes les choses qu'il me donnoit à penser.

En effet, qu'en devois-je augurer ? Paroissoit-il naturel que je crusse que l'homme du monde qui avoit témoigné le plus d'aigreur pour moi, en fût sitôt revenu ? Ne l'avoit-il pas poussée jusqu'à vouloir me renfermer dans un Couvent pour le reste de mes jours ? N'étois-je pas toujours cette Jeannette, cette petite Paysanne qui avoit occasionné des affaires fâcheuses à Monsieur son fils, & pour lequel il avoit été obligé d'employer son crédit ! Depuis ce temps-là même ne l'avois-je pas trompé en paroissant à ses yeux sous un nom supposé ? D'où vient donc un retour si subit ? Mes charmes avoient-ils eu assez d'empire pour assujettir le père, comme ils avoient assujetti le fils ? En admettant cette orgueilleuse supposition, n'avois-je pas lieu de craindre encore davantage ce Seigneur, que je n'avois fait par le passé ? Je n'étois point criminelle de l'éviter dans ce temps, & de me préserver des coups qu'il vouloit me porter : la défense étoit naturelle. Mais ne la devois-je point en acceptant une paix qu'il avoit, sans doute, envie de me faire acheter par des droits, peut-être injurieux à ma réputation & à ma vertu ? L'alternative étoit cruelle, & m'embarrassoit prodigieusement.

Je passai la journée à rouler toutes ces choses dans mon esprit ; cependant, malgré mes craintes, une confiance aveugle me décida pour ce Seigneur. Pourquoi voudroit-il me tromper ? me disois-je,

& s'il avoit des vues qui ne fussent pas convenables, me loueroit-il sur ma sagesse & sur ma conduite ? Ne dois-je pas penser au contraire que c'est par ces endroits que j'ai mérité sa bienveillance, & que s'il en fait tant de cas, ce n'est que pour m'induire à me gouverner toujours de même. Il me parle d'un avenir heureux ? Il a jeté dans ce discours, des ombres. Que sais-je, s'il n'en a pas de justes raisons ? Sans doute, me confirmois-je ; attendons tout du temps. Si mes conjectures me trompent, le même Ciel qui m'a toujours protégée & auquel j'aurai toujours recours, ne m'abandonnera pas. Voilà la manière dont je me décidai.

L'esprit un peu plus tranquille de ce côté, j'allois me mettre à écrire & répondre à la lettre de Saint-Fal, lorsqu'on sonna ; je fus écouter à travers de la porte de mon appartement, à qui ma tante répondoit. Une voix qui me pénétra jusqu'au fond des entrailles, me fit regarder par le trou de la serrure. O Ciel ! dans quel état me trouvai-je ? Je reconnus mon père & ma mère, ils embrassoient ma tante. Mon premier mouvement fut de me jetter à leur cou ; mais en voulant le suivre, je me trouvai si émue, que sentant mes jambes plier sous moi, & craignant de tomber à la renverse, je me jetai dans un fauteuil où je fus plus d'une heure sans pouvoir reprendre mes sens. L'on verra dans la dixième Partie, la cause de cette visite imprévue, & comme le hazard concilie une partie des événements de la vie.

Fin de la neuvième Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE,

OU LES

MÉMOIRES

DE MADAME

LA MARQUISE DE L. V.,

Par M. le Chevalier DE MOUHY.

TOME II. PARTIE X.

A ROUEN,

Chez LABBEY, Libraire, rue Martainville.

M. DCC. LXXXVIII.

LA PAYSANNE PARVENUE.

DIXIÈME PARTIE.

IL FUT HEUREUX pour moi que ma ſenſibilité pour ceux qui m'avoient donné le jour eût occaſionné l'émotion dont j'ai parlé dans la Partie précédente; ſans elle je me ſerois fait connoître imprudemment, & il n'étoit pas encore temps. Celui que j'employai à me remettre de mon trouble, me fit ſentir les conſéquences de ce que j'avois été à la veille de faire. Il n'étoit pas douteux, après avoir reconnu ma famille, que je ne me miſſe dans l'obligation ou de les garder avec moi, ou de les ſuivre dans notre hameau. L'un & l'autre de ces partis étoient également embarraſſants pour eux & pour moi: je crois inutile d'en déduire les raiſons, il eſt bien aiſé d'y ſuppléer. J'en avois uſé avec cette réſerve à l'occaſion de ma tante; je lui rendois la vie ſi douce, & me

égards étoient si grands, qu'elle étoit moins à moi que je n'étois à elle ; & j'avois la consolation secrète d'avoir un témoin irreprochable de mes actions, & qui devoit déposer un jour en ma faveur. Si mes intentions avoient été suspectes, je me serois bien donné de garde de me donner un tel chaperon ; mais je n'en avois besoin, Dieu merci, que pour la forme ; le Ciel conservoit dans mon cœur l'amour de la vertu avec laquelle il m'avoit fait naître, & je le priois tous les jours avec ferveur, de me la conserver : de telles prières lui sont agréables, il refuse rarement de les exaucer.

Lorsque je me sentis parfaitement remise, j'eus un desir extrême de voir mon père & ma mère. J'étois bien sûre que je n'en serois pas reconnue : le temps avoit apporté un tel changement à mes traits & à mes façons ; j'étois si grandie, & la manière dont j'étois mise, différoit tellement de celle où l'on m'avoit vue, que je devois être tranquille de ce côté. Dans cette confiance je sonnai ; il étoit heure de se mettre à table, je demandai naturellement à dîner. Ma chère tante en entrant dans ma chambre, me parut embarrassée : malgré la familiarité avec laquelle j'en usois avec elle, je lui avois inspiré, & je ne sais pourquoi, une réserve, pour ne pas dire quelque chose de plus qui me peinoit souvent. Je lui demandai ce qu'elle avoit ; elle hésita, & lui donnant de la confiance : avez-vous cassé quelque chose, feignis-je ? hé bien ! il n'y a pas un grand malheur à cela. Il ne falloit qu'une question familière pour lui rendre sa confiance : elle m'avoua alors qu'elle avoit craint de me fâcher, parce qu'elle avoit fait écrire à son frère de la venir voir lorsqu'elle pourroit, & que comme on me l'avoit caché, elle n'osoit me dire qu'ayant eu affaire à Paris, ils avoient profité de l'occasion ; qu'ils étoient actuellement chez moi ; que je devois cependant lui pardonner, parce qu'elle ne les avoit fait venir que pour

leur apprendre le bonheur qu'elle avoit de se trouver si bien. Je suis ravie, répondis-je, que vous soyez contente ; je voudrois que vous fussiez encore plus heureuse que vous ne l'êtes, & bien loin de vous savoir mauvais gré de l'arrivée de vos parents, j'en suis charmée ; je veux les voir, & ils me feront plaisir de dîner avec moi. Ah ! Madame, vous êtes trop bonne, s'écria Barbe, ils ne sont pas faits pour recevoir tant d'honneur. Faites ce que je vous dis, repris-je, amenez-les-moi, je veux causer avec eux, & leur faire connoître que ce que vous avez dit de moi, est conforme à la vérité. Barbe fut si satisfaite de ces paroles, qu'elle courut avertir ma famille. Mon cœur étoit troublé, mais agréablement ; ce ne fut pas sans peine que je le contins à l'abord de ceux qui m'avoient donné le jour. Je souffrois du respect avec lequel ils m'approchèrent ; je me le reprochai même, & je fis ce que je pus pour les en dispenser.

Je parvins enfin, à force d'amitié, à les faire asseoir, & à leur donner de la confiance. Un grand secret que j'ai éprouvé plusieurs fois pour y parvenir, fut de me mettre à leur portée, de leur parler de leur hameau, & de leur demander des nouvelles de gens qu'ils connoissoient : je pris pour occasion, que j'avois passé quelques mois chez la Dame du lieu : c'étoit le vrai moyen de les mettre en train de causer ; aussi me réussit-il. Ma mère, à ce discours, fit comme une personne qui se rappelle enfin quelqu'un, & me dit que c'étoit donc chez Madame la Comtesse de*** où elle m'avoit vue ; que je la tirois de peine, & que depuis qu'elle étoit dans ma chambre, elle cherchoit dans son esprit en quel endroit elle avoit eu l'honneur de me voir, tant ma physionomie l'avoit frappée. Mon père dit la même chose, & m'apprit que leur Village avoit changé de Seigneur depuis le mariage de la Demoiselle, dont

le père étoit mort d'une attaque d'apoplexie. Je demandai ce qu'étoit devenue sa femme ; il me répondit qu'elle vivoit avec sa fille, qui se nommoit Madame d'Estival. Je lui demandai : est-elle toujours aussi méchante ? A ce discours, mon père regarda ma mère avec un sourire qui disoit : Madame la connoît bien. Ensuite il me dit qu'il voyoit bien que j'étois au fait des choses ; que jamais il n'y avoit eu dans le monde une personne aussi maligne que la Dame dont je venois de parler ; qu'elle s'étoit brouillée deux fois avec son mari, & que la troisième elle avoit poussé les mauvais procédés si loin, qu'il avoit cru devoir s'en faire séparer ; que malheureusement pour lui il l'avoit si fort avantagée, que cette séparation l'avoit mis mal à son aise ; mais qu'il avoit mieux aimé tout perdre, que de passer ses jours avec une aussi méchante femme ; & il ajouta qu'elle demeuroit à une lieue de Paris, où elle venoit passer les hivers, & qu'il n'y avoit pas jusqu'à ses propres gens qui ne la détestassent.

Le dîner que ma tante servit, mit fin à ce tentretien ; ce ne fut pas sans peine que j'obligeai mes parents à se mettre à ma table. J'avois une envie démesurée de leur parler de moi, sans qu'ils pussent soupçonner la part que j'y prenois ; ma tante m'en fournit l'occasion en leur demendant, au dessert, s'ils n'avoient aucune de mes nouvelles ? Hélas ! non, ma sœur, reprit ma mère avec un air qui marquoit combien cette question la peinoit ; j'ai appris qu'elle avoit été quelque temps dans un Couvent, à quelques lieues de chez nous, par une Pensionnaire qui étoit de ce temps, & qui est d'une lieue du hameau : mais elle m'a appris qu'à l'arrivée de Mademoiselle Delbieu, qui passa dans ce Couvent, elle étoit disparue, & je n'en ai appris aucune nouvelle depuis. Comme je connus que la conversation alloit en rester là, je la relevai, en leur demandant comment il étoit

poſſible que leur fille ne leur mandât point où elle étoit. Il faut donc, continuai-je, que vous l'ayiez traitée bien durement pour l'obliger à en uſer ainſi. Il s'en faut bien, Madame, reprit mon père, elle a toujours été l'enfant gâté, & une volontaire, qui n'a jamais fait que ce qu'elle a voulu ; c'eſt ce qui eſt cauſe de tous les chagrins qu'elle nous a cauſés. Je ne ſais ni où elle eſt ni ce qu'elle fait: mais elle répondra devant Dieu, des pleurs qu'elle fait journellement verſer à ſa mère par ſa dureté ; pour moi j'ai pris mon parti & je l'ai abandonnée à ſon malheureux ſort.

Mon Dieu ! Jean, reprit ma mère en eſſuyant des larmes qui couloient malgré elle, il faut eſpérer que Dieu lui fera la grace de ſe reconnoître, & ne pas ainſi jetter le manche après la coignée: que ſavons-nous, au bout du compte ? elle n'eſt peut-être pas ſi à blâmer qu'on la fait ; & vous devriez moins vous en rapporter à votre gendre que vous ne faites. Mon Dieu ! ne voilà-t-il pas, reprit mon père d'un air fâché ? vous n'avez jamais que Colin & votre fille à me reprocher ; ce ne ſont pas eux qui médiſent de votre fille, c'eſt ſon mauvais cœur : nous a-t-elle donné aucune nouvelle depuis ſon abſence ? allez, vous êtes encore bien bonne de la regretter comme vous faites tous les jours, elle ne le mérite pas, & ſi vous m'en croyiez, vous n'en parleriez jamais. Tenez, mon mari, il ne faut condamner perſonne ſans l'entendre ; votre fille a toujours eu le cœur bon & porté à la vertu ; je gagerois bien que, ſi elle étoit ſa maîtreſſe, elle nous en donneroit des marques: mais, comme l'on dit, les abſents ont toujours tort ; & l'on n'eſt pas plus tôt accablé par le malheur, que tout le monde vous tombe ſur le corps. Cela eſt bien vrai, reprit ma tante avec un air piteux ; nous l'avons vu à l'occaſion de Jean Bélanger notre Sonneur, la groſſe cloche n'a pas plus tôt été caſſée, qu'en ſonnant l'autre, le clocher

lui est tombé sur le corps: ce sont là des preuves auxquelles il n'y a rien à repliquer.

Le sérieux avec lequel Barbe prononça cette ridicule comparaison, me fit éclater de rire, elle en parut si interdite, aussi-bien que mon père & ma mère, que je crus devoir donner une couleur à cet excès: les gens d'un certain étage, lorsqu'ils se trouvent avec des gens au-dessus d'eux, s'imaginent être toujours en butte à leur raillerie; l'on ne sauroit trop s'observer lorsqu'on est dans le cas de ne devoir point se fâcher. Je réparai mon inconduite par de petites attentions qui la firent bientôt oublier; & voulant remettre la conversation sur mon chapitre, j'adressai la parole à ma bonne tante: je vous sais bon gré, lui dis-je, de prendre le parti de votre petite nièce: car, sur le portrait que sa mère vient d'en faire, je m'intéresse à son sort; & je suis persuadée que, sans des raisons qui la retiennent, elle prouveroit à sa famille, sa tendresse & la considération qu'elle a pour elle; il ne faut pas toujours s'en rapporter aux apparences, elles sont souvent trompeuses. Vous êtes bonne, Madame, reprit ma mère, en jetant les yeux sur moi (ce qu'elle n'avoit encore osé faire) de vouloir bien vous intéresser pour notre pauvre Jeannette. Si j'en étois crue, on penseroit à ce sujet comme vous venez de dire, & on retiendroit ses jugements; mais tout le monde n'a pas l'esprit aussi-bien fait que vous. En prononçant ces mots, ma bonne chère mère s'attendrissoit malgré elle, la nature agissoit: la rencontre de nos yeux remuoit sans doute la sympathie de nos cœurs; nous ne pûmes retenir l'une & l'autre nos larmes. Je dérobai cependant adroitement les miennes, en feignant d'avoir affaire dans mon cabinet, où je restai le temps qu'il falloit pour me remettre; j'entendis que mon père reprochoit à ma mère sa foiblesse & ses pleurs. Elle s'excusa sur la ressemblance que j'avois avec

sa fille, qui l'avoit frappée si fort, disoit-elle, qu'elle n'avoit pu résister à l'attendrissement que cela lui causoit. Mon père avoua qu'il avoit trouvé la même chose, & ajouta que sans un certain respect, il m'en auroit parlé. Après ce discours, l'entretien roula sur ce que j'étois, & sur ma façon de vivre : ma bonne tante m'éleva là-dessus jusqu'aux nues, & dit qu'à la Cour où elle avoit été avec moi, je ne voyois que des grands Seigneurs, la plupart mes parents; & que pour ma conduite, il n'y avoit pas de Religieuse qui vécût avec une aussi grande réserve : elle passa delà à mon caractère, vanta ma douceur, ma générosité, leur apprit que je la faisois manger avec moi, & que j'étois si bonne, qu'elle ne me rendoit jamais aucun service que je ne l'en remerciasse. Mes père & mère lui firent compliment sur le bonheur de son sort, & lui dirent qu'elle devoit bien le ménager; pour eux, il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent aussi heureux qu'elle, & qu'à peine ils pouvoient vivre, sur-tout depuis le vol qui leur avoit été fait de deux bonnes vaches qui adoucissoient auparavant leur pauvreté. Ce discours m'émut jusqu'au fond du cœur, & je résolus de remédier adroitement à la misère de ces chers parents, sans compromettre mon secret & sans me mettre dans le cas de me faire soupçonner. Pour cet effet, dès que je fus rentrée, je mis la conversation sur le goût que j'avois pour la campagne, & sur l'envie que j'avois d'y passer quelques mois. A peine eus-je entamé ce sujet, que la bonne Barbe, qui aimoit son hameau à la folie, me dit que si ce bon dessein subsistoit, il falloit que je fusse à son village, que c'étoit le meilleur air du pays, & l'aspect le plus riant. Cela pourra bien arriver quelque jour, repris-je; j'ai besoin pour ma poitrine, de prendre le lait pendant quelques mois, & si votre frère & votre sœur ont la complaisance de faire ce que j'exigerai d'eux, je ne

tarderai pas à faire ce voyage. S'ils le feront, bon Dieu, reprit avec transport la bonne Barbe! allez, je vous en réponds, vous n'avez qu'à parler. Mon père & ma mère assurèrent qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour m'être utiles, & qu'ils seroient trop heureux si je les en trouvois capables. Je vous suis bien obligée, repris-je, de vos offres gracieuses, & j'en profiterai, puisque vous le voulez; mais il faut que vous m'achetiez deux jeunes vaches, afin que le lait que je prendrai, soit meilleur. Je vous donnerai aussi de l'argent pour me meubler une chambre proprement; & comme j'aime beaucoup les amusements champêtres, vous emploierez aussi une petite somme que je destine pour me faire un petit troupeau de beaux moutons. Mon père, ma mère & Barbe m'écoutoient de toutes leurs oreilles; mais sans leur donner le temps de me répondre, je tirai ma bourse, comptai cinquante pistoles, dont je m'étois munie, sans parler d'un rouleau de vingt-cinq louis. Voilà, dis-je, à ma mère en lui remettant cet argent, pour les vaches & pour leur entretien, & ce que vous voyez dans ce papier, pour vous meubler une chambre que j'occuperai quand j'arriverai chez vous, & que je veux qui vous serve pendant mon absence. Mon père & ma mère étoient si étonnés, que leurs remerciements se sentirent de leur confusion. Pour y mettre fin, je me levai, supposant que j'avois à écrire, & je me retirai dans mon cabinet avec une sorte de satisfaction qui me fit connoître que le plus grand des plaisirs cède à celui de faire du bien, & de s'acquitter dignement de ses devoirs.

Dès que mon père & ma mère furent partis, & que je fus revenue du trouble que la présence de mes parents m'avoient causé, j'écrivis à Saint-Fal; je crus devoir lui apprendre la visite que son oncle m'avoit rendue, aussi-bien que les discours qu'il m'avoit tenus: je lui demandai conseil à ce sujet;

& pour avoir lieu de lui exposer la situation de mon ame, je le flattois sur sa délicatesse & sur son désintéressement, que je connoissois tel, disois-je, que je ne lui dissimulois pas mes alarmes au sujet de son cousin, dont j'avouois que j'étois d'une inquiétude horrible; je le priois à cette occasion, de me donner au plus tôt des nouvelles, & je l'exhortois de ne me rien cacher.

Après avoir écrit une grande lettre sur toutes ces choses, je l'envoyai à la poste, & je me mis à lire, afin d'éviter de tomber dans les réflexions. Je devenois Philosophe; j'apprenois de jour en jour à me connoître, & j'avois expérimenté plusieurs fois que, quand on veut se vaincre, il faut se distraire. Les commencements sont pénibles dans tout ce qui gêne les goûts; mais l'esprit s'habitue à être captivé, lorsqu'on a le courage de l'entreprendre: il ne faut que de la raison, & un peu de fermeté pour y arriver.

J'ai dit que j'avois envoyé porter mes lettres à la poste; l'on doit juger par conséquent que j'étois seule: l'on frappa pendant ce temps à la porte; la nuit commençoit à tomber, & je ne jugeai point à propos de répondre, & encore moins d'ouvrir. Cependant j'aurois voulu savoir de quoi il s'agissoit. Lorsqu'on passe sa vie dans l'attente, & qu'on a quelque inquiétude, l'on se flatte aux moindres occasions: si c'étoit, me disois-je, des nouvelles de Saint-Fal, ou un exprès de sa part, qui eût quelque chose de pressant à me dire, j'aurois bien du regret de l'avoir mis dans le cas par mon silence, de s'en retourner. Prévenue de cette ridicule idée, je ne pus résister à l'envie de satisfaire ma curiosité; lorsqu'on refrappa, je m'approchai de la porte, & je demandai ce qu'on vouloit? Dire un mot à votre maîtresse, me répondit-on. Que lui voulez-vous, continuai-je? Mon Dieu, ouvrez, reprit la voix: voilà Monseigneur qui monte. Je ne jugeai pas à propos de parler davantage, une

grande lumière que je vis à travers la serrure, me fit appercevoir, à la lueur de deux flambeaux, un Seigneur que je reconnus pour le Duc de***. Je ne doutai pas que ce ne fût moi qu'il vînt voir, & j'en tremblai, mais lui ayant entendu dire: *tu prends une porte pour une autre, ce n'est point là chez la Junie;* je revins de ma frayeur, & je rentrai dans mon appartement, en louant Dieu de ce que j'avois été assez heureuse pour me tenir sur mes gardes; cela fut cause, que dès que Barbe fût entrée, je lui réitérai l'ordre de ne jamais ouvrir la porte qu'elle ne m'eût avertie; je commençois à me défier des coups du hazard, & je voulois si bien m'observer, que je ne fusse pas dans le cas d'avoir à me repentir de n'avoir pas tout prévu.

Je ne sais si j'avois un pressentiment de la destinée qui m'attendoit; mais au lieu de craindre de recevoir le vieux Marquis, je me souviens que le jour qu'il m'avoit promis qu'il se rendroit chez moi, fut attendu avec impatience; ces grands desseins qu'il avoit, disoit-il, pour me rendre heureuse, flattoient, malgré que j'en eusse, une certaine élévation de cœur qui me mettoit au-dessus de ce que je devois naturellement attendre; & lorsque j'avois épuisé les réflexions fâcheuses, je me consolois, en me nourrissant d'agréables chimères. Qui auroit cru qu'elles devoient être un jour réalisées? Il étoit près de six heures du soir, je commençois à croire que je ne verrois pas le vieux Marquis, comme il me l'avoit promis, lorsqu'il arriva: il s'informa le plus poliment du monde, des nouvelles de ma santé, & après que je l'eus satisfait, il me demanda si je ne m'étois point ennuyée, & si la solitude dans laquelle je vivois, ne me devenoit pas quelquefois insupportable. Je l'assurai que je ne me trouvois jamais mieux que lorsque j'étois seule, & que je rencontrois dans le travail & dans la lecture, des ressources contre les moments fâcheux. Vous êtes bienheureuse de vous suffire à

vous-même, me dit le Marquis à ce sujet; il est rare de trouver à votre âge un fonds si sûr de raison & d'éloignement pour le monde, & je ne suis pas surpris, après la connoissance de ces choses, que vous inspiriez de si grandes passions. A propos de cela, continua le père de mon amant, sans me donner le temps de répondre, savez-vous bien que vous avez fait une conquête, qui fait bien de l'honneur à vos charmes, & à votre façon de penser? Un homme qui a plus de soixante ans, & qui n'est pas du commun, renferme pour vous dans son cœur le desir de vous rendre heureuse; il m'a fait confidence de son goût pour vous: malgré son âge, il est en état de plaire par ses complaisances & par les attentions dont je le connois capable: j'ai fait mes efforts pour lui persuader qu'ayant l'esprit aussi solide que vous l'avez, il ne risquoit rien à vous faire part de ses sentiments, mais il ne veut, dit-il, se faire connoître que lorsqu'il pourra se flatter que son aveu ne sera point rejeté. Le Marquis, en me tenant ce discours, me regardoit fixement. Je baissois les yeux, & dans le doute de la réponse que je devois faire, & de ce qu'il vouloit me dire, j'imaginai, pour ne m'engager à rien, que le ton de badinerie étoit le seul que je devois prendre. Que vous avez d'esprit, continua le Marquis, démêlant sans doute mon subterfuge, & qu'il est difficile de vous en imposer! Cependant je vous jure que de ma vie je n'ai parlé aussi sérieusement: vous feignez de croire que je plaisante; l'histoire est telle que je viens de vous la rapporter; n'en parlons plus cependant puisqu'elle ne vous intéresse pas encore, il viendra peut-être un temps plus favorable, un amant sexagénaire est fait pour attendre.

Le vieux Marquis, après ces mots, me regarda d'un air qui me parut triste & interdit; je ne sus je que je devois en penser, ni de quelle manière je devois en user avec lui; cet amant dont il me

parloit, avoit tant de rapport à lui-même, que je ne doutai pas de la vérité de mes conjectures, surtout en me rappellant ce que Monsieur son fils m'avoit dit tant de fois à son sujet, qui étoit que jamais homme n'avoit tant aimé les femmes que son père. Cette réflexion me rendit sérieuse à mon tour, & me fit penser qu'il falloit toujours feindre d'ignorer ce qu'on vouloit me dire, & empêcher que l'énigme ne fût expliquée, en faisant connoître adroitement que je ne voulois entretenir aucune liaison avec personne. Ce moyen me réussit; le Marquis, tout fin qu'il étoit, parut en être la dupe: mais ce n'est point ici le lieu de l'expliquer. Revenons.

L'entretien avoit changé d'objet; le vieux Marquis me dit qu'il travailloit à la Cour pour moi, & qu'il avoit fait ressouvenir le Prince, du bien qu'il m'avoit fait autrefois, que cela lui avoit donné lieu de lui parler de mon mérite, & de la reconnoissance que je conservois de la gratification dont il m'avoit honorée; & que ce Monarque ayant appris que j'étois sa filleule, & qu'il s'intéressoit beaucoup pour moi, n'avoit point paru trop éloigné de me donner une pension; qu'il espéroit l'obtenir assez forte pour suffire à mon entretien, afin que je n'eusse d'obligation à personne.

J'avouerai que je fus sensible à ce bienfait, ma vanité s'en accommodoit à merveille. Une de mes plus grandes peines étoit de penser que je ne pouvois vivre sans être secourue; & sans me donner la peine d'examiner si ce discours n'étoit pas un artifice généreux (comme il étoit assez vaaisemblable) pour me faire du bien, je remerciai sincèrement celui qui m'annonçoit de si heureuses nouvelles. Cela n'est pas encore fait, s'écria le Marquis, charmé de voir que son idée étoit reçue; mais je ne doute pas qu'à mon retour je ne vous apprenne que j'ai réussi: je m'en fais une vraie fête, continua-t-il, car je vous jure que rien ne

m'intéresse plus dans le monde que vous.

Je répondis comme je devois, à ce compliment; il devenoit tard, & Barbe étoit entrée pour la seconde fois pour me demander si je voulois souper. Le vieux Marquis s'approcha alors avec une timidité qui me plut, & me demanda avec une politesse infinie, si je voudrois permettre qu'il jouît du plaisir de me voir manger. Hélas! Monsieur, lui répondis-je, un peu embarrassée de cette question: me connoissant au point que vous faites, me seroit-il permis de vous refuser? Oui, sans doute, reprit le Marquis, je vous regarde avec des yeux si différents de ce que vous pensez, que la moindre de vos prières sera pour moi, des ordres positifs: je suis prêt à vous en donner une preuve convaincante, en vous quittant, si vous me faisiez l'injustice de croire que je veuille me prévaloir d'aucune raison pour exiger de vous la plus petite complaisance; un seul mot va vous en convaincre. Ma présence vous gêne-t-elle? Non, Monsieur, repris-je, en le faisant rasseoir, charmée de la politesse avec laquelle il en usoit, vos façons vous rendent plus respectable que votre rang; elles me séduisent au point que, si j'osois, je vous donnerois des marques de ma confiance, en vous offrant mon souper tel qu'il est. Ah! vous me comblez de joie, reprit le Marquis, en voulant baiser ma main, que je retirai; ce trait charmant achève de me prouver combien vous êtes adorable. Le Marquis ajouta mille choses plus flatteuses les unes que les autres à cette occasion. Le souper qu'on servit, mit trève aux douceurs. J'eus les attentions qui convenoient; & j'ose dire que ce Seigneur y prit plus d'amour que de vin, quoique cette liqueur n'y fût point épargnée, & qu'il parût qu'elle ne lui fût point indifférente.

Si quelque femme de mauvaise humeur condamne la complaisance que j'eus de permettre au Marquis de se trouver tête-à-tête avec moi, qu'elle

m'apprenne de quelle manière j'en devois user ; si elle avoit été à ma place, elle s'en seroit peut-être moins bien tirée. D'où vient flattois-je le Marquis, de sa probité ? c'est que je voulois le piquer d'honneur, & l'engager à ne me point manquer. Cette adresse est excusable, & il est permis aux femmes d'user de pareils artifices, lorsqu'ils n'ont pour but, que de faire respecter leur innocence ou leur vertu.

Je n'eus pas lieu de regretter la façon dont je m'étois conduite : le vieux Marquis fut gai, & fit le passionné ; mais ce fut avec tous les ménagements auxquels il auroit été obligé envers la femme la plus qualifiée. Il me pria de chanter ; je le fis. A onze heures, il fut le premier à me dire qu'il ne vouloit point me faire repentir de ma complaisance, & qu'il étoit temps qu'il se retirât. Je reçus, comme je le devois, cette dernière preuve de sa considération ; elle me fit en effet tant de plaisir, que je lui en témoignai beaucoup de reconnoissance. Il prit ensuite congé de moi, & m'assura que je n'aurois jamais à me plaindre de ses empressements, & encore moins de ses façons.

Huit jours s'écoulèrent, qu'il me vit régulièrement, sans que je pusse interpréter ses visites d'aucun côté suspect. Elles se passoient tantôt à jouer au trictrac qu'il m'apprenoit, une autre fois à m'entretenir de ce qui se passoit à la Cour. Lorsqu'il étoit sur ce chapitre, il ne finissoit point. Je ne puis m'empêcher d'avouer que la conversation de ce Seigneur étoit si intéressante, & m'amusoit si fort, que je ne m'ennuyois jamais avec lui. Dans les commencements de ses visites, j'avois été gênée, par la crainte qu'il ne me mît sur le chapitre de son fils ; ce qui m'auroit fort embarrassée : mais délivrée par sa discrétion, de cette inquiétude, je ne fus pas long-temps sans reprendre mon air naturel : il ne déplaisoit point. J'ai une sorte d'esprit liant, & qui sympathise aisément avec tous les au-

tres ; j'en ai fait plusieurs expériences heureuses, & je me rappelle avec quelque satisfaction, qu'il a toujours été assez au goût de tout le monde. Il entre un peu d'orgueil peut-être dans ce discours, j'en demande pardon ; mais s'il est séant de convenir sincèrement de ses défauts, n'est-il pas permis aussi quelquefois de se parer d'une bonne qualité ? Je pense que les choses doivent être égales, & il y a dans cette conduite une sorte d'équité.

Le Marquis m'annonça le huitième jour, qu'il étoit obligé de retourner à la Cour, & qu'il ne me verroit de quinze. Je vous jure, me dit-il, que depuis long-temps je n'ai fait un voyage qui m'ait tant coûté que celui-ci : je me suis si bien accoutumé à la douceur de vous voir, que je me fais un chagrin cruel d'être obligé de vous quitter, & je n'ai jamais senti si bien la cruauté de la dépendance, que dans l'occasion présente ; & si vous m'en croyiez, vous m'aideriez à la supporter : l'on pourroit prendre des arrangements convenables pour y réussir. Le vieux Marquis, depuis le peu de temps qu'il me voyoit, m'avoit si bien accoutumée à ces sortes de discours, que je ne fis que très-peu d'attention à celui-ci.

Le jour qui suivit cet adieu, me coûta. Le Marquis, tout vieux qu'il étoit, avoit le don de m'amuser, & lorsque l'heure vint où il arrivoit ordinairement, je me trouvai seule, & je me livrai à l'ennui & aux inquiétudes. Je trouvois le temps d'une longueur insupportable ; aucune nouvelle de Saint-Fal, & nulle par conséquent de mon amant. Il n'étoit plus coupable à mes yeux, depuis que je croyois sa vie en danger : il n'y avoit pas de moments où je ne fisse des vœux au Ciel pour sa conservation.

Un jour que le chagrin me réveilla plus matin qu'à l'ordinaire, j'entendis crier dans les rues, la relation d'une affaire qui s'étoit passée à la guerre, avec une liste des morts & des blessés. Je fus si

frappée de ce cri, & il m'effraya si fort, dans la crainte que je n'y trouvasse la cause de ce que je ne recevois point de nouvelles des gens qui m'intéressoient, que je priai ma tante d'aller m'acheter cette rélation. Je la reçus, en tremblant. Barbe avoit fait monter le crieur. Je lui demandai si le détail de l'action qu'il vendoit, étoit nouveau, & s'il étoit fidèle ? Vous n'en devez pas douter, reprit cet homme; il n'y a pas plus d'un mois que l'affaire s'est passée, & nous ne la tenons que depuis hier. Je conjecturai, à cette réponse, que je ne devois pas faire grand fonds sur l'imprimé qu'il me vantoit. Je lui dis que, s'il n'avoit pas des nouvelles plus fraîches de l'armée, je ne me souciois pas des siennes. Le crieur, pour réparer son imprudence, & m'avouer, sans y penser, la vérité, me dit que si j'étois curieuse de savoir tout ce qui se passoit en Allemagne, il m'apporteroit la Gazette deux fois la semaine, m'assurant qu'il ne se faisoit rien à l'armée, qui n'y fût rapporté. Je le pris au mot, & je lui promis un intérêt si honnête pour me rendre ce service, qu'il m'assura que dès ce même jour, j'aurois celle qui devoit arriver. Je me fus bon gré d'avoir trouvé cet expédient, pour me mettre au fait de ce qui se passoit; comme il étoit fête, & que j'allois à la Messe de bonne-heure, pour ne rencontrer personne, je fus me mettre à ma toilette, où je ne fus pas peu surprise de ce qui m'arriva.

En fouillant dans un de mes quarrés, pour y prendre quelque chose qui m'étoit nécessaire, je rencontrai sous ma main, un paquet que je ne connoissois pas; je l'en tirai. C'étoit une bourse à-peu-près comme une de mes jetons, fort bien fermée, qui, par sa pesanteur, me fit juger qu'elle étoit remplie d'or. Je ne me trompai pas; il y avoit deux-cents pistoles, & le billet que voici.

BILLET.

Voila deux mille francs de gratification que le Prince m'a accordée pour vous, belle Jeannette; il vous en donne outre cela, mille tous les ans. Je ne doute pas que, rangée comme je vous connois, ce petit revenu ne vous suffise. Je n'ai pas voulu vous remettre moi-même cet argent, dans la crainte de vos remerciements; vous ne m'en devez aucun: pour de l'amitié, c'est une autre chose, je ne vous en quitte pas.

LE MARQUIS DE L. V.

Je ne fus pas peu surprise de ce bienfait, & de la manière dont il m'étoit donné. Il me venoit le plus à-propos du monde; je m'étois presque défait de tout l'argent que j'avois, en faveur de ceux à qui je devois le jour; ce qui auroit été la cause que je n'aurois pas été long-temps sans en manquer. J'admirai la Providence, & je la remerciai de tout mon cœur, de ses soins généreux & divins: jamais je n'ai prié de si bon cœur à l'Eglise. Les pauvres se ressentirent de ma satisfaction secrète, & avant que de sortir du Sanctuaire, je donnai de l'argent au Sacristain pour faire dire des Messes, afin que Dieu me préservât le Marquis & le Comte, des dangers auxquels ils étoient exposés. J'ai toujours eu une grande confiance à ces actes de piété, & j'ai reconnu par des expériences réitérées, qu'ils ne sont jamais inutiles. Le premier des biens que j'en recueillois, c'étoit la consolation & la tranquillité du cœur, & ce n'est assurément pas un médiocre avantage.

Le crieur qui m'avoit promis la Gazette, me l'apporta à l'issue de mon dîner. Je cherchai avec empressement l'article où j'espérois trouver des nouvelles des personnes qui m'intéressoient. Hélas!

que devins-je, lorsque je lus un endroit par lequel il m'étoit aisé de conjecturer que ce que Saint-Fal m'avoit mandé du Marquis, n'étoit que trop vrai ! Ces nouvelles assuroient qu'un détachement commandé par un homme de marque, dont on ignoroit encore le nom, avoit été taillé en pièces, & que le chef étoit resté parmi les morts. Ah ! Ciel ! m'écriai-je, toute en pleurs, le Marquis n'est plus ! & voilà la raison pour laquelle je ne reçois point de nouvelles de son cousin. Je fus si saisie de cette terrible conjecture, que je demeurai sans sentiment.

Ce ne fut que plus de deux heures après, que je repris connoissance. Je me trouvai dans mon lit, environnée de plusieurs personnes qui m'étoient inconnues, & de Barbe qui étoit à genoux, & qui jetoit les hauts cris, m'ayant cru morte. Un Prêtre que sa frayeur avoit fait mander, me demanda comment je me trouvois. Hélas ! m'écriai-je douloureusement, plus malade d'esprit que de corps. Courage, Madame, répondit-il, le Ciel vous consolera ; en attendant, remettez-vous entre les mains du Seigneur. A ce mot, tous ceux qui étoient présents disparurent, & je me trouvai seule avec l'Ecclésiastique dont j'ai parlé plus haut (celui que j'avois envoyé chercher à l'occasion de ce paquet qui m'avoit été jeté des fenêtres de Junie.) Je crus que le Ciel me l'envoyoit dans ces moments cruels : je lui fis connoître à quel point mon esprit étoit agité, en lui apprenant sans aucun détour que mon évanouissement, qu'on avoit jugé toute autre chose, procédoit de la nouvelle que je venois de recevoir de la perte d'un homme qui m'étoit cher, & que je regardois comme devant être un jour mon mari.

Le sage Ecclésiastique se prêta à ma foiblesse, me consola dans des termes touchants, & suspendit le désespoir qu'il voyoit prêt à s'emparer de mon ame, en me faisant entendre le peu de fonds que

je devois faire, disoit-il; sur les nouvelles publiques, qui sont toujours incertaines. Il m'exhorta ensuite à recourir à Dieu, comme à un refuge toujours prêt & toujours assuré; en un mot, il mania mon esprit avec tant d'adresse, qu'il m'amena au point de lui promettre que je ne prendrois pas les choses assez à cœur pour en intéresser ma santé; que c'étoit offenser Dieu mortellement, & que cet attachement à la créature, qui alloit à sa ruine, étoit un crime dont je serois un jour responsable. Il conclud, en me promettant qu'il me viendroit voir de temps-en-temps, & qu'il prieroit le Seigneur pour moi.

A peine fut-il sorti, qu'un grand homme sec, & dont la perruque étoit si grande, que j'en fus épouvantée, sans me dire un seul mot, s'avança pour me prendre la main: j'avois encore la tête si étourdie, que, sans penser que c'étoit un Médecin, je jetai un cri. Ces symptômes, dit-il à une Dame âgée qui l'avoit suivi, en me saisissant le bras, & en me tâtant le pouls malgré moi, dénotent un délire manifeste, & ce qui vient d'arriver, en est un accès. Il faut saigner cette Dame au plus vîte, & saisir cet heureux intervalle. J'étois si interdite, si étonnée, que je n'eus pas la force d'interrompre cet homme si expéditif. La Dame qui avoit une grande confiance en lui, s'écria par réflexion: Mon Dieu! que le Seigneur sait bien ce qu'il fait! Si Monsieur du Pourpre n'eût pas été chez lui, où en serions-nous? Pendant que cette Dame disoit ces mots, ce Médecin, avec un ton fait pour être obéi, ordonna à ma tante d'aller chercher un certain Monsieur Lancelet, Chirurgien, pour me saigner du pied, disoit-il. A ce terrible mot, je retrouvai ma voix, je dis à Monsieur du Pourpre, que je lui étois bien obligée de ses soins, mais que j'étois, Dieu merci, en état de m'en passer. Vous verrez, s'écria-t-il, sans me répondre, que Monsieur Lancelet viendra trop tard, & que l'ac-

cès reprendra à Madame. Eh ! mon Dieu ! interrompis-je avec dépit, que signifient donc de pareils discours? Est-ce qu'on me prend ici pour une folle ? Dieu vous en préserve, Madame, reprit le Médecin, en jettant les yeux d'un air mystérieux sur la Dame que je ne connoissois point, & qui me regardoit avec des yeux compatissants; il s'en faut bien que nous ayions ces idées. Courage, Madame, continua-t-il, en me portant une bougie au visage, nous vous en tirerons, s'il plaît à Dieu; j'en ai guéri bien d'autres que vous. Voyez-vous, continua-t-il à demi-voix, à la Dame qui étoit à mon chevet, ce pétillant dans les yeux, & ce vacillement égaré ? Preuves infaillibles d'une folie outrée ! Un Empyrique comme moi ne se trompe jamais au coup-d'œil; & toute la Faculté se trouveroit ici, que je n'en démordrois pas. En vérité, c'est une chose horrible que l'ignorance de nos Médecins; il n'en faut qu'une preuve, c'est l'envie qu'ils montrent contre l'habileté d'un homme comme moi. Patience, ils prétendent me chasser de Paris : cela peut arriver; mais malheur à elle; j'ai un volume tout prêt que je ferai imprimer en Hollande, qui les fera repentir de leurs attentats.

La Dame approuva ce discours de la tête, & demanda ensuite à Monsieur du Pourpre, de quel remède il useroit pour remédier au prétendu dérangement de mon cerveau. Bien simple, reprit l'Empyrique, plus fou assurément que moi. Nos habiles vous traitent un malade pendant trois ans avec leurs lénitifs & leur régime; & mes remèdes, au bout de neuf jours, opèrent : vous en verrez l'expérience. Je vais faire saigner la malade trois jours de suite, deux fois par jour; je l'exténuerai trois autres par la diète; les trois derniers je la tiendrai six heures par jour, dans un bain à la glace jusqu'au cou; si le dixième elle n'est pas expédiée, & aussi raisonnable que moi, je veux perdre le nom que je porte, & passer pour un hom-

me aussi ignorant que le dernier Apothicaire de la Faculté.

Je fus si effrayée des desseins cruels que l'Empyrique minutoit contre ma malheureuse humanité, que je me mis à crier de toutes mes forces. Barbe, qui étoit revenue, accourut toute en pleurs, & me demanda ce que j'avois, avec la plus tendre affection. Hélas ! ma chère amie, lui dis-je, en lui montrant le terrible Monsieur du Pourpre, faites-moi sortir cet homme, sa vue me fait trembler d'effroi. Monsieur Lancelet va-t-il venir? interrompit l'Empyrique, sans faire attention à mon discours. Ah ! le voilà, s'écria-t-il, en le voyant entrer dans ma chambre : allons, Monsieur, opérons. Mais avant tout, ajouta-t-il, en tirant un papier de sa poche, reconnoissez cette permission qui m'a été accordée de voir les malades pendant un mois ; il est bon que tout se fasse dans les règles, & que vous puissiez travailler avec confiance. Le Chirurgien, sans répondre, tira une bande, des lancettes, & demanda de l'eau chaude. Pendant cette conjuration & les préparatifs, j'avois fait signe à Barbe, de s'approcher, je lui fis fermer mon rideau. Je jetai une robe dans mes bras, & je m'esquivai par la ruelle de mon lit, dans une autre chambre, où je m'enfermai avec une bonne résolution de ne pas ouvrir, que l'assassin M. du Pourpre & son collègue ne se fussent retirés.

J'entendis de mon asyle, le vacarme que fit le terrible Empyrique, lorsqu'il se fut apperçu de mon évasion. Vous le voyez, disoit-il, y a-t-il une preuve plus authentique de folie, que celle de se dérober aux remèdes lorsqu'on en a besoin? C'est vous, Madame, ajouta-t-il, en s'adressant sans doute à celle qui étoit dans ma chambre, vous voyez le cas qu'on fait ici des gens que vous indiquez, que vous amenez. N'êtes-vous pas de mon avis, poursuivit-il, en s'approchant de la porte ? N'est-ce pas une charité, une bonne œuvre de la

jetter à bas, & de faire lier la malade? A ce mot, la frayeur de voir forcer l'entrée de mon appartement me fit jetter les hauts cris, en menaçant que j'allois me plaindre par la fenêtre, de l'outrage qu'on me faisoit.

Le Chirurgien qui étoit raisonnable, me pria, au travers de la porte, de me modérer, & m'assura qu'il étoit trop galant homme, & trop mon serviteur, pour me saigner malgré moi. Je le crois bien, repris-je, Monsieur, en pleurant; mais ce Monsieur du Pourpre est si acharné à ma perte, qu'il vous y obligera. Non, Madame, ne craignez rien, reprit Lancelet, je vous donne ma parole d'honneur, que je ferai le premier à m'y opposer. Ouvrez, que j'aie le plaisir de vous parler, & vous faire connoître que je suis plus à vos ordres, qu'à ceux de qui que ce soit.

La Dame dont j'ai parlé, dont le cœur étoit bon, & qui fut touchée sans doute, de mes larmes, me fit les mêmes protestations, & me promit qu'il ne me feroit rien fait. Tant de paroles me rassurèrent, & me firent enfin ouvrir. Le Chirurgien entra avec la Dame, & ferma la porte au nez de du Pourpre, qui s'étoit présenté, & qui m'avoit fait une si grande frayeur, que j'avois recommencé mes cris. Remettez-vous, Madame, me dit le Chirurgien, & faites-moi l'honneur de me dire ce qui occasionne le trouble où je vous vois? La politesse de cet homme me rassura; je lui racontai mot pour mot les choses, & je lui parus si raisonnable, qu'il haussa les épaules, & dit que ce n'étoit pas la première folie de cet homme, & qu'il étoit surprenant qu'on lui permît encore de voir des malades. Il ajouta cependant qu'il étoit très-habile; mais qu'il avoit la réputation si expéditive, qu'il n'y avoit que ceux dont les maladies étoient désespérées, qui osassent se jetter entre ses mains. La conclusion de cette aventure extravagante fut que je payai largement l'Em-

pyrique & le Chirurgien qui s'en retournèrent fort contents de moi, & qui me laissèrent un si grand éloignement pour tout ce qui s'appelle remèdes, & ceux qui les ordonnent, que depuis ce temps j'ai même évité de m'en servir dans les occasions les plus urgentes. L'on m'a fait reconnoître cent fois l'injustice de ma prévention, mais je n'en suis pas la maîtresse, & je crains bien qu'elle ne me reste jusqu'au tombeau.

La Dame qui s'étoit donné la peine de venir chez moi pour me secourir, lorsque Barbe me trouva évanouie dans mon cabinet, occupoit un appartement à côté du mien. C'étoit une dévote, & elle étoit prévenue favorablement sur mon compte, parce qu'elle avoit été témoin, disoit-elle, de la piété avec laquelle je priois Dieu à l'Eglise où elle étoit toujours. Dès qu'elle avoit appris par les cris de Barbe, que j'étois en danger, comme le croyoit cette bonne parente, non-seulement elle avoit voulu me donner les secours temporels, mais encore les spirituels : elle s'étoit chargée des uns & des autres ; & c'étoit à ses bonnes intentions que j'étois redevable de la visite de l'Ecclésiastique, & de Monsieur du Pourpre, en qui elle avoit également confiance ; mais avec une justice bien différente : l'un étoit solide & consolant, l'autre le plus grand fou que j'aie jamais connu. L'on en a pu juger par les traits que je viens d'en rapporter.

Dès que je fus délivrée de l'assaut que je venois de soutenir, & que Barbe m'eut appris la bonne volonté avec laquelle la Dame dévote s'étoit prêtée à me secourir, je l'en remerciai avec toute la politesse possible, & elle m'en fit à son tour de très-sincères : elle se retira en m'assurant qu'elle seroit charmée de lier commerce avec moi ; je répondis par une inclination profonde. Je m'étois trop mal trouvée de la première connoissance pour en hazarder une seconde, je ne voulois point me démentir sur ce sujet.

Après que je fus libre entièrement, je voulus revoir la cause de tous les chagrins que j'avois essuyés. Je repris la Gazette fatale qui m'avoit si fort bouleversé les sens: soit que le discours de l'Ecclésiastique m'eût prévenu, soit que je trouvasse l'article moins positif que je l'avois ouï, il me sembla rencontrer des raisons de douter, & je commençai de me repaître de quelque espoir. Le nom du Marquis n'étoit point inscrit, il pouvoit y avoir eu plusieurs détachements commandés aussi par des gens de marque, & il étoit possible que ce ne fût pas celui qui m'intéressoit si vivement. Je m'endormois dans cette flatteuse consolation.

Barbe, que j'avois voulu renvoyer pour la faire coucher, & qui s'étoit obstinée à me veiller, s'étoit assoupie; & la considération que j'avois pour elle fut cause que je ne la réveillai point. Ce fut un bonheur extrême pour moi, que le Ciel permit sans doute pour ma conservation: car si je m'étois trouvé seule dans l'incident qui va suivre, je serois morte sans doute d'effroi. L'on va en juger.

L'agitation avec laquelle j'avois passé ce jour, fut cause sans doute du songe affreux dont je fus tourmentée. Il me sembloit que je voyois un spectre traînant des chaînes, qui s'apparoissoit à moi, & qui me regardoit sinistrement. J'avois fermé les yeux à son horrible aspect; mais m'obligeant à les ouvrir, je l'avois vu portant sur les bras un corps sanglant, percé de coups, que je reconnus pour celui de mon cher amant. Ce spectacle faisoit une telle impression sur mes sens glacés, que j'étois immobile, & mon cœur étoit si serré, que j'envisageois avec des yeux secs & un silence morne, plusieurs autres objets aussi lugubres. Le père de mon amant tenoit une femme par la main qui avoit mon air & mes traits. La tristesse étoit peinte sur les yeux de ce second moi-même, &

il paroissoit que la démarche qu'on lui faisoit faire, répugnoit à son goût. Le vieux Marquis se mit à genoux avec elle au pied du spectre : le corps qu'il portoit, sembla revivre à l'abord de la femme que le Marquis lui présentoit, & le sang de ses blessures s'arrêter. Le blessé prit la main de son père & celle de la femme qui me ressembloit, & les unit. J'ouvris de grands yeux, & je considérois avec agitation ces choses ; mais quelle fut ma surprise, en jettant mes regards sur le nouvel époux, de le voir rajeunir, & de retrouver à la place du vieux Marquis, le fils ensanglanté que j'avois vu entre les bras du spectre ! Je me tournai précipitamment de son côté. Comblé d'étonnement, Saint-Fal avoit succédé au spectre, & paroissoit couvert des blessures que j'avois vues au Marquis. Il avoit l'air si triste & si touchant, que j'allois le consoler de la douleur profonde dans laquelle il paroissoit plongé, lorsque les rideaux de mon lit s'étant ouverts tout-à-coup, me réveillèrent en sursaut, & me firent voir à la lumière d'une bougie, avec laquelle Barbe me veilloit, un homme le poignard à la main, qui, me le présentant, me dit : si tu cries, tu es morte : la bourse ou la vie, & dépêchons.

O Ciel ! c'est à vous que je dois la conservation de ma vie. Ma tante, qui s'étoit assoupie, comme il a été dit, étoit si mal à son aise, qu'elle ne reposoit que légèrement. Elle avoit entendu respirer le voleur, qui ayant prémédité son coup, s'étoit caché dans un endroit peu éloigné, & Dieu avoit permis qu'elle y avoit fait attention. Au-lieu de s'effrayer, elle s'étoit levée, avoit feint de me parler, & elle me dit, pour parvenir à ses fins, que puisque j'allois reposer, & que je n'avois besoin de rien, elle alloit se coucher dans ma cuisine, & sortit. Au-lieu de faire ce qu'elle venoit de me dire, elle sortit tout doucement, descendit au raiz-de-chaussée, chez un Marchand qui avoit beaucoup de garçons, le réveilla, frappant à la fenêtre d'une

chambre qui donnoit sur une petite cour, & lui apprit le danger auquel j'étois exposée, & le secours pressant dont j'avois besoin. Cet homme, étonné, fit sur-le-champ lever ses garçons, envoya chercher le Guet, & monta doucement avec d'autres pour me secourir.

Il arriva dans le moment que le voleur vouloit m'obliger à me lever pour lui donner mon argent. Le poignard tomba des mains du malheureux à cette apparition; il se jeta à mes genoux, & me demanda la vie. J'étois plus morte que vive, & je ne pus répondre. Le Marchand & ses garçons se jettèrent sur lui. Je le reconnus alors pour le Crieur qui m'avoit apporté la gazette. Il avoua que son dessein étoit de me voler, & s'écria douloureusement que c'étoit mon imprudence qui en étoit la cause, protestant que depuis quarante ans qu'il vivoit, il avoit toujours été honnête homme, & que l'occasion & sa profonde misère avoient été la cause de son malheur.

Le fait qu'il détailla, fut que, dans le temps qu'il m'avoit apporté la gazette, il étoit survenu une personne à laquelle j'avois donné de l'argent; que j'en avois tant montré, que cela lui avoit fait naître le desir de me voler, s'il pouvoit en trouver le moment; que l'occasion s'étoit offerte d'elle-même par le long-temps que j'avois gardé sa gazette; qu'il en avoit profité pour connoître les êtres de la maison; que cependant son dessein n'étoit pas de tenter le même jour cette aventure, mais que l'accident de ma foiblesse ayant tout mis en trouble, il avoit cru en devoir profiter. Il avoit gagné le boudoir, qui étoit à côté de mon lit, & sans Barbe, c'en étoit fait. Mais Dieu, qui veille & qui protège ceux qui le servent, ne le permit pas, & montra, par le choix qu'il fit d'une personne simple pour me sauver la vie, qu'il est tout-puissant, & qu'il donne du courage, quand il veut, aux plus timides. Les ressorts de la grace sont admirables,

& l'on ne sauroit trop adorer celui qui en est le divin dispensateur.

Cette même grace me soutint & me fortifia, sans doute pour sauver la vie au malheureux qui avoit voulu attenter à la mienne. Un moment plus tard, il étoit entre les mains de la Justice. J'obtins du Marchand qu'on le laisseroit évader, & que si le Guet arrivoit avant qu'il fût échappé, on diroit qu'il s'étoit sauvé. Je fus si touchée de la misère de cet homme, qu'il me dépeignoit avec larmes & avec les regrets les plus amers, & du repentir qu'il avoit de s'être porté à un crime si noir, que je lui donnai deux louis pour lui aider à subvenir à l'entretien de dix enfants tous vivants en bas âge, dont il étoit chargé, en lui recommandant d'être honnête homme à l'avenir, & en lui promettant de lui donner de temps-en-temps quelques secours, pourvu qu'il les envoyât chercher par sa femme ou par un de ses enfants, & pourvu que je ne le visse jamais.

Je ne parlerai point de cette action, j'en fus trop récompensée par la consolation que mon intérieur m'en fit ressentir. Le Guet s'en retourna comme il étoit venu, & me railla sans doute sur mes vaines frayeurs. Pour les garçons Marchands dont le sommeil avoit été interrompu si à propos, je leur donnai honnêtement de quoi boire; ils le méritoient assurément: leur Maître fut comblé de politesses & de remerciements, & le lendemain je lui donnai une canne à pomme d'or, en l'assurant que si j'étois honteuse que le présent ne fût pas plus riche, je me piquois au moins d'être très-reconnoissante. A l'égard de Barbe, ma très-chère tante, à qui je devois la vie, je l'assurai que je ne mourrois point que je ne lui eusse prouvé jusqu'à quel point je sentois ce qu'elle avoit fait pour moi. Sans une prudence cruelle qui me lioit, je me ferois, en faveur de son bon cœur, déclarée telle que j'étois; mais sa simplicité me retint. Cette

franchise tiroit à tant de conséquences, que je me tus bien malgré moi; cependant, à la place de cet aveu, je redoublai mes bonnes façons pour elle, & je vis avec plaisir qu'elle y étoit sensible, ce qui me consola de la rigueur de mon silence. Quand on a le cœur fait d'une certaine manière, on trouve qu'on n'en fait jamais assez pour ceux qu'on croit dignes de son amitié.

Je ne pus fermer l'œil du reste de cette nuit, & il n'y eut que lorsque le jour fût avancé, que je commençai à reposer. Il étoit près de quatre heures après-midi lorsque je fus réveillée par Barbe, qui me dit qu'un grand Monsieur en robe noire, vouloit me parler, suivi de deux hommes qui l'accompagnoient. Je fus assez surprise d'une pareille visite, & je la questionnai sur la manière dont on s'étoit expliqué avec elle pour parvenir à me voir. Elle répondit que le Monsieur en robe lui avoit demandé si Madame des Roches y étoit (car j'avois conservé ce nom assez imprudemment:) & sur ce qu'elle avoit repris que je dormois, qu'il lui avoit été ajouté qu'il falloit me réveiller, & qu'il étoit obligé de me parler. Je ne fus pas plus avancée en cette enquête. J'allois me lever pour recevoir cette visite extraordinaire, lorsque le Commissaire, qui étoit dans mon antichambre, entra fort respectueusement, en m'assurant qu'il ne falloit pas que je me gênasse, & qu'il n'avoit qu'un mot à me dire. On avança des siéges, & lorsqu'il eut pris place, il me tint ce discours:

Le Guet a arrêté hier, Madame, un homme qu'on m'a amené: comme il avoit tout l'air de quelqu'un qui prend la fuite, & qu'il étoit trop tard pour l'examiner, je l'ai envoyé en prison. On l'a interrogé ce matin; & comme il s'est coupé lorsqu'on lui a demandé d'où il venoit, on l'a mis au cachot. On a surpris une lettre à votre adresse, Madame, & qu'il avoit remise au Guichetier pour vous être portée, dans l'espérance qu'elle vous feroit ren-

due; mais il étoit trop suspect pour qu'elle ne fût pas décachetée. Par cette lettre il vous supplie d'avoir pitié de lui, de ne point le déclarer, sans quoi il est perdu. On l'a interrogé sur cela, & il a déclaré qu'il vous avoit apporté la gazette, & qu'il avoit soupé avec vos gens, ce qui a été cause, a-t-il dit, qu'il étoit sorti si tard. Cette déclaration s'accorde si peu avec cette lettre qui vous est adressée, que je suis chargé de venir savoir, Madame, quel est ce grief qu'il faut taire, & qui le perdroit s'il étoit su. Je vais dresser, si vous le trouvez bon, un procès-verbal sur votre déposition: vous êtes la maîtresse de la faire telle qu'il vous plaira; mais je suis obligé de vous avertir qu'elle doit être conforme à la vérité, parce qu'il y aura des témoins d'assigné, que les enquêtes prouvent, & que vous vous feriez des affaires, s'il étoit prouvé que votre déclaration fût fausse. Vous avez l'air trop distingué, Madame, continua cet homme, pour que je n'en use pas avec vous comme vous le méritez.

J'admirai pendant ce discours la justice du Ciel qui ne laisse rien d'impuni; mais je gémis de ce que ma bonne intention n'avoit pas eu son effet. Je ne savois pas trop de quelle manière répondre, sentant bien que ma déposition alloit sauver la vie ou la faire perdre au malheureux dont il s'agissoit. Le Commissaire attendoit que je parlasse. Je répondis enfin, qu'il étoit vrai qu'étant prête de me coucher, j'avois rencontré cet homme, & que j'en avois eu une si grande frayeur que j'avois jeté des cris qui avoient fait relever tout le monde; mais qu'après m'être informée de la vérité, j'avois appris qu'il s'étoit endormi après le souper, dans ma cuisine, & qu'après son réveil, voulant sortir, & ne connoissant pas les êtres, il étoit entré dans ma chambre: qu'effrayé lui-même de ce qu'on le prenoit pour un voleur, il s'étoit sauvé, sans doute dans la crainte d'être arrêté. Ce discours parut vraisemblable. Le maître de la maison & ses garçons, que je fis

prévenir, répondirent dans cet esprit ; ce qui fut cause qu'au bout de deux jours on mit en liberté le prisonnier, ce que j'appris par sa femme, qui vint me remercier, & qui m'assura qu'elle & sa famille prieroient Dieu toute leur vie pour moi.

Cependant toutes les agitations qui m'accabloient depuis quelque temps, influoient sensiblement sur ma santé. Je devins peu-à-peu si jaune, que je faisois pitié. Ma chère tante me voyant dans cet état, faisoit tout son possible pour me tirer de la noire mélancolie dans laquelle je me plongeois. Vous voulez donc me faire mourir, ma chère maîtresse, me disoit cette bonne fille ? Est-il possible aussi qu'à votre âge vous vous enterriez ainsi toute vivante ? Il est bon qu'une jeune personne soit retirée, j'en conviens, & qu'elle ne donne pas matière à la médisance ; mais encore faut-il quelque récréation. Est-il possible que vous ne vous consolerez jamais de la perte de ce cher mari ? Eh ! mon Dieu ! étoit-il donc l'unique pour le tant regretter ? Est-ce qu'on n'en pourroit pas trouver qui pussent le valoir ?

Malgré ma profonde tristesse, je ne pouvois quelquefois m'empêcher de sourire des propos de cette bonne fille ; mais ce n'étoit qu'un soleil d'hiver : les nuages qui l'environnoient, l'éclipsoient bientôt. Le songe cruel dont j'ai parlé, se retraçoit sans cesse à ma mémoire. Hélas ! il ne renfermoit que de trop sûres prédictions : je ne fus pas longtemps sans le reconnoître.

Un jour que je rêvois tristement à ma fenêtre, un carrosses'arrêta à ma porte ; je le reconnus pour celui du vieux Marquis. Je tressaillis sans savoir pourquoi. Lorsqu'il entra dans ma chambre, il avoit un fonds de tristesse qu'il déroboit vainement. A peine eut-il levé les yeux sur moi, qu'il jetta un cri d'étonnement. Eh ! bon Dieu ! dans quelle situation vous trouvé-je, me dit-il ? vous êtes malade, & vous ne m'en avez rien fait savoir. Que

signifie donc cette pâleur & cette noire mélancolie ? que vous est-il arrivé ? L'Ecuyer du Marquis, qui le suivoit, lui parla à l'oreille dans ce moment. J'avoue, continua-t-il, en répondant à ce qui venoit de lui être dit, que j'ai été si troublé de l'état où je la trouve, que je n'ai pas songé à ce que tu me dis. Ah ! Jeannette, Jeannette, continua le Marquis, en se jettant dans un fauteuil, que vous me faites ressentir bien cruellement combien mon fils m'est cher !

A peine ce vieux Seigneur eut-il lâché ces mots, qu'un frisson violent s'empara de moi : je crus que mon songe étoit accompli, & que mon amant n'étoit plus. Cette idée fit un progrès si prompt sur mes sens, que je jetai un grand cri, & me mis à pleurer amérement. Je dûs à une liqueur que j'avois prise un moment auparavant, & qui me soutint le cœur, la conservation de ma connoissance ; car, sujète comme j'étois aux vapeurs & aux évanouissements, il n'y a point de doute que je ne fusse tombée en foiblesse : l'occasion assurément étoit pardonnable. J'appris par la conversation du Marquis avec son Ecuyer, sans qu'ils eussent dessein que j'en fusse instruite, que le Marquis avoit été blessé dangereusement à la tête, après avoir donné des preuves d'une valeur sans pareille, & que Saint-Fal avoit été fait prisonnier à la bataille qui s'étoit donnée deux jours après cette action.

Ces cruelles nouvelles me firent tomber dangereusement malade. Les Médecins, que le vieux Marquis fit appeller, assurèrent le quatrième jour, qu'ils n'espéroient rien de moi, à moins que la nature ne fît un effet prodigieux pour chasser des environs de mon cœur une bile qui étoit prête à me suffoquer. Je ne gardois aucun des remèdes qu'on me donnoit, ce qui faisoit croire qu'il étoit impossible que j'en réchappasse.

Je dois assurément la vie à la prudence & à la fermeté du père de mon amant : il ne quitta pas

le chevet de mon lit; & connoissant qu'il n'y avoit plus d'espérance, il hazarda deux choses qui me rendirent la vie. On ne faisoit point encore usage de l'émétique, & dans les occasions comme celle où je me trouvois, on ne le donnoit que comme un remède désespéré, qui ôtoit plus souvent la vie qu'il ne la rendoit. Le père de mon amant en envoya chercher six grains; au-lieu de le laver avec beaucoup d'eau, comme c'est assez l'usage, il me fit prendre la dose toute entière dans une cuillerée de bouillon; & afin que je ne le rendisse pas sur-le-champ, il me fit tenir la tête fort élevée, jusqu'à ce qu'il eût séjourné dans mon estomac le temps nécessaire pour faire son opération. Pendant cet intervalle, il usa d'un artifice innocent qui ne contribua pas peu à mon salut. Un courier en bottes, qu'il avoit instruit, arriva avec grand bruit, & s'écria hautement qu'il arrivoit de l'armée, & que M. le Marquis de L. V. étoit en marche pour revenir; qu'il étoit faux qu'il eût été blessé dangereusement, & qu'il n'avoit reçu qu'une légère contusion, dont il avoit été guéri au bout de quatre jours.

Malgré l'abattement cruel où j'étois, & une fièvre continue qui m'empêchoit de parler, j'entendois tout ce qui se disoit, sans y faire, il est vrai, beaucoup de réflexion, tant j'étois accablée; mais le courier n'eut pas plus tôt annoncé cette nouvelle, que mon cœur ressentit une joie secrète qui lui donna la force de sortir de l'oppression qui l'accabloit. L'efficacité du remède recevant cette impression, fit un si prodigieux effet, que l'on crut, à la violence dont je me mis à vomir, que j'allois rendre l'âme. Une bile noire & épaisse sortit avec impétuosité, & les efforts terribles avec lesquels je rejetai cette ennemie de la vie, fit crever un abcès qui s'étoit formé dans mon corps. Le Chirurgien du Marquis, qui étoit des plus habiles, l'assura que, si je soutenois cette crise, j'étois sau-

vée, ma jeunesse donnant cette espérance. Au bout d'une demi-heure cet état violent cessa, mon teint reprit couleur; &, après un instant d'agitation, je me tranquillisai & je m'endormis d'un profond sommeil.

Deux jours suffirent pour me mettre hors de tout danger, & pour rendre à mon esprit, des idées nettes & distinctes. Après avoir remercié le Ciel, de la vie qu'il me conservoit, je témoignai à Monsieur le Marquis de L. V. combien j'étois sensible aux bontés qu'on m'apprit qu'il avoit eues pour moi. Il paroissoit dans une joie inexprimable de me revoir dans une assiette d'esprit qui lui faisoit juger qu'il n'y avoit plus à craindre de rechûte : il me témoigna à quel point il m'étoit attaché, & m'entretint dans les idées où il m'avoit mise de la fausseté des nouvelles qu'on avoit publié à l'occasion de son fils. Il eut la complaisance de me lire des lettres qu'il avoit supposées, pour m'ôter toute inquiétude à ce sujet; & me voyant trois jours après en état de n'avoir plus rien à craindre pour ma vie, il retourna à Versailles, en laissant un homme à lui à Paris, qui devoit lui apporter tous les jours de mes nouvelles, jusqu'à son retour.

Je commençois à me lever & à être convalescente, lorsque je reçus enfin une lettre de Saint-Fal. Je l'ouvris avec une secrète joie, parce que je la croyois une confirmation des bonnes nouvelles qu'on m'avoit supposées. Mais quelle fut ma douleur lorsque j'y lus ce qui suit! jamais a-t-on été agitée par un si grand nombre de traverses?

LETTRE.

Je vous ai promis de la sincérité & de l'exactitude; je vous en donne aujourd'hui une grande preuve, belle Jeannette.

Comment recevrez-vous les nouvelles que je vais

vous apprendre ? N'aurai-je point à me reprocher de vous avoir si bien tenu parole ? Je le saurai. L'on me rend compte exactement de votre santé ; & si j'apprends que ma lettre y ait occasionné aucun dérangement, soyez assurée que je ne vous écrirai dorénavant que comme à une personne qui n'a pas de fermeté, & dont on doit ménager la foiblesse.

Je vous avois mandé, belle Jeannette, que mon cousin avoit obtenu d'aller à la guerre avec un détachement, & que je craignois bien que sa mélancolie ne le menât trop loin. Mes appréhensions n'ont été que trop vraies. Sa valeur, ses inquiétudes lui ont fait tenter témérairement d'enlever un convoi accompagné d'une escorte trois fois plus forte que sa troupe ; il est tombé dans une embuscade ; & sans un miracle, il n'en seroit point échappé. Dubois, son Valet-de-chambre, dont l'affection est au-dessus d'un domestique ordinaire, lui a sauvé la vie, & l'a ramené dans le camp, avec deux blessures. Tranquillisez-vous cependant, elles ne sont pas mortelles, & j'espère que nous en serons quittes pour la peur.

Deux jours après, les deux armées se sont rencontrées, nous avons battu les ennemis, mais j'ai été fait prisonnier. J'en ai ressenti de la douleur, parce que je vous verrai plus tard que je ne l'espérois, & que je ne puis être tranquille lorsque je suis éloigné de vous.

Vous trouverez dans ce paquet, une lettre que le Marquis avoit commencé à m'écrire avant la rencontre des ennemis, & qu'il n'a achevée que depuis sa blessure ; elle servira à vous prouver qu'il n'étoit pas aussi ingrat que vous le soupçonniez, & à vous rassurer sur le danger que vous pourriez craindre. Je me tais sur les preuves que je vous donne de mon attachement. En vérité, elles doivent vous toucher d'autant plus, que je suis assez ennemi de moi-même pour trouver de la douceur

à vous parler de ce qui vous intéresse.

J'attends, belle Jeannette, de vos chères nouvelles, je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que j'en aie reçu, sur-tout après les nouvelles fâcheuses que je vous mande. Mon oncle continue-t-il à vous rendre des visites ? Je vous assure que vous m'avez fait tomber des nues en m'apprenant qu'il vous avoit été voir, qu'il sait qui vous êtes ; il faut qu'il soit bien habile, & qu'il ait des raisons bien importantes pour être parvenu à se faire si bien instruire. Il m'a écrit, & ne me parle de rien ; j'imiterai son silence, les éclaircissements seroient trop contre moi. Je me console de ma prison & de tout ce qui peut m'arriver, pourvu que vous me conserviez toujours une part dans l'honneur de votre estime : je le mérite par celle que j'ai pour vous, & par la considération parfaite que j'aurai toute ma vie.

DE SAINT-FAL.

De Manheim, ce..., &c.

Je lus avec précipitation la lettre du Marquis. La voici mot pour mot.

LETTRE

DU *MARQUIS DE L. V.*

AU COMTE DE SAINT-FAL.

*Je suis parti de Paris, furieux, mon cher cousin, & je vais à la guerre, désespéré. Personne ne sait la cause de ma tristesse, & n'a le secret de la raison qui m'a obligé à me faire détacher seul du corps de l'armée : apprenez tout cela. Jeannette ne m'aime plus, elle m'a préféré le Duc de ***, je n'en puis douter : raison de mon départ. J'étois obligé de me rencontrer tous les jours chez les Généraux avec mon rival, cause de ma*

séparation de l'armée. Tout m'est insupportable depuis que mon ingrate me trahit. En vain j'ai voulu secouer un joug si tyrannique, elle a mon cœur, elle règne dans mon ame, & son image me poursuit en tous lieux. Fatale passion ! égarement funeste ! qui ne me laisse pour toute consolation, que la mort.

Mes coureurs me rapportent que les ennemis sont à deux lieues d'ici : je vole à eux. Adieu, mon cher cousin. Souvenez-vous qu'on n'a jamais aimé son rival, & que vous m'avez toujours été cher.

S'il arrivoit que Jeannette fût trompée par son nouvel amant, consolez-la. Je tremble pour elle. Je sais ses besoins, ne l'abandonnez pas.

Ce qui suivoit, étoit d'une autre écriture.

Je suis battu, blessé & content, mon cher cousin. Le dernier mot vous paroîtra extraordinaire, je vous l'expliquerai : en attendant ne vous effrayez pas de ce que je me sers de mon Secrétaire pour vous écrire, il m'est impossible de le faire moi-même ; mais l'on espère beaucoup du premier appareil qui est levé. J'ai reçu un coup de sabre sur la tête. Si Jeannette m'aime encore, comme un Gentilhomme nommé Mélicourt me l'écrit ; si les choses qu'il m'apprend, dont il m'assure avoir été témoin lui-même, sont vraies, je me console de la perte d'un œil, dont je suis menacé, pourvu qu'il m'en reste un pour avoir le plaisir de voir l'objet que j'aime, & d'admirer ses charmes. Je suis satisfait : travaillez à ma paix, mon cher cousin, en cas que vous croyiez que je sois dans le cas de la mériter. N'est-ce point trop exiger de votre amitié & de certains sentiments qui nous sont communs ? Mais je vous connois, & cela me suffit.

LE MARQUIS DE L. V.

Combien de larmes ne me fit point répandre cette lettre! j'y reconnoissois le caractère excellent de mon aimable Marquis. Combien de fois ne baisai-je pas ces chers caractères, que la perte de son sang me rendoit encore mille fois plus précieux! de quelle inquiétude ne fus-je point agitée? Pourquoi la bienséance ne me permettoit-elle pas de prendre une chaise de poste, d'arriver à l'armée, & de lui prouver que lui seul étoit digne de mon amour & de faire ma félicité! Mille résolutions diverses me roulèrent dans l'esprit pour donner des preuves à ce cher amant, de ma tendresse & de ma constance, sans que je pusse trouver un seul expédient dont je fusse satisfaite, en relisant la lettre du Marquis. Ce que Mélicourt avoit fait pour moi, me frappa, je lui en fus d'autant plus de gré, qu'il ne m'en avoit rien marqué dans plusieurs lettres que j'avois reçues de lui depuis que j'étois à Paris. Je jugeai qu'un homme qui rendoit un service pour avoir le seul plaisir de le rendre, étoit un véritable ami, & je le jugeai seul digne d'exécuter le dessein que j'avois d'envoyer à l'armée, afin d'avoir des nouvelles plus positives, & de persuader au Marquis que je méritois son retour.

A peine eus-je conçu ce projet, que je voulus le mettre à exécution. J'écrivis sur-le-champ à Mélicourt, je fis chercher un exprès & je le lui envoyai. Je ne doutai pas qu'à la réception de ma lettre il ne partît d'abord pour se rendre auprès de moi, & pour apprendre en quoi il pourroit m'être bon. Je savois que l'affaire de Sainte Agnès ne devoit être décidée de plus de six semaines, parce qu'on avoit été obligé de récrire à Rome sur quelques difficultés nouvelles qui étoient survenues, & cet intervalle étoit plus que suffisant pour aller & revenir de l'endroit où je devois le prier de se rendre.

Lorsque l'amant de Sainte Agnès arriva de

Versailles, je lui marquai de la joie de son retour. Pour entrer en matière je commençai à le remercier du service qu'il m'avoit rendu si noblement. A peine eut-il entrevu le but où je voulois toucher, qu'il me prévint, & bien loin de faire naître aucune difficulté, il m'assura que c'étoit à lui à me rendre graces de ce que je le mettois dans le cas de faire sa cour à un Seigneur qu'il estimoit autant que le Marquis de L. V.; qu'il m'avouoit même que ce voyage lui seroit utile de plus d'une manière, en ce qu'il ne seroit pas long-temps sans avoir besoin de puissantes protections à la Cour, que cette occasion sembloit faite exprès pour l'obliger, & qu'il m'en sauroit gré toute sa vie.

L'on a bien raison de dire que la manière de faire un plaisir en augmente le prix. Je fus comblée des façons avec lesquelles Mélicourt se prêta à mes desirs. Je l'instruisis ensuite de la manière dont j'avois imaginé qu'il devoit se présenter; je le chargeai d'une lettre pour le Marquis, mais je souhaitai qu'il ne la rendît que quand il prévoiroit que la surprise qu'il auroit de recevoir de mes nouvelles, ne nuiroit pas à sa santé. La première chose que j'exigeois de lui, étoit de me mander naturellement l'état positif où il trouveroit mon amant à son arrivée, & la manière dont il recevroit ma lettre. Toutes ces choses dites, & convenues pendant un souper assez abstrait, Mélicourt envoya chercher des chevaux de poste par son Valet, & il partit dès la même nuit. Nous avions combiné qu'il seroit trois jours en chemin, & que le septième ou le huitième j'aurois une lettre de lui. Tous ces arrangements me tranquillisèrent beaucoup; mais ce qui y contribua le plus, fut cette chère lettre du Marquis, par laquelle je reconnoissois qu'il m'aimoit toujours tendrement. C'étoit ma plus sérieuse affaire que cette constance, je n'en connoissois point d'autre: quand on aime de bonne foi, tous les autres biens ne

font partie que de celui-là : en effet, il n'y en a pas un plus grand que celui d'aimer & d'être aimé.

Je ne rapporte point ici la lettre que j'écrivis au Marquis, il l'a perdue, & il me seroit impossible de la rendre telle qu'elle étoit; il est bien différent d'écrire avec passion ou de sang-froid : il suffira de savoir que le désespoir de savoir mon amant blessé & en danger, en faisoit le fonds; le reste étoit des assurances vives du plus tendre amour. Je ne querellois point ; peut-on gronder un amant que l'on apprend fidèle, & qui est en danger de la vie? Le cœur ne boude point dans de pareilles occasions, il n'est rempli que de son amour, & le reste s'évanouit dès qu'il est satisfait de ce côté.

Deux jours après, il étoit fête de la Vierge ; comme je me trouvai en état de sortir, je résolus d'aller m'acquitter d'un vœu que ma bonne tante avoit fait pour moi à une Eglise qui lui est consacrée, & d'en faire un pour que le Ciel voulût bien conserver le Marquis. Je fus entendre la Messe ; & comme on me dit qu'il y avoit Sermon l'après-midi, je dînai de bonne-heure, & je m'y rendis. Un Capucin prêchoit avec une onction qui pénétra ; son discours, outre cela, étoit poli & élégant, & ne se sentoit point du tout de l'état monastique ; il sembloit que ce fût un homme du monde qui vous entretînt d'une morale épurée. J'avois les yeux fixement attachés sur le Prédicateur, il me sembloit que je l'avois vu quelque part, mais je n'y fis qu'une attention indirecte : j'étois si attentive à ce qu'il débitoit, que nulle autre réflexion ne s'imprimoit dans mon esprit.

A la fin de son troisième point, il traita du luxe & de l'irrévérence avec laquelle on assistoit aux Mystères. Je ne sais par quel hazard il arrêta ses yeux sur moi, mais à peine m'eut-il envisagée, que sa parole mourut dans sa bouche ; il

pâlit, fit tout ce qu'il put pour réſiſter à la foibleſſe qui s'emparoit de ſes ſens, mais en vain, il ſe laiſſa aller. Tout le monde effrayé & ſurpris, parut inquiet de ſon état, & chacun en raiſonnoit à l'oreille. De deux perſonnes qui le connoiſſoient, une ſe leva pour donner à celui qui le ſecouroit un flacon; l'autre interrogée par une perſonne ſur le nom du Père, qu'elle avoit témoigné connoître, répondit que c'étoit un homme de qualité, appellé extraordinairement à ſa vocation, & le nomma de ſon nom de famille. Qu'on juge de ma ſurpriſe extrême; c'étoit le Chevalier Delbieu! Devois-je m'attendre à un pareil incident? Il me frappa ſi fort, qu'il s'en fallut peu que je ne tombaſſe dans le même inconvénient que le père Honoré, c'étoit ſon nom de religion. Le Ciel me ſoutint, & dans la crainte que je ne fuſſe pas maîtreſſe de moi-même, je pris le bras de ma tante, & je ſortis.

Lorſque je fus chez moi, j'admirai la ſingularité de mon ſort, qui ne me laiſſoit pas, pour ainſi dire, paſſer un jour ſans qu'il ne fût marqué par quelque événement extraordinaire. En effet, devois-je m'attendre à une rencontre auſſi ſurprenante, ſur-tout moi qui ſortois ſi peu? Cela me fit une telle impreſſion, que, pour que pareille aventure ne m'arrivât plus, je réglai que je n'irois dorénavant à l'Egliſe, que le matin, & que je m'y rendrois encore de ſi bonne heure, que je ne me mettrois pas dans le cas d'y rencontrer aucune perſonne de connoiſſance. Mais à quoi ſervent nos précautions? Peut-on quelque choſe contre les décrets de la deſtinée?

Le même jour je reçus, ſur le ſoir, une viſite de l'Ecuyer du vieux Marquis: comme cet homme aura beaucoup de part à la concluſion de mon hiſtoire, il eſt à propos que je faſſe ſon portrait.

Il avoit environ cinquante-cinq ans, étoit d'une

physionomie prévenante ; & sans être beau, plaisoit par la douceur de ses traits. Il étoit grand & bien fait, & son port imposoit par sa noblesse. Son caractère étoit souple & séduisant. Il étoit toujours de votre sentiment, par l'espérance qu'il avoit de vous amener au sien. Du reste, politique, fourbe & de mauvaise foi. Lorsqu'il faisoit tant que de vouloir vous plaire, il y réussissoit ; mais il ne prenoit jamais cette peine, qu'avec une intention préméditée de vous nuire. A cette ébauche, il faut ajouter qu'il étoit envieux & jaloux, & que c'étoit être de ses ennemis, que de plaire à son Maître.

Voilà Monsieur de Forçan.

Malgré toutes ses mauvaises qualités, qu'il savoit cacher avec art, il avoit attrapé la confiance du vieux Marquis ; il ne pensoit rien qu'il ne lui en fît part. Ce lâche confident approuvoit tout, mais il trouvoit le secret de ne consentir qu'aux choses qui lui paroissoient indifférentes ; pour celles qu'il prévoyoit qui pouvoient lui nuire, il savoit les écarter ; & quand il ne pouvoit pas y parvenir par les moyens ordinaires, il recouroit à la calomnie & aux mauvais artifices ; ils lui réussissoient presque toujours, parce qu'il étoit patient, prudent & discret, & qu'avec ces trois qualités on vient à bout de tout.

L'on doit conjecturer que, sur ces préjugés, il étoit au fait du goût que son Maître avoit pour moi ; bien loin de le dissuader de son inclination, il avoit augmenté son attachement par tout ce qui pouvoit le rendre plus solide & plus séduisant. Je lui avois paru si douce, & il étoit d'ailleurs si bien persuadé que la bassesse de ma naissance le rendoit toujours si fort supérieur à mon crédit, quelque grand qu'il pût devenir, que je gouvernerois bien moins son Maître qu'il ne me gouverneroit moi-même. Voilà la cause pour laquelle il s'étoit déclaré pour moi, & qui fit qu'il se

chargea volontiers de la commission de me voir & de me sonder sur les sentiments que j'avois inspirés au père du Marquis, qui s'étoient accrus à un tel point, à ce qu'il faisoit entendre à son Ecuyer, qu'il vouloit en faire usage, & sonder si je serois d'humeur à y répondre. Forçan qui ne savoit pas que son Maître étoit encore plus fin que lui, & qu'il avoit des raisons secrètes pour en agir ainsi, s'offrit pour le servir, ce qui fut accepté, parce que le Marquis s'étoit montré jusques-là si complaisant, qu'il ne voulut pas sans doute se mettre dans le cas de sortir de ce caractère, en jouant un rôle opposé.

Le pauvre Forçan se trouva fort éloigné de son compte, & je le relevai avec tant de fermeté, lorsqu'il eut mis cette matière sur le tapis, qu'il devoit conclure que son projet ne réussiroit pas si heureusement qu'il s'en étoit flatté; mais il n'étoit pas homme à se rebuter des premières difficultés. Il revint le lendemain à la charge; & il me mit dans une si grande colère, par les discours qu'il me tint, que je ne gardai aucun ménagement. Je lui reprochai la bassesse de la commission dont il s'étoit chargé, & je lui dis, avec un ton que je n'avois jamais osé prendre avec personne, que s'il étoit assez hardi pour remettre les pieds chez moi, je saurois trouver les moyens de l'en faire repentir.

Je m'attendois, après ces façons d'agir, que cet ennemi de mon repos ne paroîtroit plus; mais il arriva le lendemain, comme s'il ne s'étoit rien passé entre nous. J'étois si bien dans la confiance qu'il avoit trop de cœur pour se remontrer, que je n'avois pas cru devoir défendre à Barbe de le laisser entrer. Le rouge me monta au visage lorsque je le vis, & mon premier mouvement fut de me jetter dans mon cabinet. Arrêtez, Mademoiselle, me dit-il, je n'ai que deux mots à vous dire: vous avez tranché avec moi, du grand; vous

avez pensé que Monsieur le Marquis & moi étions vos dupes ; vous vous êtes trompée, ma chère enfant, continua-t-il avec un ton ironique : il sait aussi-bien que moi, de quoi il est question ; il ne tenoit qu'à vous que nous fussions dans la bonne foi, vous n'aviez qu'à nous prendre au mot. Je sais cependant bon gré à vos petits airs de sagesse, qui nous ont fait tenir sur nos gardes, ils nous ont instruits, nous savons vos desseins, nous aurons soin que ces projets chimériques n'aient pas leur entière exécution; adieu, la petite, faites votre profit de cet avis, & je n'ai rien de plus à vous dire : & puis il sortit.

L'on s'imagine peut-être que ces impertinences me firent impression, & qu'elles me chagrinèrent beaucoup : Non, mon innocence me tranquillisa ; je compris seulement que je déplaisois à cet Ecuyer, & qu'il alloit faire ses efforts pour me perdre dans l'esprit de son maître, par des suppositions que son mauvais caractère lui feroit imaginer : mon amant m'avoit mise au fait depuis long-temps, & cela me suffisoit pour me donner la clef de son manége. Sans être méchante, je compris qu'il me convenoit de m'en venger ; & d'employer le crédit que je me connoissois sur l'esprit du vieux Marquis, pour me défaire d'un ennemi si redoutable, & que je trouverois toujours en mon chemin. Je n'avois point encore ressenti ces mouvements nouveaux de dépit & de vengeance ; ils m'occupèrent assez pour me distraire de mes autres ennuis.

La première chose que je fis en me levant le lendemain, fut d'écrire à Saint-Fal ce qui s'étoit passé entre Forçan & moi ; je n'oubliai pas la manière impertinente dont j'avois été traitée ; je lui faisois part aussi de ma résolution de le faire éloigner, supposé que son oncle n'eût pas été homme à se laisser prévenir contre ; je finissois ma lettre en le priant de faire ses efforts pour revenir le plus tôt qu'il pourroit, en lui avouant que depuis

que j'étois abandonnée à moi-même, ma vie avoit été un tissu de traverses & de chagrin. Il n'étoit pas question d'autre chose, & le nom même de mon amant n'y étoit pas prononcé.

J'allois cacheter ma lettre lorsque le vieux Marquis entra dans ma chambre; je fus si interdite de cette visite imprévue, & d'être surprise en écrivant, que je me levai à peine pour le recevoir. Vous écrivez sans doute à mon fils, Jeannette, me dit le Marquis d'un ton sévère, & en voulant m'arracher ma lettre que je serrai précipitamment; il m'est aisé de conjecturer par le soin que vous prenez de m'en ôter la connoissance, que vous n'êtes pas bien-aise que je sache vos secrets.

Il ne tiendroit qu'à moi, Monsieur, repris-je de vous faire connoître le contraire de ce que vous pensez, en vous confiant le sujet de votre soupçon; mais je dois imaginer qu'après les préventions qu'on vous a données contre moi, cela serviroit à peu de chose; la manière dont vous m'avez fait traiter par Monsieur votre Ecuyer..... Ne confondons point, s'il vous plaît, Jeannette, interrompit le Marquis d'un air embarrassé; j'avois prié Monsieur Forçan de vous faire une déclaration d'amour de ma part, & il n'a point dû aller plus loin. Je ne vous nierai point qu'on m'a donné quelque éclaircissement sur votre conduite & sur vos desseins; mais je m'étois réservé de vous en parler amiablement, & je n'avois point chargé mon Ecuyer de vous voir à ce sujet. Mais ce fait n'a aucun rapport à la lettre que vous écriviez & que vous me cachez : satisfaites-moi de ce côté, ajouta le vieux Marquis, d'un ton plus poli, peut-être que cela me donnera lieu de vous satisfaire du mien. Il y a peu de femmes qui n'aient un amant, & jolie comme vous êtes, il seroit même surprenant que cela ne fût point; que risquez-vous à me confier cet écrit, & que je sois au fait d'une intrigue ? Je vous promets en ce cas le secret, & je vous avouerai même

que j'aime beaucoup mieux que cela soit, que de vous voir en commerce avec un fils que je ne regarderois plus comme tel, s'il venoit à ma connoissance qu'il m'eût désobéi.

C'en est trop, Monsieur, repris-je toute en larmes ; il faut vous satisfaire, & vous prouver que je ne suis point fille à intrigue. Je compromets, par ma complaisance, Mr votre neveu ; mais il me pardonnera, parce que je suis soupçonnée, & que c'est ajouter l'outrage à l'outrage. Voyez, Monsieur, continuai-je en lui remettant ma lettre : si c'est un crime à vos yeux que d'être sensible aux affronts, vous m'allez trouver très-criminelle. En achevant ces mots, je me levai, & je fus dans mon cabinet donner un libre cours à mes pleurs.

Le Marquis étoit trop impatient pour satisfaire sa curiosité pour s'embarrasser de toute autre chose à peine eut-il ma lettre, qu'il mit ses lunettes & la lut ; il fut très-long-temps à cette opération, où il la revit plusieurs fois.

Serois-je la dupe moi-même de tout ceci ? s'écria-t-il, sans faire attention s'il seroit entendu, & me serois-je laissé prévenir sans y penser ? Le rôle de cette fille est naturel, elle écrivoit de bonne foi pendant mon absence ; elle ne m'attendoit point, & assurément son dessein n'étoit pas de me confier sa lettre ; éclaircissons-nous sur ce fait. J'entendis ce monologue ; les gens d'un certain âge sont sujets à en faire, & je n'augurai point mal de celui-ci.

Je n'avois pas besoin de contrefaire l'affligée lorsque le Marquis entra dans mon cabinet, je l'étois véritablement. Voilà votre lettre, belle Jeannette, me dit-il ; je suis fâché d'avoir exigé de vous une telle complaisance, & plus fâché encore de vous avoir donné du chagrin : pardonnez-le moi, je tâcherai de le réparer, & je ne sortirai point d'ici que je ne vous aie fait une satis-

faction entière de mes soupçons, s'ils sont mal-fondés ; essuyez vos pleurs, & raisonnons en amis sur ces sujets de trouble : je ne vous nierai point que plus vous m'êtes chère, & plus j'ai ressenti de chagrin des choses qui m'ont été dites à votre sujet : les voici. L'on m'a dit que vous avez un amant qui vous est cher, & qui possède vos faveurs ; que votre sagesse est un jeu pour vous donner du relief & servir de manteau à vos goûts ; mais que la principale raison qui vous oblige à vous observer si fort, est que vous minutez un mariage qui feroit votre fortune, & que mon fils est la dupe qui doit tomber dans vos filets, par la passion que vous savez qu'il a pour vous ; dans toutes ces suppositions, s'il est vrai qu'elles le soient, il y a des vérités. Je n'ignore pas que mon fils ne soit idolâtre de vous, & que vous le payez d'un tendre retour, ou que vous en faites le semblant : le malheur qu'il a eu d'être blessé, & l'état où je vous ai vue en conséquence de cette nouvelle, en sont des preuves assez réelles. Voilà, Jeannette, tous mes griefs, c'est à vous à me dire si j'ai été mal informé.

Je me pressai de répondre, malgré l'étonnement où je fus des noires calomnies qu'on m'imputoit, dans la crainte que le vieux Marquis ne s'imaginât que je minutois ma justification. Je suis plus surprise qu'offensée, répliquai-je en le regardant fixement, des suppositions atroces dont on me charge ; ma conduite jusqu'ici a démenti de pareilles accusations. Si j'étois coupable, ou que j'eusse été fille à donner dans les égarements qu'on m'impute, ma réponse seroit succincte, & je vous dirois, Monsieur, que je n'ai aucun compte à vous rendre, parce que j'aurois des amis qui me protégeroient, & qui me mettroient à l'abri de vos ressentiments ; mais comme Dieu m'a fait la grace de marcher jusqu'ici dans un chemin irréprochable, je serai toujours prête à donner des

éclairciſſements ſur ce qui me regardera, lorſqu'on en ſera inquiet.

Pour ce qui eſt du dernier article qui vous intéreſſe le plus, je ſuis trop ſincère, & je me pique d'être trop vraie pour le nier: oui, Monſieur, j'ai été aimée de Monſieur votre fils, & je vous confeſſe qu'il m'eſt cher, & qu'il me le ſera toujours; voilà mon crime & la cauſe de toutes les traverſes que j'ai eſſuyées juſqu'ici, continuai-je en pleurant: ſans le goût fatal qu'il m'a inſpiré pour lui, je coulerois des jours obſcurs, mais tranquilles. Je n'ai cependant pas prétendu que je duſſe avoir l'honneur dont il eſt queſtion: je ſais trop me rendre juſtice pour m'oublier à ce point; mais auſſi dois-je vous aſſurer que je ne lui aurois jamais été de rien qu'à ce prix.

Je me tus après ce diſcours; le Marquis me regardoit, rêvoit, & ſembloit avoir l'air indécis: vous conſervez des doutes, Monſieur, continuai-je, ou vous me ſavez mauvais gré de l'aveu que je viens de faire: je ſais les moyens de ſatisfaire tout le monde, & avant qu'il ſoit vingt-quatre heures, vous conviendrez que je méritois plus votre pitié que votre colère, & que je ne vous avois pas donné lieu de me faire traiter auſſi cruellement que je l'ai été par Monſieur de Forçan.

Le Marquis, humilié de ce diſcours, & étonné ſans doute des réſolutions que je ſemblois prendre; vint à moi, & me tendant la main: faiſons la paix, me dit-il, belle Jeannette, je vous rends mon eſtime, & je crois que vous la méritez. Non, Monſieur, continuai-je avec fermeté, vous revenez auſſi aiſément que vous vous laiſſez prévenir, j'ai droit d'en juger par la facilité avec laquelle vous m'avez ſi légèrement ſoupçonnée; après de telles injuſtices, il n'y a qu'un Couvent, où j'irai m'enfermer pour le reſte de mes jours, qui puiſſe me mettre à l'abri..... Ah! je ne le ſouffrirai jamais, s'écria le vieux Seigneur; j'ai des intérêts

secrets qui s'opposent à une pareille résolution. Sans entrer dans ce secret, poursuivis-je avec le même ton, j'ose vous assurer que vous ne me ferez pas changer ; il n'y a qu'un seul moyen pour contre-balancer ce dessein.... Eh! quel est-il, reprit vivement le Marquis ? C'est de mander ici l'auteur des calomnies qui m'ont été imputées, & de l'obliger à déclarer les ennemis secrets qui ont pu me noircir, & si mal instruire ; car de deux choses l'une, ou il tient de quelqu'un ces discours, ou il les a supposés : je crois plutôt l'une de ces conjectures que l'autre ; & c'est ce dont je souhaite avec passion d'être éclaircie.

Je parus si entière sur cette résolution, que le vieux Marquis s'y rendit, dans la crainte que je n'exécutasse le projet dont je l'avois menacé. En effet, j'étois si lasse de tous les assauts dont j'étois accablée depuis quelque temps, que je ne voyois que le Cloître pour m'en délivrer ; mais les raisons que le vieux Marquis avoit de me ménager, le rendirent complaisant & docile : il ordonna à un de ses gens d'aller chercher son Ecuyer, & en l'attendant, il eut pour moi tant de politesse, & m'assura avec tant de bonté que j'aurois lieu d'être satisfaite à l'avenir de ses procédés, que je lui promis que dès que j'aurois le cœur net au sujet de la discussion présente, je ne songerois plus au Couvent, moins pour l'amour de lui, il est vrai, que pour tenir ma parole à Saint-Fal.

Le sieur de Forçan arriva, le Marquis débuta par lui laver la tête de la manière dont il m'avoit parlé. Pendant cette mercuriale, ce malheureux homme jetoit de temps-en-temps sur moi des regards où la fureur étoit peinte. Après avoir laissé tout dire à son Maître, il voulut s'approcher de son oreille & s'excuser sans doute, ou lui donner quelques raisons spécieuses ; mais le Marquis, sans vouloir l'écouter, lui ordonna de nommer les personnes de qui il tenoit les rapports qu'on avoit

avoit faits de moi. Forçan devint pâle à cette question ; mais pressé par son maître, de répondre, il s'excusa de lui obéir, pour ne point compromettre, disoit-il, les gens qui l'avoient averti de si bonne amitié. Ces raisons sont détestables, s'écria le vieux Seigneur avec colère ; une accusation sans preuve, rend criminel celui qui l'a faite ; & je commence à croire, Forçan, que vous avez eu vos raisons pour me prévenir contre Mademoiselle. Pardonnez-moi, Monseigneur, reprit l'Ecuyer, dans la crainte d'être chassé, s'il ne détruisoit ce soupçon. Et pourquoi donc ne pas parler, continua ce maître ? Me devez-vous moins de ménagements, qu'aux personnes que vous craignez tant de nommer ? Forçan convenant qu'il ne pouvoit éluder plus long-temps, apprit enfin qu'en venant chez moi, il avoit rencontré sur l'escalier, une Demoiselle qu'il avoit connue autrefois ; & que cette fille, en s'informant où il alloit, & apprenant que c'étoit chez moi, avoit haussé les épaules ; que ce geste lui ayant paru significatif, il l'avoit pressée de le lui expliquer ; que là-dessus elle l'avoit conduit dans son appartement, où elle lui avoit tenu tous les discours qu'il s'étoit cru devoir rapporter.

Je ne fus pas surprise, après cet aveu, des calomnies dont j'étois accusée. On n'offense pas impunément une femme d'une certaine trempe : Junie, qui étoit la personne en question, sensible au mépris que j'avois marqué, & dont j'ai parlé ailleurs, n'échappa pas cette occasion pour donner de mauvaises idées de moi à Forçan, qu'elle croyoit vouloir devenir mon amant. J'appris au vieux Marquis, ce qui avoit donné lieu à la haine qu'elle me portoit, & dont elle donnoit de si cruelles marques. Je suis bien-aise qu'il ne reste à cette occasion, aucun sujet de doute, lui dis-je ; & après lui avoir rendu compte du tour qu'elle m'avoit joué, & des tentatives qu'elle avoit faites pour m'amener

à son but : nous n'avons qu'à y monter, & nous verrons si elle osera me nier ce que je viens de rapporter ; en tout cas, l'Ecclésiastique qui m'a servie dans cette occasion, sera un témoin valable. Le Marquis voulut m'ôter cette idée de l'esprit, en m'assurant qu'il ne lui en restoit aucun sur mon compte ; mais j'étois montée à vouloir l'accomplissement de mes volontés, & pour me satisfaire, le Marquis envoya de sa part chez elle, avec prière de venir lui parler, en me disant poliment que c'étoit la moindre démarche qu'elle devoit faire, & qu'il ne la croyoit pas assez ennemie d'elle-même, pour y manquer. Forçan avoit voulu se charger de la commission, pour la prévenir sans doute ; mais le Marquis lui ordonna de rester, & envoya un de ses pages. La Demoiselle qui respectoit le Marquis, & qui d'ailleurs ne soupçonnoit pas le sujet de cette commission, descendit & parut avec aussi peu d'embarras, que si elle n'eût eu rien à se reprocher. Il est vrai que ces sortes de femmes ont un front d'airain, & que rien n'est capable de les étonner.

J'allois entamer la conversation, & lui faire des plaintes des mauvais discours qu'elle avoit tenus de moi à l'Ecuyer ; mais le Marquis m'interrompit poliment, & me demanda la permission de s'expliquer. Il pria Junie simplement de lui dire par amitié, ce qu'elle avoit dit de moi à Forçan, l'assurant que cela ne tiroit à aucune conséquence ; mais qu'il avoit des raisons personnelles pour démêler si les rapports qui avoient été faits à ce sujet, étoient vrais & conformes à ce qu'elle diroit. La Demoiselle, qui savoit qu'il ne falloit pas biaiser avec le Marquis, convint qu'elle avoit dit, en badinant, à son Ecuyer, s'imaginant qu'il étoit amoureux de moi, qu'il avoit bien l'air d'être la dupe de ses empressements, & que j'avois un amant qui étoit plus grand Seigneur que lui. Le Marquis lui demanda de qui elle vouloit parler

alors. De vous, Monsieur, reprit cavalièrement cette femme, nous savons que vous ne haïssez pas le sexe; j'ai cru ne m'être pas trompée; du reste je ne croyois pas que Monsieur de Forçan fût un enfant à son âge: mais s'il dit que je lui ai tenu d'autres discours que ceux que j'aie avoués, il est un imposteur & un mauvais esprit.

Cependant, si j'ai offensé Madame, je lui en demande pardon. Elle auroit pu, il est vrai, se dispenser de cet éclaircissement. En achevant ces mots, elle fit une révérence aisée au vieux Marquis, & elle se retira.

Je suis persuadée que l'Ecuyer auroit voulu, pour toutes choses au monde, être dispensé de ce mauvais quart-d'heure: il avoit l'air si humilié, que j'en avois pitié. Le vieux Marquis le parcourut long-temps des yeux, sans ouvrir la bouche; il étoit cependant aisé de démêler qu'il étoit irrité. Monsieur de Forçan, lui dit-il, vous avez abusé de ma confiance; il ne vous est pas difficile de vous persuader que je n'en doute pas. Ne soyez pas assez hardi, après ce trait de votre mauvaise foi & de votre malignité, pour vous présenter à mes yeux; sortez.

Ce dernier mot fut prononcé d'un ton si impérieux, que le pauvre Ecuyer se retira d'un air le plus soumis. Bien loin d'être satisfaite de l'avantage que je remportois sur lui, je me repentis d'y avoir donné lieu, & je cherchai à le faire rentrer en grace auprès de son maître, en le priant de lui pardonner. Non, jamais, Mademoiselle, reprit le Marquis avec une suite d'émotion; je suis facile, on peut me surprendre, mais l'on ne me trompe jamais qu'une fois.

Lorsque cette bourrasque fut passée, le Marquis me dit qu'il me demandoit le lendemain à dîner; qu'il étoit obligé de me quitter pour des affaires indispensables; mais qu'il passeroit le jour suivant avec moi, ayant des affaires de la dernière conse-

quence à me communiquer, qui nous regardoient l'un & l'autre. Il me dit ensuite mille choses plus polies les unes que les autres, & me pria d'oublier les chagrins que j'avois reçus à son occasion, en m'assurant qu'il m'en dédommageroit avant qu'il fût peu. J'avois lieu d'être si contente des preuves de bonté qu'il venoit de me donner, que je reçus, comme je le devois, toutes les politesses qu'il voulut bien me faire. L'air avec lequel je m'exprimai, lui rendit sa gaieté ordinaire; & il faut convenir qu'il étoit à son âge, aussi amusant qu'on le pouvoit desirer. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, & je ne pensois pas assurément aux chagrins qu'il me préparoit.

Le lendemain Jeudi, époque que je n'oublierai de ma vie, Barbe vint m'éveiller à six heures du matin, & me dit qu'un homme d'environ trente ans, assez mal vêtu, & conduit par la main comme un aveugle, par un petit garçon de sept ou huit ans, demandoit à me parler. Eh! mon Dieu! ma chère bonne, repris-je avec un peu d'humeur d'être réveillée si matin, ne pouviez-vous pas dire à cet importun, que je dormois, sans m'interrompre si cruellement? très-Dame, interrompit Barbe, croyez-vous que je sois faite d'aujourd'hui, & que je ne l'aie pas envoyé promener vingt fois? Tant pis! continuai-je, il ne faut brusquer personne; vous auriez pu renvoyer cet inconnu doucement, & le remettre à une heure plus commode; peut-être a-t-il à me parler de quelque chose d'important; mais puisque le mal est fait, n'en parlons plus; allez savoir ce qu'il me veut, & dites-lui que je ne le recevrai point que je ne sois informée du sujet qui l'amène. Ma tante s'en retourna en murmurant; c'étoit assez sa coutume quand je quittois un moment les airs de considération que j'avois pour elle. Il est bon de ne point être haut avec ceux qui nous servent, l'humanité nous y convie; mais il est dangereux

aussi, avec ces sortes de gens, d'être trop familier; ils se formalisent aussi-tôt que vous reprenez le dessus qui vous convient, & vous mettent dans le cas, ou de souffrir leurs impertinences, ou de les renvoyer, malgré l'affection qui vous parle en leur faveur. Je me disois bien toutes ces choses, mais j'ai fait connoître mes raisons, c'étoit ma tante; au bout du compte, tôt ou tard elle devoit le savoir: je voulois me conduire, en cette considération, de telle sorte qu'elle fût obligée d'avouer que je m'étois gouvernée avec elle autant en fille qu'en maîtresse; je m'en étois fait un devoir, & je m'observois afin de n'y point manquer.

Ma bonne revint en sautant de tout son cœur. Réjouissez-vous, Madame, me dit-elle, ce Monsieur avoit bien raison de vouloir vous éveiller, il dit qu'il vous apporte les meilleures nouvelles du monde, & qu'il vient essuyer les larmes qu'il gage que vous avez versées, & que vous versez encore tous les jours à cause de lui. Tenez, ajouta ma chère tante, j'ai été si aise quand je l'ai entendu parler ainsi, que si j'avois osé, je me serois jetée à son cou.

Que devois-je augurer d'un pareil discours? Je crus que ma tante avoit perdu l'esprit. Mais qu'a de commun cet aveugle, m'écriai-je, avec ce que vous me dites? Et quel rapport peut-il y avoir entre lui & moi? Ma foi, Madame, je n'en sais rien, reprit Barbe, je vous rends mot pour mot son discours; il ne tient qu'à vous de savoir tout cela, vous n'avez qu'à me permettre de le faire entrer. Faites donc, continuai-je, avec un air inquiet, je suis bien embarrassée de tout ce que cela signifie. A peine avois-je proféré ces mots, que Barbe sortit, & dans le moment l'aveugle & son garçon parurent.

Avance donc, mon fils, dit-il, quand il fut dans ma chambre, que je me précipite dans ses

bras. Avance donc, où eſt-elle, cette chère femme que j'ai toujours aimée ſi tendrement, & que le bruit de ma mort a ſans doute fait mourir mille fois ? Pourquoi donc ne prévient-elle pas mes tendres deſirs ? Ne me voit-elle pas encore ? Ne ſuis-je pas dans ſa chambre ? Pardonnez-moi, mon cher papa, reprit le petit garçon, qui s'étoit arrêté au ſigne que j'avois fait à Barbe de renvoyer ces gens : nous y ſommes, la voilà ; mais je m'apperçois bien qu'elle ne veut pas vous voir. Taiſez-vous, petit drôle, interrompit bruſquement l'aveugle en ſecouant ſon conducteur de la main avec laquelle il s'appuyoit ſur ſon épaule. Ne voyez-vous pas, coquin, que la joie de cette chère moitié la tranſporte au point qu'elle en eſt immobile ? Je tremble qu'elle n'en perde l'uſage des ſens. Menez-moi au plus vîte auprès d'elle, il n'y a que moi ſeul qui puiſſe la remettre : après une ſi longue abſence & l'idée qu'elle a de ma perte, il n'eſt pas ſurprenant que la joie la ſuffoque. Si le chagrin tue quelquefois, l'on meurt encore plus ſouvent de plaiſir.

Fin de la dixième Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE.

ONZIÈME PARTIE.

La figure de l'aveugle, assez risible d'elle-même ; ses bras mouvants comme ceux d'un homme qui cherche à tâtons, & ses discours extraordinaires, tout cela me parut si bouffon, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Ouais ! s'écria--t-il, que signifie ceci ? se moque-t-on de moi ? & me ferois-je mépris ? Ne suis-je pas chez Madame des Roches, soi-disant veuve d'Officier? Oh! vous ne vous trompez pas assurément, s'écria ma bonne tante ; c'est ici, il n'y a rien de si positif. Eh ! pourquoi donc ce rire immodéré, continua l'aveugle? Est-ce qu'on ne me reconnoît pas ? ou ne veut-on pas me reconnoître, parce que j'ai eu le malheur de perdre les yeux, & que cela me défigure un peu ? En vérité, je n'aurois pas cru qu'une femme qui m'a tant d'obligation & pour laquelle j'ai tout fait, me payât d'une pareille ingratitude : patience, nous

verrons ce qui en arrivera; en attendant, je resterai à bon compte ici, par-tout où est ma femme, c'est chez moi; je serai bien-aise de savoir si l'on sera assez hardi pour vouloir m'en chasser.

Cette conclusion, au-lieu de me fâcher, ne fit qu'irriter mon envie de rire. En effet, je trouvai on ne peut pas plus plaisant ce galimathias, & le dessein formé de s'emparer de mon domicile, sous un prétexte aussi fou. Barbe, à laquelle je dis à l'oreille que je ne connoissois pas cet homme, & qu'il falloit qu'il eût perdu l'esprit, se mit à rire aussi; elle crut que pour m'en délivrer il n'y avoit qu'à le prendre par le bras, & le mettre hors de mon appartement: mais le furibond d'aveugle, outré de cette audace, la traita de misérable, lui donna un coup de canne, en jurant en homme de guerre, & menaça que, si l'on étoit assez hardi pour l'approcher, il briseroit tout. Mon tour vint ensuite: impertinente, s'écria-t-il en m'apostrophant, c'est donc ainsi que vous recevez un mari qui vous cherche depuis si long-temps, après avoir été gratifiée du fruit de mes services, & vous avoir fait du bien jusqu'après ma prétendue mort! Allez, cela est horrible, & donne lieu de penser qu'un amant occupe ma place & que dans la crainte où vous êtes que je ne mette ordre à votre déréglement, vous feignez de ne me pas reconnoître, afin de continuer à vivre dans une infame liberté. Mais apprenez, Madame, continua-t-il, que j'ai des amis & des droits qui vous humilieront, & que je saurai me venger de vos indignes procédés. Je suis connu, &, j'ose le dire, considéré; & si vous êtes assez ennemie de vous-même pour persister dans cette horrible obstination, je saurai vous prouver, avant qu'il soit vingt-quatre heures, qu'on n'offense pas impunément un mari tel que moi.

Le sérieux avec lequel ces mots furent proférés, & le bon sens qui les accompagnoient, commencèrent à m'inquiéter. Je suis bien fâchée, Monsieur,

lui dis-je, de l'impolitesse que je vous ai faite malgré moi, & des ris qui me sont échappés ; ils ne regardent en rien votre personne, mais vos discours ne me conviennent en aucune manière. La conformité des noms fait sans doute votre mépriſe ; je ne vous connois en aucune façon.... Vous ne me connoissez pas, perfide, reprit vivement l'Officier? ce ne sera peut-être pas moi qui vous aurai tirée de la misère où vous étiez, pour vous faire ce que vous êtes ? Je n'ai pas eu de vous plusieurs enfants, dont il ne me reste que celui que vous voyez, qui vous ressemble à crier ? Allez, vous êtes une ingrate, & la plus double de toutes les femmes ; je ne devrois jamais avoir aucun commerce avec vous, & si ce n'étoit point avoir le plaisir de me venger, & de vous punir des égarements dans lesquels je ne vois que trop que vous êtes tombée, je vous abandonnerois absolument à votre mauvais sort.

Mais, Monsieur, repris-je, en prenant le ton de voix le plus poli, revenez donc à vous-même ; ne vous mettez point dans le cas de faire un éclat, de donner matière à rire au public; informez-vous mieux, & vous connoîtrez combien vous vous êtes trompé ! Ah ! c'en est trop, s'écria l'aveugle acharné, c'en est trop, & puisque vous persistez à me renier pour votre mari, je vous ferai connoître par les effets, que je le suis ; n'en parlons plus : plût à Dieu que je ne le fusse pas ! sortez, si vous voulez d'ici, continua-t-il, suivez, puisque tel est votre plaisir, le malheureux torrent qui vous entraîne, je ne ferai pas un pas pour vous retenir : mais je vous annonce que j'y reste moi, & que l'enfer ne pourroit pas m'en chasser. Ah ! ah ! Vous, mon fils, ajouta-t-il au petit garçon, faites monter mon laquais, qu'il apporte ici mes malles ; & passez ensuite chez un Rôtisseur, afin que je mange un morceau, car je prévois bien qu'il n'y a rien ici pour moi; après cela j'enverrai chercher un Commissaire ; il est bon de faire les choses dans les règles.

J'étois si interdite & si surprise de cette scène comique, que je ne savois que répondre. Barbe me demandoit : que faire donc, Madame ? A me voir ouvrir de grands yeux, & à ne rien répondre, il n'y auroit eu personne qui ne se fût imaginé que l'aveugle avoit raison.

Tout se fit comme l'avoit ordonné mon prétendu mari ; les malles furent apportées dans ma chambre, un Valet, avec une redoutable moustache qui m'effraya, les ouvrit, en tira une robe de chambre : déshabilla son Maître, la lui mit, & après qu'il eût reçu ses ordres à l'oreille, servit la table, & ne trouvant point la clef au buffet, fit sauter la ferrure, y prit ce qui lui convenoit pour son couvert, & enfin en usa avec la même liberté que s'il eût été chez lui. Qu'on juge de ma situation, & si j'étois bien à mon aise. Mais continuons.

Cependant Barbe, effrayée aussi-bien que moi, de cette terrible moustache, & de l'air rébarbatif avec lequel celui qui la portoit, avoit crocheté son buffet, commençoit à jetter les hauts cris. Je revins de l'abattement dans lequel j'étois tombée à ces clameurs, par la réflexion que je fis sur-le-champ qu'elles alloient attirer le public, & que je ne manquerois pas d'être jugée sur l'étiquette du sac, & sur l'exposé de mon époux prétendu. La populace ordinairement décide non-seulement sur les apparences, mais encore pour les malheureux. L'expérience prouve tous les jours que tel contre qui elle s'étoit déchaînée pendant son existence, lui arrache des larmes à l'échafaud, auquel elle l'avoit condamné quelques jours auparavant.

Après que mon prétendu mari eût déjeûné amplement, repas qui lui fit perdre une partie de sa mauvaise humeur, il me députa son terrible valet pour me porter à faire les choses de bonne grace, afin d'éviter le scandale. Je m'étois réfugiée dans une chambre voisine, où je rêvois aux moyens dont je devois user pour parer ce terrible orage.

Je ne sus que répondre aux discours du médiateur: la frayeur m'agitoit au point, que je n'étois capable d'aucune résolution. Dans cette extrémité, je répondis à l'effrayant émissaire, que son maître feroit ce qu'il lui plairoit, que & ses menaces & son crédit n'obtiendroient jamais ce ridicule aveu qu'il vouloit exiger de moi; que je n'imaginois point ce qui avoit pu lui donner lieu de forger une pareille histoire, & que je ne doutois pas qu'avant qu'il fût vingt-quatre heures, il ne rougît de l'avoir adoptée.

Le Valet, à cette réponse, roula les yeux effroyablement, & me dit dans un langage Allemand: *nous ferons, nous ferons si fou moque long-temps de fotre mari: men Goth! men Goth!* ajouta-t-il en s'en allant, comme par réflexion, *que les femmes sont troubles, & qu'on est malhéré de se laisser bercer par ste chienne d'enchance!*

Eh! mon Dieu! m'écriai-je, après qu'il fut éloigné, à quel sort & traverses suis-je donc en proie? A-t-on jamais été accablée par des endroits aussi extraordinaires, & de pareils événements ne semblent-ils pas faits pour moi? Barbe, qui survint, me dit que l'aveugle faisoit un carillon terrible, furetoit par-tout, comme si tout ce que j'avois lui appartenoit. Je demandai à ma tante, quel parti elle prendroit dans une pareille occasion. De me plaindre, me dit-elle, de faire appeller tous les voisins, de recourir à la Justice. Cela auroit été bon pour une personne qui n'auroit pas craint de se faire connoître; mais pour moi je trouvois dans cette occasion que je risquois beaucoup; j'étois trop vaine pour avouer publiquement qui j'étois; d'ailleurs on auroit voulu savoir les raisons pour lesquelles j'avois changé de nom: je ne savois enfin à quel parti je devois recourir, lorsque j'entendis le carrosse du vieux Marquis arrêter à ma porte. Je respirai; je ne doutai pas que son nom & sa présence n'imposassent, & que l'un & l'autre ne me

délivrassent du terrible homme qui me tenoit en échec dans ma maison. J'envoyai ma tante au-devant de ce Seigneur, pour le prévenir, & pour le prier de passer dans mon cabinet. J'avois une si grande frayeur du valet à la moustache, que je n'osai aller moi-même le recevoir, mon cabinet étant disposé de telle sorte, qu'il étoit impossible d'en sortir sans passer au travers de mon appartement.

Le vieux Marquis fut bien étonné de cette histoire, & il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il fut au fait de mon embarras. En vérité, s'écria-t-il, l'incident est nouveau ! & jamais, je crois, une telle folie n'est tombée sous les sens ! Voyons, dit-il, si je pourrai faire voir clair à cet aveugle, & s'il voudra bien m'en croire à ma parole.

Après m'avoir fait entendre qu'il alloit dissiper ce nuage, il entra dans la chambre où étoit mon prétendu mari, qui se disposoit à fumer, & lui demanda s'il étoit vrai qu'il voulût, sans rime ni sans raison, s'emparer du logis d'une Dame qui n'étoit point faite pour que personne lui manquât.

L'aveugle, qui avoit appris par son petit garçon, qui étoit le Seigneur qui venoit d'entrer, & qui conjectura que c'étoit lui qui lui parloit, répondit avec beaucoup de respect, qu'il savoit trop ce qui étoit dû à Monsieur le Marquis de L. V. pour le contredire; mais qu'il le croyoit aussi trop équitable pour condamner un opprimé sans l'entendre. Rien n'est plus juste, reprit le Marquis; mais, si vous m'en vouliez croire, Monsieur, à ma parole, vous vous épargneriez la peine de me prouver un fait qui ne peut être; je connois Madame dès l'enfance; j'ai toujours été à portée de savoir ce qui lui est arrivé; & je sais présentement qu'elle n'a jamais été votre femme; & tout ce que vous pourriez me dire.... Je vois bien Monsieur, interrompit l'aveugle, que vous êtes

prévenu, & que, quelque chose que je vous dise, vous resterez dans votre opinion. Je n'ai garde assurément de vouloir l'emporter sur un Seigneur aussi qualifié que vous ; mais je connois trop de réputation, Monsieur le Marquis de L. V. pour me persuader qu'il veuille se servir de son crédit pour devenir le tyran d'un Officier qui a bien servi le Roi, qui en porte actuellement les témoignages les plus tristes, & tout cela, dans la vue de soutenir une femme qui fait connoître aujourd'hui son peu de probité & d'honneur : vous en avez trop vous-même, Monsieur, continua-t-il, pour ne pas du moins être neutre dans ce débat. La Justice & les preuves en décideront ; je vous supplie de me permettre d'y avoir recours, & de ne pas trouver mauvais, en attendant, que je reste dans un lieu où je sais que je dois être le maître & duquel on ne me feroit pas sortir impunément. J'ai le malheur, il est vrai, d'avoir perdu la vue ; mais j'ai conservé un cœur qui ne mollira jamais dans aucune occasion.

Le Marquis jugea par ce discours, que je ne lui en avois point imposé sur l'entêtement de cet homme ; il en fut étonné lui-même de telle sorte, qu'il fut quelques moments sans parler. Il hésitoit sans doute à prendre un certain ton, à cause du nom d'Officier dont l'aveugle s'étoit paré, qui entraîne toujours des égards. N'y auroit-il pas un moyen, Monsieur, continua le Marquis, pour adoucir l'instant présent ? Si vous êtes véritablement le mari de Madame, elle s'obstinera vainement à vous résister, vous serez assurément toujours le maître de vivre avec elle, sans que personne soit en droit de vous le contester, dès que vous aurez prouvé vos droits ; mais en attendant que ce fait soit clair comme le jour, vous n'en avez aucun de vivre avec elle, dès qu'elle ne vous reconnoît point pour son mari ? Le tempérament dont je serois d'avis, & qui me paroît

troit à sa place, seroit que vous acceptassiez un appartement chez moi jusqu'à ce que vous soyez d'accord; j'imagine que vous vous en trouverez mieux l'un & l'autre, & que c'est le seul parti convenable dans cette occasion.

Cette proposition paroissoit juste; mais nous avions affaire à un homme entêté, qui ne plioit pas si aisément. Je suis au désespoir, reprit-il, de ne pouvoir par honneur, céder à vos bontés; je me ferois un tort infini, si je variois dans cette occasion: ma femme est jeune, aimable, vous la protégez, on en feroit une histoire qui pourroit aller plus loin qu'il ne me convient; & je ne suis pas d'humeur .... Oh! pour le coup en voilà trop, s'écria le vieux Marquis, piqué de se voir si injustement contredit, & du trait malin qui venoit d'échapper. Puisque vous vous opiniâtrez à ne point avoir de raison, lui dit ce Seigneur d'un ton ferme, il faudra donc vous faire connoître qu'on en a plus que vous: qu'on aille chercher un Commissaire, continua ce Seigneur, sa présence fera peut-être plus que la mienne: qu'on lui dise que c'est moi qui le prie de se donner la peine de venir; nous verrons s'il voudra bien s'en rapporter à mon rapport sur le compte de Madame. En achevant ces mots il me présenta la main, & nous passâmes dans une autre chambre, où il me dit en riant, que je n'avois qu'à me tranquilliser, & que je serois bientôt délivrée de mon prétendu mari.

Cet événement bizarre donna lieu au Marquis de badiner beaucoup. Si vous aviez eu un mari effectif, me dit-il en souriant, vous ne vous trouveriez pas dans ce cas: avouez que vous seriez bien attrapée si dame Justice, qui se trompe souvent, alloit vous condamner à passer vos jours avec cet aimable aveugle. Ah! Monsieur, interrompis-je, ne me faites pas entrevoir cette idée, j'aimerois mieux mourir assurément, que de con-

sentir à l'exécution d'un tel jugement : vous pouvez compter que, sans en être la maîtresse, je me sens une aversion pour cet homme, mais une aversion que je n'ai jamais conçue pour personne Bon! reprit le Marquis, vous l'aimeriez, s'il étoit décidé qu'il fût votre mari. Savez-vous bien que le Sacrement impose & donne quelquefois de l'amour ? Cela seroit bon, repris-je, en riant de tout mon cœur, si dans cette union extravagante, je devois cet époux aux usages ordinaires ; mais concevez donc, s'il vous plaît, qu'en vivant avec ce terrible Officier, je me trouverois le plus innocemment du monde, au lieu de sa femme, une maîtresse, & d'autant plus à plaindre ..... Eh ! vraiment voilà le joli, interrompit le Marquis en ne pouvant retenir un éclat de rire, vous seriez sa maîtresse, vous le sauriez, & seriez obligée par les loix, à lui être fidelle.

Un laquais qui vint avertir que le Commissaire montoit, interrompit la conversation. On le fit entrer. Il parut surpris de cette aventure, & dit naturellement au Marquis, qu'elle n'étoit point de sa compétence, & que n'étant que subalterne, il n'avoit alors que la voie de représentation, & non celle de l'action ; termes que je n'entendois point alors, & ajouta qu'il ne pouvoit jamais user des voies de fait, qu'alors qu'il arrivoit du scandale, ou de la violence : il ne s'en tint pas là ; il dit au surplus qu'il n'étoit rien de plus simple à un mari que de se loger avec sa femme, & qu'il seroit ridicule, à lui Commissaire, de vouloir l'arracher de chez lui, à moins qu'il ne fût prouvé clair comme le jour, qu'il fût un imposteur, & que, cela supposé, ce n'étoit pas encore à lui à en décider, mais à exécuter les ordres qui lui seroient donnés en ce cas, par les supérieurs.

C'est-à-dire, Monsieur le Commissaire, interrompit brusquement le Marquis, que s'il plaisoit donc à Monsieur l'imposteur, d'exiger de sa pre-

tendue femme, des choſes qui ne lui convinſſent pas, & qu'elle vous appellât, vous ne voudriez pas vous en mêler : mais ! en attendant que la choſe fût bien prouvée, qu'ordonneriez-vous que fît Madame, en cas que ſon perſécuteur ne fût pas homme à s'embarraſſer de ſa réſiſtance ? Voudriez-vous que n'étant point ſa femme, elle ſubît les loix imaginaires de ce qu'on appelle devoir, & qu'elle ſe prêtât enfin ?.... Je ne dis pas cela, reprit avec un peu de confuſion le Juge, je ſens bien ..... Pas grand'choſe, repartit le vieux Marquis, & je vois bien qu'il faut que je me donne la peine d'aller moi-même chez un homme qui vous apprendra ce qu'on doit faire en pareilles occaſions, puiſque vous êtes ſi indécis dans celle-ci ! en attendant je vous prie, Monſieur, de reſter auprès de Madame, afin qu'elle ne ſoit point inſultée pendant mon abſence. Je vais chez Monſieur de * * * Je ſerai de retour avant qu'il ſoit peu.

Le Commiſſaire ne fût pas peu ſurpris de la réſolution du Marquis, & du ton avec lequel il s'étoit expliqué. Cela n'opéra cependant rien, il perſiſta dans ſon ſentiment, & me dit que, dans le cas préſent, il ne connoiſſoit pour expédient, que celui d'aller loger chez une amie, juſqu'à ce que la conteſtation fût decidée. J'étois ſi outrée de l'alternative, que je ne daignai pas répondre à cet homme. Je fus à la fenêtre rêver à tant d'infortunes, en attendant le retour du Marquis : l'on imagine bien que j'en avois aſſez de ſujet.

Il ne nous arrive guère de contre-temps fâcheux, qu'il ne ſurvienne auſſi quelques moments de conſolation. Je regardai comme telle une lettre qu'on m'apporta ; elle étoit de Mélicourt. J'aurois été au déſeſpoir qu'on me l'eût rendue en préſence du Marquis ; l'on en va juger par ce qu'elle contenoit.

LETTRE DE MÉLICOURT

A JEANNETTE.

Je ne perds pas un moment, Mademoiselle, pour vous tranquilliser; la lettre que je vous envoie s'expliquera mieux que tout ce que je pourrois vous dire; & je croirois vous dérober un temps précieux, en retardant le plaisir que j'imagine qu'elle vous fera. Je pars ce soir. A mon retour j'aurai l'honneur de vous voir & de vous rendre compte de mon voyage. Je suis avec la plus parfaite considération, Mademoiselle,

Votre, &c.

Qu'on juge de ma joie! Une lettre du Marquis! Je l'ouvris avec précipitation, j'y trouvai ces mots.

LETTRE DU MARQUIS

A JEANNETTE.

Il ne s'offre point de termes à mon imagination qui puissent exprimer ma parfaite reconnoissance, mon adorable Jeannette; comment mériter ce que vous faites aujourd'hui pour moi? Devois-je m'en flatter, après l'injustice de mes procédés? Non, la mort seule pouvoit réparer mon offense; & si elle respecte mes jours, c'est qu'elle savoit qu'ils vous étoient chers, & que vous déviez me pardonner.

L'usage que je prétends faire aussi d'une vie que je vais vous devoir, est de l'employer à vous rendre heureuse. J'attends avec impatience ma guérison & la fin de la campagne, pour vous donner la main, & pour apprendre à mon père que je ne puis vivre sans vous.

N'ayez aucune inquiétude de ma blessure ; avant huit jours l'on assure que je serai sur pied. La joie que j'ai d'avoir reçu de vos nouvelles, est un baume souverain dont je ressens l'excellence. Mélicourt, que j'aime de tout mon cœur, vous rendra compte de mes sentiments. Adieu, mon aimable Jeannette ; si ma foiblesse m'empêche de vous en exprimer davantage, mon cœur supplée à ce défaut, & vous en dit mille fois plus que tout ce que je pourrois écrire.

LE MARQUIS DE L. V.

Au Camp de...

Un moment de joie fait oublier toutes les peines passées. J'en ressentis une entière aux témoignages que me donnoit mon cher Marquis, de sa tendresse. Je lui vouai dans cet instant, un amour à l'épreuve, & une fidélité inviolable. Il sembloit que cette lettre arrivoit exprès pour me soutenir contre les puissants assauts qui m'étoient préparés ; j'étois à la veille du plus grand événement qui pouvoit m'arriver, & pour lequel j'avois besoin de toute ma fermeté.

Je rêvois agréablement à un avenir flatteur, que je voyois de plus-en-plus certain par les dernières assurances que je venois d'en recevoir, lorsque j'entendis l'équipage du Marquis qui revenoit. Je ne doutois pasqu'il nevînt pour me délivrer de mon prétendu mari : je ne me trompois pas ; il étoit accompagné d'un homme qui avoit des ordres, & qui en entrant les signifia à l'aveugle. Je vois bien, s'écria-t-il après les avoir entendus, que l'on a du crédit, il faut s'y soumettre ; mais nous avons des loix, & nous verrons si elles souffriront qu'une femme perfide soit en droit de chasser son mari. On ne lui répondit rien, il s'habilla & se retira, en me jurant qu'avant qu'il fût vingt-quatre heures j'au-

rois de ſes nouvelles. La perſonne qui avoit apporté les ordres de ſa retraite, lui dit poliment qu'il ne lui conſeilloit pas de ſe porter à des extrémités, qu'il s'en trouveroit mal, & qu'on ne toléroit pas dans le pays où il étoit, les voies de fait. L'aveugle branla la tête à ce diſcours, & deſcendit en ordonnant à ſon valet à la mouſtache, de bien retenir la porte, afin que lorſqu'il y reviendroit il ne ſe méprît pas. Je fus comblée de joie de me voir enfin délivrée de cet homme. J'avoue qu'il m'avoit miſe dans l'inquiétude la plus cruelle, & que ſans le ſecours qui m'étoit arrivé ſi à propos, je me ſerois vue dans l'obligation de lui céder la place. L'extrémité étoit un peu forte; mais il n'y auroit pas eu d'autre moyen de m'en délivrer. L'on a connu, par le détail que j'ai fait de cette aventure, qu'il n'étoit pas homme à quitter le piquet aiſément.

Il étoit plus que l'heure du dîner, lorſque je fus la maîtreſſe chez moi. Le Marquis m'en avoit demandé en entrant; l'agitation où il me trouva, m'avoit empêchée de donner aucun ordre à ce ſujet. Je paſſai dans ma cuiſine, & j'eus bientôt remédié à cet inconvénient: avec de l'argent, à Paris, on eſt ſervi dans le quart-d'heure; il n'y a qu'à connoître les uſages. Revenons au vieux Marquis.

Je le trouvai abſorbé dans une rêverie ſi profonde qu'à peine s'apperçut-il que je rentrois. Ah! mon Dieu! lui dis-je, en lui faiſant une innocente niche qui le rappella à lui & qui le fit ſourire, vous voilà bien renfermé dans vous-même? Je n'y étois pas ſeul, reprit ce Seigneur, je tenois conſeil avec mon cœur, vous y préſidiez: j'ai de grands deſſeins ſur vous, Jeannette, & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus heureuſe de toutes les femmes: mais il faut de la confiance, de la prudence & du ſecret; je vous crois capable de toutes ces choſes. Je lis dans vos yeux votre impatience à

être éclaircie : je ne vous tiendrai pas long-temps en suspens. Dînons, après cela nous nous enfermerons, & nous raisonnerons à notre aise. Il changea d'entretien après ces mots : il sembloit qu'il voulût m'amener par dégrés à la connoissance d'une chose qui devoit m'étonner, & à laquelle je ne devois pas assurément m'attendre ; mais je crois cependant qu'il y avoit autant d'embarras que de politique. Il y a des occasions où la timidité & la honte défendent notre ame de certains sentiments qui la flattent ; la raison sévère se sert de ces moyens pour la retenir, & quelquefois ils réussissent & nous empêchent de nous livrer à nos goûts.

Après que nous eûmes dîné, le Marquis me pria d'ordonner à Barbe de dire à la porte, au cas qu'on vînt, que j'étois sortie, afin que nous ne fussions point interrompus. Cette précaution prise, il s'approcha de moi, & me parla dans ces termes.

Si j'étois moins persuadé que je ne le suis, ma chère Jeannette, de votre vertu, je ne me serois point décidé sur le point le plus important de ma vie : c'est à cause de la connoissance parfaite que j'en ai, que je suis enfin résolu à vous donner un rang & une fortune pour laquelle vous n'étiez point née & à laquelle vous ne deviez pas sûrement vous attendre ; mais ce défaut de compa- raison ne m'a jamais arrêté un moment ; je ne regarde notre origine que comme une introduction à la conduite que nous devons tenir dans la vie ; & lorsqu'elle est illustre, & que nos mœurs ne répondent pas à son éclat, elle ne sert qu'à ne donner plus de mépris pour ceux qui n'ont pas rempli les engagements qu'ils avoient, pour ainsi dire, contractés en naissant. Si je pense ainsi à l'égard d'une personne élevée pour donner l'exemple de la sagesse, & qui loin d'en tracer l'exemple, en donne des contraires, j'élève jusqu'aux

nues ceux qui se dégagent du limon grossier de la bassesse dont ils sortent, & brillent par la probité & par l'honneur. Voilà la noblesse que j'adopte, & celle que je préfère au propre sang des Rois.

J'ai trouvé dans vous, ma chère Jeannette, cette vertu, ces sentiments, cette probité que j'adore; je n'ai pu les voir unis avec tant de charmes, sans desirer qu'ils me fussent propres: je sais que l'usage ordinaire est contraire à ces maximes, & qu'on ne pardonne pas aisément dans nos maisons, les mésalliances; je ne doute pas que je ne sois frondé, qu'on n'en glose, & que si j'éclatois avant que de mettre les choses en état de ne pouvoir être détruites, elles ne souffrissent des révolutions, & que je n'eusse à essuyer, outre les remontrances, des traverses supérieures; & c'est à cause de ces conjectures, trop bien fondées, que j'ai besoin du secret pour arriver à mes fins. Il ne faut que très-peu de temps pour mettre mes desseins en exécution; nous n'avons qu'à être d'accord, nous y parviendrons aisément.

Je crois qu'après tout ce que je viens de vous dire, belle Jeannette, vous ne doutez pas quel est mon but: je suis le maître, je n'ai à rendre aucun compte à personne; je n'ai qu'un fils, il me chérit autant que je l'aime; je n'ai point voulu vous parler que je n'aie su ses sentiments: il les approuve, il me marque que ma confiance lui a causé mille transports. Il est vrai que je lui ai fait un secret de la personne dont je lui parle, voyez la lettre, vous connoissez son écriture, & jugez s'il ne m'est pas aussi bon fils que je suis bon père.

Le Marquis fouilla dans sa poche, en tira une lettre dont il ne me fut pas possible de reconnoître le caractère, il me la remit. Je l'ouvris avec bien de l'agitation. Je ne devinois point encore à quoi devoit aboutir ce qu'on venoit de me dire; je me flattois qu'il m'étoit favorable; la suite expliquera si je me trompois: voici la lettre.

LETTRE DU MARQUIS

A SON PÈRE.

MONSIEUR,

JE REÇOIS avec la reconnoissance la plus parfaite, la confidence que vous voulez bien me faire : quand vous n'auriez pas eu cette bonté, je n'en aurois pas moins été soumis à la personne en faveur de laquelle votre inclination se décide : je partage bien sincèrement le bonheur que vous vous promettez, & je me fais un grand plaisir d'en être le témoin. Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre, &c.

Cette lettre ne disoit rien, & me parut cependant aider à ma prévention ; je crus, avec raison, que je jouois le premier rôle dans cet événement : l'on va voir que tout sembloit contribuer à me laisser dans cette erreur.

Après avoir lu la lettre, je la rendis, en disant au Marquis que je n'avois pas besoin de ces preuves pour être persuadée de la tendresse que Monsieur son fils avoit pour lui. Pardonnez-moi, reprit le vieux Seigneur, elles servent à vous prouver jusqu'où va ma complaisance pour ce qui m'appartient : cependant, comme je vois que vous ne m'avez pas encore tout-à-fait compris, apprenez plus clairement mes bonnes intentions ; elles tendent à vous donner un rang dans le monde & à vous prouver jusqu'où va mon estime. Mais afin de ne vous laisser aucun doute à ce sujet, sachez enfin, charmante Jeannette, que malgré toutes les raisons qui se sont opposées à mon propre consentement, je suis d'accord avec moi-

même, & qu'avant qu'il soit peu, vous serez Madame la Marquise de L. V.

Ces derniers mots me parurent si clairs & si conformes à ce que je desirois depuis long-temps, que, pénétrée par ma reconnoissance, je tombai aux genoux du vieux Marquis, si troublée, si interdite d'un consentement si peu attendu, que je ne trouvai point de voix pour exprimer mes remerciements. Que je suis satisfait, ma chère enfant, s'écria le vieux Marquis en me relevant, de connoître, par le transport que je vous cause, que ce que je fais pour vous aujourd'hui, ne répugne point à votre goût! j'ai hésité long-temps, je vous l'avoue, à faire cette déclaration: j'avois dans l'idée que votre première passion pour mon fils devoit vous avoir prévenue, & que votre cœur ne se prêteroit pas aisément à mes desirs; mais je devois me rassurer & connoître votre vertu: moins je m'attendois à la douceur avec laquelle vous recevez ma main favorablement, & plus je suis sensible à la manière dont vous me la donnez. J'en userai aussi de sorte avec vous, que vous conviendrez que, si je n'ai pas la jeunesse en partage, j'aurai du moins des complaisances & de bonnes façons qui l'emporteront sur ce frivole avantage: ce ne sont ni elles, ni la figure qui rendent heureuse une femme; le caractère & la solidité des sentiments décident, l'expérience le prouve tous les jours.

Je ne sais comment il est possible que j'aie retenu tout ce que le Marquis me dit dans cette occasion, j'étois si confondue de ce que je venois d'apprendre, si confuse du dessein qu'il avoit de m'épouser, & si effrayée de la manière dont je devois lui répondre, que je n'osai proférer un seul mot. Flatter l'idée de ce Seigneur, dissimuler ma façon de penser, c'étoit lui donner des droits & avancer mon malheur; refuser l'honneur qu'il vouloit me faire par des raisons peut-être mal

imaginées, que ne risquois-je pas ? A combien de peines ne devois-je pas m'attendre ? Il falloit assurément supposer, par ce qui se passoit, que ce Seigneur eût pris de l'amour à l'excès pour le porter à un mariage aussi disproportionné : n'étoit-il pas naturel de croire qu'après la démarche qu'il venoit de faire, il se porteroit aux dernières extrémités pour se satisfaire, ou pour se venger d'une petite personne trop honorée d'une pareille recherche ? Mon esprit agité me représentoit encore le rôle qu'alloit jouer son fils dans cette fatale scène ; la cause de mes refus ne tomboit-elle pas naturellement sur lui ? Et n'étoit-il pas tout simple, que pour se venger de la maîtresse & de l'amant, il ne les séparât si bien, qu'ils ne pussent jamais se rejoindre ? cette dernière idée me frappa & fit ma réponse.

Vous me voyez interdite & confuse, Monsieur, dis-je au Marquis, en prenant sur moi d'assurer mes regards. Eh ! qui ne le seroit pas dans une pareille occasion ? Ai-je bien entendu ? N'est-ce pas une illusion, & se peut-il qu'une paysanne, qui n'a pour elle que sa sagesse & quelques foibles appas, devienne la femme d'un Seigneur tel que vous ? qu'il me permette d'en douter, il se connoît trop bien..... Je vous ai déjà dit, reprit le vieux Marquis, avec un air d'impatience, que la vertu l'emportoit chez moi sur le bien & la naissance ; que c'étoit elle qui m'avoit décidé en votre faveur. Pourquoi mettre en doute un fait que ma déclaration vient si bien de prouver ? Vous n'êtes pas la seule, Jeannette, à qui de pareilles fortunes sont arrivées, & vous ne serez pas la dernière. De plus grands Seigneurs que moi en ont fourni des exemples : mais j'ai pardessus d'avoir rendu justice au mérite ; raison non-seulement excusable, mais de mise : au lieu que la plupart n'ont fait de ces écarts, que parce qu'ils étoient entraînés par le caprice ou par le goût ;

causes

causes inadmissibles, & qui ne peuvent être jamais pardonnées.

Quelque chose que je pusse dire au Marquis, il y répondit toujours avec tant de solidité, qu'il ne me fut pas possible de soutenir long-temps les moyens que ma dissimulation me faisoit emprunter ; il me fournit heureusement lui-même une occasion que je saisis avec adresse : il étoit question, selon ses arrangements, de dérober pendant un temps au public, l'hymen projeté ; cela lui paroissoit difficile, à cause de la proximité de la Cour & du nombre de gens qui l'environnoient. De se marier dans une de ses terres, il y étoit trop connu pour que le secret ne transpirât point : que n'attendez-vous, repris-je avec un air naturel, que le Roi fasse un voyage ? dans l'obligation où vous êtes de l'accompagner, tout votre monde vous suivra ; vous feindrez ensuite une affaire de conséquence à Paris, vous ne vous ferez accompagner que par un domestique fidèle ; je tiendrai tout prêt pour la cérémonie, & l'instant d'après, vous repartirez & paroîtrez au lever, comme si de rien n'étoit : à mon égard je continuerai de vivre comme je fais aujourd'hui ; & lorsque vous le jugerez à propos, vous vous déclarerez : je pense que de cette manière vous ne risquerez rien, & votre secret ne sera point dévoilé.

Le Marquis trouva ce discours si sensé, qu'il y applaudit en m'embrassant : vous avez autant d'esprit & de jugement que vous êtes belle, me dit-il ; je suis au comble de mes vœux de faire une acquisition aussi précieuse que la vôtre : il n'y eut sortes de politesses qui ne me furent dites. Le jour se passa en discours d'arrangements pour le mariage futur ; je parus de moitié de tout ce qui fut dit à ce sujet ; jamais on ne forma de plus beau projet ; il n'étoit question que de plaisirs, de grandeurs & d'ostentations : il croyoit me flatter par cet étalage ; mais hélas ! que je pensois

différemment ! Je dévorois mes soupirs, & je n'aspirois qu'au moment d'être seule pour y donner un libre cours.

La chaise que le Marquis avoit demandée pour s'en retourner à Versailles, étant à la porte, il prit congé de moi en soupirant : que je vais souffrir, me dit-il, pendant les huit jours que je ne vous verrai pas, belle Jeannette ! puis-je espérer que vous penserez un peu à un homme qui n'est occupé que de vous ? Je répondis le mieux que je pus à tant de marques de bonté ; il n'est rien de plus facile que d'en imposer à un homme qui nous aime : il partit content.

A peine me vis-je seule, que je fus m'enfermer dans mon cabinet ; il étoit question pour le coup de prendre un parti, il n'y avoit pas à balancer. Mon vieil amant étoit trop amoureux pour attendre long-temps ; je me défiois du délai que la raison lui avoit fait accorder : il pouvoit changer d'un-quart-d'heure à l'autre, alors venir me prendre pour me conduire dans une de ses terres, & risquer l'éclat pour se satisfaire. Quand les gens d'un certain âge font tant que de s'égarer, ils portent les choses à l'excès.

Je me souvins alors du prétexte que j'avois pris pour faire du bien à ma famille, & je crus qu'il me fourniroit une retraite honorable & assurée ; puisque mon père & ma mère ne m'avoient pas reconnue, il étoit très-probable que des étrangers ne seroient pas plus clair-voyants ; d'ailleurs je prétendois vivre si retirée, que je ne me mettrois pas dans le cas d'aucune aventure fâcheuse, & qui découvrît mon asyle ; il étoit d'une conséquence extrême que cette démarche ne vînt point aux oreilles du vieux Marquis. Après ma fuite, je devois m'attendre à toute l'étendue de sa colère : de quelle fureur n'auroit-il pas lieu d'être possédé après tant de bontés & de preuves de son amour ? L'on passe souvent de l'amour à la haine, sur-tout lorsqu'il devient sans espoir.

Cet asyle me parut d'autant plus assuré, que le hameau étoit de tous les lieux du monde celui où l'on devoit moins me chercher ; il y avoit si long-temps que j'en étois dehors, & les raisons étoient si plausibles, que je ne devois jamais y rentrer, que je m'applaudis mille fois d'avoir imaginé cette idée. Quoiqu'il en soit, elle me tranquillisa, & je ne l'eus pas plus tôt formée, que je songeai à la mettre en exécution.

Je crus que la première démarche que je devois faire, étoit d'écrire au Marquis le dessein de son père, la manière dont je m'étois gouvernée dans cette occasion, le parti que je prenois de le fuir, & la retraite que j'avois choisie : je lui marquois qu'en attendant qu'il plût au Ciel de terminer mon sort, j'allois lui conserver un cœur qui ne seroit jamais qu'à lui : je le consolois sur les contre-temps qui nous arrivoient, & je le priois d'imiter ma fermeté dans les traverses qui nous étoient peut-être encore préparées ; en un mot, je répandis mon cœur dans cette lettre, & elle étoit si longue, que je fus une partie de la nuit à l'écrire : on n'a jamais tout dit, quand on parle à ce qu'on aime, & le temps qu'on y met, est un temps qui passe bien aisément.

J'étois si fatiguée quand j'eus achevé ma missive, que je fus obligée de me coucher : je me réveillai dix fois en sursaut ; je croyois à chaque instant voir arriver le vieux Marquis dans le dessein de me conduire à l'une de ses terres, & conclure le cruel hymen ; j'étois si agitée, que ces images se présentoient incessamment à mes yeux.

La première chose que je fis en me levant, après avoir mis mon cœur & mes affaires entre les mains de Dieu, fut d'écrire aussi à Saint-Fal, je lui avois trop d'obligation pour manquer à ce devoir. Je lui mandai à-peu-près les mêmes choses qu'au Marquis. Devois-je en moins faire pour un ami aussi solide & si tendre ? Je fus assez heu-

reuse, quelques jours après, pour lui donner des preuves de mon amitié ; c'est ce qu'on verra dans son lieu.

A peine Barbe étoit-elle de retour de la poste, qu'il me vint deux envois fort différents. Le premier étoit du Marquis, avec une lettre de sa part, & une cassette : la lettre contenoit les assurances les plus vives de sa tendresse ; & la cassette renfermoit une toilette superbe, avec tous les assortiments de vermeil. Dans un quarré de ce métal, j'y trouvai cinq-cents louis en espèce. Avant que de rapporter quels furent mes sentiments à l'occasion de ce riche présent, il faut parler du second envoi.

Un homme à larges épaules, au nez pointu, à la perruque noir, me présenta un papier griffonné, auquel je ne compris rien : je le priai de me le lire. Il me dit que, sans m'ennuyer des termes de la pratique, c'étoit une assignation pour comparoître devant les Juges nommés, pour avoir à reconnoître Messire Etienne des Roches, Officier, &c. pour mon mari, ou de donner des preuves du contraire ; à faute de quoi il lui seroit permis de m'appréhender dans tous les lieux où il pourroit me trouver. Le jour de la comparution étoit à trois jours, à deux heures, &c.

Je fus assez surprise de l'acharnement qu'avoit cet aveugle à me vouloir pour sa femme. Je répondis à l'Huissier, que je ferois à ce sujet ce qu'il me conviendroit, & il me quitta en me disant que ma partie n'avoit pas si grand tort de vouloir que je lui appartinsse, & que je valois bien la peine des frais de la procédure.

Autre raison, comme l'on voit, d'abandonner Paris, & qui ne souffroit point de délai ; aussi je travaillai le même jour à faire faire des ballots de ce que je voulois emporter, dans l'intention d'en laisser le soin à Monsieur Mélicourt, qui m'étoit devenu cher par le dernier trait qu'il m'a-

voit donné de sa complaisance ; service que je n'ai jamais oublié, & que je n'oublierai jamais.

Deux jours suffirent pour me mettre en état de partir. Je tins une lettre prête, qui devoit être rendue à Mélicourt, à son arrivée, par laquelle je lui rendois compte du lieu de mon asyle, & des raisons qui m'y conduisoient ; je le priois de m'y faire conduire les ballots dont j'ai parlé, à l'adresse de Madame de *Meinville*. Je m'étois trop mal-trouvée du nom que je portois, pour oser en faire un plus long usage ; mon dessein étoit de prévenir ma bonne tante à ce sujet, afin d'éviter toute équivoque, & de lui cacher le lieu où je me retirois, dans la crainte que la joie qu'elle en devoit ressentir, ne la fît jaser. L'on ne sauroit trop prendre de précautions lorsqu'on fait de certains pas, & le plus sûr est de ne pas révéler aisément son secret, & sur-tout aux domestiques, qui ne se piquent pas ordinairement d'une grande discrétion.

Je m'étois si fort fatiguée ce jour, à cause de tous les soins que j'avois pris pour les préparatifs de mon départ, que j'allois me coucher, lorsque j'entendis des chevaux arrêter à la porte. Je mis la tête à la fenêtre : c'étoit Mélicourt qui arrivoit. Qu'on juge de ma joie dans les circonstances pressantes où je me trouvois ! je courus au-devant de lui : vous ne pouvez arriver plus à propos, lui dis-je, un peu plus tard vous ne m'auriez pas trouvée. Il ne fut pas peu surpris de ce discours, & il me demanda avec empressement, ce qui pouvoit l'occasionner. J'étois trop inquiète de ce qu'il avoit à me dire lui-même pour entrer alors dans ce détail ; je le priai de vouloir céder à mon empressement. Le Marquis m'étoit devenu si cher, que, dès qu'il étoit question de lui, tout le reste étoit oublié. Mélicourt sourit de mes instances : il les mérite bien, me dit-il ; vous avez le phénix des amants ; mais aussi vous

doit-il la vie ; il étoit dans un déplorable état lorsque je suis arrivé. Vos nouvelles l'ont tiré d'une noire tristesse, qui, jointe à sa blessure, l'auroit bientôt mis au tombeau ; mais à peine a-t-il été instruit des causes de mon voyage, qu'il a paru tout autre ; quelque foible qu'il fût, il n'a pas voulu souffrir qu'on lui lût votre lettre : quelles marques n'a-t-il pas données de sa joie en faisant cette chère lecture ! Monsieur de Mélicourt, me disoit-il, par quel endroit vous ferai-je connoître combien je suis reconnoissant du service essentiel que vous venez de me rendre ? Savez-vous bien que le précieux trésor que vous m'apportez, va me rendre la vie ? l'aimable personne, s'écrioit-il ! quelle attention ! quelle bonté ! comment se venge-t-elle de mes soupcons injurieux ! en travaillant à me donner des preuves de la plus sincère amitié. Ah ! je n'oublierai jamais ces traits généreux & séduisants, vous pouvez l'en assurer ; & que guéri, je tenterai l'impossible pour assurer une bonne fois son bonheur & le mien.

Pendant le peu de temps que je suis resté près de lui, Mademoiselle, continua Mélicourt, il ne m'a entretenu que de choses semblables ; il vouloit vous envoyer Dubois, pour vous tranquilliser ; mais sachant que mon intention étoit de repartir, il m'a chargé de toutes ses commissions qui m'honorent beaucoup ; j'en suis d'autant plus flatté, que je ne puis douter de sa confiance. c'est à vous, Mademoiselle, à qui j'ai cette obligation, & elle m'est si chère, que je vous ferai éternellement attaché.

Après avoir raisonné, Mélicourt & moi, assez long-temps au sujet du Marquis, je le mis au fait de toutes mes affaires, & du parti que je me me trouvois obligée de prendre. Il approuva ma conduite, & me dit que lorsque mon amant apprendroit le sacrifice que je lui faisois, il en seroit comblé. A propos de son père, je montrai à ce

Gentilhomme, le préſent magnifique que j'avois reçu de lui, en lui marquant l'embarras où j'étois à ce ſujet, & ma réſolution de le lui renvoyer. Donnez-vous en bien de garde, pourſuivit Mélicourt précipitamment; ſi vous m'en croyez, vous en ferez un excellent uſage. Monſieur le Marquis m'a chargé de lui trouver de l'argent à Paris; ſa campagne l'a ruiné, Monſieur ſon père ne lui en a pas envoyé ſuffiſamment, & le plus grand ſervice que vous lui puiſſiez rendre, eſt de lui en envoyer : profitez de cette belle occaſion : elle ſemble faite exprès pour vous en faire un mérite délicat. Je trouvai la propoſition de Mélicourt admirable, je la ſaiſis avec empreſſement; & quand je n'aurois pas eu entre les mains la ſomme en queſtion, j'aurois vendu tout ce que je poſſédois pour lui donner ces témoignages de ma tendreſſe. Je remis à Mélicourt les cinq-cents louis & il ſe chargea de les faire toucher à mon amant, & de remplacer cet argent par la vente de mes meubles, qui étoit plus que ſuffiſante. Pour la toilette, je la laiſſai dans ſon entier dans une de mes armoires; &, de concert avec Mélicourt, j'écrivis la lettre qui ſuit au vieux Marquis, afin de lui faire connoître que ſi je ne me rendois point à ſes vœux, je n'en conſervois pas moins la reconnoiſſance de ſes bontés, & que j'en étois digne par mes façons d'agir.

LETTRE DE JEANNETTE

A M. LE MARQUIS DE L. V.

Je ſerois une ingrate, Monſieur, ſi je m'éloignois de vous ſans vous en faire part, & ſans vous en apprendre les raiſons. Vous mériez trop d'être aimé pour que vous ne le ſoyez pas d'une femme envers laquelle vous en auriez ſi bien uſé. L'honneur de vous appartenir eſt trop grand, pour n'être attaché

que par le devoir & par la complaisance. Après un examen très-sérieux sur vos propositions, je ne me trouve pour vous, Monsieur, que des sentiments de respect & de reconnoissance. Ce n'est pas assez, vous méritez de l'amour ; & je ne suis pas la maîtresse d'en ressentir pour vous : ce défaut m'a semblé si considérable, que je me suis trouvé indigne d'avoir l'honneur de vous appartenir. Je vais expier ce malheur dans une solitude éloignée, où je me rappellerai sans cesse vos bontés, & les obligations que je vous ai. Ne me sachez point mauvais gré du parti que je prends, il convient à la probité dont je me pique, & aux sentiments de respect & d'estime avec lesquels je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre, &c.

Et par apostille :

J'ai reçu avec bien de la reconnoissance, la magnifique toilette dont vous avez bien voulu me gratifier. Je n'ai osé vous la renvoyer, dans la crainte que vous ne me fissiez un crime ; mais je n'ai pas cru aussi devoir l'emporter après le parti que je prends : elle est dans la commode de ma chambre à coucher. La personne que j'ai chargée de mes affaires, vous la rapportera, Monsieur, au premier ordre que vous voudrez bien lui en donner, avec l'argent qui y étoit renfermé. Je vous renouvelle les assurances de mes respects & de ma reconnoissance, & je vais faire des vœux pour votre précieuse conservation.

Je fus bien heureuse que Mélicourt fût survenu, il me fut d'un grand secours, & en moins d'une demi-journée toutes mes affaires furent prêtes ; il fut décidé qu'il occuperoit mon appartement jusqu'à ce que le Marquis & Saint-Fal eussent répondu à mes lettres, afin de retirer de la poste, celles qui pourroient me venir pendant cet

intervalle. Toutes ces choses ainsi réglées, je partis le jour suivant, à quatre heures du matin, après être convenue avec Mélicourt, qu'il m'écriroit incessamment, & qu'il m'instruiroit de tout ce qui se seroit passé pendant mon absence.

Me voilà donc encore fugitive, errante, & sans prévoir quelle seroit la suite de tant de traverses. Tout ce qui m'étoit arrivé jusques-là me repassa par l'esprit, & me plongea dans une profonde rêverie. Comment! toujours rêver, dit ma bonne tante? Toujours vous affliger? Eh! bon Dieu! ne verrai-je pas une fin à toutes vos peines? Il faut qu'elles soient bien grandes, puisqu'elles ne vous laissent pas un moment en repos. Encore si vous manquiez & que vous ne fussiez où aller, je vous le pardonnerois; mais, Dieu merci, vous n'êtes pas dans ce cas; bien loin de devoir à personne, vous laissez derrière vous de bons effets, & quand il vous plaira, vous les retrouverez: il n'en est pas de même de moi, grand Dieu! continua Barbe en soupirant; depuis vingt ans que je sers, qu'ai-je amassé? Il est vrai que je n'ai pas été en si bonne maison que la vôtre, & que je ne chomme de rien avec vous; mais aussi le payé-je bien cher par l'affection que j'ai prise pour vous: croyez-vous, en bonne foi, que je ne meure pas de chagrin de vous voir toujours languissante & pleureuse? En bonne foi, peut-on être joyeuse dans une pareille occasion?

Cela changera, repris-je avec douceur, ma chère bonne, il ne faut pas vous chagriner, peut-être que l'air de la campagne dissipera mes ennuis. Nous allons demeurer en campagne, reprit Barbe, avec joie? Vive Dieu, que je suis aise! quoi! je pourrai voir les champs, le lever du Soleil, entendre chanter l'alouette & le rossignol, & filer à la porte? Quelle bénédiction! il seroit vrai que je n'entendrois plus ces vilains bruits de carrosses, & ce charivari dont nous sortons? En

bonne foi, n'eſt-ce pas un enfer que votre Paris? Être toujours enfermée comme une Religieuſe, toujours dans l'inquiétude des voleurs & des mauvais garnements; ne pouvoir pas faire un pas dans les rues, ſans être pouſſée, renverſée ſouvent, & ſans crainte d'avoir la tête caſſée de quelques tuiles, ou d'être gâtée par les immondices qu'on jette par les fenêtres. Ah! Madame, que vous me comblez d'aiſe! & quand arriverons-nous? Demain, répondis-je en ſouriant, prévoyant le tranſport que j'allois cauſer à Barbe, nous coucherons dans votre hameau.

A peine eus-je lâché ce mot, que ma bonne tante fit un cri de joie: dans notre hameau? s'écria-t-elle, après lequel mon cœur ſoupire depuis ſi long-temps! ah! ma chère maîtreſſe, continua-t-elle en pleurant de joie, c'eſt Dieu qui vous a inſpirée; car vous avez choiſi le plus charmant ſéjour du monde: oui, votre Paris n'eſt rien en comparaiſon avec toutes ſes grandeurs, vous y reſpirerez un air ſain & délicieux; vous y ſerez conſidérée comme une Princeſſe. Vive Dieu, ſi l'on vous admirera! n'ayez pas peur qu'on vous y donne du chagrin, vous verrez comme tout le monde ſera empreſſé pour vous voir. Je le crois bien; & Monſieur le Curé, s'il chantera bien ſa préface, lorſqu'il vous verra à l'Egliſe: au moins ne croyez pas qu'il ne ſache pas vivre, il a toujours été parmi des gens de condition: & cela eſt ſi vrai, qu'on ne pouvoit ſe paſſer de lui, de mon temps.

Barbe étoit ſi tranſportée du bonheur ineſpéré qui lui arrivoit, que pendant tout le voyage elle ne m'entretint que de pareilles choſes. je ne voulus point envoyer d'exprès, comme je l'avois réſolu, de la première couchée, parce que mon père avoit écrit à Barbe quelques jours avant mon départ; il lui mandoit qu'il s'étoit acquitté des commiſſions que je lui avois données, & que je pour-

rois arriver quand il me plairoit ; que ma chambre étoit prête, & si bien meublée, qu'il espéroit que j'en serois contente. Cette lettre n'avoit pas peu contribué à déterminer mon asyle. Une certaine indolence que j'avois contractée, me faisoit assez pencher du côté que j'avois le moins de peine, & je me trouvois soulagée de n'avoir aucun soin de ce côté. L'aisance nous habitue insensiblement à la molesse, & lorsque nous nous y sommes abandonnés, il en coûte beaucoup pour y renoncer.

La vue de mon clocher me causa une secrète joie, accompagnée cependant d'un certain saisissement dont je ne fus pas la maîtresse ; pour Barbe, elle jeta un cri de plaisir. Le voilà, Madame, ce hameau chéri ! me dit-elle en étendant la main ; cette grande maison sur la gauche, que vous voyez environnée de ces beaux arbres, est le Château, distant du village d'une portée de fusil ; nous passerons devant la porte, où vous verrez une magnifique Place où l'on danse tous les Dimanches. Ce ruisseau que vous voyez à la droite, baigne les jardins de la maison seigneuriale ; ces toits qui paroissent derrière ces grands arbres, sont ceux du hameau. A mesure que nous avancions, ma bonne tante détailloit tout ce qui lui passoit devant les yeux, & cela avec une innocence & un plaisir dont j'enviois la douceur, & dont j'aurois voulu être de moitié pour toutes les choses du monde.

Lorsque nous entrâmes dans le village, Barbe reconnut une de ses voisines qui filoit devant sa porte ; elle l'appella de toute sa force, pria le postillon d'arrêter un moment, se fit reconnoître, & lui fit cent questions à la fois. Cette bonne paysanne, qui avoit remis Barbe, en avertit tout haut une de ses voisines, qui faisoit rentrer ses moutons à la bergerie ; celle-là le dit à une troisième, & comme c'étoit l'heure que les bestiaux reviennent des champs, & que tout le monde agissoit en cette occasion, ma chaise fut bientôt environnée

d'une partie des habitants du village. J'ordonnai au postillon d'avancer & d'aller chez Jean B***. Vingt petites filles qui furent dans l'admiration de me voir demander un de leurs compatriotes, s'écrièrent qu'elles alloient m'y conduire, marchèrent devant les chevaux en sautant, & m'amenèrent en triomphe à la maison. Que je la trouvai petite cette maison ! Que mon village, si vanté par Barbe, & que je m'étois représenté vingt fois si charmant, me sembla alors chétif & misérable ! J'avois les larmes aux yeux, & malgré la raison qui me guidoit, je ne pouvois m'empêcher de regretter le séjour charmant que je venois de quitter. Les préjugés de l'enfance étoient évanouis, j'étois accoutumée au grand : il est plus doux d'aller en avant que de revenir sur ses pas : que dirai-je ? J'étois assez folle pour me trouver humiliée de la simplicité qui règnoit autour de moi ; & pourquoi cela ? C'est que je ne respirois que l'ostentation. Que j'étois vaine ! & que le peu que j'avois été dans le monde, m'avoit gâtée !

Cependant mon père & ma mère, qui venoient d'être avertis de mon arrivée, se présentèrent avec joie pour m'aider à descendre de ma chaise ; j'étois si émue & mon esprit si troublé, que je n'entendis pas un mot de tout ce qu'ils me dirent d'obligeant. En entrant dans la maison, ma mère fit un mouvement qui me fit trembler, je crus qu'elle me reconnoissoit ; j'ai su depuis qu'elle avoit été au moment de se jetter à mon cou, tant ma physionomie la frappa, & cela parce qu'étant dans un négligé de voyage, j'étois moins éloignée de l'état dans lequel j'étois née. Cependant j'en fus quitte pour la peur, elle me conduisit dans mon petit appartement : il étoit composé d'une chambre & d'un cabinet, les meubles en étoient simples, mais neufs & très-propres ; & avec ce qui me suivoit, je devois être très commodément & mieux qu'il ne me convenoit.

Mon père qui étoit transporté de l'honneur qu'il imaginoit que je lui faisois de loger chez lui, me fit appercevoir que de ma chambre je pouvois aller dans un petit jardin très bien cultivé qui étoit au bas de mes fenêtres : il me dit qu'il avoit attendu à le faire sabler, que je fusse arrivée; qu'avant qu'il fût huit jours, j'aurois un parterre de fleurs au pied de l'escalier qui y aboutissoit. Je le remerciai de ses bontés, & je l'assurai que j'avois une vraie joie de me voir chez lui ; & dans le fond je ne mentois pas. Il n'y avoit qu'une seule chose que je craignois de la démarche que j'avois faite, c'étoit la crainte d'être reconnue tôt ou tard : je n'avois plus rien à risquer de mon père & de ma mère, & encore moins de mes sœurs; mais Colin, ce paysan qui m'avoit tant aimée, devoit-il me revoir de sang-froid? Les idées que la nature imprime sont fortes, mais l'expérience prouve tous les jours qu'elles peuvent avec le temps s'effacer. Il n'en est pas de même des images que l'amour grave dans un cœur, elles sont peintes avec le feu le plus vif : le trait est profond, & il se conserve long-temps ; d'ailleurs Colin m'avoit revue depuis ma sortie du hameau.

Cependant j'éloignai ces craintes ; j'étois devenue si grande depuis ce temps, & mes traits étoient si formés & si différents, que je me persuadai que je ne serois reconnue de personne.

Dès que je fus couchée, je me fis un plan de la manière dont je devois vivre, & je résolus de ne voir personne, & de passer mes jours dans le travail & dans la lecture. Pour manière de vivre, je me fis une loi de la rendre simple, afin d'éviter la dépense & la distinction, & pour n'avoir point à me reprocher d'avoir fait la Demoiselle chez mon père. Il est de vrai que je crus à propos de manger seule ; une fréquentation trop continuelle auroit pu à la fin éventer mon secret, & je ne trouvois pas encore à propos de me mettre dans le cas d'être obligée de le déclarer.

Il n'y avoit qu'une seule chose qui m'inquiétoit ; le Marquis pouvoit revenir, & avoir des raisons pour m'entretenir. On l'avoit vu autrefois dans le village, & sa présence & ses visites pouvoient rappeller des idées qui n'étoient que trop conservées, & que cet air que j'avois de Jeannette, pouvoit déterminer sur celle qui ne vouloit plus l'être. Tout cela me paroissoit vraisemblable, & seroit arrivé bientôt, comme je l'avois prévu, si le Marquis n'eût pas pensé les mêmes choses. L'on verra de quelle manière il se conduisit alors ; mais à présent nous avons à nous arrêter sur d'autres objets, chaque chose doit être dans son lieu.

Je passai la nuit beaucoup plus doucement que je ne devois m'y attendre. A mon réveil ma mère, en m'apportant un bouillon que j'avois demandé à Barbe la veille, m'apprit que le Seigneur du Château avoit envoyé savoir qui j'étois, & si je resterois quelque temps au village ; elle ajouta qu'elle n'avoit rien voulu répondre de positif, sans savoir quelles étoient mes intentions à ce sujet.

Je louai ma mère de sa discrétion, avec un air qui lui fit connoître que sa prudence étoit de mon goût. Je pensai cependant en manquer moi-même, en lui faisant une question à ce sujet qui m'auroit découverte ; je me retins, & je me bornai simplement à vouloir savoir le nom du Seigneur du village. C'est un Financier, me dit-elle, vieux garçon, qui, à la mort de celui à qui étoit cette terre, s'en est accommodé avec sa veuve : il a pensé se marier une fois à une fille que j'ai & qui sert une Dame. (Ma mère parloit en ce moment, de moi, elle n'osoit naturellement me dire tout ce qu'elle pensoit de désavantageux sur mon compte : on n'aime point à faire de pareils aveux.) Ce mariage ne s'est point fait, continua-t-elle, parce que le futur avoit engagé sa foi à une autre, & que la personne qu'il avoit trompée vint s'opposer à la célébration. Depuis ce temps, personne n'a voulu de lui

quoiqu'il soit fort riche, & il s'en dédommage lorsqu'il peut en trouver l'occasion; mais sa figure qui est hideuse, & sa mauvaise réputation, le font fuir de toutes nos filles. Il vient passer l'automne ici, & tant qu'il y est, chacun se tient sur ses gardes, parce qu'il est aussi méchant qu'il est laid.

Ce rapport ressembloit si fort à Monsieur Gripart, dont j'ai parlé dans ma troisième partie, que je ne fus point surprise quand elle me le nomma. Ma mère, qui étoit en train de parler, me rendit compte tout de suite de ce qui regardoit Madame la Comtesse de N*** ma marraine : elle s'étoit remariée, à la fin de son deuil, à un Officier de Dragons qu'elle aimoit, & elle demeuroit à quatre lieues du hameau, dans une terre qu'elle s'étoit réservée. Madame sa fille, cette Demoiselle Delbieu dont j'aurai encore occasion de parler, demeuroit à Paris, avoit épousé un homme de robe nommé Destival, & venoit voir, pendant les vacances, Madame sa mère. Elle me fut dépeinte, trait pour trait, & selon ce qui m'en fut dit, il ne me fut pas difficile de connoître que l'âge ni le Sacrement ne l'avoient pas rendue meilleure : je ne manquai pas de l'éprouver bientôt à mes dépens.

Je ne pus m'empêcher de rire d'une aventure que ma mère me raconta, qui étoit arrivée à Monsieur Gripart. Il étoit devenu amoureux de ma sœur, qui avoit épousé Colin, qui demeuroit alors dans la maison avec son mari; il envoya chercher mon père, auquel il demanda, pour avoir lieu de mettre les pieds au logis, s'il vouloit se charger de l'entretien des jardins du Château, comme il avoit fait du temps de Madame la Comtesse de N*** ma marraine : mon père, qui trouvoit cette occupation plus lucrative que celle d'aller à la forêt, & qui n'avoit quitté son premier métier que faute d'occasion pour l'exercer, s'accommoda volontiers avec ce Seigneur, & commença dès le lendemain à y porter des outils, & s'y rendoit tous les jours de-

puis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir.

Dès que Monsieur Gripart fut délivré par-là de Jean B*** qui avoit la réputation d'un homme qui n'entendoit point raillerie au sujet de l'honneur, il commença à venir au logis, tantôt sous un prétexte & tantôt sous un autre. Dans les commencements on ne s'apperçut point de ses vues, il causoit indifféremment avec ma mère & avec ma sœur ; mais insensiblement il se laissa entrevoir, & comme Seigneur, il voulut prendre des libertés avec la femme de Colin. Celle-ci, sage comme elle étoit, connoissant à la fin qu'il vouloit tout de bon l'obliger à manquer de foi à son mari, le mépriſa & lui signifia que, s'il étoit encore assez hardi pour continuer ses propositions, elle s'en plaindroit à son mari & au Curé. Gripart, qui étoit poltron, l'assura qu'il seroit sage à l'avenir, & la pria d'être discrète ; mais il étoit trop amoureux & trop fou pour tenir long-temps sa résolution : il imagina un projet pour se satisfaire, sans courir aucun risque, mais il ne lui réussit pas aussi heureusement qu'il se l'étoit promis.

Colin alloit une fois la semaine à une petite Ville, dont je ne me souviens plus du nom, vendre des grains au marché ; il y restoit ordinairement deux jours, & ne revenoit que le troisième. Il profita de cette absence pour faire réussir son dessein, & il se conduisit de cette manière.

Il envoya à ma sœur un payſan, un soir que son mari étoit parti, qui vint lui dire, de la part de Colin, qu'il la prioit de venir le joindre sur-le-champ à une ferme qui étoit à une lieue de la Ville où il devoit arriver, afin de prendre sa place pour vendre son bled, ne pouvant vaquer lui-même à cet emploi, attendu qu'il étoit tombé de sa charrette en bas & qu'il avoit été obligé de se faire saigner. Ma sœur n'eût pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle, qu'elle monta à cheval & qu'elle

se mit en chemin avec ce payſan, qu'elle connoiſſoit, & que Gripart avoit gagné pour venir à ſes fins.

Elle n'arriva qu'à plus de deux heures de nuit; Gripart l'y attendoit. Cette Ferme étoit un petit cabaret où les voituriers ſe rafraîchiſſoient ordinairement, il n'y avoit qu'une ſeule chambre que le Financier avoit retenue; il s'étoit déguiſé en payſan, afin que ſi ſon affaire échouoit, il ne fût pas reconnu. Il avoit fait accroire à la maîtreſſe du Cabaret qui étoit une bonne femme, que la ſienne ſe dérangeoit depuis quelque temps; mais que ne voulant point croire aucun de ceux qui l'en avoient averti, de peur que ce ne fuſſent de méchantes langues, il avoit pris la réſolution de l'éprouver lui-même, & que pour cet effet, il avoit feint un voyage pour la laiſſer la maîtreſſe de ſes actions, & qu'il lui avoit envoyé un exprès, comme venant de la part d'un amant qu'on lui avoit nommé: vous voyez bien, dit Gripart à l'hôteſſe, que ſi elle vient ici me trouver, je n'aurai pas lieu de douter de ſa perfidie, que ſi elle ne vient pas, j'aurai lieu d'envoyer promener ceux qui me parleront à l'avenir contre elle.

L'hôteſſe trouva que rien n'étoit plus raiſonnable que cette façon d'agir; & comme il lui fit entendre que ſi elle arrivoit, & qu'il ſe fût connoître, comme c'étoit ſon deſſein, qu'elle ne pût lui nier ſon déréglement, elle jetteroit peut-être des cris dans la crainte qu'il ne la maltraitât, ce qu'il aſſuroit qu'il ne feroit pas. Cette bonne femme promit que ni elle ni ſa fille ne s'en mêleroient pas, qu'elle ſavoit bien qu'entre l'arbre & l'écorce il n'y falloit pas mettre le doigt; qu'ainſi il n'avoit qu'à demeurer tranquille, quelque choſe qui arrivât, & qu'elle ne déſapprouveroit pas qu'il voulût ramener ſa femme à la raiſon.

Gripart, après ces précautions, attendit avec impatience ma ſœur. Il ne douta pas que ſon deſ-

sein n'eût une entière exécution ; mais il oublioit sans doute que le Ciel ne permet pas aisément les mauvaises actions, & qu'il suscite des traverses auxquelles on ne s'attend pas, & qu'on n'a pu prévoir. En voici un exemple admirable, & qui rendit la scène bien différente de ce qu'on en devoit attendre.

Colin se rafraîchissoit dans un cabaret à une lieue de la Ville, lorsqu'il y rencontra les commis d'un magasin qu'on faisoit dans la Province pour l'armée. Ces gens à l'affut des voitures, dans l'espérance de faire mieux leurs affaires, demandèrent à Colin s'il vouloit leur faire bonne composition de son grain, & qu'il n'auroit pas la peine de le conduire jusqu'à la Ville. Le mari de ma sœur, qui ne demandoit pas mieux que d'expédier, répondit que si l'on vouloit le lui acheter au taux du marché, c'étoit une affaire faite. La marchandise parut si belle aux commis, qu'après quelques petites contestations sur le plus ou le moins, les parties s'accommodèrent; l'argent fut compté sur-le-champ, le bled déchargé au cabaret, où les Magasiniers avoient un grenier, & après avoir bu le vin du marché, Colin, au lieu d'aller plus loin, repartit dans le dessein de faire rafraîchir ses chevaux à moitié chemin, & de continuer pendant la nuit sa route, pour arriver le lendemain matin au Hameau.

Le postillon qui conduisoit la charrette, l'avertit à une demi-lieue de la ferme où Gripart attendoit ma sœur, que les chevaux étoient si las, qu'il les falloit reposer au premier endroit. Colin qui trouva cette requête raisonnable, y consentit.

Gripart, qui guettoit le moment où ma sœur devoit arriver, & qui entendit des chevaux, referma sa fenêtre, lorsqu'il vit qu'il s'étoit trompé. Comme il n'avoit que son amour dans la tête, il ne fit pas attention que l'on dételà la charrette, & que l'on mit les chevaux à l'écurie; ce qui lui

auroit fait présumer que ceux qui les conduisoient, devoient être dans le cabaret, & qu'ils pouvoient inquiéter son projet.

Cependant ma sœur, dont l'inquiétude étoit extrême, & qui s'imaginoit que le paysan qui l'étoit venu chercher, lui faisoit l'accident de son mari moins dangereux qu'il n'étoit, ne perdit point de temps pour arriver. Colin & son postillon buvoient au coin du feu, lorsqu'elle entra dans le cabaret; il fut assez surpis lorsqu'il la reconnut. Pour elle, qui s'y attendoit, elle lui sauta au cou: hé bien! comment vous trouvez-vous, lui dit-elle? Est-il possible qu'après une telle chûte vous sortiez de votre lit, & que vous vous amusiez à boire?

Colin ouvroit de grands yeux, & ne comprenoit rien à ce discours: ma foi, Jeanneton, s'écria-t-il, tu me vois aussi surpris de ce que tu me dis, que de ton arrivée: que viens-tu faire ici? & que veux-tu chanter avec la chûte dont tu me parles? Ha! ha! s'écria ma sœur, ne nous voici pas mal, j'aurai peut-être rêvé que tu es tombé de ta charrette, que tu t'es fait une contusion, & que tu m'as envoyé chercher; heureusement que Jean Bibart, le vigneron, qui m'est venu chercher de ta part, n'est pas loin, &..... Ma sœur, qui le croyoit présent, alloit le faire servir de témoin, le cherchoit des yeux; mais le drôle, qui avoit bien jugé à l'apparition du mari, qu'il seroit de trop, étoit sorti, & avoit pris la fuite. Colin, tout paysan qu'il étoit, jugea bien qu'il y avoit du mystère dans tout cela, & tira sa femme en particulier, pour tâcher de s'en éclaircir; mais elle n'en savoit pas davantage que son mari, & elle lui répéta simplement ce qui avoit été cause de son départ, en l'assurant qu'elle n'y avoit entendu aucune finesse, & qu'elle n'en savoit pas plus que lui.

Jeanneton étoit jolie, Colin l'aimoit, il en

étoit jaloux, & il ne voulut pas en rester là. Il y a ici quelqu'anguille sous roche, dit-il à sa femme; l'on n'a pas fait cette manigance pour enivrer des merles; ne faisons semblant de rien, assieds-toi là & moi je vais continuer à boire avec Toinon, comme si je ne te connoissois pas; personne ne nous a vu causer ensemble, que le compère Bibart, il ne déclarera rien; ainsi bouche close, le rossignol chantera. Colin n'étoit pas sot, son expédient lui réussit.

Gripart, qui s'étoit endormi en attendant ma sœur, ne l'avoit pas entendu arriver; l'inquiétude l'éveilla, & le fit mettre à la fenêtre : mais tout étant calme, & voyant à sa montre qu'il étoit tard, il commença à croire que Jeanneton n'avoit point donné dans le panneau, & qu'il en seroit pour les frais. Quoi qu'il en soit, las de passer si mal-à-propos la nuit, il voulut prendre le parti de se coucher, & frappa de sa chambre afin qu'on vînt préparer son lit. La fille de la maison, qui dormoit sur une chaise dans un poële voisin, passa au travers de la chambre où étoit ma sœur, & se rendit à celle du Financier pour savoir ce qu'il desiroit. N'est-il pas venu personne, s'écria-t-il? Je me suis endormi, vous savez à ce que je crois, ce que j'attends. Oh oui, reprit la fille, notre maîtresse nous l'a conté en secret, au valet d'écurie & à moi, & m'a fait une bonne leçon à ce sujet : mais je ne puis vous dire bonnement si la personne qui est en bas vous appartient : ce qui est aisé à voir, c'est qu'elle est bien seule, quoiqu'il y ait des voituriers qui boivent là-bas. Elle est jolie, reprit Gripart avec précipitation? Est-elle venue à cheval avec un paysan? La fille ayant répondu oui à toutes ses questions, le Financier lui dit de se retirer & de dire à la personne de monter, & de faire en sorte qu'elle n'apportât pas de lumière. Cela va être fait, repartit la jeune fille; mais

du moins, continua-t-elle, ne la maltraitez guère, il ne faut pas toujours croire tout ce qu'on dit. Gripart, dont l'impatience étoit extrême ; promit de se gouverner en bon mari. La servante l'applaudit, & vint dire à l'oreille à ma sœur, qu'elle pouvoit monter, & que la personne qu'elle savoit, l'y attendoit.

Ma sœur, qui étoit convenu avec son mari qu'elle se laisseroit conduire en cas qu'on la mît dans ce cas, fit un coup d'œil & suivit la fille du logis. Colin ne la jugea pas plus tôt au haut de l'escalier, qu'il prit une lumière & qu'il l'a suivit avec son charretier, armés chacun d'un bâton. Gripart, qui se croyoit à la veille de voir combler ses vœux, & qui avoit ouvert ses bras pour recevoir sa chère Jeanneton, fit un cri de frayeur lorsque son mari parut : il vouloit se sauver ; mais Colin qui le reconnut malgré son déguisement, & qui n'eut garde de le témoigner, feignit d'avoir affaire à un de ses camarades, & lui donna aussi-bien que son valet, vingt coups de bâton, en lui disant : ha, vous voulez donc enfreindre les Commandements de Dieu, Monsieur le manant ? Gripart eut beau se mettre à genoux & demander grace, il fut étrillé comme il le méritoit, & on ne le laissa que lorsqu'il en eut tant, que l'on crut l'avoir tué.

Voilà l'histoire que j'appris de ma mère, au sujet du Seigneur de son village. Elle me dit que cette aventure l'avoit un peu corrigé, & que depuis ce temps-là il étoit plus réservé : cela n'empêche cependant pas que l'on ne se tienne ici sur ses gardes, & c'est à cause de la curiosité qu'il a marquée à votre sujet, me dit-elle, que j'ai cru devoir vous prévenir de son caractère. Je remerciai ma mère de son bon avis, & je résolus d'en bien profiter, & de ne pas fournir occasion à un homme que je connoissois par d'autres endroits, de me faire de nouveaux chagrins ; j'avois assez

de soins, sans me mettre dans le cas de donner lieu à d'autres ; je ne pouvois me conduire avec trop de réserve & de secret : l'idée du vieux Marquis me faisoit trembler, & l'on doit juger que ce n'étoit pas sans raison.

Je reçus le lendemain mes ballots que Mélicourt m'envoyoit, & le même jour il m'arriva un exprès de sa part, pour m'avertir de me tenir sur mes gardes & de ne voir que le moins de monde que je pourrois. Il me mandoit que le Marquis avoit été furieux à la réception de ma lettre, qu'il avoit juré qu'il mettroit tant de gens en campagne, qu'il me trouveroit, & qu'il me feroit repentir alors du peu de considération que j'avois pour lui, après ce qu'il avoit voulu faire pour moi. Mélicourt ajoutoit que ce Seigneur avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour le gagner, & pour savoir de lui l'endroit où je m'étois retirée ; & sans l'expédient que nous avions imaginé d'une lettre que je lui écrivis avant mon départ, dans le même esprit que celle qu'il avoit rendue à ce Seigneur, qu'il auroit été très-embarassé ; qu'il avoit été même obligé de feindre qu'il me condamnoit, pour ne lui donner aucun soupçon, & que la feinte avoit fait un si bon effet, qu'elle lui avoit mérité sa confiance ; qu'il paroissoit être dans la résolution de s'adresser à son fils, pour avoir de mes nouvelles, dans l'idée qu'il devoit être informé de toutes mes résolutions, & que c'étoit lui qui mettoit obstacle à son bonheur.

Il remarquoit, au sujet de la toilette, que le Marquis, malgré sa colère, avoit été fâché que je ne l'eusse pas emportée, & qu'il avoit dit qu'il étoit bien malheureux de n'être pas mieux connu de moi : qu'il avoit rejeté fort loin l'article de la vente de mes effets pour remplacer l'argent qu'il m'avoit donné, & que puisqu'il n'étoit pas possible de savoir où j'étois, & de me les envoyer, qu'il les feroit serrer & qu'ils me seroient conservés.

En un mot, selon tout ce que Mélicourt me marqua, il me fut aisé de juger que le vieux Marquis n'étoit en colère contre moi, que parce que je lui étois échappée, & que sa passion étoit toujours la même : je m'en affligeai ; cétoit un grand obstacle à mon bonheur.

Cependant le peu d'effets qui m'étoient arrivés, fit grand bruit au hameau, & on les estima beaucoup au-dessus de leur valeur. Ils consistoient en vaisselle d'argent, en robes, en linges, & en petits meubles portatifs, mais qui étoient de goût & de grande apparence. Mon père & ma mère étoient dans une admiration perpétuelle, & ma tante, qui s'en faisoit honneur par celui qu'elle prétendoit m'être attachée, disoit aux voisins, lorsqu'ils s'entretenoient de ces choses, qu'ils ne voyoient rien, & que j'en avois bien d'autres à Paris.

Barbe, que je questionnois de temps-en-temps sur ce qui se disoit de moi, me dit un jour, avec la plus grande simplicité du monde, que ma mère s'entretenant un soir à mon sujet, avoit dit que plus elle me voyoit & plus elle me trouvoit de l'air de cette fille dont on m'avoit parlé : qu'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue, mais que je ne lui ressemblois jamais si bien, que quand j'étois en négligé ; & que sur ce que mon père avoit dit qu'il étoit bien vrai que j'en avois un faux air, mais que cela n'étoit point frappant au point qu'elle s'écrioit, ma mère avoit répondu qu'elle l'en feroit convenir, & qu'elle l'amèneroit un jour dans ma chambre lorsque je serois dans mon lit, où quand je serois en corset, comme il m'arrivoit souvent d'y être, à cause de la chaleur.

Je résolus de faire mon profit de ce discours, & de m'habiller tous les matins comme j'avois coutume à Paris, afin qu'étant parée, je fusse si différente de moi-même que, j'éloignasse peu-à-peu des idées qui auroient pu à la fin faire impression.

Moi qui n'avois jamais mis de rouge, j'en usai un peu pour éteindre une partie de ma pâleur ou de ma blancheur, qui me rapprochoit trop de moi-même : ce moyen me réussit, & quatre jours après il ne fut plus question de ces rapports.

Le Dimanche suivant je fus à la Messe : Barbe m'avoit avertie que personne ne manqueroit, & que comme je ne sortois pas, tous ceux qui avoient entendu parler de moi aux environs, devoient se trouver à l'Eglise afin de me voir & de connoître si tout ce qu'on disoit d'avantageux de moi, étoit conforme à la vérité.

Si j'avois pu me dispenser de m'y trouver, je n'y aurois pas manqué ; je craignois les effets du hazard, je m'en étois, comme on l'a vu, quelquefois mal trouvée. Je me fis une loi de m'observer avec tant de soins, & sous prétexte de décence, de me couvrir le visage si bien de ma coëffe, qu'il ne fut pas possible de me bien considérer ; du reste, j'avois mis une robe fort riche ; plus j'étois magnifique, & plus je devois paroître éloignée des soupçons, quand même on en auroit conçu sur mon compte.

Ce que Barbe m'avoit annoncé, fut à la lettre ; l'Eglise étoit non-seulement remplie des habitants du hameau, mais encore d'un nombre extraordinaire d'étrangers. Je fus me placer dans un des bancs des femmes, où je parus à peine, que celles qui l'occupoient s'en retirèrent par respect ; je ne voulus pas le souffrir, & je les obligeai à se remettre à leur place. Ce procédé, qui me convenoit, m'attira beaucoup de regards & de louanges, & j'entendis qu'on se disoit que j'étois aussi populaire & aussi bonne que j'étois belle : qu'est-ce que c'est que le préjugé ! & se peut-il que la différence d'un habit fasse celle du mérite & de la considération ?

La Messe alloit commencer, & je m'étois mise à genoux pour dire mes prières, lorsque le Marguillier

guillier vint me dire, de la part du Seigneur, que je passasse dans sa Chapelle, & qu'il ne souffriroit pas que je fusse si mal placée. Je lui fis répondre que j'étois fort bien, & que je lui étois obligée de sa politesse, & je restai à ma place. Cet effet de ma modestie m'attira encore des louanges qui me firent rougir.

J'espérois en être quitte pour la première ambassade de Monsieur Gripart, qui ne parut pas extraordinaire; il voyoit une femme bien mise, confondue dans la foule, & il étoit naturel qu'il me donnât des marques de son savoir vivre: mais il crut que mon refus procédoit de ce qu'il ne m'en avoit pas fait la politesse lui-même: il vint, dans cet esprit, m'en faire des excuses, me présenta la main, & m'assura que si je continuois à ne vouloir point céder à ses empressements, lui Seigneur (mot qu'il fit sonner) se mettroit à genoux à terre, à côté de moi.

Le murmure que j'entendis, me fit penser que, pour le faire cesser, je devois me prêter à ses instances; je me levai, & je le suivis dans sa Chapelle, où j'entendis la Messe sans répondre à aucun des discours qu'il vouloit me tenir.

Il ne manqua pas galamment, comme on peut se l'imaginer, de me faire les honneurs de l'Eglise: il se fâcha contre le Bedeau, qui vouloit lui présenter le pain béni, & lui dit que lorsqu'il se trouvoit avec lui, des femmes de ma sorte, c'étoit à elles à recevoir tous les honneurs. Je le reçus modestement de ses mains, & mes remerciements furent succincts.

Au sortir de la Messe, le galant Monsieur Gripart me proposa de monter dans son carrosse, pour me ramener chez moi; je le remerciai. Il auroit été assez ridicule, pour quatre pas qu'il y avoit à faire, de me laisser ainsi voiturer. Au moins donc vous me ferez l'honneur de venir voir le Château; les jardins sont assez bien entendus, & sont de

la façon de votre hôte : les filles du Village viennent danser dans l'avenue, & leurs jeux vous amuseront. Je le remerciai assez cavalièrement de sa politesse, & lui répondis que, hors la Messe, il ne m'arrivoit guère de sortir. Le Curé qui survint pendant ce discours, fit que Gripart monta dans son carrosse, & partit. Je jugeai qu'ils n'étoient pas bien ensemble, & je ne me trompai pas. Il y avoit eu entr'eux du froid, depuis l'aventure que j'ai rapportée. Elle étoit venue aux oreilles du Pasteur ; il étoit vigilant & sévère, peu complaisant avec ses supérieurs même, lorsque leurs mœurs pouvoient préjudicier au repos de ses ouailles. Il seroit heureux que tous les gens de cette robe pensassent de même ! cela contiendroit les supérieurs : la vertu se fait toujours craindre & respecter.

Mon père & ma mère, qui se faisoient, comme je l'ai déjà dit, beaucoup d'honneur de ce que je logeois chez eux, étoient à côté de moi, lorsque le Curé survint, qui me salua, & qui me dit qu'il étoit fort édifié de la manière dont j'assistois aux Mystères ; qu'on lui en avoit fait rapport, & qu'il se félicitoit beaucoup de l'acquisition d'une si bonne paroissienne. Je répondis avec politesse à son compliment ; mais je ne m'attendois pas à ce qui devoit le suivre. Il me proposa avec un air de franchise qui me plut, de venir dîner avec mes hôtes chez lui, en me disant, pour m'y engager, qu'il avoit une nièce qui avoit une si grande envie de me connoître depuis qu'elle avoit appris la manière dont je vivois, qu'elle ne lui laissoit pas un moment de repos pour jouir de cet avantage. Mon père & ma mère qui étoient sans doute prévenus, appuyèrent cette prière, & elle me fut faite de si bonne grace, que malgré la résolution dont j'ai parlé, je ne pus m'en défendre. Le Curé parut en avoir une véritable joie ; & nous nous rendîmes, en discourant de choses indifférentes, chez lui, où

je fus reçue par la nièce, personne de vingt-cinq ans, plus aimable que belle, avec les façons les plus polies & les plus engageantes.

Le Curé même, dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, étoit homme d'esprit & assez bien élevé, mais d'une curiosité sans égale. A peine avois-je été arrivée dans le Village, qu'il s'étoit donné tous les mouvements possibles pour savoir qui j'étois. Barbe avoit essuyé de sa part, un rigoureux examen; mais il n'en étoit pas plus avancé. J'avois prévenu cette fille, & expliqué si positivement mes intentions, avec menaces que nous nous séparerions, dès que je m'appercevrois qu'elle jaseroit, qu'elle me gardoit religieusement sa parole. Moins le Pasteur vit clair dans mon histoire, & plus il eut d'empressement de la savoir; & c'étoit sans doute à cause de ce desir, qu'il m'avoit engagée à dîner: il ne me fut pas difficile de m'en appercevoir à la fin du repas.

Il faut convenir qu'il s'y prit bien adroitement pour venir à ses fins. J'ai connu, me dit-il, Madame, après avoir parlé de choses indifférentes, un Monsieur de Mainville, homme de condition, Officier de Marine, qui a bien fait parler de lui, & qui étoit un terrible homme de mer; il n'y a pas long-temps qu'il est mort. Je sais qu'il avoit épousé une très-jolie femme; & comme vous portez son nom, il m'est venu plusieurs fois dans l'idée, que vous pourriez bien être sa veuve. Après ces mots, le Curé se tut, & s'imagina que je lui allois donner quelqu'éclaircissement: mais j'étois du moins aussi fine que lui. Je lui répondis que je lui demandois en grace de ne me jamais parler d'un époux dont le souvenir cruel me mettoit au point, lorsqu'on me le rappelloit, que je tombois dans une mélancolie qui duroit quelquefois trois mois; & que j'étois aussi insupportable à ceux avec lesquels je vivois, qu'à-moi-même; que la crainte qu'on ne me mît sur ce chapitre, étoit la

cause de la vie retirée que je menois ; que je sentois bien le ridicule d'une telle manie ; mais que je n'en étois pas la maîtresse, & qu'elle étoit plus forte que moi.

Ce discours avoit tant de rapport à ce que ma tante lui avoit répondu, lorsqu'elle avoit été interrogée, que le Curé se repentit de son indiscrétion, & m'en fit des excuses. Il voulut changer d'entretien ; mais je parus si triste, & je jouai si bien mon rôle, qu'il fut au désespoir de m'avoir mis dans le cas d'avoir quitté l'humeur aisée que j'avois auparavant. Il étoit d'une conséquence extrême, que je me conduisisse avec cette prudence ; sans quoi j'aurois eu à essuyer tous les jours, des questions difficiles à résoudre. Ma réponse fit un bon effet, & fut si bien répandue, que depuis ce temps il ne fut plus question de ce que j'étois, ni d'où je venois. Il n'y a que la façon de débuter dans le monde, les commencements décident de tout.

Nous étions prêts à nous lever de table, lorsque Colin, mon premier amant, & sa femme, arrivèrent. Ils ne m'avoient point encore vue ; car, quoiqu'ils vinssent tous les jours chez mon père, j'avois si bien fait connoître dès les commencements, que je ne voulois recevoir personne, que mon père & ma mère n'avoient osé eux-mêmes me les présenter, quelqu'envie qu'ils eussent de répondre au desir de ma sœur qui s'en mouroit. Ils profitèrent de l'occasion de mon dîner pour se satisfaire ; ils étoient fort amis du Curé, &, sous prétexte de le visiter, ils vinrent à leur point. Je trouvai ma sœur fort jolie ; sans le teint qu'elle avoit un peu brûlé, elle l'auroit eu parfait. Je l'examinai avec le plus grand plaisir du monde. Pour Colin, il me fit rougir ; car, après m'avoir regardée fixement, il s'écria avec une franchise naturelle, qu'il m'avoit vue quelque part, & que mes traits ne lui étoient pas inconnus. Cela se peut, lui dis-je avec un grand sérieux, & je me tus. Cette réponse laconique &

mon air de triſteſſe démontèrent le mari de ma ſœur ; & ſans quelques verres de vin qui lui rendirent la parole, il n'auroit plus été queſtion de lui : un certain ton, un mot impoſe à l'homme le plus familier ; je n'avois point trop mal ce talent.

Le dernier coup de vêpres étant ſonné, je me levai & je pris congé de Monſieur le Curé, en le remerciant de ſes politeſſes : il me propoſa de revenir chez lui à l'iſſue du ſervice, & qu'on chercheroit à m'amuſer. Je lui fis entendre que j'avois des lettres à écrire, & qu'il m'étoit impoſſible d'avoir cet honneur. Le Paſteur qui vit bien que je n'étois pas ſi aiſée à gouverner qu'il ſe l'étoit imaginé, quitta depuis ce temps le deſſein de vouloir entrer dans ma confiance. J'étois fort polie avec lui, lorſque le hazard me le faiſoit rencontrer, & puis c'étoit tout.

La nièce vint me viſiter le lendemain ; comme elle m'avoit paru fort réſervée & très-ſage, je la reçus très-bien. Quelques jours après je l'envoyai prier à dîner avec Monſieur ſon oncle ; & quitte de ce côté, je refuſai, ſous différents prétextes, toutes les parties qu'on me propoſa. L'on jugea bien que je ne voulois voir perſonne, on s'accoutuma à cette ſingularité de vivre, auſſi-bien qu'à ma figure ; quelque temps après il ne fut plus queſtion de moi. L'on juge bien que j'en fus ravie, & que ſi je m'étois ſi bien tenue ſur mes gardes, ce n'étoit que pour arriver à ce point.

il y avoit près d'un mois que j'étois chez mon père, ſans avoir reçu aucunes nouvelles du Marquis, ce qui me mettoit dans une inquiétude qui me faiſoit ſouvent verſer des pleurs, lorſqu'un matin ma mère vint me dire qu'il y avoit un homme deſcendant de cheval, qui demandoit à me parler, & qui diſoit avoir des lettres à me rendre. Je treſſaillis à cette nouvelle, & je ne doutai pas que ce ne fût de mon amant ; le cœur me diſoit que je ne me trompois pas ; je priai qu'on fît entrer,

& je passai dans un cabinet qui donnoit sur le jardin, afin d'être moins interrompue, & de pouvoir parler en liberté au courier, s'il avoit à me dire quelque chose. Il arriva un moment après, & ne l'ayant pas reconnu pour Dubois, comme je l'avois pensé d'abord, je reçus un paquet qu'il me donna, sans avoir remarqué autre chose qu'une emplâtre qui lui couvroit une partie du front ; vue qui me fit peine, & qui me fit détourner les yeux. Vous n'avez qu'à vous aller reposer dans un cabaret, dis-je à cet homme en lui donnant un écu, & je vous ferai avertir, quand j'aurai besoin de vous. Je ne crois pas, ajoutai-je, devoir vous recommander de ne rien dire ; celui qui vous a envoyé vous a fait sans doute votre leçon. Le courier ne me répondit que par une révérence, & se retira.

A peine crus-je être libre, que j'ouvris précipitamment le paquet ; je fus assez surprise de n'y trouver qu'une ligne écrite de la main du Marquis : portant ces mots : *le courier vous dira le reste.* Hélas ! m'écriai-je toute hors de moi, que signifie ceci ? Où est-il ce courier ? que ne restoit-il, puisqu'il est chargé de me parler ? J'allois sortir pour le faire rapeller, ne comprenant point encore l'énigme, lorsqu'il parut tout-à-coup à mes genoux : que vois-je ! m'écriai-je une seconde fois, en me jettant au coup de cet aimable courier ! c'est donc vous, cher Marquis ? Je n'en pus dire davantage ; cette vue si chère, cette présence inopinée me saisit, & la joie fit un tel effet en moi, que je pensai m'évanouir.

Le Marquis se repentit de m'avoir ainsi surprise ; il m'en demanda mille pardons : mais, hélas ! il étoit tout pardonné. Je le fis asseoir, & je lui fis à mon tour de tendres excuses de l'avoir méconnu. Je ne pus m'empêcher de rire, un moment après, de la manière dont je l'avois reçu ; il en éclata de bon cœur, & il me répéta, en pouvant à peine se contenir, le sérieux avec lequel je lui

avois donné cet écu pour aller au cabaret : mais raillerie cessante, lui dis-je, l'on en pensera tout ce que l'on en voudra, je veux qu'on vous apporte de quoi vous rafraîchir, vous devez en avoir besoin.

Le Marquis étoit effectivement si las, qu'il ne résista pas à mon attention ; il me dit que je n'avois rien à craindre des bienséances, qu'il s'étoit dit mon frère en entrant, & que je n'avois rien à risquer de la part de ses gens qui étoient dans un cabaret, en m'apprenant qu'ils étoient nouvelle-à son service, & qu'ils ne savoient rien de ses affaires. J'admirai le jugement du Marquis ; j'avois eu tant d'autres choses à lui écrire, que j'avois oublié qu'on l'avoit vu autrefois au Hameau, & qu'il pouvoit y être reconnu, & les précautions qu'il devoit prendre pour ne l'être pas. Sa prudence y avoit suppléé ; & me trouvant sans inquiétude sur ce chapitre, je me livrai entièrement à la joie de revoir un amant si digne & si cher.

L'idée que j'avois eue d'abord que cette emplâtre qu'il avoit sur le front, étoit un artifice pour n'être pas reconnu, fut cause que je ne lui en parlai pas dans les premiers moments ; mais le quart-d'heure d'après me ressouvenant de cette blessure qui m'avoit tant inquiétée, je lui demandai s'il en étoit guéri. Mon Chirurgien qui ne me quitte pas, reprit-il, la panse encore tous les jours ; mais il m'assure qu'il n'y a plus aucun danger. Comment ! interrompis-je alarmée ! vous n'êtes pas entièrement rétabli, & vous courez la poste ? En vérité, Monsieur, interrompis-je, vous voulez donc vous perdre, & me faire mourir de chagrin ? Tranquillisez-vous, adorable Jeannette, reprit ce cher amant, connoissant à mon air inquiet à quel point je l'aimois ; je me trouve depuis quelques jours on ne peut pas mieux ; le charmant plaisir que j'ai de vous revoir, va consommer entièrement ma guérison. Imaginez-vous que, si j'avois

été plus long-temps privé de votre charmante vue, je n'aurois pas pu résister ; & mon valet-de-chambre, qui connoissoit à ma plaie que le chagrin d'être éloigné de vous s'opposoit à sa cure, a été le premier à me conseiller ce voyage. Je ne suis point venu en poste, comme vous le croyez, mais dans ma chaise, qui est fort douce, avec mes chevaux, & en faisant de très-petites journées ; & il est si vrai que mon départ étoit nécessaire au rétablissement de ma santé, qu'à peine ai-je été en chemin, que je me suis trouvé mieux, & que ma plaie s'en est ressentie. Je suis persuadé qu'avant qu'il soit huit jours, il n'y aura que la cicatrice, & si vous me permettez de rester dans le village pendant ce temps, vous en verrez vous-même l'expérience : y consentez-vous, ma chère maîtresse, ajouta cet aimable amant ? ne permettez-vous pas que je me dédommage de tant de peines souffertes depuis notre séparation ? & après avoir si long-temps sacrifié au devoir, ne me sera-t-il pas permis de donner un peu à l'amour ?

Hélas ! qu'aurois-je opposé à tant de preuves de tendresse ? Jusqu'ici j'avois tant souffert, qu'il m'étoit bien permis de jouir de quelques moments heureux. Si j'avois moins connu la probité de ce respectable amant, je me serois peut-être défendue de me trouver si long-temps avec lui ; mais la bonne opinion que j'avois de sa sagesse, me donnoit de la confiance. Vous vous êtes dit mon frère, lui répondis-je ; restez auprès de moi en cette qualité, je connois votre amour & votre sagesse, j'accepte les moments précieux que vous m'offrez, parce que je suis certaine que je n'aurai pas lieu de m'en repentir. En pourriez-vous douter, s'écria mon amant, en me baisant tendrement la main ? & croyez-vous que j'aie oublié ce que je vous dois ? Ah ! Jeannette, vous avez dû voir, par la lettre que je vous ai écrite pour vous remercier de l'argent que vous m'avez fait toucher,

combien la délicateſſe d'un ſi beau procédé m'a été ſenſible. Si j'avois pu dès ce temps voler ici pour vous prouver la grandeur de ma reconnoiſſance, & que j'euſſe été le maître de faire ſuccéder les effets aux paroles, je n'aurois pas eu recours à de foibles aſſurances, à de vaines lettres, qui ne diſent jamais qu'une partie de ce que l'on penſe ; mais ma bleſſure étoit encore ſi récente..... Attendez, Marquis, m'écriai-je, dans l'inquiétude où ce diſcours me jeta; ſupprimez une reconnoiſſance que vous ne me devez point, elle ſera toujours de mon côté, & mettez-moi au fait d'une lettre que vous m'avez écrite, dites-vous, & que je n'ai point reçue. Qu'entends-je, reprit le Marquis avec émotion? Un valet à moi! que je vous ai dépêché exprès, ne vous a point remis un paquet de ma part, avec un portrait qui y étoit enfermé? Non, m'écriai-je alarmée de plus en plus; ce valet vous a trahi aſſurément, car Mélicourt, que je connois exact, me l'auroit envoyée ſi vous l'euſſiez adreſſée à l'appartement que j'occupois alors. C'étoit à cet ami commun à qui je l'avois envoyé, reprit le Marquis, afin que perſonne ne fût au fait de l'endroit où vous étiez retirée; & ce que vous m'apprenez, me ſurprend autant qu'il m'alarme: permettez que j'envoie chercher mon valet-de-chambre, afin qu'il parte dans l'inſtant pour l'armée; le valet en queſtion aide à la conduite de mes équipages, je lui ordonnerai de me le ramener; je veux ſavoir de ſa bouche ce qu'il a fait de ma lettre; il y a un manége là-deſſous auquel je ne comprends rien: cela me fait reſſouvenir que je trouvai étrange dans ce temps, que Monſieur de Mélicourt m'eût renvoyé mon exprès ſans m'écrire un ſeul mot, & je me remets à préſent à merveille que ce valet me dit à ce ſujet que, dans le temps qu'il lui avoit remis ce paquet, il étoit prêt à partir, & qu'il me faiſoit dire qu'à ſon retour j'aurois ſa réponſe par

la poste. Je l'ai attendue de jour en jour, & l'ennui de ne point recevoir de vos lettres, joint au desir que j'avois de vous revoir, m'a fait précipiter mon voyage. Cette affaire est d'une assez grande conséquence, pour qu'elle mérite d'être bien examinée.

Bien loin de m'opposer aux mesures du Marquis, je lui conseillai d'envoyer un autre exprès à Mélicourt, pour le prier de s'informer à des gens de la maison où je logeois, si personne n'avoit reçu pour lui le paquet en question. Mon amant trouva cette enquête à sa place, & me dit que je n'avois qu'à écrire, & que ma lettre seroit bientôt rendue. Comme je lui montrai quelqu'inquiétude sur le compte de ses gens, il me rassura, en me disant que ceux qu'il avoit amenés étoient sages, & qu'il les connoissoit; il ajouta qu'il n'avoit pas voulu que Dubois, son favori, fût du voyage, parce qu'ayant une mine frappante, on l'auroit reconnu au hameau, où il s'étoit répandu pendant le temps qu'il y avoit été; & que, pour ne pas le laisser sans emploi, il l'avoit fait partir pour aller remplacer un valet-de-chambre qui étoit à Saint-Fal. A ce nom je rougis de mon ingratitude envers ce bon ami; je n'avois encore demandé aucune de ses nouvelles, parce que je n'étois occupée que du plaisir de revoir le Marquis & de l'embarras de cette lettre perdue. J'avouai mon injustice à mon amant, en lui en disant naturellement la cause; il me dit au contraire qu'il m'en tenoit un grand compte: cependant il m'apprit que son cousin attendoit un échange & que la liberté ne devoit pas tarder de lui être rendue. Après que les gens du Marquis eurent reçu ses ordres, & qu'ils furent partis, je priai qu'on servît. Il se trouva heureusement une bonne soupe, & j'obligeai mon amant à en manger beaucoup. Je ne voulus pas souffrir qu'il parlât de rien qui le pût chagriner, & je l'interrompis toutes les fois que je démêlois

qu'il alloit tomber sur le chapitre de son père. Il étoit si pâle & si changé, que j'en avois une pitié à me tirer des larmes : sa blessure, ou pour mieux dire la grande mouche qui la couvroit, & qui lui cachoit entièrement un de ses sourcils, lui donnoit un air singulier, mais qui ne déplaisoit point ; cet air étoit un peu déterminé, & les femmes ne le haïssent point. Je ne l'avois pas vu encore avec son chapeau ; mais il étoit dans l'obligation de le mettre à cause de son accident, & il lui donnoit une certaine physionomie mutine que j'aimois de tout mon cœur, & que j'admirois intérieurement avec complaisance. Il me sourioit de temps-en-temps, parce que je voulois qu'il mangeât sans parler, & ce sourire avoit des graces. Quelquefois il se hazardoit à me présenter la bouche, comme pour me baiser la main : je la retirois, mais en vérité, c'étoit plutôt par habitude de retenue, que par la crainte ; car je n'étois point fâchée quand il la surprenoit naturellement. Pourquoi ne le dirois-je pas ? je mentirois en le taisant, je crois qu'il y a plus de mal à cela qu'à satisfaire un amant vertueux, par des endroits aussi innocents. Point de commentaire ; demeurons-en là.

J'aimois trop mon amant, pour ne point m'intéresser à son repos. A peine eûmes-nous dîné, que j'exigeai de lui qu'il s'allât coucher, en lui signifiant que je ne voulois pas absolument le revoir qu'à l'heure du soupé. Il fit tout ce qu'il put pour obtenir du moins une heure ; mais je fus inexorable ; je lui dis que j'enverrois Barbe à son cabaret pour savoir s'il étoit complaisant à mes volontés. Ces petites attentions le comblèrent de satisfaction, & il m'assura, en me quittant, qu'il commençoit à connoître qu'il n'avoit pas encore vécu.

Dès que je fus seule, je me livrai aux plus douces réflexions. Je ne devois pas douter de l'at-

tachement qu'avoit le Marquis pour moi, après ce qu'il venoit de faire; c'étoit un préjugé certain de la solidité de sa passion, & je ne pouvois m'empêcher de me repaître agréablement des suites qu'elle devoit avoir. Sans l'inquiétude où j'étois de cette lettre interceptée ou perdue, ma joie auroit été parfaite; mais je m'étois vu jusques-là si traversée, que j'avois lieu de craindre que cet incident ne fût l'avant-coureur d'un nouvel orage. Cette idée ne fut pas plus tôt survenue, qu'elle dissipa insensiblement les mouvements de satisfaction auxquels je m'étois abandonnée. L'impétueux amour du père de mon amant acheva de me troubler; & après bien des réflexions sur toutes ces choses, je commençai à concevoir que j'étois encore bien éloignée du point auquel j'aspirois, & dont je m'étois flattée trop aisément.

J'avois l'imagination remplie de ces choses, lorsque j'entendis un carrosse avec un grand bruit de chevaux qui s'arrêta devant la maison. Je me troublai. Ah! Ciel! m'écriai-je intérieurement, serois-je assez malheureuse pour que le vieux Marquis eût découvert ma retraite, & qu'il vînt m'en faire des reproches! ou quelqu'un des gens du Marquis n'auroit-il point appris à son père qu'il s'est rendu ici pour me voir? Je tremblois; cet équipage arrêté au logis ne devoit regarder que moi, personne de la maison n'avoit droit d'attirer de certaines gens. Barbe qui survint, & qui m'annonça une jeune Dame, belle comme l'amour, disoit-elle, dissipa ma frayeur. Mais quelle fut ma joie en voyant cette personne, & en la reconnoissant! Est-ce vous, ma chère Sainte-Agnès, m'écriai-je, en la serrant entre mes bras? & combien ne vous dois-je pas de vous être souvenue de moi? Cette charmante amie me prouva, par la vivacité de son empressement, combien je lui étois chère: vous voilà donc libre enfin, lui dis-je, lorsqu'elle fut assise, &

que nos premiers transports furent un peu passés? Je vois donc finir vos peines, continuai-je? j'en suis comblée. Le Ciel a permis, reprit cette aimable amie, que l'obstacle qui s'opposoit à mes desirs ait cessé. Sans une maladie cruelle qui a mis mon père à deux doigts de la mort, je ne sais si, malgré toutes les espérances de Mélicourt, j'aurois vu rompre les liens cruels dont j'étois enchaînée; des obstacles perpétuels, qu'on avoit grand soin de m'apprendre dans le Couvent, pour me punir sans doute de l'envie que j'avois d'en sortir, me menaçoient d'y passer peut-être le reste de mes jours. Je n'avois pas même lieu d'en douter par les lettres de mon époux: il avoit beau me flatter, je connoissois dans son style un embarras qui détruisoit tout ce qu'il pouvoit me dire de consolant: mais Dieu, sans doute, touché de mes maux cruels, y a remédié par l'endroit d'où je devois le moins l'attendre: Monsieur de *** persuadé qu'il alloit rendre compte au Seigneur, de ses actions, en se rappellant ses injustices à mon égard, en a été effrayé; il a cru ne pouvoir les réparer trop tôt, dans la crainte que la mort ne le surprît. Une déclaration authentique, signée de témoins, par laquelle il convenoit qu'il m'avoit obligée à faire mes vœux, me sachant mariée, à levé tous les obstacles: cette pièce a décidé, & trois jours après l'on est venu me tirer du Cloître, avec la permission d'aller recevoir la bénédiction d'un père qui se mouroit. J'ai été reçue par ma mère avec des larmes de repentir; elle m'a introduite elle-même: je me suis jetée aux pieds de mon père. L'état où je l'ai vu, m'a non-seulement fait oublier tous les maux qu'il m'a causés; mais, pénétrée d'une douleur amère, j'ai adressé des vœux sincères au Ciel pour me le conserver, & par un miracle authentique, il me l'a rendu. A peine m'a-t-il eu donné sa bénédiction, qu'une crise affreuse, qu'on a cru d'abord un re-

doublement & un commencement d'agonie, lui a causé une sueur qui lui a fait jetter le venin qui le tuoit. Trois jours après il a repris entièrement connoissance, & il a déclaré avec larmes, qu'il attribuoit la vie qui lui avoit été rendue, à ce qu'il avoit fait pour moi, & à mon retour près de lui.

Que vous dirai-je enfin, ma chère amie, continua Sainte-Agnès, mon père est sur pied, & se prépare à m'unir à mon cher Mélicourt: comme il a des affaires d'une conséquence infinie à terminer à la Cour, avant de conclure les miennes, il m'a proposé de faire le voyage avec lui. Mon amant ne sait pas un mot de toutes ces choses, & sera, je pense, surpris bien agréablement. Je grondai la belle Minette de laisser si long-temps Mélicourt dans l'inquiétude où il devoit être de n'avoir pas de ses nouvelles; elle s'excusa sur ce que pendant la maladie de son père, elle avoit été si occupée, qu'il ne lui avoit pas été possible de le faire: il est vrai, ajouta-t-elle, que depuis sa convalescence, jusqu'au jour de son départ, j'aurois pu répondre à ses lettres; mais les nouvelles que je vais lui apprendre moi-même, valent bien assurément qu'il les ait un peu achetées. J'aimois trop Mélicourt pour approuver cette malice, qui pouvoit l'affliger véritablement, mon expérience m'avoit rendue compatissante, & elle devoit elle-même savoir ce qu'étoit l'incertitude dans de semblables occasions. Mademoiselle de *** qui n'avoit plus de chagrin, & qui étoit naturellement gaie, me badina de ma compassion, & me dit qu'elle rendroit compte à son mari, de mes bontés, le jour suivant, & que pour toutes choses au monde elle ne se priveroit pas de la surprise où il seroit sans doute de sa présence.

Je demandai ensuite à Mademoiselle de *** où étoit Monsieur son père, & pourquoi il ne m'avoit pas fait l'honneur de descendre avec elle. J'appris qu'il s'étoit arrêté à une demi-lieue pour visiter un

ancien ami à qui il avoit promis de ne point passer qu'il ne le vît, & qu'elle avoit obtenu de lui la permission de profiter du temps qu'il y resteroit, pour me voir un peu plus à son aise. Je fus par la même occasion, que Mélicourt lui avoit fait part de mes dernières aventures, & du lieu où je m'étois retirée, ce qui avoit été cause qu'elle avoit engagé Monsieur de *** à se détourner pour me donner des marques de son amitié, & pour me faire part d'un bonheur qu'elle savoit que je partageois véritablement.

Fin de la onzième Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE.

DOUZIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

APRÈS que mon aimable amie m'eût rendu compte de tout ce qui la regardoit, elle me demanda avec empreſſement, un détail exact de tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie du Couvent où je l'avois laiſſée, me faiſant entendre que Mélicourt ne lui en avoit fait part que fort confuſément. Cette prière me prouvoit trop combien elle partageoit mes intérêts pour n'y pas répondre agréablement; je lui rendis exactement ce récit. Eſt-il poſſible, s'écria-t-elle, lorſque j'eus achevé, qu'à votre âge on puiſſe eſſuyer tant de traverſes? Il y auroit aſſurément de quoi en faire un roman. Il faut eſpérer, chère amie, continua-t-elle, que vous êtes à la fin de vos peines, & que vous ſerez un jour auſſi heureuſe, que vous avez été juſqu'ici infortunée:

mon exemple doit vous encourager, avec de la patience & de la confiance en Dieu, on vient à bout de tout.

Après quelques réflexions que nous fîmes à ce sujet, je m'informai des nouvelles de la belle Lindamine: elle m'en a souvent demandé des vôtres, reprit Mademoiselle de *** & elle vous aime toujours tendrement: dans les commencements elle n'a pas été heureuse; malgré sa grande ferveur, l'idée de Belizai se retraçoit trop souvent à sa mémoire. Elle l'aimoit toujours, disoit-elle, mais d'un amour épuré; & elle auroit desiré que Dieu lui eût fait la grace de se reconnoître, & de gémir de ses égarements. Il semble que ses vœux aient été exaucés: ce jeune homme échauffé de la grace, & pénétré de l'exemple de sa maîtresse, a quitté le monde, & s'est fait Chartreux. Cette nouvelle a rendu le repos à notre amie; depuis ce temps elle jouit d'une tranquillité desirable, & rien n'altère la paix de son cœur; occupée uniquement de remplir son devoir, elle en fait son emploi le plus doux. Sa douceur & son bon caractère l'ont fait aimer de toutes ses compagnes; chacune d'elles se fait une gloire d'être de ses amies. Je ne l'ai quittée qu'à regret; & quelque chose qu'il m'arrive, je ne l'oublierai jamais.

Mademoiselle de *** achevoit à peine ces mots, que Monsieur de *** arriva; je le reçus, en considération de mon amie, de mon mieux. Il me parut avoir beaucoup d'esprit & de monde; il n'y eut sorte de politesse qu'il ne me fît: je lui fis connoître combien je regrettois de n'être point mieux logée, dans le dessein où j'étois de lui offrir à souper; mais il me dit que quand même il auroit trouvé à se coucher lui & son monde dans le Hameau, il n'auroit pu y séjourner, pressé comme il étoit d'arriver à la Cour, où sa présence étoit absolument nécessaire; assurant que le moindre retard nuiroit aux affaires de sa fille. Cette raison

étoit trop forte pour que j'insistasse davantage. Nous nous séparâmes, Mademoiselle de *** & moi, avec des protestations de ne nous oublier jamais, & de nous faire part mutuellement de ce qui nous arriveroit. Il me demanda mes commissions pour Versailles; mais je le suppliai que, quelqu'occasion qu'il eût de parler de moi, il n'en fût jamais question, lui avouant qu'il étoit d'une conséquence extrême que j'y fusse entièrement oubliée. Il m'assura, aussi-bien que sa fille, que je pouvois être tranquille de ce côté, & qu'ils étoient trop de mes amis pour négliger aucune des choses qui pourroient me le prouver.

Une heure après que Sainte-Agnès fut partie, le Marquis arriva; il s'étoit paré pour me voir, & je lui en tins compte dans le fond de mon cœur: sa tendresse s'exprima dans les termes les plus vifs, & il me fit connoître l'impatience où il étoit de m'être uni pour jamais. La passion de mon père, me dit-il, est un obstacle invincible à mon amour, & je n'imagine à présent aucun moyen pour le faire réussir. Que ne lui paroissez-vous aussi dénuée de charmes que vous êtes belle? je ne serois pas dans le cas de craindre un père, & de n'oser m'expliquer. Comment lui parler de vous, & lui avouer ma passion? Avant son amour, il ne pouvoit me reprocher que ce penchant, pris, selon lui, trop légèrement; mais aujourd'hui je suis son rival & son fils, & en cette dernière qualité il prétendra que je lui cède. Ah! Jeannette, Jeannette, à quels moyens recourir! Donnez-moi des conseils; car je suis si accablé, que, si vous m'abandonnez, vous perdrez pour jamais un homme qui n'adore que vous.

Que pouvois-je à toutes ces choses? que consoler cet aimable amant. Je ne voyois aucun expédient pour obliger le vieux Marquis à cesser de m'aimer, & encore moins à l'obliger de consentir au mariage de son fils. Si j'avois cru l'amour le

plus tendre & le mieux exprimé, je me ferois prêtée à un moyen qui a réussi souvent, mais que j'avois résolu de ne mettre jamais en usage. Le Marquis me représentoit que des filles de la première qualité n'avoient point dédaigné de s'en servir, & qu'en m'épousant en secret, nous nous prêterions mutuellement des armes pour nous défendre des engagements auxquels on voudroit peut-être nous obliger. Si vous me connoissiez moins, me disoit-il, & que ma probité vous fût suspecte, j'approuverois l'éloignement que vous marquez pour ce moyen; mais suis-je capable de vous manquer de foi? & me croyez-vous assez lâche? ...., Non, Marquis, reprenois-je, ce n'est aucune de ces choses que je crains; mais de perdre cette douceur intérieure dont j'ai toujours joui, malgré toutes les traverses que j'ai essuyées jusqu'ici: le bonheur de vous appartenir est trop précieux pour être entremêlé de remords & de larmes, & pour risquer qu'il pût un jour m'être ôté. Quelque chose qui puisse arriver, ajoutai-je, en lui serrant la main, je vous aimerai toujours: & si je ne suis pas assez fortunée pour être à vous, j'aurai du moins la consolation de n'avoir pas mérité mon malheur, & c'en est une grande pour un cœur comme le mien.

Mon amant étoit trop docile & trop complaisant pour insister davantage sur cet article; il m'assura que, puisque je désapprouvois le moyen proposé, jamais il n'en seroit parlé. Je le dédommageai de sa soumission par toutes les caresses innocentes que je pus lui faire. Il faudra donc attendre, s'écrioit-il, dans ces momens où mes petits soins le charmoient? Eh bien! j'attendrai, mon aimable petite femme, pourvu que vous me conserviez ce cœur qui peut seul faire mes uniques plaisirs; mon père se lassera peut-être de vous aimer, & de s'opposer à mon bonheur; en tout cas, je n'ai plus que deux ans à attendre pour être majeur, & des sommations respectueuses..... Ah! Marquis, m'écriai-

je, avec autant d'esprit & de bon sens, seriez-vous capable d'en venir à des remèdes, usités, je l'avoue, mais qui rendent ingrats des enfants envers ceux qui leur ont donné le jour? Que l'infortunée Jeannette languisse plutôt toute sa vie que de souffrir qu'un homme qui lui est cher, recoure à de si condamnables extrémités! Gagnez ce père qui ne vous est cruel que parce qu'il s'oppose à vos desirs, & méritez par mille complaisances, & autant de marques de respect, qu'il condescende à vos vœux; voilà les seuls moyens que j'approuve pour obliger vos parents à nous satisfaire; tout autre est condamnable, & pèche absolument contre les droits de la nature.

Le Marquis fut si étonné de la grandeur de ce dernier sentiment, que j'avois exprimé avec un ton supérieur, qu'il me regarda avec respect. En vérité, s'écria-t-il, vous me surprenez, je me suis toujours attendu à des preuves d'esprit, de sagesse & de bon sens de votre part; mais je ne me serois jamais persuadé que la délicatesse du sentiment pût être née avec vous; si j'ai lieu de ne pas l'approuver, du moins dois-je avouer que je l'admire, & qu'il me devient respectable. Plus vous vous montrez digne d'une fortune éminente, & plus vous nous rendez, mon père & moi, excusables. Si j'ai pu vous aimer, je ne dois pas trouver extraordinaire qu'il vous adore, & qu'il travaille à se rendre possesseur d'un si riche trésor. J'interrompis le Marquis; il enfloit trop ma vanité, je le priai de la ménager, & de croire que je ne la mettrois jamais qu'à lui plaire le reste de ma vie.

Le Marquis alloit répondre à ce discours, lorsque le valet-de-chambre qu'il avoit envoyé à Paris, revint, & lui remit une lettre de Mélicourt; il l'avoit heureusement trouvé comme il alloit monter à cheval pour aller au-devant de sa maîtresse; il étoit instruit par un des gens de Monsieur de *** qui avoit voulu sans doute mériter une récompense

en faveur de la bonne nouvelle qu'il lui apprenoit. Notre ami nous marquoit qu'il avoit été d'une exactitude extrême à s'informer de ceux qui étoient venus le demander, non-seulement à cause de moi, mais aussi par rapport à ses propres affaires, qui l'intéressoient d'un côté trop sensible pour que la négligence s'en mêlât. Il hazardoit, dit-il, son sentiment, en nous communiquant son idée, qui étoit que le valet dont nous parlions, étoit gagné, & que cette conjecture paroissoit d'autant moins douteuse, que M. le Marquis le père, offensé comme il étoit par ma fuite, & aussi passionné qu'il l'avoit témoigné, devoit naturellement imaginer tous les moyens possibles pour me découvrir & satisfaire son amour.

Cette réponse nous jetta dans de nouvelles inquiétudes. Si cela est, comme il est trop vraisemblable, me dit le Marquis, mon père est informé actuellement de mon départ; j'en suis d'autant plus affligé, qu'il est de ma prudence de partir au plus tôt, afin qu'il ne soupçonne pas le séjour que je fais ici. Je fus de son sentiment, & il étoit tout naturel de penser que le traître ne feroit pas les choses à demi.

Cette nouvelle nous attrista toute la soirée; mais ce qui venoit d'arriver, n'étoit qu'une introduction à de nouvelles inquiétudes. Le troisième jour le Secrétaire, que le Marquis avoit envoyé au-devant de son équipage pour ramener avec lui le valet en question, arriva; à peine fut-il entré, que son maître lui marqua sa surprise d'un si prompt retour, n'étant pas douteux, à ce qu'il disoit, que son équipage ne fût encore à plus de quatre-vingt lieues de Paris; & ajouta qu'il n'étoit pas possible qu'il fût allé & revenu en si peu de temps.

L'homme du Marquis lui répondit qu'il avoit été inutile qu'il se donnât cette peine; qu'il avoit rencontré à trente lieues delà, dans un cabaret, le domestique qu'il alloit chercher; qu'à peine en

avoit-il été reconnu, qu'il étoit sorti & remonté à cheval ; & que, se voyant poursuivi, il avoit gagné un bois dans lequel il lui étoit échappé; que persuadé alors de l'inutilité de sa poursuite, il avoit cru au moins devoir s'informer de ce que faisoit ce valet dans le cabaret où il l'avoit trouvé ; qu'on lui avoit appris qu'il n'y étoit que depuis un instant, lorsque lui Secrétaire y étoit survenu: il ajouta qu'on lui avoit dit que ce valet s'informoit du chemin qu'avoit pris une chaise accompagnée de trois hommes, dont il s'étoit, disoit-il égaré, & qu'il ne lui avoit pas été difficile de connoître par ce rapport, que c'étoit Monsieur & sa suite qu'il cherchoit à la piste, afin de le joindre, ou de savoir l'endroit où il auroit séjourné.

Mon amant ne douta plus, après ces doubles effets de la trahison de son domestique, que sa lettre ne fût entre les mains de son père, & qu'il ne fût informé de son départ & des vues dans lesquelles il le faisoit. Nous conjecturâmes encore que le traître ayant envoyé un exprès au vieux Marquis, pour lui apprendre que son fils étoit parti, le père lui avoit envoyé ordre de courir après lui, & de faire tous ses efforts pour parvenir à savoir où il s'arrêteroit, jugeant bien que ce seroit le lieu de mon asyle.

Il s'ensuivoit, par la fuite du valet lorsqu'il avoit été reconnu, qu'il ne savoit pas où son Maître étoit ; & il y avoit lieu de croire que la crainte d'être châtié, ne le rendroit pas assez hardi pour continuer son enquête: cette idée nous rassura.

Après avoir bien réfléchi sur toutes ces choses, il fut question de la manière dont on se gouverneroit dans cette occasion délicate. Le Marquis étoit d'avis que je revinsse à Paris, où il y avoit lieu de se cacher plus commodément. Je ne voulus pas me prêter à ce bon conseil ; je craignois de nouveaux troubles ; quelque chose qui pût m'ar-

river, je me trouvois chez mes parents, & j'étois à ma place; il ne s'agissoit, dans l'occasion, que de l'avouer; l'on n'avoit aucun droit pour m'en ôter : voilà comme je raisonnai.

Pour le Marquis, il ne se décida point du tout. Au bout de deux jours, il me demandoit encore ce qu'il devoit faire; il s'étoit habitué à me voir, & il ne pouvoit se résoudre à me quitter. Il est si doux de vivre avec ce qu'on aime, que je n'étois pas plus raisonnable sur ce chapitre, que lui. Les huit jours qu'on avoit fixés en arrivant pour se reposer, étoient plus que passés. Ni mon amant ni moi ne nous étions pas avisés de les compter.

Pendant le temps que mon aimable amant étoit resté près de moi, nous avions coutume de nous aller promener dans un petit bois, distant d'un demi-quart de lieue du Village; un ruisseau d'une eau plus pure que le cristal qui serpentoit à la lisière, & les oiseaux à la fin du jour, après s'y être désaltérés, se perchoient sur les arbres qui l'environnoient; leur ramage étoit si doux & si attrayant, que nous avions choisi cet endroit délicieux pour nous reposer. Un soir qu'il faisoit le plus beau clair de lune du monde, nous entendîmes un homme à cheval, qui demandoit s'il étoit dans le chemin d'un tel hameau, & combien il en étoit encore distant; nous crûmes qu'il adressoit ce discours à quelque passant; mais l'ayant entendu faire une seconde fois cette demande, le Marquis, dont la la bonté étoit extrême, me dit : c'est un étranger qui est écarté, il faut le remettre dans son chemin, car à sa voix, j'entends qu'il s'est écarté; & là-dessus il l'appella, & puis il répondit à sa question. L'inconnu, ravi sans doute du service qu'on lui rendoit, demanda si celui à qui il avoit tant d'obligation, étoit du Village? Mon amant, sans trop savoir pourquoi, répondit que oui; à quoi l'étranger reprit sur-le-champ : ne pourriez-vous pas me dire s'il n'est pas arrivé en chaise, il y a en-

viron dix ou douze jours, un Officier de marque, accompagné de trois personnes, & s'il a passé outre? A cette question le Marquis, qui s'étoit éloigné de moi, me fit signe: voilà qui me regarde, dit-il à basse voix; ne vous montrez pas, je veux savoir de quoi il est question. Quoique je commençasse à trembler de peur, je le laissai faire. Mon amant s'avança dans le chemin, & déguisant sa voix, il s'écria, que personne ne pouvoit pas mieux répondre à ce qu'on venoit de lui demander que lui, & que l'Officier dont il étoit question, logeoit dans sa maison. Vous êtes donc le cabaretier, reprit l'inconnu, en s'approchant au galop? Oui, reprit le Marquis, & le seul encore du Village; si vous voulez y venir goûter le vin, vous conviendrez que si ce n'est pas le meilleur du pays, au moins est-il le plus agréable. L'étranger arriva pendant ce discours, & la lune, malheureusement pour lui, s'étant cachée dans un nuage, l'empêcha de reconnoître celui auquel il parloit. Vous m'assurez donc, dit-il au Marquis, en laissant souffler son cheval, que cet Officier dont je viens de parler, est chez vous? Oui, Monsieur, reprit mon amant; & pour vous le prouver, je vais vous faire son portrait. N'est-ce pas un grand jeune homme, dont les yeux sont noirs, qui a une emplâtre ou une grande mouche sur le front? N'a-t-il pas les cheveux bouclés, & n'est-il pas arrivé couvert d'un surtout ventre de biche, avec des brandebourgs d'or? Justement, continua l'inconnu, c'est le même: mon Dieu, que je suis ravi de vous avoir rencontré! & dites-moi, s'il vous plaît, ajouta le même homme, est-il encore ici? Oh pour cela oui! poursuivit le Marquis, qui commençoit à être au fait de l'aventure. Et qu'y fait-il, s'écria l'inconnu? Eh mais! reprit le Marquis d'un ton mystérieux, il y fait..... Achevez, continua l'étranger; l'amour peut-être? Il n'y pas grand mal à cela, pourvu que la personne

en vaille la peine. Oh ! je vous en réponds qu'elle en vaut la peine, pourſuivit mon amant; & pour peu que vous en doutiez, il ne me ſera pas difficile de vous le prouver. Quoiqu'il ne faſſe que clair de lune, on diſcerne aſſez bien les objets pour ne ſe pas tromper là-deſſus ; & pour avouer la vérité, je m'amuſois, lorſque vous vous êtes écrié, à écouter une converſation qu'avoient ces amants enſemble. Je ne ſais ſi le bruit que vous avez fait, ne les aura pas fait retirer ; mais pour peu que vous ayiez envie d'être inſtruit, vous n'avez qu'à deſcendre de cheval & me ſuivre ; vous pourrez, comme moi, voir votre homme avec ſa maîtreſſe, ſans que vous en ſoyez vu.

L'appât étoit ſi attrayant pour l'étranger, qu'il donna dans le panneau : il ne fut pas plus tôt à bas de ſon cheval, que le Marquis lui mit la main ſur le collet. Je te tiens, traître, s'écria-t-il, en lui mettant la pointe de l'épée à la gorge ; tu m'avoueras ton crime, ou je te perce ſans miſéricorde. Je jetai un cri à cette action. Ne craignez rien, Madame, s'écria le Marquis, je tiens le ſcélérat, c'eſt le valet dont je vous ai parlé. Avoue-moi tout, continua-t-il, en ſe tournant vers lui, je promets de te faire grace en cette faveur, & à condition que je ne te verrai jamais. Le traître, qui avoit reconnu le Marquis, étoit plus mort que vif, & s'étoit jeté à ſes genoux, dans la crainte de ſon reſſentiment. Parle, continua mon amant ; tu me connois, & je te tiendrai parole. Ce domeſtique, qui n'ignoroit pas le fonds qu'il devoit faire ſur cette promeſſe, lui apprit que l'Ecuyer de Monſieur ſon père étoit la cauſe de ſon malheur & de ſa trahiſon. Forçan, s'écria le Marquis étonné ? Comment cela ſe peut-il ? Tu me mens : il n'eſt plus au ſervice de mon père. C'eſt pour avoir lieu d'y entrer & d'avoir grace, reprit le valet, que dès qu'il a ſu que Madame des Roches lui étoit échappée, il s'eſt mis en tête, connoiſſant l'amour de Monſieur

le Marquis pour cette Dame, de la lui faire retrouver: il savoit, disoit-il, positivement que vous étiez en relation avec elle, & il ne doutoit pas que s'il pouvoit surprendre une de vos lettres, il ne vînt à bout de son entreprise.

Dans cette idée il partit de Paris, & s'est rendu *incognito* au camp: il avoit jeté les yeux sur moi préférablement à tout autre, à cause que je suis de son pays, que je l'ai servi, & que c'est lui qui m'a placé chez Monsieur. Après m'avoir fait ressouvenir de toutes ces choses, il m'a fait confidence du malheur qui lui étoit arrivé, & du dessein où il étoit de rentrer en grace, & de se venger de la Dame qui lui avoit occasionné ce chagrin, m'assurant que, si je me prêtois avec affection à ce qu'il desiroit de moi, outre la récompense que j'en devois attendre, qu'il feroit ma fortune. Ne me trouvant que trop disposé à entrer dans ses vues, il m'a fait part de son projet, & m'a conseillé de me trouver toujours près de vous, afin qu'en cas que vous écriviſſiez, je fusse chargé de mettre les lettres à la poste; ce qui arrivant, je devois les lui rendre, pour en faire l'usage qui lui conviendroit.

Monsieur de Forçan n'a été que trop bien obéi. A peine m'eûtes-vous chargé, Monsieur, d'aller à Paris, que je me rendis au Village où l'Ecuyer se cachoit & attendoit de mes nouvelles: il m'embrassa de joie lorsqu'il eut fait la lecture de la lettre dont vous m'avez chargé. Partons, me dit-il, voilà déjà quelque chose, & je suis bien sûre à présent de faire ma paix. Il pensa juste. A peine eut-il écrit à Monsieur votre père, en arrivant, qu'il avoit des nouvelles de Madame des Roches à lui apprendre, qu'il eut audience, & qu'il rentra dans la maison. Il fut convenu que je vous rejoindrois, & que je vous ferois la réponse telle que je vous l'ai rendue, & que je continuerois à intercepter toutes vos lettres, afin de pouvoir dé-

couvrir l'asyle de la Dame, qui n'avoit pas été désigné dans le paquet dont vous m'aviez chargé, & que dès qu'il m'en tomberoit une, je l'enverrois sur-le-champ à l'adresse qu'on m'avoit donnée pour cet effet.

Mais votre départ subit de l'armée, auquel nous ne nous attendions pas, rompit toutes ces mesures; tout ce que je pus faire, fut d'en avertir M. de Forçan, & de lui envoyer la route que les équipages tenoient, à la suite desquels vous m'aviez laissé. Au troisième jour de marche, un postillon de M. le Marquis père me rendit une lettre de la part de M. de Forçan, qui m'ordonnoit de me détacher & de faire mes efforts pour savoir le chemin que vous aviez pris, en me promettant que si je parvenois à savoir par ce canal, où étoit Madame des Roches, présupposant que vous étiez allé la joindre, Monsieur votre père me feroit une gratification considérable. Voilà la cause, Monsieur, pour laquelle je vous ai suivi si opiniâtrément, & pour laquelle je me suis sauvé dès que j'ai été rencontré par votre Secrétaire, me persuadant bien que j'étois découvert, & que vous envoyiez à ma quête; mais à peine l'ai-je eu évité, que j'ai repris le dessein de continuer mes recherches. Je me suis tant donné de mouvements, en m'informant dans tous les Villages voisins, de la route que vous aviez prise, que vous voyez, Monsieur, que j'y aurois réussi sans votre rencontre imprévue. Dieu qui veut me punir du crime de vous avoir trahi, ne l'a pas permis. Je suis en vos mains, vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira; mais j'espère en votre clémence, & que vous daignerez avoir pitié d'un malheureux qui a été séduit, & auquel on a fait entendre que c'étoit vous servir véritablement, que de rompre un commerce qui devoit vous perdre, disoit-on, tôt ou tard, & que Monsieur votre père vouloit absolument empêcher.

Le valet, en achevant cette déclaration, s'étoit

rejeté aux genoux du Marquis, & les embrassoit en pleurant amérement. Je fus la première à intercéder pour lui. Je lui tiendrai parole, Madame, s'écria le Marquis, mais à condition que je ne le verrai jamais ; cependant la prudence veut que je m'en assure jusqu'à ce que je sois de retour chez moi, afin de ne pas le mettre dans l'occasion de me faire une nouvelle perfidie. Ah ! Monsieur, s'écria ce valet en pleurant, je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré, que ce n'est pas mon intention, & que si vous me faisiez grace, je n'en profiterois que pour chercher à réparer le malheur que j'ai eu de vous offenser. La manière dont cet homme paroissoit repentant, m'attendrit : je parlai si bien en sa faveur, que le Marquis le renvoya, en m'assurant qu'il suffisoit que je desirasse une chose pour qu'il me l'accordât aveuglément ; & pour mieux me le persuader, il donna quatre louis à cet homme, en lui disant qu'il étoit redevable de ses bontés à celle à qui il avoit voulu tant faire de mal. Après ce discours, le Marquis le laissa, & nous nous en retournâmes à la maison, en raisonnant sur ce qui venoit de se passer.

Le lendemain le Marquis prit enfin le parti de me quitter : s'il étoit habitué à me voir, je n'étois pas moins accoutumée à sa présence ; il fallut toute ma raison pour dévorer mes pleurs lorsque je reçus ses adieux. Souvenez-vous, lui dis-je en l'embrassant, que mon sort est dans votre cœur, & que je ne puis être heureuse sans lui. Hélas ! reprit mon amant, pourrois-je vivre un moment sans vous aimer ? Je ne connois plus d'autre plaisir que celui de vous voir & de vous le dire, & tous les instants que je vais passer éloigné de vous, seront pour moi des jours que je ne compterai jamais. En achevant ces mots, il monta dans sa chaise & se tut. Les passants s'étoient arrêtés pour le voir partir. Tout paroît admirable dans un Village ; j'entendis qu'on s'écrioit : voilà ce qui s'appelle des

frères & des sœurs ! regardez combien ils s'aiment !

Sans le cœur, que j'avois serré, je n'aurois pu m'empêcher de rire de la bonne foi de mes compatriotes : au bout du compte, c'eût été ridiculement ; un amant & un frère ne se ressemblent-ils pas ? Il n'y a que la connoissance ou le préjugé qui arrête. Combien n'en voit-on pas qui ne se décident que par la prévention ? C'est l'usage à la Cour, pourquoi ne passeroit-il pas plus loin ? Les hommes ne sont-ils pas les mêmes par-tout ?

A peine le Marquis fut-il parti, que je m'abandonnai à la douleur & aux larmes. Quand le verrai-je, me disois-je, cet amant que j'adore ? Que dois-je espérer d'un amour si tendre & si malheureux ? Ne nous aimerons-nous donc que pour nous séparer toujours ? L'idée du vieux Marquis venoit ensuite de ces réflexions : il avoit appris ma retraite, il m'abordoit, la fureur peinte dans les yeux. Acceptez ma main ou le Cloître, me disoit-il, il faut choisir : en vain mettez-vous votre confiance en mon fils, il ne peut rien pour vous ; il ne vous sera jamais rien. Tremblez de m'irriter, vous paierez cher, l'un & l'autre, le dangereux avantage de l'avoir emporté sur moi. Ces images se traçoient dans mon cerveau avec tant de feu & de vraisemblance, que j'en frémissois. Hélas ! je recourois au Ciel vainement, il étoit sourd à ma voix. Un cœur trop attaché au terrestre, peut-il espérer des secours d'en haut ? Il n'en est pas digne pour les mériter : il faut rougir de sa foiblesse ; en avois-je la force ? L'amour m'avoit plongée dans un trouble si cruel, que je reconnoissois moi-même que je ne trouvois de consolation que dans mes larmes & dans ma douleur.

Trois jours se passèrent le plus tristement du monde : en vain toute ma famille, étonnée de la mélancolie où je paroissois plongée, faisoit tous ses efforts pour me dissiper ; rien n'étoit capable

de me distraire de la rêverie qui s'étoit emparée de moi.

Le matin du quatrième, ma mère entra dans ma chambre, & me dit qu'un inconnu demandoit à me parler. Je la priai de le faire entrer. Quelle fut ma surprise, en reconnoissant celui qu'on m'annonçoit ? C'étoit Dubois ! Se peut-il, lui dis-je, en recevant une lettre qu'il me présenta, qu'après les craintes que nous avons eues, le Marquis & moi, que vous ne fussiez reconnu dans ce Village, il vous envoie ? J'avois pris mes précautions, reprit le valet-de-chambre ; le faux nez que vous voyez (en effet il en avoit un à la main) me rendroit méconnoissable à mon propre père, ainsi vous ne devez avoir aucune inquiétude à ce sujet. Plût à Dieu que je pusse vous tranquilliser aussi aisément sur les nouvelles que je vous apporte ! Qu'est-il donc arrivé, repris-je avec émotion ? Lisez, ajouta Dubois, après quoi vous connoîtrez si M. le Marquis pouvoit choisir un autre que moi pour envoyer ici. J'ouvris en tremblant la lettre du Marquis ; s'attend-on à ce qu'elle contient ? A peine en eus-je lu les premières lignes, qu'elle fut mouillée de mes larmes. La voici : si l'on meurt de douleur, pourquoi n'en mourus-je pas ?

LETTRE DU MARQUIS

A JEANNETTE.

Je suis au désespoir, mon adorable Jeannette ; jugez-en par la nouvelle affreuse que je vous apprends. Je vous perds pour jamais ; mais admirez jusqu'où va la cruauté de mon étoile : elle me force à ne jamais être à vous ; & pour comble de rage, je suis obligé de me servir de tout le pouvoir que je puis avoir sur vous, pour vous supplier de me mettre le poignard dans le sein. C'est trop vous tenir en suspens : mon père est à l'extrémité, c'est vous & moi qui le tenons sur le

bord du tombeau; il vous demande, il vous desire, & mourra, dit-il, content, s'il expire avec le nom de votre époux. Serai-je assez cruel, assez barbare fils pour le laisser périr quand je puis le sauver? Ah! si j'ai le malheur de le perdre, du moins que je n'aie pas le reproche affreux à me faire que c'est moi qui lui ai donné la mort. Si je vous fus jamais cher, partez, ô! la plus aimable des femmes. Un instant, une minute me rendroit le plus coupable de tous les hommes.

Eh! que m'importe, m'écriai-je, avec un redoublement de larmes, qu'il meure! suis-je la cause de la fureur de sa passion, & de l'état cruel où elle le réduit? Que me demande-t-on? Quels sont mes crimes, pour être livrée au supplice? Et vous, Marquis, que vous ai-je fait, pour vous obliger à m'y mener? Juste Ciel! m'écriai-je, étoit-ce là le sort que vous me réserviez? Et vous, beauté fatale, à quoi m'avez-vous servi? En achevant ces mots, je me trouvai dans un tel accablement que, sans Dubois, qui me retint entre ses bras & qui m'agita, je tombois en foiblesse.

Le Marquis avoit sans doute prévu l'état où je me trouverois en recevant sa lettre; son valet-de-chambre tira de sa poche un flacon, dont le précieux élixir me rendit cruellement à moi-même. Ah! que ne me laissez-vous mourir, dis-je à Dubois? A quoi tendent vos funestes secours? Semblable au criminel qu'on mène à l'échafaud, vous me rendez des forces pour sentir avec plus de rigueur les coups qui me sont préparés.

Dubois, quelque préparé qu'il fût à cette scène, en fut si attendri, qu'à peine avoit-il la force de me consoler. Au nom de ce qui vous est de plus cher, me dit-il, soutenez ces revers, Mademoiselle; vous devez vous consoler par le triste état où j'ai laissé mon cher maître. Si vous saviez..... Eh! c'est ce qui me désespère, interrompis-je:

encore si je souffrois seule, j'aurois les voies de ma fin qui flatteroient ma douleur; mais ce cher amant retient mon désespoir & ma vie prête à s'envoler. Que deviendroit-il ? Et s'il craint les reproches d'une mort dont il seroit innocent, dont l'idée le fait frémir & l'oblige de sacrifier tout ce qu'il a de plus cher dans le monde, à quelle extrémité ne se porteroit-il pas, s'il avoit à pleurer la mienne, dont il ne pourroit pas douter qu'il ne fût la cause ?

Après ces mots je tombai dans une noire rêverie, au bout de laquelle je m'écriai : partons; il faut prouver à cet amant que j'adore, à quel point je lui suis attachée : je m'étois destinée à lui seul, je n'avois que moi pour tout bien à lui donner, depuis long-temps il en est le maître, qu'il en use en souverain, & moi en esclave. Oui, qu'il connoisse, par la grandeur de mon sacrifice, qu'au défaut de tout ce qui m'éloignoit de lui, l'élévation de mes sentiments me rendoit son égal, & que, quelqu'exemple qu'il me donne, il me trouvera toujours prête à le suivre & à l'imiter.

Dubois, surpris de cet effort surnaturel, l'applaudit, & ne pouvant s'empêcher de pleurer : quelle grandeur d'ame ! s'écria-t-il : après ces preuves, dont je suis le témoin, dois-je être surpris de l'excès des passions que vous causez ? Allez, continua-t-il, vous êtes digne de porter une couronne. Je ne répondis pas à ces louanges frivoles; l'amour-propre, concentré par ma douleur, en pouvoit-il faire usage ? Je priai avec aigreur Barbe, pour la première fois de ma vie, de préparer ce qu'il me falloit pour mon départ. A peine ce mot fut-il lâché, que les pleurs succédèrent dans la maison : nous l'allons donc perdre cette admirable Dame, s'écrioit-on ! Eh ! pourquoi donc ? Serions-nous assez malheureux pour lui avoir donné lieu de nous quitter ? Non, repris-je avec ma mère, en souffrant de ses pleurs, je vous quitte

à regret, Dieu m'en eſt témoin : un ordre ſupérieur, un événement funeſte, m'arrache de ces lieux fortunés. Que ne puis-je y paſſer le reſte de ma vie ! Après ces mots, j'embraſſai ma mère ; mon père s'éloigna par reſpect. Ah ! laiſſez-moi, lui dis-je en me jettant à ſon cou, vous donner des preuves de tout ce que je ſens pour vous ; le jour n'eſt peut-être pas éloigné que vous conviendrez que je ne fais que ce que je dois.

Je montai en chaiſe après ces paroles, & je laiſſai bien étonnés mon père & ma mère, ſurtout mon père, que mon embraſſement avoit ému juſqu'au fond de l'ame. Ma bonne tante, quelqu'attachée qu'elle fût à ſon Village, ſauta légèrement dans la voiture, & s'écria qu'elle étoit ſi aſſotée de moi (ce furent ſes termes) qu'elle renonceroit à tout ce qu'elle avoit de plus cher pour me ſuivre au bout du monde ; je l'embraſſai avec reconnoiſſance. Ma mère me demanda ce qu'elle devoit faire de tout ce que je laiſſois dans la maiſon : le garder, lui dis-je en lui tendant la main ; que je revienne, ou que je ne revienne pas, tout ce que j'ai eſt à vous, & par reconnoiſſance & par devoir.

Je n'entendis pas ce qu'on répondit à ce diſcours ; il ne ſurprit pas moins, ſans doute, que la précipitation avec laquelle je partois. La chaiſe s'éloignoit, Dubois n'étoit occupé que du ſoin de faire avancer le poſtillon. Jamais on n'a été ſi vîte. Il avoit donné ſans doute des ordres aux poſtes par leſquelles nous devions paſſer ; à peine y arrivions-nous, que nous partions, tant le ſervice ſe faiſoit avec vivacité.

J'appris cependant de Dubois, qui prenoit toujours les devants, afin de ne point tarder les relais, que ſon maître avoit trouvé ſon père malade, & qu'à peine avoit-il pu lui parler ; que Forçan étoit rentré en grace, & ne quittoit pas le chevet de ſon lit, & que le valet qui avoit trahi

le Marquis, n'avoit point reparu. Il ajouta, sans doute pour soutenir mon généreux dessein, que le Marquis redoutoit autant qu'il souhaitoit ma présence ; que si je n'avois pas assez de force d'esprit pour retenir mes pleurs, il ne répondoit pas de sa vie.

J'aimois avec trop de passion ce cher amant, pour ne pas me faire une loi de me contraindre. Je promis à Dubois que je renfermerois ma douleur & mes larmes, mais que c'étoit tout ce qu'on pouvoit exiger de moi. Barbe, qui entendoit toutes ces choses, & qui n'y pouvoit rien comprendre, s'écrioit de temps en temps : eh ! mon Dieu, que veut-on donc faire de Madame ? Et seroit-il possible qu'on voulût donner du chagrin à une si bonne personne ? Et puis, je prierai tant Dieu, & d'un si bon cœur, qu'il aura pitié d'elle. Hélas ! elle avoit bien raison. Être capable de bien élever son cœur au Ciel, c'est être demi-consolé.

Il y a des temps faits dans la vie où tous les malheurs semblent s'être réunis pour nous accabler. L'ardeur avec laquelle Dubois pressoit le postillon d'arriver, nous fit accrocher, en passant à la porte de l'Opéra, un carrosse que nous renversâmes, en cassant une de nos roues, ce qui nous obligea à rester. Des cris que jettèrent des femmes qui étoient dans la voiture culbutée, attirèrent cent flambeaux & autant de personnes ; nous étions aussi bien éclairés qu'en plein jour. Dubois, qui avoit pris son parti, m'avoit plantée là pour aller chercher un carrosse : pendant ce temps-là, le cocher de l'équipage maltraité, & les laquais bâtonnoient mon pauvre postillon, ne voyant que des femmes effrayées dans une chaise, qui ne pouvoient guère leur en imposer. Ce vacarme fit amasser une plus grande quantité de monde qui faisoit un si grand bruit, qu'il étoit impossible de s'entendre : j'espérois de moments en moments être délivrée de cette cohue,

& que Dubois surviendroit enfin ; mais il étoit dit que j'avois à souffrir, & cela ne tarda point d'arriver.

Le premier de mes chagrins fut la rencontre du Duc de*** qui me reconnut de son carrosse. Ah! mon Dieu, s'écria-t-il du plus loin à ses gens, qu'on fasse tous ses efforts pour approcher de cette chaise, & qu'on empêche que cette Dame ne souffre de cette aventure ! je la connois, c'est une personne de qualité.

Je pâlis en remettant ce Seigneur ; son discours avoit fait jetter les yeux de tout le monde sur moi. Mais que devins-je, quand les Dames qui avoient été renversées furent sorties du carrosse, lorsque j'en reconnus une pour Madame Destival, cette Demoiselle Delbieu dont j'ai déjà tant parlé : j'aurois voulu pour toute chose au monde, être à cent lieues delà. Je voulus m'envelopper de ma coëffe, pour échapper à ses regards, mais il n'étoit plus temps ; le coup d'œil étoit donné, elle m'avoit reconnue, & demandoit sans doute à ses gens si c'étoit ma chaise qui avoit causé ce désordre qu'elle venoit d'essuyer : comment ! s'écria-t-elle tout haut, lorsqu'on lui eut confirmé ce malheureux événement : comment ! c'est cette petite impertinente qui a été assez hardie pour renverser mon carrosse ? Et je souffrirois impunément qu'une petite paysanne comme elle me marchât sur le corps sans l'en punir ? Allons, qu'on me la jette à bas de sa chaise, ajouta-t-elle à ses gens, & qu'on lui apprenne à vivre ; l'on ne sauroit trop punir une pareille insolence.

Qu'on juge de ma mortification & de mon effroi à cet ordre cruel, & ce que je devins à la vue de quatre laquais qui venoient à moi avec leurs flambeaux. Un protecteur me survint. Le Duc de*** qui étoit enfin descendu, & qui entendit mes cris, courut avec ses gens : il mit l'épée à la main. Qu'on ne soit pas assez hardi, dit-il, en enfonçant

son chapeau, d'approcher de cette chaise ; je connois cette Dame, & je ferois repentir les insolents qui voudroient l'inquiéter. A ce ton ferme les valets s'arrêterent. La scène en seroit peut-être restée là ; mais le trop bouillant Dubois, qui étoit survenu dans le temps que les valets arrivoient, & à qui on avoit appris le danger que je courois, tomba sur eux à grands coups de fouet : ce fut là le signal d'un cruel combat. Toute la livrée attaqua avec ses flambeaux Dubois ; celles du Duc & de ses amis arrivèrent à son secours ; & sans le Guet qui survint par le plus grand bonheur du monde, un sanglant combat étoit prêt à se livrer. Les Maîtres, qui avoient été jusques-là spectateurs, avoient pris parti chacun selon leur inclination. Le jeune Duc, qui vouloit sans doute me donner des preuves de la constance du goût qu'il m'avoit témoigné, commençoit à batailler, & cent jeunes-gens comme lui en vouloient faire autant ; mais l'Officier prépose pour la police du Spectacle, ayant parlé avec politesse, & prié qu'il fît sa charge tranquillement, il appaisa le trouble, & mit enfin les choses en train de pourparler & d'accommodement.

Le jeune Duc, qui avoit parlé à l'Officier, le pria de me donner main-forte, afin que je pusse gagner son carrosse qui m'attendoit. Madame Destival s'étant apperçue que j'allois lui échapper, s'écria à l'Officier avec un ton si haut, qu'il fut obligé de se retourner : que prétendez-vous donc faire ? Monsieur, est-ce que vous vous imaginez que ce qu'on vient de dire, m'empêchera de me plaindre, & de faire punir une petite malheureuse qui, par malice, accroche mon carrosse, le renverse, & m'insulte à la face de l'univers ? Cent témoins déposeront de cette vérité ; il est infame qu'on veuille encore protéger une petite paysanne après un tel désordre, & qu'on ne fasse ici aucun cas d'une femme de qualité ? L'Officier surpris de

ces reproches, & apprenant effectivement que celle qui se plaignoit étoit connue, se retourna de son côté, & lui dit que ce n'étoit point à lui à décider notre querelle; mais qu'il faisoit le devoir de son emploi, en empêchant qu'elle ne fût publique; que ma chaise étoit cassée, & qu'il étoit juste de me sortir delà; d'ailleurs que j'étois aussi femme de condition..... Comment! de condition, reprit avec mépris la Demoiselle Delbieu, ou pour mieux dire, Madame Destival! de condition? Je crois en vérité que la tête vous tourne. De condition? Une petite créature, fille d'un Bûcheron d'une terre appartenante à feu mon père. Ha, ha, ha, continua-t-elle avec un ris forcé & moqueur, à moins qu'on ne l'ait conditionnée, comme je n'en doute pas..... Le Duc de *** qui jusques-là s'étoit tû, & qui, dans la confiance où il étoit de ma qualité, s'y seroit fait hacher, s'écria qu'il étoit bien indécent, pour se faire gain de cause, de recourir à la calomnie, & de tenir de tels discours; qu'il me connoissoit bien, & qu'il n'y avoit pas un mot de vrai à tout ce qui venoit d'être dit; que d'ailleurs ce n'étoit point ma faute si mon postillon mal-adroit avoit renversé un carrosse; que le mal n'étoit pas grand, puisqu'il n'y avoit personne de blessé; mais que pour moi, il étoit facile de connoître que j'étois la seule lésée; puisque je ne pouvois avancer ni reculer; & qu'au lieu de m'inquiéter comme on avoit fait, il n'y avoit personne qui, dans un pareil cas, ne dût se faire un devoir de me secourir, au lieu de m'invectiver.

Qu'il ne s'étonnoit cependant pas de l'acharnement qu'on avoit à m'inquiéter; que j'étois belle, & que cela suffisoit pour m'attirer de la mauvaise humeur, & pour me rendre bien criminelle à de certains yeux.

Cette conclusion extraordinaire, qui partoit plus de l'inclination que le Duc conservoit pour moi, que de la vérité, fit éclater de rire tout le

monde, & le mit de mon parti. Un murmure général se fit en ma faveur, & cent bras au lieu d'un, & autant de carrosses, s'offroient à me tirer d'embarras. Tout alloit à miracle jusques-là, mais il étoit dit que j'aurois encore une mortification à essuyer avant que de sortir de peine : la voici.

Les Spectacles à Paris font rencontrer tous les jours des gens qui ne se trouveroient peut-être jamais. Par un guignon épouvantable, & qui paroissoit presqu'impossible, la vraie Comtesse des Roches étoit allée ce jour-là à l'Opéra; les embarras des carrosses, que j'avois occasionnés si innocemment, furent cause qu'elle ne sortit que des dernières; & son chemin s'adressant naturellement de mon côté, elle demanda encore plus malheureusement à un laquais du Duc de *** près de l'équipage duquel le sien étoit arrêté, le sujet de la dispute, & le nom des Dames qui l'occasionnoient. Le valet l'ayant satisfaite sur le premier point, lui dit qu'il n'avoit pas entendu nommer les Dames du carrosse renversé, mais que pour celle de la chaise, il ne pouvoit l'ignorer, & qu'elle s'appelloit Madame la Comtesse des Roches. Ha, ha, reprit la véritable, en adressant la parole à son mari & à deux Dames qui étoient dans son carrosse, la rencontre est plaisante! Vous verrez que c'est celle qui nous a volé notre nom & les graces de la Cour, & de laquelle nous avons fait tant de perquisitions; il faut la faire arrêter, & tout de suite elle envoya prier l'Officier de venir à sa portière, ayant, disoit-elle, des choses d'une conséquence extrême à lui communiquer.

Pendant que cette seconde conspiration se tramoit contre mon repos, & dont je n'eus pas heureusement la connoissance dans le moment, on achevoit de me tirer de ma chaise. Le jeune Duc de *** me présentoit la main, & vouloit m'obliger à monter dans son carrosse; mais Dubois lui

ayant dit un mot à l'oreille, il s'écria, cela est trop juste, & me fit passer dans un autre à la livrée du Marquis. Le carrosse alloit partir lorsqu'une voix s'écria : arrête, arrête la fausse Comtesse des Roches. Dubois qui étoit au fait de l'aventure, & qui s'étoit jeté dans la voiture avec moi, mit la tête à la portière, & dit au cocher de marcher au grand galop, de ne point s'embarrasser de ce qui en arriveroit. Cet ordre me sauva ; il fut exécuté si vivement, que malheur aux équipages qui se trouvèrent alors sur la route ; les chevaux pressés, qui alloient comme des oiseaux, heurtèrent, accrocherent ou renverserens tout ce qui se rencontra, & me tirèrent enfin du cruel événement dont je commençois à désespérer de sortir.

Il étoit près d'onze heures quand j'arrivai à la maison du Marquis : tous ses gens se trouvèrent à la descente de carrosse, & sembloient s'empresser à voir une personne si recommandable par l'événement présent. Le Marquis m'attendoit : il avoit l'air pâle & triste, & d'un homme qui a versé des pleurs ; lui qui étoit ordinairement si paré, étoit dans le plus grand négligé : il n'y avoit pas jusqu'à ses cheveux qui ne se sentissent de son affliction : il me présenta sa main en soupirant, me la serra : en traversant les antichambres, il voulut me parler & ne put proférer un seul mot. Toutes ces choses m'avoient serré le cœur, je ne me souviens pas trop de ce que je pensai dans ce funeste quart-d'heure ; ce qui me revient parfaitement, c'est que j'avois l'œil sec, & la contenance assurée, le Marquis n'osoit me regarder, & je le parcourois de tous mes yeux.

Nous arrivâmes enfin à la porte du fatal appartement du vieux Marquis ; il étoit si sombre, que je ne démêlai en entrant que la lumière de deux bougies, dont le foible éclat étoit éclipsé par un grand borne-vue verd. Mon amant me serra une seconde fois la main, soupira encore, & me laissa dans le

milieu de la chambre, pour aller au chevet du lit de son père. Monsieur, s'écria-t-il, d'une voix tremblante ; voici l'aimable Jeannette elle-même, qui vient vous confirmer le don qu'elle vous fait de sa main : souhaitez-vous qu'elle approche ? Une voix basse, & semblant accablée par le mal, reprit : que dites-vous, mon fils ? Le Marquis, à qui l'agitation de son ame empêchoit de répéter ce discours, dit à Forçan, cet Ecuyer dont j'ai parlé, de répéter à son père le discours qu'il venoit de lui tenir.

A peine le vieux Marquis eut-il compris ce qu'on vouloit lui dire, qu'il s'écria d'une voix basse : je suis content, mon fils ; & puis il se tut.

Mon amant lui demanda s'il ne vouloit pas me voir : hélas ! reprit-il, d'une voix entre-coupée, je n'en ai pas la force ; cependant qu'elle approche : je le fis en tremblant. Le Marquis me prit la main, & me la mit dans celle de son père. Le malade parut souhaiter de la lumière : on en apporta, à peine put-il soutenir le rayon, il fit signe qu'on la lui cachât ; ensuite il parut recueilli en lui-même, & fut un temps assez considérable à jetter tantôt les yeux sur moi, tantôt sur son fils. Eh bien ! Monsieur, lui dit ce fils respectable, comment vous trouvez-vous ? la vue de ce qui vous est cher ne causera-t-elle point quelque heureuse révolution ? Hélas ! s'écria le vieillard, je suis comblé de joie, mon accablement m'en dérobe le charme ; puis il continua, en m'adressant la parole : vous ne me dites rien, ô trop adorable Jeannette, vous trouveriez-vous ici à regret ? Non, Monsieur, repris-je avec une fermeté dont je ne me croyois pas capable, vivez, & je vous jure de tenir inviolablement les paroles que Monsieur votre fils vous a données pour moi. Que cette action est généreuse, reprit le Marquis ! & que ne puis-je l'imiter !

Après avoir dit ces mots, il dit à Forçan d'approcher son oreille ; ensuite l'Ecuyer me présenta la main, & me dit qu'il avoit ordre de me con-

duire dans l'appartement qu'on m'avoit destiné. Je le suivis, le cœur bien gros, mais je résistai courageusement aux larmes qui s'étoient portées depuis long-temps à mes yeux. Forçan profita de l'intervalle du chemin, & me demanda tout bas pardon de m'avoir manqué, disoit-il, de respect, qu'il me seroit soumis dans les suites, & qu'il me feroit oublier ses impertinences. Je lui répondis froidement, qu'il n'avoit aucune excuse à me demander, & que les vérités, quelque dures qu'elles fussent à entendre, ne devoient jamais offenser.

L'appartement dans lequel on me laissa, étoit superbe & magnifique : l'or, les glaces & les riches tableaux y brilloient de toutes parts. Ma bonne tante, qui étoit dans l'admiration de toutes ces choses, me les fit appercevoir. Je ne voyois rien, & à peine entendois-je ; mon cœur dans le plus cruel abattement où il étoit, à force de sentir, ne sentoit rien.

A peine fus-je entrée, qu'un Maître-d'hôtel vint respectueusement me demander si je voulois qu'on me servît. Je n'ai besoin de rien, lui dis-je, & le plus grand service que vous puissiez me rendre, c'est de me laisser coucher. Il m'assura qu'il avoit ordre de m'obéir comme à son maître, & de prévenir mes desirs. Je croyois, après ce discours, que j'en serois quitte ; mais on servit une table, & je ne fus pas peu surprise d'y voir mettre deux couverts. Je me disois en moi-même, sauroit-on que Barbe est ma tante, & que je mange avec elle ? ma petite vanité me rendit inquiète sur ce sujet.

Lorsque le couvert fut mis, une nombreuse livrée portant des plats, les présenta au Maître-d'hôtel, qui les mit sur la table. Il avoit son chapeau sur sa tête. Je n'étois point accoutumée à ces cérémonies, & elles ne laissèrent pas que de me distraire & de faire trève à ma douleur.

A peine le premier service étoit-il placé, qu'un valet-de-chambre parut à la porte, portant deux flambeaux à la main. Quelle fut ma surprise de le voir suivi de mon amant ! Le Marquis fit une profonde révérence, & après m'avoir donné la main pour me mettre à table, il s'y plaça vis-à-vis de moi, sans me dire un seul mot.

Cette vue chère à mon cœur, à laquelle je n'avois garde de m'attendre, me jeta dans un nouveau trouble, mais qui n'étoit point accablant. Le nombre de gens qui environnoit la table, me retenoit au point qu'à peine osois-je jetter mes regards sur lui. Et quand cela arrivoit, ce n'étoit qu'à l'échappée ; il me parut que mon amant étoit moins accablé que lorsque je l'avois revu pour la première fois, & cette connoissance me causa un dépit mortel.

Je mangeai fort peu ; le Marquis avoit une attention extrême à me servir tout ce qu'il pouvoit imaginer qui pourroit être de mon goût ; mais il ne disoit rien. Que signifient, me disois-je en moi-même, ce silence & ces manières d'agir extraordinaires ? J'imitai sa façon d'agir, & tant que le repas dura, je ne le rompis point.

Quelqu'affligée que je dusse être, je restai plus long-temps à table que je ne devois m'y attendre. La présence de ce cher amant m'y retenoit : enfin je fis un mouvement, qui, étant pris pour envie d'en sortir, fit lever le Marquis ; il me présenta la main, on porta des flambeaux devant nous, & je fus conduite dans une chambre à coucher, où je trouvai deux femmes debout à côté d'une toilette qui m'y attendoient, pour assister sans doute à mon déshabillé, dont l'une m'avança un fauteuil dès que je parus.

A peine fus-je assise, que le Marquis fit une profonde révérence, & se retira : je jetai dans ce moment les yeux sur lui, & j'entrevis qu'il les avoit mouillés. Cet envisagement m'attendrit, &

malgré tous mes efforts, je me mis à pleurer amèrement.

L'une des femmes qui se tenoit debout derrière ma chaise, s'approcha alors de moi, & me dit avec une grande douceur, de ne point m'affliger, & de me servir de la raison qu'on publioit être si grande en moi, pour soutenir mes chagrins, s'il étoit possible que j'en eusse dans l'état brillant que l'on me destinoit. Hélas! m'écriai-je avec sanglots, je n'en suis pas digne, une autre que moi le soutiendroit peut-être avec plus de dignité. Après ces mots, je demandai si une fille que j'avois amenée avec moi, & que j'aimois, me seroit ôtée. L'on me dit qu'il s'en falloit beaucoup, qu'au contraire on avoit toutes les attentions possibles pour elle, en ma considération; qu'elle étoit actuellement à l'office où elle soupoit, & qu'elle ne tarderoit pas à paroître à mes yeux.

Cette réponse me plut aussi-bien que les bonnes façons qu'on avoit pour moi. Dès que ma tante rentra, je priai qu'on me laissât seule avec elle, & je fus obéie. J'étois dans l'admiration de tous ces respects, & jugeai qu'ils ne provenoient que de ce qu'on me regardoit déjà comme la Marquise de L. V. En effet; je ne me trompois pas; c'étoit là le vrai point.

Je questionnai beaucoup ma tante sur ce qu'elle avoit entendu dire dans la maison, & sur la manière dont on en usoit avec elle. Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle avec la satisfaction peinte sur le visage, mieux cent mille fois que je ne mérite; j'ai soupé avec la nourrice du fils de la maison, qui m'a comblée de bontés pendant le repas. En vérité il faut qu'on me prenne pour une autre, car il n'y a pas eu jusqu'aux gens de la maison, qui sont tous vêtus comme des Messieurs; qui ne m'aient servi à boire, en m'appellant Mademoiselle Barbe gros comme le bras. Je ne sais pas pourquoi tant d'amitié; mais je puis bien vous

dire que je n'en ai jamais tant reçu de ma vie, & qu'il me semble que je suis en Paradis. Il est vrai que je me doute bien que tout cela me vient par rapport que je suis à vous; mais tout coup vaille; si je vous en ai obligation, je n'en ai pas moins le profit.

Si je n'avois pas interrompu ma bonne tante, elle auroit parlé jusqu'au lendemain, tant elle étoit transportée: mais quoique je n'eusse guère envie de dormir, j'étois si accablée, que mes yeux se fermoient malgré moi. Barbe qui s'en apperçut, me dit en bâillant, qu'il falloit me coucher, & qu'elle en feroit volontiers autant. Je lui demandai si elle savoit où elle devoit reposer? Eh! vraiment oui, reprit-elle en prenant une bougie: vantez-vous-en; croyez-vous qu'on manque à quelque chose ici? Pendant que vous soupiez, la nourrice n'est-elle pas venue me montrer les êtres de votre appartement, & la chambre qui m'a été ordonnée? Voyez, dit-elle en me faisant passer dans un cabinet voisin, ce lit à tombeau, de damas? croyez-vous que je serai à mon aise? Bon Dieu! s'écria-t-elle en appuyant la main sur le coucher, n'est-ce pas offenser Dieu que de gâter tout cela? Quels draps, ajouta-t-elle en maniant leur finesse! Monsieur notre Curé a-t-il jamais eu des surplis aussi fins? A chaque pas ma bonne tante faisoit des exclamations qui m'auroient fait rire dans un autre temps. Elle ne pouvoit revenir de tant de magnificence, elle juroit que le Roi ne pouvoit être mieux.

Après avoir eu la patience d'écouter cent discours de cette nature, je me couchai enfin: ce ne fut pas sans peine que je m'endormis. Tout ce qui m'arrivoit, me paroissoit si cruel & si surprenant, que je ne pouvois quelquefois m'empêcher d'en douter, & de prendre ces événements pour des songes; mais je n'étois pas longtemps dans cette idée flatteuse. Ah! me disois-je

en pleurant amèrement, il n'eſt que trop vrai que je perds pour jamais ce que j'aime ! en épouſant le père, me reſte-t-il le plus léger eſpoir à l'égard de ſon fils? Grand Dieu ! qu'ai-je fait, continuois-je? dans quelle ivreſſe ma douleur m'a-t-elle plongée ! devois-je conſentir à cet affreux ſacrifice ? Et s'il étoit écrit que je ne puſſe être à mon amant, que ne me conſervois-je de moins la foible conſolation d'être libre & de pouvoir l'aimer toute ma vie ! Le ſommeil me prit enfin & calma pour quelques heures mes vives inquiétudes : j'étois trop agitée pour qu'il durât de ſuite. Je me réveillai vingt fois, & je me rendormis à diverſes repriſes. A mon réveil il faiſoit grand jour, & Barbe, accoutumée à ſe lever matin, l'étoit depuis plus d'une heure : elle me demanda ſi j'étois malade, diſant qu'elle m'avoit bien entendu plaindre. Hélas ! lui répondis-je, l'eſprit ſouffre plus que le corps. Tant pis, répondit-elle, le corps s'en reſſentira donc bientôt. La pauvre Barbe ne croyoit pas avoir dit ſi vrai : je ne fus pas longtemps ſans en faire la fatale épreuve.

A peine fus-je levée, que les mêmes femmes que j'avois congédiées la veille, entrèrent dans mon appartement & me prièrent de trouver bon qu'elles m'habillaſſent, afin d'aller chez Monſieur le Marquis, qui me demandoit en grace de paſſer chez lui lorſque je le pourrois. Je frémis d'une prière que je ne ſavois que trop qui étoit un ordre, & je me laiſſai coëffer.

En parcourant des yeux les Tableaux, je fus frappé d'un viſage qui reſſembloit à celui de mon amant. De qui eſt le portrait de cet aimable enfant, m'écriai-je avec un peu de trouble ! De Monſieur le Marquis le fils, me répondit celle qui m'ajuſtoit ; & celui qui eſt à côté, eſt celui-de notre première maîtreſſe. Comment ! continuai-je, eſt-ce que Monſieur le Marquis a été marié deux fois? Non, Mademoiſelle, pourſuivit

la Femme-de-chambre ; mais comme nous vous regardons comme la seconde, il m'est permis de me servir de cette expression. Je me tus ; ce discours me glaça ; je ne pouvois m'accoutumer à envisager tranquillement cette idée. L'esprit ressemble au cœur, il ne peut souffrir ce qui lui est contraire, & il fait tous ses efforts pour l'éloigner de lui.

A peine étois-je habillée, qu'il vint un valet-de-chambre de la part du jeune Marquis, me demander comment j'avois passé la nuit, & savoir si j'étois en état d'entrer dans l'appartement de son père. Je répondis que ce seroit quand il lui plairoit; & je demandai des nouvelles du malade. Le valet-de-chambre me dit qu'il avoit passé une très-bonne nuit, & qu'il avoit parlé avec beaucoup plus de facilité qu'à son ordinaire ; ce qui étoit, disoit-on, une bonne marque, & faisoit bien espérer de sa guérison. Forçan arriva sur ces entrefaites, & me dit qu'on m'attendoit avec impatience, pour me lire le contrat qui venoit d'être dressé, & pour le signer,

A ce mot de contrat, je frissonnai de tout mon corps: je croyois, repris-je en suivant l'Ecuyer, qu'on n'en viendroit à cette cérémonie qu'à la convalescence de Monsieur le Marquis. Il n'a garde, reprit impitoyablement l'Ecuyer, de retarder son bonheur ; il a passé la nuit à faire entendre ses volontés à son Notaire; & vous jugerez par vous-même, des avantages qui vous sont faits : il n'y a pas assurément une femme à Paris, quelle qu'elle soit, qui ne voulût être à votre place; avant trois mois vous en conviendrez.

Je ne sais comment je pus parvenir jusqu'à la chambre du malade; mes jambes plioient sous moi, de trouble & de foiblesse. Je trouvai effectivement deux étrangers, dont l'un écrivoit & l'autre dictoit dans le fond de la chambre. Je jugeai que l'on procédoit à l'acte cruel de mon contrat.

Le vieux Marquis étoit sur son séant ; & comme il faisoit plus clair que la veille, je l'envisageai avec assez de surprise de ne se point trouver changé, comme j'imaginois que cela dût être. Il me tendit la main, me la serra avec plus de force que je n'en devois attendre de sa situation, ordonna qu'on me laissât seule avec lui, & me parla ainsi.

Jeannette, écoutez-moi, je n'ai que deux mots à vous dire : l'état où vous me voyez réduit, est votre ouvrage ; & si j'en reviens, je vous devrai la vie. Mon fils m'assure que vous êtes disposée à me rendre heureux, Dubois m'a rapporté la manière héroïque dont vous vous sacrifiez : il est encore temps, dites un mot, je vous rends votre parole, & je vous sacrifie à mon tour le peu d'années que j'aurois à vivre, quand même j'en réchapperois. Monsieur votre fils a ma parole, Monsieur, m'écriai-je, avec fermeté, & je ne la reprends pas : dès qu'il vous aime assez pour vous immoler tout ce qu'il a de plus cher dans le monde, je dois lui prouver que qui a été digne de son amour, a pu imiter son généreux exemple. Cela suffit, reprit le malade, qu'on fasse venir mon fils, & qu'on lise le contrat.

Pendant qu'on se préparoit à lui obéir, le vieux Marquis me demanda si je ne souffrois pas d'être si près de lui. Je ne répondis que par une triste inclination. Mon amant entra ; quel fut mon dépit ! il étoit paré & mis comme un homme qui va à une partie de plaisir. Sa physionomie même étoit dégagée de ce sombre que je lui avois vu la veille. Ce second effort, s'écria son père, en lui tendant la main, me touche autant que le premier : votre air content me rassure & me prouve combien je vous suis cher. Plût à Dieu que Mademoiselle, continua-t-il, parût ou pensât de même ! Je n'avois aucune réponse à faire, le ton de ma physionomie auroit démenti tout ce que j'au-

rois pu dire. Je remarquai que le jeune Marquis évitoit mes regards ; & que, malgré cet air satisfait, il souffroit intérieurement. Cette observation me remit un peu ; il m'aime toujours, me disois-je ; & semblable à une victime, il ne s'est couronné de fleurs que pour rendre le sacrifice plus agréable ! La lecture du contrat interrompit les réflexions.

Les qualités des futurs furent passées ; & l'on vint tout-d'un-coup aux articles qui me concernoient. On me faisoit quatre-cents mille francs de douaire, cent mille livres de bagues & joyaux, mon carrosse, ma maison & mes meubles à reprendre, en cas que le futur mourût sans enfants. L'on me statuoit la jouissance de tous les biens de mon époux, supposé qu'il eût lignée, jusqu'à l'âge de majorité, que je serois obligée de leur rendre compte des biens de leur père.

Quoique je ne susse pas les affaires, je fus assez surprise de ne point entendre faire mention de son fils unique ; il me sembloit cependant qu'il devoit dans cette pièce authentique jouer le premier rôle, & il en usoit assez bien dans cette affaire pour oser prétendre qu'il fût à son tour bien traité. Cette idée me frappa si fort, que je ne pus m'empêcher d'en faire part. Elle est adorable, s'écria le vieux Marquis ; quelle justesse de raisonnement ! & quel fonds d'équité ! c'est un vrai trésor ! Après ces mots il me dit : tranquillisez-vous, Jeannette ; mon fils & moi sommes d'accord, nous n'avons rien à démêler ensemble, il sera content & vous aussi.

Après que la lecture du contrat fut faite, on apporta l'acte au vieux Marquis, qui le signa. Il fut ensuite présenté au Marquis son fils qui en fit autant, en ne pouvant cependant si bien se contraindre, qu'un soupir ne lui échappât. Cette preuve de l'effort qu'il faisoit, les larmes qui s'ouvrirent malgré lui un passage, me saisirent tellement, que la plume me tomba deux fois des mains

mains avant que de signer. Le vieux Marquis, tout malade qu'il étoit, m'observoit : eh ! qu'on ne la force pas, s'écria-t-il, & il se retourna de l'autre côté.

Le Marquis profitant de cet intervalle, se jeta à mes genoux. Ah ! que faites-vous, Jeannette, me dit-il tout en larmes, vous voulez donc que je perde mon père ? Je frémis du ton avec lequel ces paroles furent prononcées, mon cœur en tressaillit, & je signai.

Le vieux Marquis, auquel son fils venoit d'apprendre avec empressement mon action, se tourna & me donna la main. C'en est assez, Jeannette, me dit-il, je connois votre bon cœur, & je suis content ; plus vous avez hésité, & plus votre acte est généreux. Ensuite il annonça qu'il avoit besoin de repos, & ordonna à Forçan de me remener dans mon appartement, & de faire ses efforts pour que je ne m'y ennuyasse pas.

Nous sortîmes tous de sa chambre ; le seul Marquis y resta, me conduisit jusqu'à la porte & me fit un signe d'applaudissement & de satisfaction. Hélas ! j'en fus un peu consolée ; il faut être bien à plaindre pour être obligé de saisir de pareilles voies de consolation.

A peine fus-je dans mon appartement, que je me trouvai mal, l'on fut obligé de me mettre au lit ; un frisson annonçant un moment après la fièvre, j'en essuyai l'accès. Il se tourna bientôt en chaleur, mais il ne fut pas long, & je me trouvai beaucoup mieux.

L'on avoit caché à mon amant ce qui venoit de m'arriver. Il n'y avoit personne dans la maison qui ne l'adorât, & qui n'eût donné sa vie pour lui. Personne n'ignoroit ce que lui coûtoit ce sacrifice qu'il faisoit à son père, & l'on craignoit avec raison qu'étant informé de l'accident qui m'étoit arrivé, cela ne causât des révolutions funestes au père & au fils.

Cependant il fut impossible de laisser ignorer plus long-temps ma situation. Ma présence avoit fait un miracle en faveur du vieux Marquis : il étoit revenu à vue d'œil, & l'on en espéroit beaucoup. Il ne fut pas plus tôt en état de se reconnoître, qu'il voulut achever le mariage, & il se conduisit avec tant de secret, qu'excepté le seul Forçan, auquel il avoit donné ses ordres, personne ne doutoit qu'il voulût que la célébration de ce mariage se fît la nuit du jour que l'on avoit signé le contrat. Son fils ne l'apprit même que quand le Prêtre fut arrivé : alors il l'appella & lui dit qu'il n'avoit plus qu'une preuve à lui demander de sa tendresse, qui étoit de me conduire dans son appartement ; que dans la crainte qu'il avoit de me manquer d'un moment à l'autre, il vouloit avoir la consolation de me laisser son nom avant que cela arrivât. Le Marquis, toujours bon fils, dévora sa douleur ; & pour mieux prouver son zèle, sortit précipitament pour que j'arrivasse plus tôt : mais que devint-il, lorsqu'en entrant dans ma chambre on lui fit signe d'aller doucement ? Comment donc, s'écria-t-il, apprenant que je reposois, & n'en sachant pas la cause, n'avois-je pas fait dire, qu'on priât Mademoiselle de ne se point mettre au lit qu'elle n'eût parlé à mon père ? Tout le monde se tut ; personne n'osoit parler ; enfin il voulut être obéi. Que devint-il, après avoir su tout ce que j'avois souffert ? Ah ! s'écria-t-il, d'un ton assez haut, voilà ce que j'avois toujours craint !

Je ne dormois pas, ces paroles me firent ouvrir les yeux. Je reconnus mon amant ; approchez, lui dis-je, vous paroissez accablé ; que voulez-vous encore de moi ? Le Marquis, dans la crainte de m'accabler de nouveau, n'osa m'apprendre la qualité de son message avant de savoir des nouvelles de ma santé ; je lui répondis que je ne sentois aucun mal, dans la frayeur de lui donner de l'inquiétude ; ces assurances le firent revenir à son

dessein : il me supplia, dans les termes les plus tendres, d'achever ce que j'avois si bien commencé. La tranquillité avec laquelle je lui répondis qu'il auroit lieu d'être content, ou l'idée qui lui vint qu'il devoit me prévenir sur les raisons qui demandoient ma présence, afin que la surprise où j'allois être, n'occasionnât point quelque cruel incident, lui fit avouer imprudemment la raison pour laquelle il me pressoit de me lever. Je trouvai encore dans mon amour assez de force pour lui donner des preuves de mon attachement. Le Marquis passa dans une autre chambre : on m'habilla, & quoique je ne pusse qu'à peine me soutenir sur mes jambes & ouvrir les yeux, je le suivis, & je me fis une loi d'achever le sacrifice, quoi qu'il m'en dût coûter.

Tout étoit prêt pour la cérémonie fatale : lorsque j'entrai, on me fit mettre à côté du lit du vieux Marquis. Le Prêtre s'avança, je crus que c'en étoit fait, & que j'allois perdre pour jamais mon amant. Le sentiment céda à la nature, une révolution soudaine me glaça d'horreur, & me couvrit le front d'une sueur froide. Je jettai un grand cri, & je tombai à la renverse.

La fin de ma foiblesse fut suivie d'une grande fièvre, avec des redoublements, qui me mena aux portes du tombeau ; le troisième jour elle me donna un intervalle : mais quelle fut ma frayeur, en voulant me passer la main sur le visage, à cause d'une demangeaison qui me tourmentoit, de me sentir retenir, & de m'entendre dire, que si j'aimois encore un peu la vie, je me gardasse bien de prendre l'air : je jugeai par-là que j'étois en danger, & je suppliai la personne qui me gardoit, de m'apprendre naturellement quelle étoit ma maladie ! On fut un temps sans me répondre, on pleuroit ; autre sujet d'inquiétude. Je m'impatientai. Alors une voix dit, Mademoiselle est raisonnable, elle a de la Religion, on peut lui avouer

qu'elle a la petite-vérole. J'ai la petite-vérole, m'écriai-je! Ah Ciel! je suis perdue! Non, Mademoiselle, me dit un Prêtre qu'on avoit envoyé chercher à cause de mes redoublements, ne craignez rien, mettez votre confiance en Dieu; si cela continue, vous serez bientôt hors de danger. Ne me flattez point, Monsieur, repris-je; au nom de Dieu, ne me déguisez rien, je veux mettre ordre à mon salut.

L'Ecclésiastique approuva ces sentiments, m'en loua, & dit, que plus le cœur étoit tranquille de ce côté-là, & mieux la nature s'en trouvoit. J'avois un si grand effroi de mourir, & de n'être pas en état de paroître devant Dieu, que je me confessai avec un zèle vraiment pur. Après cette action je me trouvai beaucoup mieux, & je commençai pour la première fois depuis ma maladie, à faire des réflexions.

La première chose qui me passa par la tête, fut l'inquiétude de savoir si le Marquis, mon amant, étoit instruit de la qualité de mon mal. Je ne savois comment m'y prendre pour faire cette question aux personnes qui me gardoient. Je ne doutois pas qu'elles ne fussent affidées au père, & qu'en cas qu'il fût arrivé malheur, on me sauroit bien mauvais gré de ma question. A force de chercher un prétexte, j'en trouvai un qui me parut plausible; ce fut de m'informer de la santé du vieux Marquis: on me répondit que mon accident, dont il avoit été le témoin, avoit pensé le faire mourir; mais que depuis deux jours il étoit hors de danger. Et Monsieur son fils, continuai-je? Il se porte assez bien, me repliqua-t-on. Ce mot, assez bien, m'alarma? Et sait-il, ajoutai-je, ce qui m'est arrivé? Ah! bon Dieu, répondit ma garde, on s'est bien donné de garde de l'en instruire, cela est bien défendu; il n'en faudroit pas davantage pour l'achever.

Ce dernier mot m'émut, il avoit été lâché im-

prudemment, & l'on voulut en vain le réparer. Je conjecturai que ce cher amant étoit auſſi malade; & ce preſſentiment n'étoit que trop juſte.

Je ne fis pas cependant ſemblant de rien; je réſolus de profiter du premier moment où je me trouverois avec ma tante, pour la faire jaſer: elle étoit trop ſimple pour finaſſer; mais on avoit prévu à cela. Quand je demandai où elle étoit, on me dit qu'elle avoit ſupplié qu'on lui permît de s'abſenter quelques jours, puiſqu'elle ne m'étoit bonne à rien, & qu'elle reviendroit après avoir fait ſes affaires. Je ne fus pas la dupe de ce prétexte, j'augurai qu'il ſe paſſoit des choſes qu'on ne vouloit pas que je ſuſſe.

L'agitation de toutes ces choſes, ou la qualité de ma maladie, me rendit la fièvre, & l'accès fut ſi violent, qu'on me crut à la veille de périr. Ma tante qui l'apprit, ſe moqua des ordres donnés contr'elle, & voulut abſolument me voir. Comme on n'eſpéroit plus rien de mon état, on ne s'obſtina point à lui refuſer. Elle s'écria, dès qu'elle fut dans ma chambre, qu'elle étoit à moi, & qu'elle vouloit abſolument me traiter à ſa mode, qu'autrement elle publieroit par-tout qu'on m'avoit tuée pour avoir le cruel plaiſir de la faire enrager. Cette heureuſe colère fut cauſe de mon ſalut: elle me gouverna tout différemment qu'on n'avoit fait juſqu'alors, me fit boire du vin, me ſoulagea par degré quand j'avois trop chaud, & enfin prit tant de ſoin de moi que, quatre jours après, la petite-vérole, qui commençoit à rentrer lorſque cette chère tante étoit arrivée, pouſſa avec plus de force que l'on n'oſoit l'eſpérer.

Dès que ma chère Barbe ſe fut apperçue de ce changement, elle publia que j'étois ſauvée, & qu'elle répondoit de ma vie, pourvu qu'on ne voulût plus me chagriner comme on avoit fait juſqu'alors.

Ces paroles qui furent rapportés au vieux Mar-

quis, qui étoit convalescent, & qui avoit ses raisons, comme on le verra bientôt, pour envoyer à tous les instants savoir de mes nouvelles; ces paroles, dis-je, hâtèrent l'aveu d'une résolution à laquelle je ne devois pas assurément m'attendre : il envoya Dubois dire à ma tante qu'il assura qu'il ne me contrarieroit point, & que dès que je serois guérie il me donneroit de si bonnes nouvelles, que je lui pardonnerois tous les chagrins qu'il m'avoit causés. Ce rapport, que Barbe me fit, en prenant pour témoins tous les Saints du Paradis, de la vérité de ce qu'elle me disoit, me causa un tel soulagement, que les jours suivants je me trouvai absolument mieux.

Barbe s'étoit donné un tel crédit dans mon appartement, & avoit de si bons ordres pour qu'elle y fût obéie, que je n'étois plus obsédée de gens qui m'inquiétassent. J'avois deux grandes prières à lui faire, que je n'avois pas osé hazarder jusques-là, parce que dès que je voulois parler, elle prenoit un ton de maîtresse, & m'imposoit silence, en me disant cruellement que j'étois une femme morte si je ne voulois pas me laisser conduire; j'avois un si grand effroi de cette menace que je me taisois sur-le-champ; & il n'y avoit pas une petite fille bien élevée qui fût plus soumise à sa mère, tant la crainte est un excellent moyen pour se faire obéir.

J'étois au treizième jour de ma maladie, que la défense n'étoit pas encore levée, lorsqu'enfin il me fut permis de jaser un peu: je respirai. Ah! ma chère bonne, je vous dois la vie, m'écriai-je en l'attirant à moi, & en me jettant à son cou : je ne l'oublierai jamais. Ne parlons pas de cela, reprit cette bonne fille, je n'ai fait que mon devoir, & je n'en dois point être louée; songez seulement à vous rétablir entièrement, afin que nous retournions dans notre cher hameau. C'est là ce qui s'appelle un paradis, continua-t-elle, en mettant

ſes bras ſur ſes côtés ; & je l'eſtime au-deſſus de tous ces magnifiques appartements, & de votre Paris, où l'on ne reſpire que le poiſon & les malheurs : allez, ne m'en parlez plus, ajouta-t-elle, il vaut cent fois mieux être pauvre que de vivre richement à ce prix.

Ma tante, qui étoit toujours hors d'elle lorſqu'elle ſongeoit à ſon hameau, me tint pluſieurs diſcours ſemblables. Je lui laiſſai jetter ſon feu, après quoi je lui dis : ah ça, ma chère bonne, rendez-moi un ſervice qui achèvera ma guériſon : je crains bien, dit-elle, qu'il ne la retarde ; je parie que vous allez me queſtionner ſur Monſieur, le jeune s'entend, car pour le vieux je ne ſuis pas aſſez ſimple de croire que vous vous en inquiétiez. Vous l'avez deviné, repris-je, en la careſſant : où eſt-il ? Hé bien ! que fait-il ? Puiſque vous le voulez ſavoir, continua Barbe, en baiſſant les yeux, (preuve qu'elle ne me diſoit pas vrai) il eſt à la campagne, & il ſera ici dans peu. Ah ! ma bonne, pourſuivis-je, que vous ai-je fait, pour m'en impoſer ? Je vois bien que vous ne m'aimez plus ; & en diſant ces mots, je me retournai de l'autre côté, & je feignis de me chagriner. Ah ! ne voilà-t-il pas, s'écria-t-elle ? Un rien la déconcerte ; ſi je ne lui dis pas ce qu'elle me demande, elle va pleurer ; ſi je lui dis, elle pleurera encore : Comment faire ? On eſt bien embarraſſé avec de certains eſprits.

Il n'en falloit pas tant pour me faire penſer à mille choſes cruelles. Hé bien, ajoutai-je, puiſque vous ne voulez pas me ſatisfaire, je m'en vais me lever, & j'irai moi-même..... Dieu vous en préſerve, ma chère enfant, interrompit ma tante en ſe levant avec précipitation : vous ſeriez bientôt morte. Ha bien, tranquilliſez-vous, je vous avouerai tout, pourvu que vous m'aſſuriez que vous mettrez les choſes entre les mains de Dieu, & que vous ne vous chagrinerez point. Je lui pro-

mis tout ce qu'elle voulut : mais, juste Ciel ! qu'appris-je ?

Cet aimable amant que j'adorois, après mon évanouissement, s'étoit trouvé mal ; la contrainte affreuse qu'il s'étoit faite pour donner à son père des preuves de la tendresse la plus filiale, lui avoit corrompu le sang, causé une fièvre chaude, il ne parloit ni ne rêvoit que de moi : dans ses transports on avoit été obligé de le lier, parce que dans un de ses accès il avoit forcé les personnes qui le gardoient, & couru dans mon appartement pour me voir. L'air de la petite-vérole qu'il n'avoit jamais eue, fit son effet ordinaire ; il la gagna, & il fut pendant plus de huit jours entre la vie & la mort.

Cette rélation me saisit ; je n'osai cependant en rien faire paroître, afin de savoir positivement l'état de ce cher amant. Ma tante m'assura que depuis deux jours que Monsieur son père lui avoit fait parler, il alloit beaucoup mieux ; mais qu'on assuroit qu'il seroit absolument gâté de la petite-vérole, & qu'il en sortiroit aussi laid qu'il avoit été beau avant qu'il en fût attaqué.

Eh ! qu'importe, m'écriai-je, qu'il ne soit plus aimable, pourvu qu'il vive. Ah ! Ciel, que je suis malheureuse, de ne pas être en état de lui rendre des soins ! oui, cher amant, je ne quitterois pas votre chevet, & vous jugeriez par la vivacité avec laquelle je vous..... Barbe m'interrompit impérieusement, en me faisant entendre que je n'avois que trop parlé, & qu'il étoit temps de me tranquilliser, si je voulois sortir promptement d'affaire. Je voulus répliquer, mais elle me dit si résolument qu'elle ne me donneroit plus aucunes nouvelles du Marquis, si je ne me rendois pas à la raison, que cette menace fit son effet : je me tus, mais je n'en pensois pas moins.

La seconde prière que je voulois faire à ma tante, & dont le sujet me donnoit des agitations

extraordinaires, étoit la poſſeſſion de mon miroir, afin de connoître par mes propres yeux, en quel état j'étois, & ſi la petite-vérole m'avoit ménagée : je me troublois quand il me tomboit dans l'eſprit qu'il étoit poſſible qne j'euſſe perdu ma beauté. Je dois cependant aſſurer que ce n'étoit point tout-à-fait un principe de vanité qui me faiſoit naître cette inquiétude ; quoique je fuſſe aſſez complaiſante pour mon viſage, je ne portois pas cette manie juſqu'à l'excès ; mais dans l'occaſion préſente, c'étoit toute autre choſe. Que deviendrai-je, grand Dieu ! me diſois-je, ſi je ſuis devenue laide ? Mon amant voudra-t-il me reconnoître ? N'eſt-ce pas cette beauté fatale qui alluma le flambeau de ſon amour ? Ne s'éteindra-t-il pas dès que cet éclat ne ſubſiſtera plus ? Cette idée cruelle me faiſoit frémir ; j'avois beau me raſſurer ſur les ſentiments que je lui connoiſſois, & ſur ſa probité, il me reſtoit toujours un doute cruel, & ce ſoupçon ne contribuoit pas peu à retarder ma convaleſcence.

J'appris le lendemain une nouvelle à laquelle je fus ſenſible. Saint-Fal étoit arrivé, & avoit témoigné une triſteſſe affreuſe à la connoiſſance de tous les maux que j'avois eſſuyés, & de l'état où j'étois encore réduite. Il me fit dire que dès que je pourrois le voir ſans m'incommoder, il viendroit lui-même me marquer l'inquiétude où il étoit de ma ſituation.

Il venoit dix fois par jour à ma porte s'informer des nouvelles de ma ſanté. Ma tante, ajouta à ce rapport, qu'il ne quittoit pas ſon couſin, & que le pauvre garçon avoit aſſez à faire de ſoigner à la fois deux malades : ces deux malades étoient ſon couſin & moi ; pour le père il ſe portoit à merveille, comme nous l'apprîmes bientôt.

Je me fis une fête de revoir cet aimable ami : j'avois un deſſein que je voulois exécuter, & qui me rouloit depuis quelques jours dans l'eſprit. Je

connoissois la probité de Saint-Fal, & je pouvois le lui confier sans craindre qu'il me manquât de discrétion. Ce projet étoit assez ridicule, mais il satisfaisoit ma délicatesse : j'ai toujours été de l'opinion qu'on peut se livrer à un goût, lorsqu'il n'est point criminel, quand même il seroit bizarre : qu'importe, pourvu qu'il nous flatte, & qu'il nous donne du plaisir.

Avant que de faire l'épreuve que je minutois, je voulus être convaincue par moi-même, de l'effet qu'avoit fait la petite-vérole sur mon visage ; pour cet effet je profitai d'un moment de bonne humeur de ma chère tante, qui, à dire vrai, étoit excusable de n'être pas égale, après les fatigues dont elle étoit accablée. Je lui proposai, en ne pouvant m'empêcher de rougir, de m'apporter un miroir de toilette. Eh ! pourquoi faire, s'écria-t-elle ? Ne voudriez-vous pas par hazard vous changer ? En vérité, je crois que vous n'y pensez pas. Mon Dieu non, repris-je, ma bonne ; je sais trop combien je risquerois ; je serois seulement curieuse..... Ah ! ne vous voilà pas mal, interrompit-elle ; n'avez-vous pas peur que vous ne soyez devenue laide comme Monsieur le Marquis ? Là, là, si ce n'est que cette inquiétude qui vous tourmente, rassurez-vous : je parie que vous ne serez pas marquée, grace à mon lard, dont je vous ai plus fait d'emplâtres qu'on n'en a jamais mis à Monsieur Gripart, lorsqu'il fut pris, voulant en conter à ma nièce Jeanneton. Je laissai dire ma bonne tant qu'elle voulut, après quoi je réitérai ma prière, & moitié gré, & moitié en grondant, elle me l'accorda.

Quoique je dusse m'attendre à l'effet des boutons dont je sentois bien que j'étois couverte, je fus si fort effrayée de me trouver la peau si raboteuse, après l'avoir eue si unie, que je jetai un cri d'effroi, & lâchai mon miroir. Ne l'avois-je pas bien dit, s'écria Barbe en ramassant les mor-

ceaux cassés, que vous feriez quelque miracle ? Vous voilà bien avancée, avec votre curiosité. Mon Dieu ! ma chère bonne, interrompis-je impatiemment, ne regrettez point tant ce malheur ; je m'en consolerois aisément si je ne m'étois pas trouvé aussi effroyable. Merci de ma vie, reprit ma tante, si vous êtes folle (sauf le respect que je vous dois) ce n'est pas ma faute : qui vous dit que vous êtes vilaine ? je vous jure qu'après votre maladie, vous serez plus belle que vous n'avez jamais été.

J'étois si fort persuadée du contraire de ce que cette fille me disoit, que je me mis à pleurer amèrement. Fort bien ou fort mal, comme il plaira à notre saint Patron, s'écria Barbe ; voilà ce qui s'appelle être raisonnable, & mériter les graces du Seigneur ! Allez, vous ne méritez pas qu'on s'intéresse à vous ; puisque vous avez si peu de confiance en moi, je sais bien ce que je ferai ; je m'en irai dans mon hameau, & Dieu sur tout. C'étoit la menace ordinaire de Barbe, & jamais elle n'y manquoit.

Pour faire ma paix, je promis que je ne pleurerois plus, mais à condition que je me regarderois encore. Ma tante m'apporta un autre miroir : soit préjugé, soit ce qu'elle m'avoit dit, je ne me trouvai pas si affreuse cette seconde fois : pour mieux m'en convaincre, j'enlevai avec le bout du doigt un bouton desséché, & je vis, avec une joie intérieure, que la peau de dessous en étoit unie. Cette petite épreuve me rassura, & après l'avoir faite, je me trouvai plus tranquille. Il ne faut qu'un rien pour nous émouvoir, & un rien nous appaise. Nous sommes enfants à tous les âges ; ce sont toujours des bagatelles qui nous amusent : elles ne changent que de forme, & conservent leur propriété.

Je reçus dès le lendemain des preuves si positives de la santé du Marquis, que je ne doutai plus

de la vérité des rapports qu'on me faisoit à ce sujet. Il m'écrivit. Qu'on juge de ma joie! sa lettre n'étoit composée que de quatre lignes; elles firent plus qu'un mois de remèdes & de tranquillité : les voici.

LETTRE.

L'on m'assure que vous êtes convalescente, cela suffisoit pour me guérir : si vous m'aimez avec autant de vivacité que je vous aime, vous imiterez au plus tôt mon exemple. Si je n'étois pas engagé d'honneur à me taire, je vous dirois que j'ai des raisons pressantes pour souhaiter avec ardeur que vous soyez sur pied. Devinez-les. Mon père s'est réservé le droit de vous les apprendre. Adieu, ma chère enfant, finissez une bonne fois mes inquiétudes.

Ce puissant remède me fit un tel effet, que mon cœur dilaté par la joie, reprit un force qui se communiqua à tout mon corps. Je me trouvai si bien deux jours après, que j'eus la force de répondre à cette lettre. Ce fut Saint-Fal, qu'il m'étoit enfin permis de voir, à qui je communiquai mon dessein, qui en fut le porteur. Je l'avois engagé de m'être fidèle, & il ne me trompa pas.

BILLET.

Si le désir de vous revoir, mon cher Marquis, peut avancer ma guérison, je dois être en état dès aujourd'hui, de vous apprendre de bouche que vous êtes mon bien le plus doux. Mais, hélas! quelqu'envie que j'aie de vous voir, je tremble que vous ne me revoyiez. Je ne suis plus la même : ces foibles charmes sont évanouis, je m'en suis convaincue par mes yeux ; je n'y étois attachée que parce qu'ils vous attachoient. Qu'en dois-je croire ? me les ferez-vous regretter ?

J'attendis avec une impatience extrême Saint-Fal ; il me parut d'une longueur insupportable, & jamais de ma vie je n'eus une telle impatience. Ah! me disois-je, la seule idée de me trouver laide a peut-être fait l'effet que je ne faisois que supposer! Etrange aveuglement! Se peut-il qu'on n'aime que des dehors que le caractère rend souvent mépriſables? & que, sur le coup-d'œil qui ne se trouve pas toujours favorable, on ne daigne pas examiner si le fonds ne supplée pas à ces apparences équivoques? Seroit-il possible, disois-je, qu'un homme à qui j'ai donné mon cœur, que j'ai tant estimé, fût si peu estimable, & que son amour dépendît d'un peu plus ou d'un peu moins de beauté? Sa réponse finit mes inquiétudes & décida.

Saint-Fal me rapporta sa réponse, riant de tout son cœur. Ah! me dit-il, vous venez d'occasionner la plus comique scène du monde. Attendez, m'écriai-je, à me la conter que je me sois satisfaite. La sérénité parut sur mon visage à la lecture des premières lignes ; il me faisoit de tendres reproches de mes doutes au sujet de son amour, & du peu de fonds que je faisois de sa façon de penser. Croyez-vous, me disoit-il, que votre beauté a fait naître en mon cœur les sentiments de respect & d'estime que j'ai conçus dès les premiers moments que j'ai été convaincu de votre admirable caractère, & de toutes les qualités qui l'embellissent? Voilà la beauté, Jeannette, que j'aime, celle dont je fais cas, & qui ne change jamais.

La fin de la lettre étoit bouffonne, il me battoit avec les armes dont je l'avois attaqué, & me disoit que c'étoit à moi à faire de nouvelles provisions de sentiments, & me renvoyoit à Saint-Fal pour m'en expliquer la cause. Cette lettre acheva de me rendre folle de ce cher amant ; j'en fus si charmée, que je la baisai du plus profond de mon cœur.

Saint-Fal acheva ce qu'il avoit commencé : sa-

vez-vous bien, me dit-il, que la fin de votre billet a donné un inquiétude & un soin au Marquis auquel il n'avoit pas encore pensé, & qui ne lui seroit peut-être jamais venu dans l'esprit. Après s'être rongé, selon la coutume, les doigts, il a demandé un miroir ; après s'être beaucoup examiné, il s'est écrié : vraiment il me siéroit bien de faire le difficile ! Et puis : ah ! que je suis laid, Saint-Fal ! Comment diable oserai-je jamais paroître aux yeux de Jeannette ! J'ai beaucoup ri de cette exclamation, & nous avons tenu là-dessus, une conférence qui mériteroit de voir le jour. Je voulus qu'il me rendît compte de tout. Saint-Fal, qui vit que cela m'amuseroit, eut cette complaisance : l'on ne s'ennuie jamais de parler de ce qu'on aime, & il étoit plus qu'heure de me reposer, que je n'y faisois pas encore attention. Ma bonne tante, qui n'entendoit aucune raillerie sur ce chapitre, prit le grand ton ; elle avoit raison, nous obéîmes, & nous nous séparâmes sans murmure.

Je fus encore huit jours au lit, mais je ne m'y ennuyai pas un moment. L'aimable Saint-Fal m'apportoit des nouvelles du Marquis trois fois par jour, & lui en donnoit autant des miennes. Celles qui me venoient du père, qui envoyoit aussi souvent un valet-de-chambre apprendre comment alloit ma santé, me faisoit dire de temps-en-temps que je me pressasse de me guérir, & qu'il me feroit un présent dont je le remercierois de tout mon cœur. Je n'osois pas trop deviner la qualité de ce présent ; je craignois trop de me tromper, & d'augmenter par-là mes regrets en cas que je me fusse trop flattée.

Je ne sais si l'esprit pressent ce qui doit nous arriver, mais je me trouvois d'une sérénité que je n'avois encore goûtée de ma vie ; aucun moment d'inquiétude ne me troubloit alors ; & s'il s'élevoit quelque nuage, cent rayons d'un espoir qui me

sembloit fondé, le dissipoit aussi-tôt. Cette paix intérieure étoit le préliminaire de la félicité qui n'étoit pas éloignée.

Le Marquis me manda par Dubois, le neuvième jour des huit dont je viens de parler, que son père l'étoit venu voir, & qu'il se portoit aussi bien qu'il pouvoit le desirer ; il m'avouoit que cette vue l'avoit comblé de satisfaction, & avoit renouvellé dans son cœur les mouvements de reconnoissance qu'il me devoit, ne pouvant pas douter qu'après Dieu, je ne fusse la cause de la guérison de son père. Il ajoutoit que, quoiqu'on ne lui eût parlé de rien à ce sujet, il ne doutoit pas que l'on ne pensât les mêmes choses; & que malgré le refus qu'on lui avoit fait de me voir jusqu'à ce qu'on en eût ordonné autrement, cela ne lui donnoit aucune inquiétude par la manière dont cet ordre avoit été prononcé. Dubois me rassura aussi sur l'inquiétude que ce discours m'avoit causé. Monsieur notre vieux maître, me dit-il, est entier dans ses volontés, & j'augure bien de ce qu'il va à la campagne : il a sans doute ses raisons, & je parie qu'avant qu'il soit deux fois vingt-quatre heures nous entendrons parler de lui. Voilà comme il est, il fait des mystères jusqu'à la fin : mais aussi il faut lui rendre cette justice, qu'il n'a jamais persévéré dans le mal, & qu'il est très-constant dans le bien.

Je demandai à Dubois s'il croyoit qu'il me viendroit voir avant que de partir : non, me dit-il, jamais homme n'a tant craint les maladies que lui. Il faut que sa tendresse pour Monsieur son fils soit renouvellée à l'excès, pour qu'il ait pris sur lui de faire cette démarche : encore si vous saviez combien de précautions il a prises en y entrant, & comme il s'est tenu éloigné, vous conviendriez que sa manie est portée à l'excès.

Dubois ajouta qu'il emmenoit son neveu à la campagne ; qu'il imaginoit que ce voyage n'étoit pas trop de son goût ; mais qu'il n'en feroit rien

paroître. En effet, Saint-Fal a un caractère comme je n'en ai jamais connu à personne, & celle qui sera assez heureuse pour lui plaire & devenir sa femme, pourra se flatter d'avoir le phénix de tous les hommes.

Nous nous entretenions, Dubois & moi, de ces choses, lorsque j'entendis du bruit à la porte. Voyez qui c'est, dis-je à ma tante. Ha, ha, dit Dubois en la voyant ouvrir toute grande par un valet-de-chambre du vieux Marquis, vous verrez que c'est lui qui vient vous faire ses adieux : ma foi, il faut qu'il vous aime bien pour cela. En effet, un moment après, il parut à quatre pas de la porte ouverte toute grande, & me dit : je viens savoir comment vous vous portez, & vous dire adieu. J'avançai la tête, & je lui marquai la joie que j'avois de le revoir sur pied. Je me réserve, continua-t-il, à vous dire bien des choses à ce sujet, lorsque nous nous raffemblerons : l'on m'ordonne la campagne, je pars : nous nous reverrons ; en attendant, je vais vous envoyer une bonne amie, qui vous tiendra compagnie, & que vous reverrez avec plaisir : adieu, belle Jeannette, ménagez-vous bien, souvenez-vous que c'est moi qui vous en prie ; nous nous reverrons avant qu'il soit peu. Après ces mots, il fit un signe obligeant, & se retira.

Saint-Fal entra un moment après. Eh bien ! dit-il, belle Jannette, vous venez de voir le père, c'est un grand sacrifice qu'il vous fait. Je suis comblée, m'écriai-je ; mais ne me direz-vous pas quelle est l'amie qu'il doit m'envoyer, & que je serai bien-aise de revoir ? C'est un mystère reprit le Comte ; il n'a jamais voulu m'en faire part. Mon oncle passe sa vie à surprendre son monde. C'est sans doute de Sainte-Agnès dont il veut parler. Cela ne se peut pas, dit Saint-Fal, car elle est partie, & je l'ai vue, aussi-bien que son mari, à mon retour, qui venoient s'informer de vos nou-

velles. Comment! m'écriai-je, elle m'a donné de ces marques d'amitié & je n'en ai rien su? Ma tante qui entra, m'assura qu'elle avoit envoyé tous les jours régulièrement apprendre comment je me portois; mais que j'étois encore si mal de ce temps, qu'on n'avoit pas cru m'en devoir parler.

Je revins à cette amie que l'on m'annonçoit, & il ne me revint jamais dans l'esprit quelle elle pouvoit être. Les adieux de Saint-Fal & la généreuse résolution qu'il prit, me dit-il, de faire succéder l'amitié à l'amour, m'attendrit, & me divertit de toutes autres idées. Je lui promis en échange un si parfait retour, & une si grande confiance, qu'il auroit lieu d'être content de moi, & je lui ai tenu parole.

A peine avois-je dîné, qu'on me dit qu'une Dame étoit à la porte, qui me faisoit demander si elle pouvoit me voir sans m'incommoder: je me doutai que c'étoit l'amie dont j'étois si inquiète; & je répondis avec impatience, que je n'aspirois qu'au plaisir de la voir. Hélas! je n'ai jamais dit si vrai de ma vie: c'étoit Madame de G***. Je fis un cri de joie en la reconnoissant, & je lui tendis les bras; elle vint s'y jetter. Nous fûmes l'une & l'autre si pénétrées du plaisir de nous retrouver après une si longue absence, qu'il se passa un temps considérable sans que nous puissions proférer une parole. Je rompis, avec transport, le silence. C'est donc vous, Madame, m'écriai-je? Ah! je n'ai plus rien à redouter de la mauvaise fortune, puisque je vous ai retrouvée, & malgré les traverses perpétuelles que j'ai essuyées depuis le jour cruel qui me sépara de vous, jamais vous n'êtes sortie de ma mémoire. Le gage que vous m'avez laissé de vos bontés, ce cher portrait que j'ai baisé mille fois depuis, est un témoin tacite..... La pauvre enfant! interrompit Madame de G***, elle est toujours la même, je suis flattée de son bon cœur: elle me dit à cette occasion ce qu'on peut exprimer de plus tendre.

Deux heures se passèrent dans ces témoignages réciproques. Quelqu'envie que j'eusse de savoir par quel miracle je la devois au vieux Marquis, je crus par politique devoir avant tout m'informer des nouvelles de Monsieur de G***. Elle me dit qu'il étoit à sa terre, & qu'elle se faisoit un plaisir extrême de m'y revoir. Est-il possible, m'écriai-je, que je serai assez heureuse pour vivre chez ma chère maman? Oui, ma chère, me dit Madame de G***, & c'est pour cela que je viens ici. Je crains bien cependant que ce ne soit pas pour long-temps. Ce discours vous étonne? Il doit au contraire vous faire bien du plaisir; mais ne m'en demandez pas davantage, j'ai donné ma parole de me taire, & je suis trop exacte pour y manquer.

Tant de précautions de toutes parts pour me dérober un secret qui devoit me regarder assurément, ne laissa pas que de me donner des inquiétudes, & je ne pus m'empêcher d'en faire part à ma bonne amie. Rassurez-vous, me dit-elle, il y a apparence que l'on ne s'adresseroit pas à moi pour vous causer de nouveaux chagrins, l'on sait trop à quel point je vous aime. Mais, Madame, vous ignorez sans doute que l'état où vous me voyez, n'est qu'une suite de ceux qu'on m'a causés. Je sais tout, continua ma bonne amie; il n'a pas tenu au vieux Marquis, à ce que vous croyez, que vous ne soyez sa femme; votre douleur a été au-devant d'un malheur qui n'étoit qu'imaginaire... Mais en voilà assez, continua-t-elle en s'imposant silence; & si vous m'aimez, vous ne me mettrez pas dans le cas de vous en dire davantage: je connois ma foiblesse pour vous, je m'en défie; & je ne vous pardonnerois de ma vie, si vous me donniez lieu de m'en repentir.

Je sentis bien que je ne devois pas en espérer davantage; quelque pressée que je fusse par ma curiosité, je me retins: je demandai mille excuses à Madame de G***, de mes instances imprudent-

tes ; je l'assurai qu'elle n'auroit plus lieu de s'en plaindre : elle m'embrassa, & me dit que c'étoit avec chagrin si elle en agissoit avec cette retenue, que sa confiance étoit extrême en moi, & qu'elle m'en donneroit des preuves dans l'occasion.

Cette chère amie me tint une fidelle compagnie jusqu'à ce que je fusse entièrement rétablie : le temps fut court, & pendant cet intervalle je recevois des nouvelles de mon amant & de ce qui lui appartenoit ; mon cœur étoit tranquille & ma santé étoit parfaite ; à une rougeur près, il ne paroissoit pas que j'eusse eu la petite vérole, & je me faisois un plaisir délicat de surprendre par-là le Marquis, qui sur ce que je lui avois écrit, & sur les témoignages de Saint-Fal, me croyoit devenu laide. L'on a beau dire du caractère, il peut beaucoup ; mais un peu de beauté détermine aussi. Hélas ! je ne chérissois la mienne que pour mon amant ; & je n'en ai jamais aimé l'usage qu'à cause de la tendresse que j'avois pour lui.

Madame de G*** me voyant en état de prendre l'air, me demanda si j'étois disposée à la suivre à sa terre : ma réponse fut un tendre embrassement, je me sentois un je ne sais quoi qui me disoit en moi-même que ce voyage me devoit être heureux.

La veille du jour que je devois partir, je priai Madame de G*** de trouver bon que j'allasse faire mes dévotions, afin de remercier Dieu de la vie qu'il m'avoit rendue : j'aime à vous voir ces sentiments chrétiens, me dit-elle, & je veux partager avec vous la bonté de votre action ; je vous y accompagnerai ; quelque mérite qu'on ait par soi-même, il devient inutile lorsqu'on ne remplit pas les devoirs de la Religion. L'usage des Sacrements est un puissant préservatif contre nos foiblesses, & nous défend des périls que nous courons à tout moment. Votre piété, Jeannette, m'édifie ; persévérez, le Ciel vous amènera à bon port ; il n'a jamais abandonné ceux qui le craignent & qui mettent leur confiance en lui.

Qui auroit cru qu'un jour qui devoit être sanctifié par une action aussi pure, & que j'avois consacré à un saint repos, fût pour moi un jour d'inquiétude & de peine. Cela fût cependant : & sans Madame de G*** que je fus assez heureuse d'avoir près de moi, j'aurois assurément couché en prison : voilà qui paroît bien surprenant, on en va juger.

Je m'étois recueillie en moi-même après avoir communié, lorsque je me sentis tirer par l'écharpe : je tournai la tête, assez surprise de cette liberté ; je reconnus avec effroi le Valet à la moustache de ce Monsieur des Roches, qui se disoit mon mari, & qui m'avoit déjà tant fait enrager. *Ah ! pour le coup vous l'êtes prises*, s'écria-t-il, *vous serez bien habile si vous l'échappe à Montsir : l'estre ici lui seafre que vous l'êtes aussi, le recor vont marchir. Ah ! Ah ! l'être pone pour m'en réjouir à vous à fisre.*

Qu'on juge de mon étonnement, ou pour mieux dire de mon embarras ! Par un malheur extrême, je n'avois personne à côté de moi ; Madame de G*** étoit au bout de l'Eglise, & je l'avois quittée pour venir à l'autel ; je pris cependant mon parti : je jugeai bien qu'on ne m'insulteroit pas dans ce lieu si saint, & cette idée me fit fendre assez hardiment la presse, qui étoit grande ce jour-là, & je joignis enfin Madame de G***. Qu'avez-vous, me dit-elle en l'approchant ? Vous avez l'air bien ému, vous trouvez-vous mal ? Je lui appris l'aventure qui m'arrivoit ; & je lui montrai le valet à la moustache qui m'avoit suivie, & qui étoit derrière moi : elle fut au fait dans le moment ; je lui avois détaillé cette histoire ; mais au lieu de me consoler, elle se mit à sourire : rassurez-vous me dit-elle, il n'y a pas à cela l'ombre du bon sens ; & si votre prétendu mari étoit assez hardi pour vouloir vous faire de la peine, tout aveugle qu'il est, on lui feroit voir clair. Ce dis-

cours me tranquillisa, & je continuai mes prières.

Lorsque l'office fut fini, Madame de G*** se leva; & me dit de la suivre. En passant, je vis dans le fond de l'Eglise une grande rumeur; l'on se parloit à l'oreille, & il y avoit apparence qu'il étoit arrivé quelque chose. Madame de G*** dit à un de nos gens de s'informer de ce qui occasionnoit ce tumulte; il revint un moment après, & il dit qu'à quatre pas de la porte il y avoit des archers, & que c'étoit sans doute quelqu'un qu'on vouloit arrêter. Vous voyez, dis-je à l'oreille de ma bonne amie, que c'est moi que cela regarde. Hé! ne craignez rien, dit Madame de G***; ne suis-je pas ici? Cela me rassura encore, & j'arrivai à la porte. Mais quelle fut ma surprise d'y trouver l'aveugle, le petit garçon, & un Monsieur qui tenoit une femme par la main, & qui disputoit avec mon prétendu mari.

Celui-là est admirable, disoit cet homme, que malgré l'accident qui vous prive de la vue, & l'aveu de Madame (il parloit de celle qu'il tenoit) vous vouliez vous obstiner à dire que ce n'est point votre femme, parce que votre fils, qui ne la jamais vue, vous dit que ce n'est pas elle. Le valet à la moustache qui ne m'avoit pas quittée, & qui entendit ce discours, vint se mêler à la conversation: *mon Maître l'a fort raison* (s'écria-t-il à haute voix;) *ne l'estre pas son femme, l'estre celle-là.* Il me montra alors, ce qui fit tourner les yeux de tout le monde sur moi. Madame de G***, qui vit combien je souffrois, dit à nos gens de nous faire faire place, & ordonna qu'on fit avancer le carrosse. L'inconnu lui fit signe qu'elle avoit raison, & assura tous ceux qui l'environnoient que les choses étoient comme il les disoit, & que c'étoit une manie que d'en douter. L'aveugle, entêté comme une mule, dit qu'il ne se trompoit pas, & décida à faire arrêter les deux femmes qui occasionnoient la contestation, disant

qu'il avoit obtenu un décret par corps, & qu'il vouloit qu'il servît. Tout le monde se mit à rire de ce beau prononcé; mais celui qui étoit chargé de l'ordre, lui signifia qu'il n'avoit qu'à se décider & bien choisir, parce qu'il n'étoit pas d'humeur à se faire des affaires pour lui; ce furent les dernières paroles que nous entendîmes. Nous étions dans notre carrosse; il avoit si bonne mine & sentoit si bien le grand, que nonobstant les cris de l'Officier, & les ordres qu'il donna de l'environner, l'on ne fut pas assez hardi pour lui obéir.

Madame de G***, qui rioit comme une folle de mes frayeurs, & qui trouvoit l'aventure on ne peut pas plus singulière, ordonna à un laquais de rester, afin qu'il nous apprît à son retour la fin de cette aventure. Il nous rapporta que le valet à la moustache nous avoit suivies par l'ordre de son maître, dans l'entêtement où il étoit que j'étois véritablement sa femme; mais qu'il avoit eu une si grande frayeur de la livrée de Monsieur le Marquis, qui s'étoit mise à ses trousses, qu'il s'étoit sauvé à toutes jambes: que pour ce qui regardoit mon prétendu mari, il étoit enfin revenu de sa manie, parce que sa femme avoit demandé à lui parler en particulier, & lui avoit dit sans doute des choses si positives, qu'il étoit convenu avec son ami qu'il s'étoit trompé; qu'on avoit renvoyé les archers comme inutiles, parce que la femme avoit déclaré que, bien loin de fuir son mari, elle l'avoit fait chercher par-tout, dès qu'elle eût appris qu'il n'étoit pas mort, comme le bruit en avoit couru. Son dire parut d'autant moins suspect, qu'elle avoit vécu jusques-là avec une parente de son mari, ce qui fut confirmé un moment après l'arrivée de cette femme, qu'on avoit envoyé chercher sur-le-champ, & qui fut reconnue par le mari; ce qui finit la discussion.

Le lendemain nous partîmes pour la Terre de Madame de G***; nous y arrivâmes le même

jour. Monsieur de G***, qui étoit prévenu de mon voyage, me reçut avec une considération & une bonté infinies ; je le trouvai beaucoup plus vieilli que sa femme ; il me dit que je ne souperois pas seule, & qui j'aurois bonne compagnie. J'entendis à-peu-près ce qu'il vouloit dire. Je lui fis toutes les amitiés possibles ; mais il faut remarquer qu'il fut aussi mystérieux que ma bonne maman de G***, & qu'il ne prononça en aucune façon le nom du Marquis de L. V.

Je demandai, après les premiers compliments, des nouvelles de Christine, cette fille que j'aimois tant, dont j'ai parlé ailleurs; elle étoit présente, & je ne l'avois pas reconnue; elle vint se jetter à mon cou, & parut sensible à mon souvenir.

L'on m'avoit conduit dans l'appartement qui m'étoit destiné, où je changeois de robe, lorsque Madame de G***, qui m'avoit laissé seule, vint me demander si j'étois en état de recevoir la compagnie qui venoit d'arriver ? Ma réponse fut de me lever & d'aller au-devant du vieux Marquis, qui entroit accompagné de Monsieur de G***, de son fils & de Saint-Fal. Le rouge me monta au visage : je ne m'attendois pas à une visite si régulière & si nombreuse. Le vieux Marquis me fit compliment sur le bonheur que j'avois d'être sortie de ma maladie plus belle que je n'avois jamais été, à ce qu'il disoit ; pour mon amant il n'en étoit pas de même, il étoit méconnoissable, il avoit reculé d'un pas en me voyant, avoit parlé à l'oreille de Saint-Fal, & fait un signe du doigt, comme pour dire : c'est donc ainsi que vous m'attrapez ?

Je rendis au vieux Marquis compliment pour compliment, & le félicitai sur son bon visage. La conversation roula un instant sur nos maladies passées. Le vieux Marquis badina son fils sur la manière dont il en avoit été traité. Cet article

m'intéressa, je ne pus m'empêcher de prendre à ce sujet son parti, & de dire que je le trouvois toujours le même : chose à laquelle il ne répondit que d'une inclination. Son père reprit à cela, que les yeux prévenus voyoient toujours favorablement, & qu'il ne s'en étonnoit pas.

Le silence succéda après cela, parce que le vieux Marquis se tut, & parut recueilli en lui-même. Je tremblois & je ne savois qu'augurer de ce silence ; mais il fut bientôt rompu. Le père de mon amant demanda à Monsieur de G*** s'il avoit donné ses ordres pour que personne ne survînt ; à quoi lui ayant été répondu que oui, il s'écria : voilà qui est bien. Il jeta ensuite les yeux sur moi, & me parla en ces termes :

Il est temps, ma chère Jeannette, de finir vos peines, & de couronner votre vertu ; vous méritez assurément une fortune encore plus élevée que celle dont vous êtes à la veille de jouir ; il y a long-temps que je le sais, & que je vous chéris ; mais avec toutes vos qualités, je ne me serois jamais décidé en votre faveur par des raisons de convenance, & qui me regardent personnellement, sans les preuves que vous m'avez données de l'élévation de vos sentiments. Ces preuves ont été jusqu'ici un mystère, & je veux vous l'expliquer avant tout. Je connoissois la tendresse que vous avez pour mon fils ; de même que je savois la grandeur de sa passion pour vous. Je sacrifiois trop en me prêtant à vos goûts mutuels, sans être assuré que vous en étiez dignes l'un & l'autre. Quelle a été mon intention pour y parvenir ? De vous mettre dans le cas l'un & l'autre de m'immoler ce goût, qui depuis sa naissance m'a causé tant de troubles & d'inquiétudes. Je voulois connoître par une expérience qui prît sa source dans le cœur de mon fils, s'il étoit digne que j'oubliasse mon rang & le public pour le satisfaire, & si j'en étois assez aimé pour me céder tout ce qu'il

qu'il avoit de plus cher dans le monde : si je reconnois dans mon fils, me dis-je (en imaginant les moyens qui devoient me convaincre) qu'il m'aime assez pour renoncer à ce qu'il aime, il mérite que je consente à le rendre heureux.

Ce que je vais vous dire, va vous surprendre, Jeannette, continua-t-il, quand vous vous rappellerez tous les pas que j'ai semblé faire pour vous plaire, & ces propositions faites pour vous épouser: mais revenez, elles ne tendoient qu'à connoître le fond de votre caractère, si une fortune présente étoit capable de tenter votre vanité. Les jeunes-gens se préviennent tous les jours si aisément en faveur d'objets, souvent adroits pour venir à leur fin, que je ne voulois pas que mon fils risquât de se repentir un jour de s'y être abandonné; c'est ce qui a été cause que je vous ai fait veiller de si près, & que j'ai cherché avec ardeur tout ce qui pouvoit faciliter l'étude que je voulois faire du fond de votre cœur.

J'ai eu lieu de me louer de ce qui m'en a paru; mais ce n'étoit pas assez du vôtre pour me déterminer, je voulois connoître celui de mon fils, & si Forçan n'étoit pas venu m'apprendre le lieu où vous vous étiez cachée, j'aurois commencé mon épreuve par l'obliger à vous trahir, & à vous livrer entre mes mains. S'il avoit fléchi à ce desir, j'étois satisfait; je vous aurois épargné à l'un & l'autre bien des risques que vous avez courus; mais le Ciel qui m'a puni de vouloir, à son imitation, approfondir les cœurs, après m'avoir montré le danger que couroit mon fils, a bien voulu me le rendre, & lui conserver un bien sans lequel il ne pouvoit vivre, & qu'il lui a sans doute destiné de tout temps.

J'ai donc imaginé, pour venir à mes vues, ma chère Jeannette, cette maladie qui vous a paru à tous si vraisemblable..... Comment! interrompit mon amant, en baisant la main de son père,

cet état cruel où je vous ai vu, & dont toute la Ville est imbue, n'étoit qu'une feinte?..... Oui, mon fils, poursuivit le Marquis, ce n'étoit qu'un jeu; mais laissez-moi achever, tout sera expliqué.

Il ne me fut pas difficile, continua cet adroit Seigneur, de jouer le rôle dont il étoit question. On me connoît chez moi, l'on sait que je veux être obéi, & que je ne pardonne pas l'indiscrétion. Je mis dans ma confidence Forçan, que j'avois repris à cause du service qu'il m'avoit rendu, deux Valets-de chambre, & mon Chirurgien. Comme ce ne sont que ces sortes de gens qui nous approchent, il ne fut pas difficile, avec leur secours, de faire accroire à ma maison ce qu'il me plut. Voilà le nœud: mon fils s'est montré digne de l'être, il a immolé généreusement ce qu'il avoit de plus cher pour conserver la vie à son père; le sacrifice m'a touché autant que j'ai eu d'admiration de votre complaisance pour mon fils. Le jour que la nature l'a emporté sur votre généreuse résolution, je vous en récompensois, vous alliez être unis l'un à l'autre. Un moment plus tard, mon fils prenoit une place que je semblois occuper. Votre foiblesse, ma chère Jeannette, a empêché ce coup prémédité avec tant de plaisir. Combien ne me suis-je pas repenti, par les frayeurs que vous m'avez donné l'un & l'autre de vous perdre, de ne vous avoir pas prévenus plus tôt!

Mais le Ciel que j'ai tant fait prier pour vous, mes chers enfants, continua le respectable Marquis, en vous rendant à moi, me met dans le cas d'achever mon ouvrage. Approchez, mon cher fils, s'écria le Marquis en se levant & en me prenant la main; soyez heureux. Je vous donne Jeannette. En vous faisant ce présent, je compte vous donner autant que la vie que vous tenez de moi. En prononçant ces mots, il s'attendrit, nous nous jetâmes à ses genoux. J'étois si aise & si remplie d'un certain je ne sais quoi, que je ne puis expli-

quer le véritable état où je me trouvai alors. Le Marquis versoit aussi des larmes, Monsieur & Madame de G*** & Saint-Fal se sentoient de l'attendrissement général. Après cette scène muette, qui dura quelques minutes, le Marquis nous fit relever & rasseoir, & continua ainsi :.

Si vous êtes contents, mes chers enfants, je ne le suis pas moins assurément; mais il ne suffit pas toujours de se satisfaire, il faut que les bienséances soient gardées. J'ai pris des mesures si justes, que j'espère que le public ignorera à jamais la véritable origine de ma bru; je ne prétends pas assurément l'humilier par ce discours, sa vertu & ses grandes qualités la mettent fort au-dessus d'une vaine naissance: mais, esclave que l'on est des préjugés, j'ai cru qu'il m'étoit permis de me servir de ruses innocentes pour en imposer à mes pareils. Jeannette paroîtra descendre de bon lieu, & quoiqu'on publie aujourd'hui ses bans dans son hameau, je me suis conduit de manière que l'on ne peut trahir mon secret.

Tout est prêt enfin pour la célébration d'un mariage si desiré : le contrat que vous avez signé l'un & l'autre, & qui vous a tant coûté de pleurs, est celui qui vous servira; il est fait en vos noms : ainsi, ma chère fille, me dit le vieux Marquis en souriant, vous voyez bien que l'inquiétude que vous marquâtes en ce temps pour le Marquis, & que j'approuvai, n'avoit pas de lieu. Vous souvenez-vous bien que je vous dis que nous en serions contents ? Vous en ai-je imposé ?

Il me reste à vous dire, poursuivit le père de mon amant, en m'adressant la parole, afin que tout soit éclairci, que dans l'embarras de choisir le lieu où je vous mènerois, j'ai eu recours à mes anciens amis, Monsieur & Madame de G*** comme à des gens sur lesquels je pouvois compter. Je savois les obligations que vous leur aviez,

& cette idée m'a paru si convenable, que j'ai été sur-le-champ leur en faire part, en leur recommandant le secret. J'en étois d'une jalousie extrême: après avoir occasionné tant de maux & avoir donné tant de soins & d'inquiétudes à ces pauvres enfants, il étoit bien juste que je me réservasse la douce satisfaction de leur apprendre le premier leur bonheur.

Le vieux Marquis finit ainsi ce précieux discours. Il renouvella nos marques de reconnoissance: je la ressentois jusqu'au fond du cœur; mais je n'osois en donner des preuves aussi fortes que celles de mon amant. Il se jeta vingt fois à ses genoux, lui baisa autant de fois les mains, & lui disoit les choses les plus tendres & les plus flatteuses. Après avoir donné le temps convenable à ses transports, le vieux Marquis me dit que mon père & ma mère étoient arrivés, qu'il les avoit envoyé chercher pour qu'ils assistassent à la célébration de mon mariage; mais qu'il falloit que je leur fisse entendre qu'ils devoient ne plus retourner à leur hameau, que cela étoit d'une conséquence extrême par les arrangements qu'il avoit pris pour dérober la connoissance de ce que j'étois. Ils ne perdront rien au change, dit-il en souriant; je vous donne ma terre de F. A., qui est à cent lieues d'ici: (elle est de vingt mille livres de rente,) vous irez y vivre avec eux & votre mari, jusqu'à ce que je trouve à propos de vous rapprocher de moi. Votre père & votre mère y resteront, & en seront les Seigneurs & maîtres: cela les consolera de quitter leur patrie. Vous aurez le temps de les instruire en chemin du rôle qu'ils vont y jouer; il n'est pas difficile de prendre l'air aisé, lorsqu'on l'est effectivement. Que je fus sensible à tant de bontés! si je voulois les exprimer, je ne viendrois jamais à la conclusion.

Je n'avois point encore eu lieu d'avouer au vieux

Marquis que Barbe étoit ma tante ; je le fis. Eh bien ! tant mieux, continua le cher & respectable père de mon amant, l'on en fera une fortunée de plus.

Le vieux Marquis nous apprit encore, car on ne peut pas dire tout-à-la-fois, qu'il n'avoit amené avec lui & gardé à son service que les gens dont il s'étoit servi dans sa prétendue maladie, & qu'il avoit fait maison neuve de tous les autres, afin que ses manœuvres ne fussent point éventées. Il ajouta qu'il avoit renvoyé Forçan, qu'il savoit qu'il me déplaisoit ; (quelle bonté !) mais qu'il lui avoit fait un si bon parti, qu'il en devoit être bien consolé.

J'étois trop comblée pour avoir des sujets d'aigreur ; j'intercédai pour l'Ecuyer, & je demandai avec tant d'instance qu'il se ressentît de la joie commune, qu'on m'accorda son retour. Depuis ce temps je n'ai point eu à me plaindre de lui.

Madame de G***, connoissant que tout étoit dit, proposa de souper ; nous y étions tous disposés. Rien ne donne tant d'appétit que la joie ; il n'est pas difficile d'imaginer que le Marquis & moi nous en avions. Je lus dans ses yeux, à table, son impatience. Rougirai-je d'avouer que j'en avois aussi ? Hé ! pourquoi ne pas dire vrai ? Mes desirs étoient bien pardonnables. D'ailleurs je craignois toujours quelqu'événement imprévu qui anéantît mon espoir ; j'en avois tant essuyé dans ma vie, que je m'étois fait une mauvaise habitude de croire que je ne devois pas être un jour sans de nouvelles traverses ; mais je me trompois, il y a des temps pour tout dans la vie ; la mauvaise fortune se lasse à la fin de nous persécuter.

A peine eus-je soupé, que je courus m'enfermer dans mon appartement avec Barbe, mon père & ma mère que je mandai : dès que je fus seule avec eux, je me jetai à leurs pieds ; je m'avouai fille & nièce, & je leur demandai pardon de leur

avoir tû si long-temps ce que je leur étois, en leur donnant des raisons succinctes, mais valables. L'on doit juger de la surprise & de la joie de ma famille; ils se mirent tous à pleurer lorsque je leur eus fait part du bonheur dont j'allois jouir: ma mère me tenoit les joues collées sur les siennes, & disoit tantôt: Dieu soit loué! une autre fois, je vous l'avois toujours bien dit, mon mari, qu'elle seroit toujours sage! Nous avions trop peu de temps pour l'employer à ces témoignages réciproques de tendresse; je leur appris en deux mots le sort qui leur étoit destiné, & je proposai à ma tante, qui pouvoit à peine se persuader que je fusse sa nièce, ou de me suivre, ou de retourner au cher hameau qu'elle aimoit tant, lui offrant la maison de mon père, & de lui acheter une bonne métairie. Non, non, me dit-elle avec naïveté, il n'y a plus de hameau pour moi que celui où vous serez, ma chère nièce, puisque la Providence ne veut plus que je vous appelle autrement. Votre secret, vraiment, seroit en de bonnes mains, si je retournois au Village; eh! en bonne foi, j'irois chercher la dernière de mes commères pour le lui apprendre, en commençant par Monsieur le Curé, s'entend, car à tout Seigneur tout honneur; je ne pourrois trahir ma pensée. Je ne pus m'empêcher de rire de la franchise de ma tante; je lui recommandai cependant de me faire le plaisir de l'observer: elle me dit sur cela, que je devois être tranquille, que hors de son Village, il n'y avoit rien à craindre, & que je l'avois bien éprouvé depuis qu'elle étoit avec moi.

Sur ces entrefaites on frappa à la porte que j'avois fermée, c'étoit l'impatient Marquis: tout est prêt, disoit-il, à travers la serrure. L'on n'attendoit plus que moi. Dès que j'eus ouvert, il se jeta à mon cou, & me baisa avec tant de vivacité, qu'il me fit rougir. Oh! pour le coup, s'écria-t-il, vous ne vous en fâcherez pas. Après

ce beau discours, il sauta au cou de mon père, de ma mère, de ma tante, & les caressa beaucoup, les appella de ces noms, & puis finit par me dire, dépêchons-nous donc. Je ne pus m'empêcher de rire de sa brusque impatience, & je le suivis, en riant du meilleur de mon cœur, à l'Église où tout étoit prêt pour nous unir à jamais.

Nous fûmes enfin mariés. Quelle suite n'eut pas cette aimable cérémonie ? Je me tais; il me suffit de dire qu'il n'y a pas de jours depuis ce temps-là que je ne m'en ressouvienne. Tout ce qui avoit été prévu par le vieux Marquis, eut son exécution, & fut suivi à la lettre. L'on a beaucoup raisonné de mon mariage dans le monde ; le Marquis & moi, nous nous en sommes moqués, & ne nous occupons depuis ce temps qu'à faire notre félicité. Deux garçons & une fille ont été le fruit de notre amour mutuel. Au milieu du grand monde aujourd'hui, je n'y vois, je n'y chéris que les miens, j'en fais mes plus charmant plaisirs. Mon mari est toujours tendre, complaisant & amoureux; puis-je finir par un endroit plus doux & plus intéressant ?

Fin de la douzième & dernière Partie.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, MARQUIS DE VELLERON, Comte de la Batie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maison-forte de Montbives & autres Places, Conseiller d'Etat ordinaire & au Conseil Privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la Faculté de Droit :

VU l'Article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement pour la durée des Priviléges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt; Nous permettons au sieur LABBEY, Libraire à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre: *La Payſanne parvenue*, par M. le Chevalier de Mouhy, laquelle édition ſera tirée à ſept-cents cinquante exemplaires, en deux volumes, format *in*-12, & ſera finie dans le délai de ſix mois; à la charge par ledit ſieur, de repréſenter à l'Inſpecteur de la Chambre Syndicale de Rouen, la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt; d'avertir ledit Inſpecteur, du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au deſir de l'article XXI de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, *portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres Syndicales*; de faire ladite édition abſolument conforme à celle d'Amſterdam de 1776; d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen; d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin du Livre, & de la faire enregiſtrer dans deux mois, pour tout délai, ſur les regiſtres de ladite Chambre Syndicale de Rouen; le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 1788.

VIDAUD.

Par Monſeigneur : DUMIRAIL.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Syndicale de Rouen, fol. , n. , conformément aux Réglements de la Librairie. A Rouen, le 1788.

, *Syndic.*

PQ
2013
M65P3
t.2
ptie 7

Mouhy, Charles de Fieux,
chevalier de
La paysanne parvenue

NOT WANTED IN ESSC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

NOT WANTED IN ESSC